ESCHYLE

ET LE

DRAME POLITIQUE DES GRECS

Un retour sérieux, une application plus générale aux études antiques serait un des bons symptômes de ce temps : on pourrait en conclure que les besoins moraux s'exaltent, et que le tourbillon industriel n'emportera point les idées. Remonter à l'antiquité, c'est nécessairement rentrer dans les régions idéales et méditatives où la destinée humaine, dépouillée des petites circonstances que le temps efface, se dessine graduellement dans son ensemble à la pensée de l'homme, et lui révèle, sous la lettre des traditions, des significations toujours mieux éclaircies. Sans doute quelques esprits prendront le change, et, renouvelant l'erreur de la renaissance, emprunteront à l'antiquité des formes mortes, des moules brisés : faute de comprendre, ils imiteront; mais, en somme, les allures et les tendances générales des études antiques seront tout autres aujourd'hui qu'il y a trois siècles. On observera le mouvement du monde ancien, parce qu'il tient au nôtre dans la chaîne des temps suspendue au trône de Dieu; on y verra l'identité d'une parole divine fractionnée entre les races, mais dont les races, en se réunissant, recomposent les mots épars, comme on restitue une inscription brisée. La poésie surtout, image à la fois des hommes du temps et de l'homme de tous les temps, s'y montrera, au moins chez les Grecs libres, non comme un errement capricieux du génie, mais comme une action nationale, religieuse, lumineuse; rayon passager, jet rapide, mais dont la lumière, projetée jusqu'à nous, ne s'éteindra plus. De même que l'homme n'est pas

connu si l'on n'a pas étudié les premiers phénomènes de sa vie et l'enfance de sa pensée, de même la société ne peut être comprise que si l'on remonte à ses sources, et c'est pourquoi il sera toujours nécessaire, pour la netteté des idées, de savoir échapper à la vie de plus en plus artificielle que les siècles nous font, pour respirer les souvenirs des premiers âges et nous rapprocher le plus possible du point de départ.

Après Homère (1), c'est Eschyle qu'il faut interroger sur l'esprit de la Grèce. Moins simple et moins vaste, plus moderne et plus intense, il s'appuie, avec une attitude plus prononcée et un regard plus austère, sur la même pensée fondamentale. L'étude que nous en essayons n'étant point purement littéraire, nous renoncerons, quoique à regret, à nous arrêter sur la considération du style, sur la puissance expressive d'Eschyle, et cependant, chez lui surtout, le langage est l'explosion de la pensée; on dirait que son émotion comprimée brise la langue d'Homère pour en réunir les débris en mots nouveaux compliqués comme des symboles, et dont l'image multiple se présente comme un groupe de marbre. Sculpture, peinture, musique, mouvement, le relief, la ligne, le rhythme, je dirais presque la danse sacrée de sa parole, rendent admirablement, par toutes les ressources de l'expression humaine, la nature et la vie particulière de ses ouvrages. D'une simplicité élémentaire dans la composition du drame, il le remplit quelquefois presque tout entier de lamentations lyriques, longues, obscures, monotones,— et telle est néanmoins la vibration magique qui tremble sur toutes ces cordes, qu'on se sent ému en même temps qu'étourdi, parce que sous le mot rude ou éclatant, sous la vétusté du mythe, sous l'image qui rayonne en passant, il y a toujours ou une prière, ou une indignation, ou une pitié. Dans les scènes purement humaines, la passion marche en avant sans détours, la séve dramatique suit avec toute sa force une fibre droite; il en résulte des effets moins variés, point de ces ondulations de développement qui, dans Sophocle, en allongeant le chemin, multiplient les aspects passionnés de l'âme; l'énergie, la promptitude, la saillie des caractères, la mesure dans la puissance, n'en élèvent pas moins quelques-unes de ces scènes au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer dans leur genre. Mais lorsque, tâtonnant dans les ténèbres de l'humanité, il vient à toucher quelque objet du monde surhumain, c'est alors surtout qu'Eschyle trouve des cris, des terreurs, des grondemens dont nous sentons la répercussion, malgré la distance qui nous sépare de ses Euménides, de sa Cassandre et de son Prométhée. Cette foi frémissante au surnaturel, avec la liberté d'esprit qui porte

(1) Voyez, sur *Homère et la Philosophie grecque*, la *Revue* du 15 mars 1841.

la main jusque sur l'image des dieux, empreint tous ses drames comme d'un signe d'audace humaine se débattant dans l'infini. Pour enfanter de telles choses, il a fallu vivre dans un milieu approprié, contenant tous ces élémens, dans une société qui en était pétrie, — et la conception de ce milieu intellectuel est le véritable fruit qu'on doit recueillir de la lecture de ces poètes spontanés, fruit qu'ils ont formé en quelque sorte de tous les parfums de l'atmosphère dont ils vivaient.

I.

En étudiant Eschyle, c'est toujours par le *Prométhée* qu'il faut commencer. Si cette pièce n'est pas la première en date dans l'ordre des compositions du poète, elle est la plus rapprochée, par sa forme étrange, des représentations liturgiques dont la majesté y est restée empreinte; elle est aussi la première dans l'ordre chronologique des événemens nationaux dont l'œuvre entière d'Eschyle développait la série. Aucune d'ailleurs n'a été plus mal comprise. Longtemps négligée à cause de sa grandeur même, elle a donné lieu ensuite, quand l'admiration réveillée en a voulu chercher l'intelligence, aux interprétations les plus arbitraires.

Les littérateurs français du XVIIIe siècle, préoccupés de régularité et de vraisemblance humaine, refusaient même d'admettre le *Prométhée* comme tragédie; ils n'y voyaient qu'une monstruosité à grand style. Ces personnages symboliques, ce dieu-prophète crucifié et foudroyé parmi les précipices des montagnes, et blasphémant un dieu plus puissant; l'Océan et ses filles qui viennent, suspendus au milieu des airs, l'admonester ou le consoler; la nymphe Io transformée en génisse, qui passe, poursuivie par l'ombre d'Argus, seulement pour s'entendre prédire les destinées de sa race, tout cela devait en effet dérouter Voltaire et La Harpe, très étrangers au système mythologique de la Grèce, dont Fréret avait pourtant commencé à sonder les rapports historiques.

Plus tard, des critiques allemands, préoccupés d'une théorie qui suppose que les mythologies ont été inventées avec préméditation pour envelopper des idées abstraites, ont cherché dans le *Prométhée*, comme dans toutes les autres croyances de l'antiquité, des allégories philosophiques. Selon Welcker, dont les savantes recherches sur les trilogies d'Eschyle, contestées sur bien des points, ont cependant répandu de précieuses lumières sur le génie du drame primitif, Prométhée serait la figure de la science ou de la sagesse humaine, qui, au moyen du feu dompteur des métaux, a créé les arts, et qui, luttant sans cesse contre la nature, se trouve engagé dans la guerre

éternelle des élémens, jusqu'à ce qu'il parvienne à unir les contraires, à établir l'équilibre et l'harmonie dans le mouvement désordonné des choses. A cette interprétation industrielle ou chimique, il est difficile de rattacher les tableaux immenses d'Eschyle: c'est mettre une idée bien pauvre sous une si riche image.

D'autres, s'autorisant de deux passages, de deux phrases incidentes de Tertullien, lesquelles n'ont pas précisément le sens qu'on leur donne, trouvent dans le Prométhée enchaîné sur la montagne, annonçant son rédempteur à venir, une image du Christ attaché à la croix et prédisant sa résurrection ou son ascension. Le mythe grec serait alors une espèce de prophétie analogue à celles qu'on attribuait aux sibylles; l'inspiration païenne aurait pressenti et même prévu le christianisme. Il est difficile de n'être point frappé de certains rapports entre la passion et la délivrance de Prométhée et la passion et l'exaltation du Christ; mais cette analogie tient à des raisons plus générales, tirées d'une loi de souffrance et de labeur imposée aux individus et aux peuples comme condition des avantages sociaux, et cette pensée n'est point particulière au christianisme; elle remplit toutes les religions et résume toutes les histoires à partir des origines mêmes de l'humanité.

L'œuvre d'Eschyle a enfin trouvé d'autres interprètes, qui, s'attachant surtout aux menaces de Prométhée contre Jupiter, lesquelles pourtant, dans le texte du poète, ne sont que conditionnelles, n'ont vu dans le Titan qu'un dieu promettant de renverser un autre dieu. Pour ceux-ci, le Prométhée est une allégorie de la succession des religions dans l'histoire de l'esprit humain, une image de la crise qui fait passer l'humanité dans une phase nouvelle. Le dieu ancien a fait son temps; un dieu nouveau, souffrant d'abord sous la tyrannie des persécutions, se prépare, au sein même de son supplice, à se transfigurer et à régner à son tour. De là, procédant par allusion à la situation actuelle de la philosophie et du christianisme, on a fait du poème d'Eschyle un poème contemporain de nos querelles; les adversaires du dogme chrétien se sont posés, comme lord Byron, en Titans destinés à clore le passé et à ouvrir un nouvel avenir à la foi humaine, de même que le Christ (*verus Prometheus,* dit Tertullien) avait clos le paganisme et ouvert l'âge moderne terminé par la révolution française. Attribuée à Eschyle, cette pensée est la plus fausse de toutes et un véritable contre-sens. Le Prométhée d'Eschyle n'entend nullement renverser un dieu ancien et usé; au contraire c'est un dieu nouveau, un usurpateur qu'il maudit, et dont il prédit la chute. Dès les premiers vers qu'il prononce, il a soin de le dire. Il le dit au ciel immense, aux vents ailés, aux sources des fleuves, à la mer infinie, à toute la nature, qu'il convoque au spectacle de ses

souffrances : « Voyez quelles tortures vont me déchirer et m'épuiser pendant des milliers d'années; voyez quel supplice le *nouveau roi* des dieux a inventé pour moi! » — « Tu resteras là, — lui avait déjà dit Vulcain prêt à le clouer, — sur cette pierre, debout, sans sommeil, sans fléchir le genou; tu y pousseras de longs et inutiles gémissemens, car le cœur de Jupiter n'est pas aisé à fléchir, et tout *nouveau maître* est rude. » — « De *nouveaux pilotes* gouvernent l'Olympe, lui disent les Océanides, de *nouvelles lois* sont imposées arbitrairement par Jupiter, et tout ce qui était vénéré est anéanti. » — « Connais-toi toi-même, lui dit l'Océan, qui cherche naïvement à le convertir au nouvel ordre de choses; fais-toi de nouvelles pensées, puisqu'un *nouveau maître* s'est posé parmi les dieux. »

Ceci est aussi positif que piquant : il y a loin de cette réalité aux vastes synthèses qu'on imagine pour le compte du poète, qui n'est plus là pour s'en défendre; mais il s'en est en quelque sorte défendu d'avance en répétant si souvent la même pensée, et d'ailleurs cette pensée de résistance à une usurpation, à un culte récemment imposé, et par conséquent, selon les idées des anciens, à une conquête politique, est tellement le fond du sujet et la trame de toute la contexture, que plusieurs ont tiré de là une autre explication quelque peu mesquine, supposant qu'Eschyle avait exhalé toute cette colère contre la tyrannie de Pisistrate et de sa famille.

Sortons de ces hypothèses pour rentrer dans le texte même d'Eschyle. C'est dans ce texte analysé avec soin que doit reposer sa véritable pensée. En sa qualité de génie créateur, considéré dans sa patrie comme ayant tenté une espèce de révolution morale, puisqu'on l'accusait d'avoir révélé les mystères, c'est-à-dire d'avoir interprété trop librement le dogme intime de cette société, il a dû être obsédé d'une pensée principale, mère et inspiratrice de ses œuvres, et dont il faut retrouver partout le rayonnement, car c'est là le propre des esprits qui laissent après eux une longue trace, c'est la condition de leur force et de leur influence. Si donc nous trouvons une pareille pensée dans la conception et dans tout le développement d'un de ses poèmes, si, dans tous les autres poèmes qui nous en restent, nous retrouvons cette même pensée comme fondamentale, et si de plus elle répond à l'esprit, aux nécessités et aux événemens de son époque, il faudra sans doute la reconnaître comme l'expression vraie de l'homme et du temps, et y subordonner toutes les interprétations. Or, cette pensée, nous la trouverons essentiellement historique, nationale, et puisée si avant dans l'esprit et dans la destinée de cette nation, qu'elle en résume d'avance toute la suite, ainsi qu'Homère. Et en l'interprétant, nous reprendrons, sinon le système, au moins la méthode de Fréret, comme justifiée par le texte d'Eschyle : mé-

thode nette et précise comme la raison française, mais dont la tradition savante a été trop longtemps interrompue par l'engouement pour les rêveries allemandes, et à laquelle il faudra revenir, si l'on revient sérieusement aux études antiques.

Qu'est-ce donc d'abord que Prométhée, selon Eschyle et la tradition reçue? Fils de Japet, père de Deucalion, c'est-à-dire de toute la famille hellénique, Prométhée est évidemment la figure, non d'une idée, mais d'une race. Ses actes ne sont pas allégoriques, mais politiques. C'est au nom et à la tête de cette race qu'il lutte contre Jupiter, qu'il négocie, qu'il ruse, qu'il cherche des alliés, qu'il est vaincu, qu'il se révolte de nouveau. Il est donc l'autorité dans cette race. Il se dit dieu; serait-il l'autorité sacerdotale? Ce qui semble le confirmer, c'est d'abord son nom, évidemment qualificatif : Prométhée, le prévoyant, le prophète; c'est ensuite qu'il se distingue lui-même des autres corps de la nation : il a consulté, sur la conduite à tenir en présence des prétentions de Jupiter, Thémis, la Justice, ou le conseil des magistrats, et *Ghê*, la Terre, le pays, comme nous dirions aujourd'hui, c'est-à-dire l'assemblée du peuple; mais les Titans, le corps des nobles, des guerriers, n'ont voulu rien entendre, et ont repoussé toute transaction. Et dans ce passage fameux où il raconte les services qu'il a rendus au peuple et à la civilisation, on ne saurait méconnaître l'action d'un sacerdoce, car dans toute l'histoire, ancienne et moderne, la civilisation des tribus sauvages est œuvre sacerdotale; ce fait est tellement universel, qu'on peut le poser comme loi dans la destinée humaine. — De quels maux, dit-il, de quelle ignorance n'a-t-il pas retiré les hommes! Il n'accusera point leur ingratitude, mais il veut raconter combien il les aimait; car avant lui, voyant, ils voyaient en vain; entendant, ils n'entendaient point; semblables aux ombres d'un rêve, leur esprit confondait tout dans une lueur vague; ils ne savaient ni se construire des maisons au soleil, ni travailler le bois; ils habitaient comme les fourmis dans de ténébreuses cavernes sous terre; ils ne savaient point prévoir le retour des saisons, et travaillaient sans intelligence, jusqu'à ce qu'il leur eût appris à définir l'année par le retour des astres. C'est lui qui leur a enseigné les nombres, chef-d'œuvre des inventions, les combinaisons des lettres, c'est-à-dire l'écriture, la mémoire, mère des sciences, ouvrière de toutes choses; il leur a enseigné les remèdes bienfaisans, et la religion, les présages, les augures, les signes qui manifestent la volonté des dieux dans les sacrifices, les utilités cachées sous la terre, l'airain, le fer, l'argent, l'or. Enfin, pour tout résumer, dit-il, en une courte parole, tous les arts sont, pour les mortels, sortis de Prométhée. On ne peut, ce semble, décrire plus clairement l'introduction par des prêtres missionnaires, — peut-être

phéniciens, puisqu'ils apportent l'écriture, — d'une civilisation plus avancée chez ces pauvres Pélasges ou *Iones* de la Grèce, ces mêmes *Iouni* vêtus de peaux et tatoués dont Champollion a lu le nom sur d'antiques monumens de l'Égypte. Ces prêtres avaient sans doute formé un corps de *prophètes* ou de *prométhées* indigènes dans leurs colonies, qui devinrent des cités. Quoi qu'il en soit, tout, dans Eschyle, représente Prométhée comme une autorité prépondérante chez les Titans, et rien ne saurait s'expliquer dans le drame sans l'intérêt de race qui domine entièrement l'action.

Maintenant qu'est-ce, dans Eschyle, que ce Jupiter, l'antagoniste de Prométhée, l'envahisseur que les guerriers indigènes repoussent, et qui finit par les emprisonner dans une région de l'ouest appelée le Tartare et par enchaîner leur prophète sur la montagne? Tout ce qu'en dit Eschyle le représente comme un dieu étranger, un usurpateur violent venu d'Égypte; c'est un culte étranger introduit par force, par conséquent une société étrangère, une invasion. Les premières aventures de ce dieu ne sont que la reproduction de celles d'Osiris, un peu modifiées par l'exigence des lieux, quand on a transporté cette histoire sur le sol de la Grèce. Poursuivi par Typhon, comme Osiris, jusqu'en Syrie, délivré par Rhéa et Hermès, comme le dieu égyptien par Isis et Horus, — de la Crète, dont les traditions égyptiennes sont empreintes dans le nom de Minos ou Ménès, il vint attaquer le Péloponèse par Lerne, autre localité pleine des souvenirs d'Égypte, et où, du temps de Pausanias, dix-huit siècles plus tard, il se célébrait encore des mystères si redoutables, que l'écrivain voyageur déclare n'oser point s'en expliquer. C'est aussi dans un canton du Péloponèse, à Sicyone, la plus vieille des cités cyclopéennes, par où l'art égyptien s'est introduit dans la Grèce, qu'Hésiode place la scène de la transaction essayée entre Prométhée et Jupiter. Pendant que celui-ci est à Lerne, une partie de la population, figurée par la nymphe Io, veut se joindre à lui; mais Inachus s'y oppose, appuyé par les dieux et les oracles indigènes, par Delphes et par Dodone. Ainsi le rapporte Eschyle, et c'est, comme on voit, la répétition du fait des Titans, qui ont aussi repoussé l'intrus. C'est en Égypte qu'Io, selon la prédiction que lui en fait Prométhée, ira le rejoindre pour l'épouser, et former dans le delta du Nil une colonie qui reviendra un jour avec Danaüs dans sa première patrie, dans la terre promise des Pélasges.

Le témoignage d'Eschyle est donc parfaitement clair; il ne confirme point l'opinion des indianistes modernes, qui voudraient faire dériver toute la civilisation grecque des bords de l'Indus ou du Gange, ni celle des anciens hébraïsans, qui l'expliquent aussi tout entière par la Judée ou la Phénicie. Sans rejeter ces élémens historiques, on

peut continuer à croire à l'influence principale de l'Égypte, si rapprochée et si puissante. Ainsi la pensée que le poète déroule dans le *Prométhée*, c'est la résistance des Iones ou Pélasges à une invasion égyptienne, résistance qui, en se prolongeant, devait se transformer, comme on le verra, en une lutte intellectuelle d'où naquit la philosophie au contact de la religion.

Cette donnée historique admise, rien de plus transparent que l'ensemble historique du mythe. Il s'y découvre même par momens un tel caractère de réalité politique, une si naïve vulgarité d'événemens, si j'ose le dire, qu'on croirait entrevoir germer un grain de comédie au milieu de ces imposantes scènes. Qu'on examine en effet avec attention l'exposé que fait Prométhée lui-même des causes antérieures qui ont amené son supplice.

A une certaine époque, lorsque le Jupiter des Curètes envahit le Péloponèse, la discorde et la colère se mirent entre les dieux ou génies de la contrée, c'est-à-dire probablement entre les diverses autorités ou classes de la nation. Il y eut une révolte, les uns voulant abandonner l'ancien dieu Kronos et se rallier à Jupiter, les autres soutenant que ce dernier ne régnerait jamais sur eux; mais une opinion mitoyenne avait été exprimée par Thémis (ou les magistrats) et par la Terre (ou le peuple), car Eschyle a soin d'avertir ici que ces mots sont symboliques, et résument « sous une seule image des significations diverses (1). » L'opinion de Thémis et de la Terre, c'est qu'il fallait triompher de l'ennemi, non par la force ni par la violence, mais par la ruse. Prométhée, embrassant, comme il dit, le parti le plus utile, essaya d'amener les Titans à cette opinion, sans pouvoir y réussir. Dans leurs pensées orgueilleuses, ils dédaignèrent ces adroites manœuvres et s'imaginèrent qu'ils vaincraient sans difficulté. « Alors, dit-il, il me parut que le plus sage, dans les circonstances, était de me ranger volontairement avec Thémis du côté de Jupiter, et par mon avis, le vieux Kronos fut enseveli avec ses partisans dans le noir et vaste abîme du Tartare. Et d'un tel service, le tyran des dieux m'a récompensé par ces cruels tourmens que vous me voyez souffrir, car, ajoute-t-il naïvement, il y a ce vice dans la tyrannie, qu'elle se défie de ses servitenrs. » Certes, jusqu'ici le beau rôle n'est pas du côté de Prométhée, et il est assez plaisant de se plaindre de ce qu'on se défie de lui, lorsque, après avoir conseillé la ruse contre Jupiter, il vient encore de trahir les Titans ses frères, qui n'ont pas voulu ruser. On sent là le courant le plus ordinaire des choses politiques, et si Eschyle n'avait pas eu dans l'esprit des traditions historiques admises et comprises sous ces formes fabuleuses, si surtout il avait conçu *a priori* son

(1) Πολλῶν ὀνομάτων μορφὴ μία.

principal personnage comme un type moral, il n'aurait jamais mis dans la bouche de Prométhée, pendant son supplice, une explication si peu tragique.

Cependant la suite répare bientôt la faiblesse de ces préliminaires. Jupiter, arrivé au gouvernement, procède aussitôt, comme de raison, à la distribution des fonctions et au partage du pouvoir; « seulement, ajoute Prométhée, il ne tint aucun compte des pauvres mortels; au contraire il résolut d'en détruire toute la race, et d'en créer une nouvelle. » Cela veut dire sans doute que, selon l'usage des antiques migrations conquérantes, il voulut introduire une population étrangère et coloniser les terres des vaincus. A partir de ce moment, Prométhée se transfigure en quelque sorte, et arrive à cette grandeur où Eschyle le montre dans les premières et les dernières scènes. « Moi seul, dit-il, j'osai; moi seul j'arrachai les mortels à la puissance qui les écrasait et les jetait aux enfers. Ils voyaient toujours la mort devant eux; pour les détourner de cette vue, je mis, je *logeai* dans leur cœur les espérances aveugles. » Jupiter leur avait ôté le feu pour les punir; cela veut-il dire la suppression du droit de cité et de la liberté du travail industriel au profit des nouveaux-venus? Prométhée, dans Eschyle, leur rend le feu, « qui enseigne et alimente les métiers. » C'est pour cela qu'il est enchaîné sur cette montagne, c'est-à-dire qu'il est repoussé au loin vers le nord avec ses tribus, qui en redescendront un jour, ranimées par Deucalion, son fils, sous les noms d'*Hellènes,* de *Doriens,* d'*Achéens,* pour reconquérir la terre de leurs ancêtres. Prométhée devient donc ici, par la force et la signification des événemens, la figure de l'esprit libre et résistant d'une nation opprimée; son silence opiniâtre, pendant que la Force et la Violence le font enchaîner et clouer, exprime admirablement le silence séculaire d'un peuple qui ne meurt pas sous l'oppression; et lorsque ces exécuteurs sont partis, après nous avoir, pendant toute une scène, martelé l'âme de la rauque et rude parole de la tyrannie, — leur victime, retrouvant sa voix dans sa poitrine transpercée d'un coin de diamant, n'a qu'à appeler et prendre à témoin toute la nature, pour que toute la nature réponde et vienne gémir avec lui. Des coups d'ailes secouent l'air, des bruissemens s'approchent, le cœur des nymphes océanides, pleurant et frémissant, s'assemble, suspendu dans l'espace autour du rocher du supplice. Toutefois ces Océanides, qui semblent représenter historiquement les îles et les peuplades insulaires voisines de la Grèce, ne parlent pas seulement pour elles-mêmes, elles répandent aussi devant Prométhée les condoléances de toutes les nations qui leur *sont alliées par le sang,* et ceci est très digne de remarque, car quelles sont ces nations qui pleurent sur Prométhée, et qui, est-il dit, « souffrent de

sa souffrance? » Ce sont « celles qui habitent le sol de la sainte Asie, et les vierges Amazones, et les Scythes méotides, et la fleur des guerriers arabes, et ceux qui frémissent dans les retranchemens naturels du Caucase, » c'est-à-dire précisément les deux races ennemies de l'Égypte qui avaient fait l'invasion dévastatrice des Pasteurs, s'il est vrai qu'aux Pasteurs sémitiques, indiqués par Manéthon, il faille ajouter les Schéto trouvés par Champollion sur les monumens.

Ainsi tous les détails confirment cette signification de sujet national et anti-égyptien que nous donnons au *Prométhée*, et que nous retrouvons dans toutes les pièces d'Eschyle. Et ici nous hasarderons une autre remarque qui nous est suggérée par des observations présentées ici même, au sujet de la légende d'Attila (1). Il y a de ces analogies historiques qui en disent plus que tous les textes, et les siècles obscurs ne s'expliqueront jamais que par les siècles mieux connus, comme les phénomènes géologiques antérieurs à tout souvenir s'expliquent par les causes actuelles qui agissent dans la nature. M. Amédée Thierry remarque dans les mythes populaires des versions différentes ou opposées sur les mêmes sujets, des caractères contraires attribués aux mêmes personnages, selon l'inspiration des partis ou des nationalités. Ainsi les légendes sur Attila, qui procèdent de l'Italie, de la Gaule et de l'église, en font un fléau de Dieu, et les images les plus gigantesques y suffisent à peine pour exprimer ses ravages. Au contraire, sur le Rhin et le Danube, dans les *Niebelungen* en particulier, Attila devient un assez bon homme, inerte comme le Charlemagne des paladins, et cette extrême divergence des souvenirs laissés par un nom retentissant ne laisse pas de jeter un jour utile sur la formation des légendes populaires. C'est là du reste une observation tout aussi applicable à l'histoire, qui n'est trop souvent que la légende d'un parti, et ne déroulerait qu'un immense mensonge, si l'abondance des documens ne permettait aujourd'hui d'en contrôler une assez grande portion. Cependant, lorsque ces diversités ne portent que sur des détails ou l'appréciation morale des faits, elles deviennent elles-mêmes un fait instructif sur l'état des esprits qu'elles supposent.

Or la légende de Prométhée nous arrive aussi sous deux formes évidemment sollicitées par les deux tendances d'esprit qui animèrent la civilisation grecque. Dans la version d'Eschyle, la légende est nationale, héroïque, favorable au vaincu, haletante de rébellion. Dans celle d'Hésiode, elle est égyptienne, sacerdotale, insultante pour le peuple indigène, en quelque sorte enivrée de tyrannie. La *Théogonie*, attribuée au poète d'Ascrée, n'est qu'un chant de victoire et

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

de conquête en l'honneur de Jupiter, les Titans y sont partout maltraités; mais Prométhée surtout y est vilipendé, et ses stratagèmes autant ridiculisés que dans Aristophane. Le côté ridicule qu'Eschyle n'a fait que toucher en passant pour satisfaire à la tradition, et qu'il se hâte de recouvrir de l'appareil d'un immense sacrifice, est seul en relief dans Hésiode, et le supplice n'est mentionné qu'en passant. Voyez en effet cette petite comédie introduite en épisode dans la grande guerre des Titans. Nous avons déjà vu dans Eschyle que Jupiter, vainqueur de Kronos, partagea le gouvernement et les terres entre ses partisans, et ne tint aucun compte des gens du pays. Hésiode raconte que Prométhée avait voulu tromper le maître des dieux à cette occasion. Un bœuf dépecé était à partager entre eux; on sait que dans toute l'antiquité mythique le bœuf figure la terre. Il y avait donc une négociation pour le partage de ce bœuf. Prométhée, voulant tromper Jupiter, « mit d'un côté la bonne viande grasse enveloppée dans la peau, et de l'autre rien que les os, recouverts, avec une astucieuse dextérité, d'une blanche couche de graisse. » N'est-ce pas à dire qu'il aurait voulu circonscrire le vainqueur dans quelque contrée rocheuse et stérile, et garder pour lui et les siens les bonnes terres de la plaine? « Alors, dit Hésiode, le père des dieux et des hommes lui adressa cette piquante parole : Fils de Japet, illustre prince, ô mon ami, que tu as mal fait les parts! Et comme l'adroit Prométhée, souriant en lui-même de sa ruse qu'il croyait réussie, invitait le glorieux Jupiter à choisir, celui-ci, indigné à la fin, enleva les couvertures trompeuses, vit les os blancs, et dit à Prométhée : Fils de Japet, le plus sage des sages, ô mon ami, tu n'as pas encore oublié les ruses de ton métier! » La conséquence de ceci fut que Jupiter irrité songea à exterminer toute cette race et à la remplacer par une autre. Ce symbolisme burlesque n'est-il pas bien comparable à la scène fantastique d'Aristophane, où Prométhée, méditant quelque nouveau tour contre Jupiter, s'en va au rendez-vous des conspirateurs sous un parasol, pour n'être point vu du ciel?

Revenons à Eschyle. Prométhée attend un rédempteur : voilà le secret de sa force. Du haut de son supplice, il menace son vainqueur et lui fait ses conditions. Il sait que Jupiter périra et comment il périra, et il le laissera périr, à moins qu'il ne transige, à moins qu'il ne se réconcilie avec lui Prométhée. « Il aura besoin de moi, dit-il, ce maître des dieux, tout brisé que je sois sous ces lourdes chaînes. Ni les mielleux accens de la persuasion ne me séduiront, ni les rudes menaces ne m'ébranleront, à moins qu'auparavant il ne me délivre de ces liens horribles et ne répare cet outrage… Il est violent, il fait la justice selon son intérêt; mais néanmoins il s'adoucira quand il se verra brisé à son tour, et, *couchant par terre* son intraitable orgueil,

il s'empressera de m'offrir alliance et amitié. » Il y a ici plusieurs idées importantes sur lesquelles il faut nous arrêter. Le nœud non-seulement du drame, mais d'une pensée historique qui se retrouve partout dans Eschyle, est dans cette transaction, dans cette alliance prévue entre Prométhée et Jupiter, entre l'Égypte et la Grèce; disons-le tout de suite, entre la liberté critique et l'organisation religieuse.

Et d'abord cette espérance d'un rédempteur n'est pas une invention poétique; elle a une valeur historique générale fondée sur les faits et sur les instincts de l'homme. C'est un phénomène commun des mécontentemens populaires, mais qui, dans certains états de la société où l'imagination est puissante, prend des proportions très grandes et devient une prophétie nationale. Le genre humain ne croit pas aux lois fatales qui feraient de la société un mécanisme roulant de lui-même; il croit au contraire à la puissance des individus doués de dons particuliers de la Providence et qui arrivent en leur temps. Je ne sais quelle ville d'Étrurie se laissa détruire par les Romains sous cette espérance, opiniâtre jusqu'à la dernière heure, d'un libérateur promis par les oracles. Les Gallois, refoulés par les Anglo-Saxons, attendirent pendant des siècles la résurrection du roi Arthur. Les paysans du Rhin espérèrent longtemps aussi le réveil de Frédéric Barberousse, endormi dans la caverne en attendant son heure. Nous avons vu, de nos jours même, les paysans de nos campagnes refuser longtemps de croire à la mort du grand trépassé de Sainte-Hélène et prédire encore son retour. Des esprits plus positifs, des praticiens de la politique, n'échappent pas à cet instinct qui cherche à se soulager par la prophétie. Avec quelle éloquence Machiavel, sortant tout à coup de ses considérations techniques, tire des misères mêmes de son pays un motif d'espérance, par l'attente d'un homme prédestiné au salut public! « De même, dit-il, qu'il était nécessaire, pour faire éclater la vertu de Moïse, que le peuple d'Israël fût esclave en Égypte, et pour manifester la grandeur et le courage de Cyrus que les Perses fussent opprimés par les Mèdes, et pour illustrer le génie de Thésée que les Athéniens fussent dispersés dans l'Attique, de même aujourd'hui, pour mettre en lumière la vertu d'une âme italienne, il était nécessaire que l'Italie fût amenée à sa situation présente, qu'elle fût plus esclave que les Hébreux, plus subjuguée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens, sans chef, sans gouvernement, battue, dépouillée, déchirée, foulée, et qu'elle eût subi toutes sortes de dévastations... Restée comme sans vie, elle est dans l'attente de celui qui guérira ses blessures et cicatrisera ses plaies, depuis longtemps gangrenées. On la voit prier Dieu de lui envoyer quelqu'un qui la rachète (*che la redima*) de la cruauté et de

l'insolence des barbares... Que l'Italie voie enfin après si longtemps apparaître son rédempteur! et je ne puis dire avec quel amour il serait reçu dans toutes ces provinces qui ont souffert de ces déluges d'étrangers! »

Ce sentiment si énergique, pris dans les entrailles populaires, Eschyle lui donne un corps et l'introduit sur la scène. Cette figure étrange de la nymphe Io transformée en génisse, c'est l'avenir même qui passe sous les yeux de Prométhée. D'elle doit naître Hercule, le sauveur et le médiateur. Ne dirait-on pas que ce fantôme nous rejette bien loin en dehors de l'interprétation historique, et que pour le coup l'imagination va prendre toute la place? Il s'en faut de beaucoup; l'image d'Io nous ramène au contraire au sein des événemens de cette grande époque.

Io, avons-nous déjà dit, figure le peuple japétique des Iones; son nom est le même que celui d'Ion, héros éponyme de la race. Eschyle établit lui-même ce rapport en disant qu'elle donnera son nom au golfe ionique. C'est donc ce peuple même, pour qui Prométhée souffre, qu'il fait arriver aux pieds de Prométhée, lequel à cette vue reçoit l'esprit prophétique et raconte les épreuves que les Iones doivent encore subir avant leur délivrance. En dehors de cette signification, le mythe serait puéril et absurde, et ne concorderait pas avec ses propres suites; mais avec cette signification, tout ce qui a paru bizarre ou inexplicable aux interprètes s'éclaircit et se classe dans l'ensemble des événemens mythiques et même historiques. Io est transformée en génisse. On a voulu croire qu'elle ne paraissait pas en scène sous cette forme : et pourquoi pas, si les contemporains voyaient dans la génisse le symbole de la terre ou du peuple qui l'habitait, comme nous l'avons déjà remarqué? D'ailleurs les Grecs admettaient ces images symboliques, si communes dans leurs représentations religieuses et si multipliées par la peinture et la statuaire; pourquoi ne les auraient-ils pas admises au théâtre, où Eschyle met bien les Euménides avec leurs serpens, où Aristophane choisit pour personnages des oiseaux, des guêpes et des grenouilles? Quoi qu'il en soit, le fait est peu contestable. Io gémit de la perte de sa beauté; elle parle des cornes qu'elle porte au front. Ailleurs elle mugit de douleur; Argus l'a suivie à la trace de ses pas sur le sable; elle est piquée par un taon; en voilà bien assez. La crudité même de ce symbolisme détourne la pensée de l'idée d'un personnage réel et la force à reconnaître sous la figure un être collectif. Dès lors aussi il n'y a plus à s'étonner de ce long voyage d'Io, suivant toute la longueur de la péninsule, tournant jusqu'en Scythie, passant le Bosphore, traversant toute l'Asie antérieure, la Syrie, l'Arabie, pour arriver aux bouches du Nil. C'est tout simplement la migration d'une tribu qui s'en va, comme les Hébreux, prendre part à la grande

proie de l'Égypte ravagée par les Pasteurs, semblable à ces bandes qui, de la mer Caspienne ou de la Scandinavie, venaient prendre part à la destruction de l'empire romain dans un pareil cataclysme. Les détails géographiques un peu longs placés dans le récit du voyage d'Io, et qu'on a cru devoir justifier en disant que les spectateurs aimaient à cette époque les relations de voyages, n'ont plus besoin de cette justification singulière; ils rappellent les incidens de la migration, les rencontres vraies ou fabuleuses des Chalybes, des Amazones, des Gorgones, des Phorcydes, des Arimaspes, récits populaires qui se rattachaient au sujet. L'expédition s'arrêtera enfin dans la région triangulaire du Nil, où elle fondera une *grande colonie*. Là, par le simple attouchement de sa main souveraine, Jupiter lui rendra la raison et le repos; là Io enfantera le noir Epaphus, c'est-à-dire que de son alliance avec les autres peuplades résultera le règne d'Apophis, qui paraît en effet avoir voulu concilier en Égypte la population vaincue avec celle des conquérans, puisqu'il est le seul dont le nom se trouve inscrit comme Pharaon sur les monumens postérieurs. Cependant, à la cinquième génération, la tribu, venue de la Grèce, y retournera malgré elle pour échapper à l'oppression, ce qui se rapporte clairement à la réaction qui, sous les dix-huitième et dix-neuvième dynasties pharaoniques, finit par débarrasser l'Égypte de la présence des étrangers et par rétablir les vrais Égyptiens jusqu'aux embouchures de leur Nil. La ressemblance frappante entre cette suite de faits et l'histoire des Israélites, depuis Joseph jusqu'à Moïse, a été remarquée il y a longtemps, on a voulu même les identifier et tirer de la tradition grecque un témoignage en faveur de la vérité du récit mosaïque; mais à quoi bon? Ce récit n'a pas besoin d'une telle preuve : l'analogie vient de ce que l'événement fondamental, l'invasion des Pasteurs, fut une immense révolution à laquelle tous les peuples de la Méditerranée prirent part, de ce que tous ces divers envahisseurs furent tous également expulsés, de ce que tous par conséquent ont dû conserver des légendes identiques quant aux principales circonstances, — de ce qu'enfin cette révolution a dû engendrer quelque grande épopée qui se sera répandue, plus ou moins modifiée, chez tous les peuples qu'elle concernait, comme plus tard celles d'Attila et de Charlemagne.

C'est donc dans cette longue histoire à venir que le Prométhée d'Eschyle plonge son regard et qu'il aperçoit de loin sa délivrance. « De cette semence, dit-il, germera le fort, l'illustre par son arc, qui me déliera de cette torture : ainsi me l'a prédit ma mère Thémis, l'antique titanide. » Et alors il redouble ses défis et ses menaces : « Oh! qu'alors Jupiter sera petit, lui si orgueilleux aujourd'hui dans ses pensées! Il médite un mariage qui le renversera sans qu'il s'en doute du pouvoir et du trône, et nul autre que moi ne peut lui en-

seigner le moyen de détourner ce revers. Je sais la chose, je sais la manière. Et maintenant qu'il se repose, tranquille et confiant en ses vains tonnerres; qu'il secoue ses traits de feu : nul ne l'empêchera de tomber d'une chute honteuse et pitoyable, et il apprendra de son désastre combien il est différent de régner ou de servir. »

Jusqu'ici, pour faire ressortir cette indomptable volonté, qui, affaissée par momens sous la douleur, se redresse toujours, le poète a fait dire aux Océanides tout ce qui peut inviter à la résignation et à l'obéissance. Les Océanides ont représenté avec beaucoup de mesure et même de délicatesse l'humanité vulgaire, soumise avant tout à l'instinct commun de la conservation présente, cherchant le repos de la vie et se gardant bien d'acheter à ses dépens le bien public, surtout le bien d'un vague et lointain avenir. Quoique à la fin, généreuses malgré leur prudence terrestre, elles refusent d'abandonner Prométhée et s'exposent avec lui aux foudres de Jupiter, néanmoins pendant tout le cours du drame elles ont cherché à lui inspirer leur faiblesse, il y a même un chant de soumission aux choses établies, un hymne à l'indifférence pour les idées et pour les hommes, et ce chant naïf fait singulièrement ressortir le contraste entre la prudence vulgaire et ces ambitions plus hautes qui ne songent pas uniquement à prolonger leur vie au banquet des joies présentes.

« Oh! que jamais, disent-elles, oh! que jamais le maître suprême ne permette que ma pensée soit en opposition avec sa puissance; que jamais je n'oublie d'offrir aux dieux le banquet sacré des sacrifices, que jamais je ne les offense par mes paroles! Que cette volonté soit stable en moi et ne se dissipe jamais! Il est doux d'étendre longuement sa vie sur de confiantes espérances et d'alimenter son cœur de joies lumineuses. Mais toi, oh! je frissonne en te voyant rongé de tant de misères! Trop hardi devant Jupiter, tu révères trop l'humanité, ô Prométhée! Vois combien d'ingratitude pour le bienfait, ô ami! Dis-moi, où est la force, où est l'assistance de ces hommes d'un jour? Ne vois-tu pas cette race aveugle trébucher sans cesse, légère et inconsistante comme un songe? Jamais les volontés humaines ne dépasseront les volontés de Jupiter. Voilà ce que j'ai compris en voyant ton funeste sort, ô Prométhée. Oh! combien diffère ce chant, qui s'envole en ce moment de ma bouche, de celui que je chantais sur ton hyménée aux jours de tes ardeurs, lorsque par tes présens tu gagnas ma sœur Hésione, et l'emmenas épouse pour partager ta couche! »

Quelle grâce, n'est-il pas vrai, de faiblesse, de timidité, de regrets, dans ces gémissemens! L'humble instinct qui rase la terre ne se montre ici que pour mieux faire mesurer la hauteur du dévouement et les escarpemens de la volonté humaine.

Mais ni à ces sollicitations, ni à toutes celles qui les ont suivies, la victime ne s'est ébranlée; elle redouble au contraire ses menaces et ses prédictions mystérieuses, et Jupiter s'en inquiète à la fin. Il

envoie à Prométhée Hermès, l'interprète, le *Toth* égyptien, image et patron de la classe sacerdotale. Celui-ci vient le sommer d'expliquer ses énigmes séditieuses, et il parle avec l'insolence d'un serviteur qui ne suppose pas qu'on ose résister à son maître. « Or ça, l'habile homme, toi si amer et si haineux, toi qui ne crains pas d'offenser les dieux pour relever les hommes éphémères, et qui as dérobé le feu, mon père t'ordonne de dire ce que c'est que ce mariage dont tu fais tant de bruit et qui doit le faire tomber du pouvoir? Explique-toi sans énigme sur tous les points; ne m'oblige pas, Prométhée, à y revenir deux fois : tu sais que Jupiter n'est pas doux pour ceux qui agissent ainsi. » Prométhée, qui n'est plus cette fois en présence du souverain maître, mais d'un égal, change alors de ton; l'ironie et le dédain remplacent l'orgueil rebelle. « Ce discours, répondit-il, est noble, et digne, et plein de sens, comme il convient à un valet des dieux. Vous êtes de nouveau-venus dans le gouvernement, et vous croyez, comme de raison, habiter vos palais sans encombre. N'en ai-je pas, moi, déjà vu tomber deux maîtres? Eh bien! j'en verrai tomber un troisième, celui d'aujourd'hui, honteusement et vite. Ne trouves-tu pas que j'ai bien l'air de craindre et de vénérer les nouveaux dieux? Il s'en faut de beaucoup, il s'en faut de tout. Maintenant, reprends le chemin par où tu es venu, car tu ne me persuaderas rien de ce que tu viens me débiter. »

C'est ainsi que commence cette dernière et incomparable scène, dont les dialogues les plus serrés et les plus hautains de notre Corneille peuvent seuls donner une idée, mais sans égaler cet éclat de langage qui n'appartient qu'à Eschyle, et qui drape si dignement les proportions gigantesques du sujet. « Ce sont de semblables audaces, lui dit Hermès, qui t'ont déjà fait aborder à ce port de misère où te voilà. — Je ne voudrais pas, répond Prométhée, sache-le bien, échanger ma misère pour ta domesticité. Je trouve meilleur d'être l'esclave de ce roc que d'être le messager de ton père Jupiter. Voilà ce que méritent tes outrages. » Hermès, ému ou effrayé lui-même, cherche enfin à l'adoucir et lui décrit les nouveaux supplices auxquels il s'expose, le gouffre qui le tiendra enseveli pendant des années, le vautour qui viendra ronger ses chairs. Les Océanides se joignent à lui et recommandent de nouveau la résignation et la prudence; mais Prométhée : « Je savais d'avance ces nouvelles qu'il vient de me déclamer; mais il n'y a rien que de naturel, quand on est ennemi, à souffrir de la main de son ennemi. Tombent donc sur moi les dards tordus de la foudre! que le tonnerre et les vents sauvages déchirent l'air! qu'un souffle arrache de sa base la terre avec ses racines, et confonde en tournoyant les flots de la mer avec les célestes sentiers des astres! qu'il précipite dans les noires profondeurs du Tartare mon corps, emporté par les irrésistibles tourbillons du destin!

Au moins ne pourra-t-il pas me faire mourir! » Alors Hermès le déclare incurable dans sa folie, il invite les Océanides à se retirer pour que le bruit de la foudre ne leur fasse pas perdre l'esprit; mais elles, soulevées à leur tour par un mouvement héroïque, refusent et veulent partager le sort de Prométhée. La terre est secouée, l'air mugit, les éclairs éclatent, des trombes font tournoyer la poussière, et le dieu tombe dans l'abîme en invoquant sa mère, sans cesser de se prophétiser immortel et de protester contre l'injustice.

La transaction et la délivrance faisaient le sujet du *Prométhée délivré*, qui ne nous est pas parvenu. Selon Hésiode, toujours hostile, si Prométhée fut délivré, c'est que Jupiter le voulut bien. Quoique irrité encore, il fit le sacrifice de sa colère pour ajouter à la gloire de l'Hercule thébain; mais on a vu par la scène d'Hermès qu'Eschyle ne l'entendait pas ainsi. Ces deux forces se concilièrent par nécessité réciproque, et ce fut à Athènes que leur œuvre commune devait principalement s'accomplir. Ce fut en effet au bord du Céphise, selon la tradition athénienne, que Deucalion transforma les pierres en hommes, c'est-à-dire que la race de Prométhée se multiplia. Les Iones devinrent bientôt la population de l'Attique. Là aussi ce fut Prométhée qui d'un coup de hache fendit la tête de Jupiter, et en fit sortir Pallas tout armée : nouveau symbole, et l'un des plus ingénieux, qui exprime très bien que le culte et par conséquent la cité d'Athènes sont sortis de cette conciliation, un peu rude dans ses procédés. Dans les jardins de l'Académie, dans ce sanctuaire de la liberté d'esprit et d'interprétation des anciens dogmes, où tant d'idées furent remuées qui nous agitent encore, à l'entrée même de l'enceinte de Minerve, deux statues furent érigées en effet sur la même base, celle de Prométhée le supplicié et celle de Vulcain l'exécuteur, « et sur cette base, un même autel, dit Pausanias, leur était commun à tous deux; mais Prométhée occupait la première place sous la forme d'un vieillard, tenant de la main droite un sceptre; Vulcain, plus jeune, lui semblait subordonné. » Quelles images parlantes, et comme il est clair, par toutes ces circonstances, que les anciens attachaient à une foule de choses des significations qui nous échappent! Prométhée, Vulcain et Minerve, qui les domine et les unit, semblent ici former la triade locale d'Athènes. C'était aussi aux fêtes de ces trois divinités qu'on faisait la course des torches : les coureurs partaient, la torche allumée à la main, de l'autel de Prométhée; puis, en certains lieux de la ville, on se la passait, et celui-là était vaincu qui la laissait s'éteindre dans ses mains. Ainsi ce feu dérobé par Prométhée à ses vainqueurs, cette lumière de philosophie était considérée par ce peuple intelligent et poète comme un héritage confié à son génie, et qu'il devait propager et transmettre, comme il l'a transmis

en effet. Ajoutons que cette torche de Prométhée s'allumait sur l'autel de l'Amour, et un ancien remarque qu'ici l'Amour, placé qu'il était sous les yeux et dans un sanctuaire de la vierge divine, n'a plus sa signification ordinaire. Peut-être l'appellerait-on aujourd'hui la fraternité des peuples.

Quel sens donnerons-nous donc au *Prométhée* d'Eschyle? Quelle idée en extrairons-nous comme ayant été celle du poète, après avoir écarté les abstractions systématiques, après avoir cherché dans le texte même ce qu'il dit, en l'éclaircissant par sa propre suite et sa concordance avec lui-même, par les données historiques auxquelles la chronologie le rattache, par le culte et la popularité du principal personnage? La conclusion nous semble déjà d'elle-même sortie de ce que nous en avons dit. Le fait général et permanent de l'histoire de la société grecque, la lutte, — nationale contre les Orientaux, intellectuelle contre un culte exotique, — qui a été l'œuvre de cette société tant qu'elle a vécu, et qui résultait de sa situation et de ses commencemens, ce fait, pris à son origine et représenté sous les grandes formes mythiques que les peuples donnent aux événemens primordiaux de leur histoire, voilà le sujet et la signification du *Prométhée*. Si d'autres idées, plus générales et plus en harmonie avec les dogmes religieux, ressortent de ce poème comme de tous les autres, surtout lorsqu'on les considère dans leur enchaînement trilogique, c'est parce que le théâtre, sorti récemment des mystères, en imitait encore la forme hiératique; mais les faits nationaux n'en étaient pas moins le sujet immédiat. Né d'une famille aristocratique, Eschyle, avec Pindare, son contemporain, a toujours été considéré comme l'une des autorités les plus sûres pour les traditions reculées. Dans ces anciennes familles, il y avait des traditions plus positives que parmi le peuple, et entre les initiés on apercevait, sous le voile de la légende, des faits réels dont il était convenu de ne point parler au vulgaire, comme cela se voit très bien par les réticences fréquentes et volontaires d'Hérodote et des autres historiens; mais l'audacieux Eschyle soulevait le voile. Cette divulgation devenait d'ailleurs une nécessité du drame, car toute cette vieille mythologie n'est pleine que de la querelle des prêtres et des guerriers, tout autant que notre moyen âge; et comment d'aussi grands esprits qu'Eschyle auraient-ils omis précisément l'idée fondamentale de leurs sujets poétiques, celle qui de leur temps les enveloppait encore de toutes parts, celle qui enfin, après avoir quitté la robe des muses, continua le même travail sous le manteau des philosophes jusqu'à l'avénement du christianisme?

II.

Ce qui, au premier aspect, distingue surtout Eschyle de ses successeurs, c'est que, chez ceux-ci, l'art s'enrichit en altérant la tradition. Non-seulement ils s'affranchissent de la trilogie, mais l'ossature historique se recouvre chez eux, pour ainsi dire, de chairs plus savamment modelées; les mouvemens du drame, amenés de plus loin et avec une intention d'effet plus marquée, expriment si abondamment les phénomènes de la vie individuelle, que l'action plus générale de la nationalité et de la société n'y paraît presque plus, les lignes en étant trop grandes pour admettre tant de détails. Cela tient en partie au progrès de l'art, cela tient aussi à l'esprit du temps et au génie particulier du poète. Ni l'abondance des idées dramatiques, ni le plein développement des situations, ni la variété des tons et des caractères, ne font faute à Eschyle; il a la grâce et le gémissement aussi bien que la force et la terreur, et il nous semble que s'il l'avait voulu, si son époque l'avait demandé, il aurait pu s'étendre plus loin dans ce domaine, et le féconder aussi largement que Sophocle. Mais chaque moment de la durée d'une nation correspond à un point ou à un aspect particulier de la pensée que cette nation déroule; le moment d'Eschyle touchait encore, par l'invasion des Perses, aux luttes produites par les invasions légendaires; ce qu'on lui demandait, c'étaient, avant tout, ces grands souvenirs nationaux; la sobriété des développemens individuels lui était ainsi imposée; elle convenait d'ailleurs à la nature forte, sévère et patriotique de son génie. Il faut donc, si l'on veut pénétrer dans l'intimité de ce génie, se rappeler toujours que l'art, si noble et si riche qu'il soit, n'est pourtant chez lui qu'en seconde ligne : ce qui domine, ce qui se retrouvait partout dans la longue série des soixante-dix ou soixante-quinze légendes qu'il avait traitées, c'est l'unité historique. Partout une même base, partout une même conclusion. En nous efforçant d'éviter toute interprétation systématique, nous ne saurions parcourir l'ensemble des sujets d'Eschyle sans être frappé de cette unité de pensée qui éclate dans ses drames les plus divers. C'est véritablement une série historique nationale, comme celle de Shakspeare, mais avec une vue plus haute; partout on y retrouve la signification politique du *Prométhée* sous des formes plus claires et des faits moins symbolisés, et partout s'y rajeunit, persistante et opiniâtre, cette même idée de la nationalité défendue ou propagée sur le sol de la Grèce, en même temps qu'une religion et une civilisation supérieure y sont librement acceptées comme par une transaction finale.

Prenons d'abord, en suivant la chronologie, *les Suppliantes*, la seule pièce qui nous reste de la trilogie égyptienne : c'est la con-

tinuation historique de celle de *Prométhée*, puisqu'on y voit la descendance d'Io, cette *grande colonie* des Iones, établie naguère dans la *région triangulaire* du Nil, revenir à sa terre promise, au pays de ses ancêtres et de son brillant avenir, comme Prométhée le lui avait prédit. Ce n'est certes pas à ce mythe qu'il est permis d'appliquer le symbolisme aventureux qui part de l'abstraction. Tout s'y rapporte de trop près aux événemens de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie des Pharaons, pour qu'on puisse en contester le fondement historique. L'expulsion partielle, successive, et les retours passagers des envahisseurs de l'Égypte, la puissante réaction de Rhamsès contre les nations étrangères, parmi lesquelles les Iones sont nommés par les monumens, les récits de Manéthon sur la révolte et la fuite de Danaüs, la conformité des récits bibliques, si remarquable qu'on a considéré Danaüs comme le Moïse de la Grèce, enfin les traditions grecques, et surtout celle d'Eschyle, deux fois écrite dans le *Prométhée* et dans *les Suppliantes*, impriment à cet épisode, quant à ses élémens principaux, une certitude à laquelle bien des événemens non contestés ne sauraient prétendre.

La première pièce de cette trilogie était intitulée *les Égyptiens;* elle exposait l'oppression de Danaüs et de sa tribu en Égypte. Il s'enfuit avec ses cinquante filles, que les cinquante fils d'Égyptus voulaient épouser par force, ce qui signifie, en langage mythique, que les Égyptiens avaient voulu réduire la race d'Io en esclavage, et c'était le temps en effet où ils traitaient de même la race de Jacob; il fallait des bras pour élever les énormes monumens de cette époque, dont tant de restes sont encore debout aujourd'hui. Ainsi, dans cette première partie, l'antagonisme entre la race grecque et la race égyptienne est assez clair; c'est le fond même du sujet, c'est l'*exode* de la tribu danaïde qui se dérobe, comme Israël, au joug d'un maître barbare.

Au début de la seconde pièce, — *les Suppliantes*, — les cinquante Danaïdes, débarquées sur la rive de l'Argolide, voient sur la mer les navires égyptiens qui les poursuivent, qui vont les atteindre, et comme Moïse, elles appellent leur dieu protecteur pour qu'il fasse périr dans les flots ces persécuteurs : « O Jupiter, sauveur et gardien des hommes purs, favorise d'un souffle bienveillant notre troupe suppliante, mais rejette dans la mer, avec ses chars aux rames rapides, cet essaim persécuteur d'enfans de l'Égypte, avant qu'ils ne mettent les pieds sur cette terre qui les repousse; que sous les coups d'une tempête battante, remplie de tonnerres et d'éclairs et de vents porteurs de déluges, ils ne trouvent devant eux que des flots sauvages et y soient engloutis! » Le roi d'Argos, Pelasgus, averti de l'arrivée d'une troupe inconnue, vient apprendre de Danaüs l'histoire d'Io et de leurs ancêtres communs; le peuple d'Argos prend, à l'unanimité des suffrages, envers et contre tous la protection de cette tribu parente. En

vain le héraut des Égyptiens avait commencé, comme Hermès dans *Prométhée*, par de fiers discours et des insolences : il ne tarde pas à être renvoyé beaucoup plus humble et chargé de paroles fort piquantes pour les Égyptiens, grands scribes et buveurs de bière, qu'Eschyle, ce semble, aimait à railler. — « Vous ne les enlèverez pas de force, dit le roi; voilà ce qu'un suffrage unanime du peuple a résolu. Ceci est cloué d'un clou qui a percé de part en part, et il ne sera pas arraché; ceci n'est pas écrit sur des tablettes, ni scellé dans des replis de papyrus, mais tu l'entends clairement d'une bouche libre. Et maintenant ôte-toi de mes yeux au plus vite. — Eh bien! sachez, répond l'Égyptien, que c'est une nouvelle guerre que vous choisissez; la victoire et la puissance seront aux hommes. — Eh bien! répond le roi, vous trouverez dans les habitans de cette terre des hommes aussi qui ne boivent pas du vin d'orge. » Et aussitôt il fait partir les Danaïdes « pour la ville bien ceinte et fermée d'un vaste travail de tours. » Ainsi la race d'Io est délivrée; elle rentre dans la famille pélasgique, dont elle était sortie, et la flotte égyptienne s'en retourne à travers les tempêtes invoquées contre elle. Le récit biblique analogue à celui-ci est la délivrance des Hébreux après le passage de la Mer-Rouge.

La troisième pièce, *les Danaïdes*, complétait la trilogie par la destruction des enfans d'Égyptus, à l'exception de Lyncée, qui, ayant respecté la virginité d'Hypermnestre, fut conservé par elle, l'épousa et fut établi dans le pays. Le vrai sujet de cette pièce finale de la trilogie était, comme on voit, une transaction. La Danaïde, accusée de n'avoir pas tué le dernier des Égyptiens, fut absoute par les juges d'Argos. Qui ne voit ici encore cette fusion intellectuelle qui arrivait toujours quand la liberté était sauve? Cette tribu des Danaïdes, longtemps acclimatée en Égypte, instruite, comme les Hébreux, dans la sagesse des Égyptiens, fut un des principaux agens de cette conciliation. La race sémitique, toujours iconoclaste, de peur d'altérer l'unité divine, avait repoussé absolument les formes hiéroglyphiques de la religion du Nil; elle n'en prit qu'en partie l'organisation sacerdotale. La race grecque au contraire, plus pénétrable et plus sensible à l'image extérieure, reçut volontiers et propagea les cérémonies mystiques; mais libre, elle exprima librement le culte par les arts, et fit sortir ainsi, par une autre voie, l'unité de l'Être divin de la multitude même de ses figurations. Toute cette trilogie égyptienne a donc un sens absolument identique au sens que nous avons développé dans celle de *Prométhée;* seulement le mythe, moins ancien, y a déjà revêtu des formes plus humaines. Guerre de races, oppression, résistance, communication d'idées, fusion des cultes, tout s'y trouve dans le même ordre et sous la même inspiration, malgré la diversité des sujets.

Après la trilogie égyptienne, voyons la trilogie thébaine. L'arène

est autre, mais c'est le même combat, car cette guerre de Thèbes porte encore au plus haut degré le caractère d'une guerre de religion. OEdipe, cet aventurier venu de Corinthe, possédée alors par la race éolique, a tué le sphinx, image hiératique de la théocratie étrangère, qui dévorait ceux qui ne parlaient point sa langue ou n'étaient pas initiés à ses mystères. OEdipe règne, mais les prêtres et les chefs, d'origine phénicienne, soulèvent contre lui des oracles et des terreurs superstitieuses : il est chassé. L'un de ses fils est adopté par le parti victorieux, l'autre s'en va soulever contre la ville sacerdotale les tribus helléniques d'Argolide, d'Étolie, d'Éolie et d'Arcadie. Voilà donc les deux partis bien classés comme dans les trilogies précédentes. La pièce d'Eschyle, d'une simplicité extrême, n'est guère qu'un portrait épique des sept chefs placés aux sept portes de la ville pour l'attaquer, et des sept guerriers thébains qui leur sont opposés. Cette magnifique description est assez connue; mais on n'en a jamais, que nous sachions, remarqué l'esprit, la pensée, qui est précisément celle que nous nous attachons à faire ressortir dans toute la poésie d'Eschyle. Tous les assaillans hellènes y sont représentés comme des héros impies, menaçans, insolens, qui méprisent les dieux comme Prométhée, et se déclarent hautement du parti de Typhon contre Jupiter; leurs adversaires sont tous des guerriers pieux, vaillans et modestes, Phéniciens des vieilles familles de Cadmus. Parmi les Hellènes, un seul est prêtre ou prophète, c'est Amphiaraüs; mais il est venu malgré lui, après avoir essayé d'étouffer ou d'entraver l'entreprise, et là même, sous les murs de la ville assiégée, il ne cesse de reprocher aux chefs leur injustice, leur impiété, recevant des insultes pour réponse. A la porte Prœtide, c'est Tydée qui frémit, qui crie, qui secoue le panache de son casque et les sonnettes de son bouclier, et accable d'outrages le sage prophète, l'accusant de caresser le destin et de temporiser avec la bataille par lâcheté. A la porte d'Électra, Capanée, autre géant, dit-il, plus grand que le précédent, exhale une jactance plus qu'humaine : que Jupiter veuille ou ne veuille pas, il prétend détruire la ville, et il compare les éclairs et les foudres du dieu aux rayons impuissans du midi. Le troisième des chefs hellènes défie le dieu de la guerre lui-même de l'empêcher d'escalader les remparts. Le quatrième porte sur son bouclier l'image de Typhon, l'antique ennemi du Jupiter égyptien. Le cinquième est un Arcadien qui jure que la lance qu'il tient lui vaut mieux qu'un dieu, et qu'il ravagera la ville en dépit de Jupiter; sur son bouclier, pour insulter aux assiégés, on a représenté le sphinx qui emporte un Thébain. Une fois cette observation faite, il nous semble qu'on ne peut plus relire *les Sept devant Thèbes* sans être frappé de cette peinture de deux partis, non accidentels et passagèrement formés, mais hostiles par le fond de leur être pour

ainsi dire, portant en eux la haine de race et la révolte religieuse, et formant ainsi un épisode intimement lié aux événemens essentiels de l'histoire humaine. La liaison, la continuité, la profondeur de ces événemens, ne nous frappent pas assez parce que nous n'en voyons pas la suite; combien ils nous paraîtraient plus importans, si nous avions les trilogies entières! Eschyle avait complété celle-ci par la catastrophe de Thèbes, qui arriva dix ans plus tard, et qu'il avait traitée sous le titre des *Épigones*. Ces *Épigones* ou descendans des sept chefs revinrent à l'attaque de Thèbes, et y détruisirent définitivement la domination phénicienne et sacerdotale. Ici encore c'est la fusion religieuse qui termine l'aventure; le dieu des Hellènes, Apollon, profita de la dépouille théologique, car l'oracle de Thèbes, représenté par Manto, qui signifie *divination*, fut, après la mort de Tirésias, transporté à Delphes. Thèbes entra ainsi à son tour dans cet ordre nouveau, dont la ville d'Athènes et l'autel de Minerve paraissent déjà, en ces temps reculés, marquer le centre intellectuel par un rayonnement de liberté.

Jusqu'ici nous avons vu, dans le *Prométhée*, une guerre de religion et de nationalité à la fois, puis dans la trilogie égyptienne la délivrance de la race vaincue et captive; à Thèbes, quelques siècles plus tard, c'était la théocratie encore constituée dans les cités, mais que l'insurrection des tribus guerrières vient dissoudre comme pouvoir politique. Voici maintenant, dans l'*Orestie* ou trilogie d'Oreste, que nous avons tout entière, un nouveau progrès dans cette démolition de la puissance théocratique : le droit de juger dans les causes criminelles lui sera enlevé à son tour et transporté au pouvoir civil et laïque, à l'Aréopage. C'est une grande époque dans le mythe et dans l'histoire, et qu'Eschyle a rendue avec non moins de vigueur que la guerre des Titans : sujet obscur et difficile, mais d'autant plus digne d'une étude sérieuse et hardie, car cette pièce des *Euménides*, si étrange dans son développement, si pleine de lueurs lugubres et de beautés austères, ne serait cependant dans son ensemble qu'une fantasmagorie absurde, terminée par un plaidoyer ridicule, si elle n'enveloppait une signification historique. C'est en nous guidant par les idées générales déjà déduites, c'est en suivant l'histoire dans son cours naturel, que nous pourrons constater cette signification.

Dès qu'on admet l'introduction en Grèce d'une théocratie égyptienne assez forte pour avoir produit ces types de prêtres et de prophètes si hardis devant les rois, qui tiennent tant de place dans la tradition mythologique, — dès qu'on la conçoit assez puissante pour avoir propagé ces mystères si longtemps vénérés, et qui terrifiaient encore les peuples à la naissance du christianisme, il faut nécessairement admettre aussi que des tribunaux religieux avaient complété ces institutions et sanctionné les préceptes. L'histoire moderne nous ap-

prend comment la logique des faits, la nécessité des temps, l'utilité publique, amenèrent cette introduction, très légitime en son temps, d'une puissance judiciaire théocratique venant en aide à l'enseignement chez des peuples désorganisés ou barbares. Or la judicature égyptienne avait ce caractère particulier, qu'elle jugeait les mœurs aussi bien que les actes. On sait que les rois eux-mêmes n'y échappaient point, qu'à leur mort au moins, s'ils avaient opprimé la justice, elle se redressait à la porte de leur tombeau, en face de leurs funérailles, qu'aujourd'hui encore on voit des noms et des figures de rois martelés sur les monumens où ils les avaient fait sculpter, que grands et peuple étaient soumis à ce jugement final, et l'on comprend sans peine l'impression terrible qui devait en rester dans les imaginations; mais cette terreur, toute religieuse, provenait surtout de ce que ces arrêts avaient leur sanction dans une vie future. Ce que le sacerdoce avait lié sur la terre était lié dans l'*Amenthi* ou l'enfer. Pour rendre cette idée sensible, on supposait que la procédure était renouvelée dans l'*Amenthi*, devant les quarante-deux jurés, en présence d'Osiris; les vices et les vertus étaient pesés, ce que les Grecs appelaient la *psychostasie* ou *pesée des âmes*. Il y avait l'accusation et la défense, comme dans la procédure des béatifications catholiques, qui est une espèce de psychostasie chrétienne. Toutes ces formalités étaient peintes sur le livre des prières, qui se trouve, plus ou moins abrégé, dans presque toutes les momies, surtout dans les plus anciennes, et que l'illustre Champollion a nommé le *rituel funéraire;* ainsi la terreur et l'espérance étaient déposées avec la prière dans le cercueil même du mort par la main de ses parens. Quelle coutume! quelle profondeur de gouvernement! et jamais institution destinée à dompter l'esprit humain a-t-elle poussé si loin ses racines dans tout ce que nous sommes, dans la vie et dans la mort?

Maintenant déroulons ce rituel funéraire, et en comparant les représentations des juges de l'Amenthi et les fonctions de leur tribunal avec quelques-unes des figurations connues des Euménides et les fonctions qui leur sont attribuées, nous trouverons sans peine que ces deux groupes n'en font qu'un, et que les altérations produites par le temps, la distance et l'esprit national, n'en déguisent que faiblement l'identité primitive. Nous remarquerons même qu'Eschyle, comme pour mieux dévoiler les origines qu'il connaît, se rapproche beaucoup plus qu'on ne le faisait en Grèce du tableau original. En Grèce, les Euménides étaient représentées au nombre de trois, quelquefois de deux ou de quatre, souvent sous un seul corps à plusieurs têtes, ou une tête et six bras; enfin la multiplicité était indiquée, mais vaguement. Eschyle en porta le nombre à cinquante, et c'est le nombre exact des divinités de l'Amenthi, comprenant les quarante-deux juges, les deux déesses qui introduisent l'âme du mort, Horus

et Anubis, qui manient la balance; Thoth, écrivant le résultat; Oms ou Cerbère, qui semble aboyer l'accusation; Osiris, qui juge, et le cynocéphale qui exécute. En outre les Euménides, dont on osait à peine prononcer le nom, n'étaient point encore représentées sous les formes affreuses qui ont prévalu depuis; au moins leurs statues n'avaient rien d'effrayant, selon Pausanias. Ce fut Eschyle qui inventa ces masques affreux, ces chevelures de serpens, qui causèrent tant d'effroi à la premièrere présentation; pourquoi, si ce n'est pour rappeler les formes symboliques des divinités de l'Amenthi, portant sur des corps humains des têtes de crocodiles, de chacals, de chiens, de serpens, d'hippopotames, d'éperviers, formes qui, n'ayant plus pour les Grecs les significations qu'y avait attachées l'écriture hiéroglyphique, ne leur laissaient que l'idée de la laideur infernale? Des monumens et des médailles confirment encore cette identité. De même qu'Osiris, dans les vignettes du rituel, porte le fouet et le sceptre à crochet, ayant devant lui la peau de panthère, le thyrse, la fleur du lotus, le chien Oms, et la clé ou croix ansée dans la main de Tmeï, — ces divers attributs se retrouvent épars sur les représentations grecques ou étrusques des Euménides. On les y voit accompagnées de chiens qui aboient ou coiffées de lotus ou d'un boisseau qui semble la mitre d'Osiris, ou vêtues d'une peau de panthère, ou armées de fouets, de crochets, ou une clé à la main. Leur culte aussi rappelait parfaitement le jugement de l'Amenthi avec ses terreurs et sa moralité; les sacrifices aux Euménides se faisaient la nuit, souvent dans des lieux souterrains; les prêtres se revêtaient de robes noires; les chants étaient des lamentations plaintives, sans instrumens, comme des supplications d'accusé. Dans tout le reste, un silence profond était imposé. Les gâteaux sacrés ne pouvaient être pétris que par des jeunes gens de bonne famille et sans reproche; les esclaves et tout ce qui était avili en était écarté : des hommes et des femmes d'une vie exemplaire pouvaient seuls figurer devant les augustes déesses, et cependant on dit, d'un autre côté, que les Eupatrides ne prenaient aucune part à ces cérémonies. Était-ce encore une protestation de la vieille noblesse titanique?

Une considération plus concluante encore, ce sont les fonctions de ces divinités vengeresses, si admirablement décrites dans l'hymne diabolique qu'Eschyle leur fait chanter sur le malheureux Oreste. Cette juridiction sacerdotale qui suivait le crime sur la terre et jusqu'au sein de la mort, ces nobles idées de justice éternelle revêtues de tant d'épouvantes, y sont exposées dans une incantation infernale avec un refrain qui rappelle celui des sorcières de Macbeth, avec un rhythme torrentueux qui roule comme un amas de pierres dans le lit du Styx, et que nous n'essaierons point d'imiter; il suffit d'y voir ce qui explique la magistrature que s'attribuent les Euménides :

« Tu ne réponds pas (disent-elles à Oreste)? Tu dédaignes ces discours, toi qui es à moi, nourri pour moi, voué à moi? Eh bien! tu seras ma pâture vivante, sans qu'il faille t'immoler devant un autel, et tu entendras ce chant qui va te lier. — Allons donc, formons la danse, puisqu'il faut prononcer au grand jour l'hymne des enfers, et dire quelle est notre fonction et notre pouvoir sur la destinée des hommes, et combien il nous plaît de faire droite justice.

« Celui qui tend des mains pures, notre colère ne le poursuit pas, et il traverse la vie sans atteinte; mais si un coupable, comme cet homme, cache des mains ensanglantées, nous sommes là, témoins qui nous levons pour les morts, et nous lui apparaissons sans pitié, vengeresses du sang. Mère qui m'enfantas pour rétribuer morts et vivans, ô Nuit, ma mère! écoute: Apollon me déshonore; il m'arrache cette proie, victime expiatoire, dévouée pour avoir tué sa mère! Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Car c'est le sort que m'a filé la destinée irrésistible, et dont elle m'enchaîne, d'accompagner les insensés qui ont commis un meurtre jusqu'à ce qu'ils descendent sous terre; et morts, ils ne sont pas encore entièrement délivrés. Mais sur ce maudit, je dirai ce cantique : délire, vertige, mort de l'âme! hymne des furies, qui lie l'intelligence, fait taire la lyre, dessèche les hommes!

« Dès notre naissance, ces fonctions furent les nôtres; mais nos mains ne touchent point celles des immortels; nul d'entre eux ne vient en convive communier avec nous; les blanches draperies ne furent point notre part ni notre héritage; notre part, c'est de démolir les familles quand le glaive a tué en trahison un ami ou un parent. Alors, lancées sur le coupable, si vaillant qu'il soit, nous éteignons sa jeunesse dans son sang.

« Nous courons en hâte, pour prévenir tout autre dans ce labeur et pour dispenser les dieux d'intervenir dans nos rites et de contrôler nos arrêts. Jupiter a repoussé avec dédain notre troupe sanglante et odieuse; c'est pourquoi nous nous abattons sur les coupables, pressant de tout le poids de nos pas les fuyards qui chancellent d'une longue course; pesante vengeance, et terrible à porter!

« Les gloires humaines, si hautes sous le ciel, se fondent sous terre et s'évanouissent misérablement dès que nous leur apparaissons sous nos vêtemens noirs, et que nous dansons sur nos pieds redoutés. Il tombe, et ne le sait pas, tant il est insensé dans sa perdition! Tant le châtiment qui plane sur l'homme épaissit les ténèbres autour de lui, et répand dans ses palais un obscur brouillard d'où sa voix sort gémissante!

« Or ceci reste et ne changera point : nous sommes les Vénérables, toujours actives et absolues dans nos fonctions, qui n'oublions pas les méchans, qui ne faiblissons jamais, fidèles à une charge sans honneurs, sans hommages, écartée du séjour des dieux, sous une lueur sans soleil, dans des lieux sans chemins et inabordables aux vivans et aux morts.

« Qui donc parmi les hommes n'éprouvera point le respect et la crainte en présence de cette institution divine, équitable et parfaite, qui nous est confiée? Notre vieille dignité nous reste, et le mépris ne peut nous atteindre quoique notre place soit sous la terre et notre triste soleil dans les ténèbres. »

Dans un autre chœur, cette magistrature morale prend un ton d'enseignement qui rappelle les formes simples et antiques de la sagesse orientale :

« Je dis cette parole, qui est vraie : L'orgueil est réellement fils de l'impiété; mais la santé de l'âme enfante le bonheur tant aimé, tant souhaité de tous. Et je dis, pour tout comprendre en un mot : Révérez l'autel de la justice, ne le foulez pas d'un pied athée pour un lucre; car la peine suivrait, la fin répondrait au crime. Que chacun honore ses parens et reçoive avec un respect hospitalier la visite de l'étranger ! Ainsi, juste sans y être forcé, il ne sera pas sans bonheur; il ne succombera jamais entièrement. Mais je dis : L'audacieux transgresseur qui confond toute justice fléchira bientôt sous la force, quand l'adversité déchirera sa voile et brisera ses vergues. Il appelle, et n'est pas entendu dans le tourbillon qui l'entraîne. Dieu rit de l'homme violent, lorsqu'il le voit, lui qui ne s'y était jamais attendu, vaincu par la tempête insurmontable, et ne surnageant plus; il a brisé à jamais son bonheur d'autrefois contre l'écueil de la justice, et il périt ni regretté ni connu. »

Tous ces chants, rapides, serrés, parfois obscurs, mais toujours pleins d'élévation, roulent sur trois idées, toutes trois caractéristiques dans le sens que nous avons indiqué : la première, une juridiction terrestre et surnaturelle à la fois, qui poursuit dans ce monde et lie pour la vie future; la seconde, une inquisition morale, une haute censure, ancienne, non interrompue, devant laquelle les grandeurs humaines se fondent comme la cire; la troisième, une puissance vieillie, en quelque sorte reniée et repoussée par les dieux nationaux ou déjà nationalisés, une puissance qui se plaint en menaçant et qui sent son déclin, quoique redoutable encore. L'esprit du tribunal théocratique dont l'*Amenthi* était la transfiguration religieuse, dernier reste d'une organisation sacerdotale déchue, nous paraît respirer entièrement dans ces hymnes. Le nom seul de ce tribunal terrifiait; peut-être ce nom était-il le nom égyptien même de l'Amenthi, hellénisé par une légère déflexion, selon l'usage des peuples qui altèrent volontiers les mots réprouvés ou redoutés, et selon l'usage particulier des Grecs, qui ramenaient les dénominations étrangères à des racines de leur langue; les *Amenthides* seront ainsi devenues les *Euménides*, appellation adoucie et suppliante.

Quoi qu'il en soit, le vrai sujet de la pièce d'Eschyle, c'est la suppression du tribunal des Amenthides ou Euménides comme tribunal actif; son pouvoir est renfermé pour l'avenir dans le temple et devient une simple puissance morale agissant sur les consciences, et sa juridiction extérieure passe à l'Aréopage. L'Aréopage (colline d'Arès ou de la Lance) remonte très haut dans l'antiquité, et les souvenirs qui s'y rattachent dans ces temps obscurs se lient toujours à l'idée d'une de ces enceintes consacrées au jugement chez les peuples guerriers. C'est comme le Mallberg ou la colline du parlement, mais du parle-

ment barbare de nos conquérans saliques, où les juges siégeaient avec la lance. Du temps de Cécrops, Arès y avait été absous du meurtre d'un étranger; Céphale, de la tribu éolienne, y fut condamné pour avoir tué la fille du roi d'Athènes; l'Oreste d'Eschyle y est amené par Apollon lui-même; tout indique un tribunal national pour la classe guerrière. Eschyle dit lui-même : « Ceci sera désormais et à toujours le tribunal de l'*armée* d'Athènes. » L'aristocratie presque féodale va donc achever la destruction du régime théocratique, déjà désorganisé, en lui enlevant la juridiction criminelle et la censure publique, et c'est vers cette époque en effet que disparissent de la légende ces figures redoutées de prêtres et de prophètes qui accompagnaient les rois dans leurs expéditions, entravaient leurs desseins, les punissaient et les détrônaient quelquefois en faisant parler les dieux. Or voici sous quelles images le poète expose cet événement.

Oreste, poursuivi par les Euménides, cherche un asile à Delphes, dans le temple d'Apollon, le dieu indigène. La Pythie, qui venait adresser ses prières, d'abord aux dieux primitifs du pays, ensuite à ceux qui ont été admis postérieurement, voit tout à coup, autour d'un suppliant prosterné devant l'autel, des figures affreuses, étrangères, qu'elle ne connaît pas, et qui la font fuir. Cependant Apollon arrive lui-même, appelle Oreste du milieu de « ces vieilles exécrées, auxquelles ne s'allie ni dieu, ni homme, ni bête, habitantes des enfers, odieuses aux hommes et aux dieux. » Il l'envoie à Athènes, auprès de Minerve, pour demander d'autres juges. Les Euménides, éveillées par l'ombre de Clytemnestre qui demande vengeance, se lèvent en tumulte, voient que leur justiciable leur a échappé, accusent les *dieux nouveaux* qui s'emparent de tout pouvoir contre toute justice, favorisent les mortels malgré la loi divine, et détruisent les filles antiques du Destin. Apollon les chasse. Elles poursuivent Oreste jusqu'à Athènes, et le trouvent aux pieds de la statue de Minerve. Cette déesse arrive, vierge non engendrée, expression d'une pensée nouvelle produite par la réconciliation de Jupiter et de Prométhée, réunissant dans ses attributs la guerre et la science, l'héroïsme grec et la sagesse égyptienne. C'est à elle qu'il appartient d'apaiser ce conflit. Il est clair qu'ici la cause d'Oreste n'est que le prétexte ou l'occasion : les plaidoiries sont peu concluantes sur le fond; mais Minerve, refusant de juger elle-même, déclare qu'à l'avenir les causes criminelles seront jugées par l'Aréopage, auquel elle prescrit les règles qui en ont fait par la suite la force et la durée. Les Euménides s'indignent de se voir ainsi dépossédées; sans cesse elles reviennent sur cette idée, — que les divinités anciennes sont détrônées par des divinités nouvelles, que l'ancienne législation est détruite, que tout ira désormais au plus mal dans le monde : c'est le langage ordinaire des priviléges qu'on abolit. Minerve, avec une

longue patience et des invitations presque suppliantes, mêlées toutefois de quelques menaces, finit par les apaiser; elle leur a promis un temple, des cérémonies, des hommages; les Euménides, changeant de ton, n'ont plus que des bénédictions à répandre sur Athènes, et une procession publique les conduit vers l'enceinte, d'où elles ne sortiront plus. Ainsi, comme dans *Prométhée*, nous voyons ici des dieux nouveaux qui renversent des dieux anciens, et toujours en transigeant, de telle sorte que la puissance temporelle, — qu'on me permette ces expressions trop modernes, — étant enlevée, le spirituel reste seul pour se modifier avec le temps. Seulement ici ces dieux anciens et nouveaux sont les dieux considérés comme juges : c'est une révolution dans le droit de juger. Remarquons encore cette autre différence, que les dieux nouveaux, qui avaient subjugué Prométhée, sont devenus, après cinq siècles, les dieux anciens subjugués à leur tour.

L'unité de la pensée historique dans Eschyle nous semble maintenant assez démontrée. Il serait fort inutile de nous arrêter encore sur la tragédie des *Perses* pour en faire ressortir l'esprit national et l'antagonisme contre l'Orient. Si on examinait ensuite, parmi les pièces d'Eschyle perdues, celles dont le sujet peut être esquissé d'après les fragmens qui en restent, comparés d'ailleurs à la tradition connue, on découvrirait partout du premier coup d'œil ce même esprit. Par exemple, les trilogies qui se rapportent à l'introduction du culte de Dionyse-Bacchus en Thrace et en Béotie ne contiennent toujours que l'élément national qui repousse violemment le dieu étranger, et finit pourtant par l'associer aux dieux déjà établis. De celle de *Lycurgue* en particulier, on cite quelques fragmens où il est facile de reconnaître le langage hautain et les mépris de Prométhée, et néanmoins Lycurgue et Dionyse partagent à la fin les mêmes autels. Les sujets empruntés à la guerre de Troie dérivaient essentiellement de la même pensée. Dans *la Psychostasie* surtout, Eschyle devait, à en juger par tout le reste, donner carrière à sa verve anti-égyptienne. Quel tableau en effet, pour le poète de *Prométhée*, que l'âme d'Achille mise dans la balance du Destin avec celle de l'Égyptien Memnon! En vain celui-ci déploie au milieu des rudes guerriers hellènes le faste d'une civilisation plus avancée et plus riche; en vain il se vante de sa race originaire « des bords du Nil aux sept branches, dont l'onde sacrée féconde les épis nourrissans de Cérès : » il est néanmoins trouvé trop léger dans la balance fatale; le poids d'Achille et de la Grèce l'emporte, et sans doute Eschyle faisait bien comprendre, sous cette pesée mystique des deux âmes, la pesée des deux nations et l'apothéose de la plus jeune, de la plus hardie, de la plus progressive.

III.

D'où vient donc cette singulière unité de pensée dans des œuvres si diverses? D'où vient que les pièces d'Eschyle ne semblent toutes rouler que sur un même événement, divers par la forme, les noms, les caractères, les incidens, identique par sa cause et son résultat général? Y a-t-il là du hasard ou du système, et ne faudrait-il pas en chercher la raison, s'il y en a une? Heureusement cette raison est fort simple et fort claire : c'est qu'en effet l'événement qui a servi de matière à Eschyle et à la tragédie grecque dans son ensemble est un, quoiqu'il embrasse plusieurs siècles. Cet événement, c'est la formation de la nation grecque, période historique analogue, dans ses élémens principaux et par conséquent aussi dans un grand nombre de détails, à la période franque de notre histoire. La nation grecque s'est formée dans l'intervalle qui sépare l'invasion des Pasteurs en Égypte de la guerre de Troie. Thucydide remarque qu'avant cette dernière guerre les Grecs n'avaient encore rien entrepris en commun; ils n'avaient pas même un nom commun. C'était un flux de tribus de même famille, mais de dialectes différens; des associations guerrières pour la conquête, le pillage, la piraterie; des migrations, des incursions venant du nord pour s'évanouir au midi ou s'y retrancher dans quelques montagnes. Des cités relativement puissantes, consacrées par un culte et un sacerdoce, s'élevaient çà et là dans la péninsule. Fondées par des étrangers, Égyptiens ou Asiatiques, ces villes s'étaient acquis des territoires, attaché des peuplades, avaient remplacé les superstitions locales par une religion mieux organisée, étaient enfin devenues des états, et travaillaient à étendre la cité sur la tribu. De là une perpétuelle et sanglante querelle entre les villes, où dominait le sacerdoce, et la campagne, possédée par les chefs des peuplades.

La cité se défendait surtout par ses dieux, c'est-à-dire par les terreurs religieuses, les oracles, les légendes, l'interprétation des signes et des calamités publiques. Les chefs, tantôt domptés par la superstition commune, en appelaient aux passions et aux vengeances humaines; tantôt, rebelles et impies, ils s'attaquaient aux dieux mêmes. Le plus souvent ils se prévalaient des anciennes divinités indigènes pour expulser les divinités étrangères. Telle était la situation générale des temps mythologiques; mais comme les cités étaient indépendantes, diverses d'origine, et qu'aucune autorité ne reliait les cultes entre eux, cette querelle principale se fractionnait entre les états. Chaque cité avait ses révolutions à part, et des traditions particulières en sortaient. De là ces tragiques événemens qui, depuis la Thrace jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, ont imprimé leur souvenir à chaque localité importante, et qui, dans leur infinie variété,

n'étant néanmoins que les épisodes d'un événement fondamental, n'ont tous qu'un même sens, qu'une même terminaison, et aboutissent à une même nationalité. Dans ce tumulte créateur, la poésie ne fut ni un jeu ni un métier, mais un instrument sérieux, une puissance nationale; elle fut l'histoire des tribus et des états, elle fut l'hymne patriotique, elle fut surtout la voix des sages et des conciliateurs. C'est pourquoi elle est restée longtemps l'expression de la vie de cette période historique. Elle y remontait sans cesse, comme on remonte à ses premiers jours quand on cherche à se comprendre soi-même; en y prenant la lutte primitive, elle la continuait et la menait à son but. Le drame, parlant à la foule, pouvait moins que toute autre poésie échapper à cette influence des choses; Eschyle la reçoit tout entière, et de là l'unité et la concentration de sa pensée.

Terminons par une dernière réflexion, pour achever d'éclaircir l'idée principale qui nous a inspiré cette étude. On a dû voir, ce nous semble, par cet exposé, que partout dans Eschyle se manifeste de la manière la plus éclatante l'énergie de la liberté humaine, telle qu'elle se développe dans la Grèce, avec ses plus hautes applications à l'état et à l'intelligence. D'où vient donc cette idée contraire, si généralement admise, que le dogme fondamental de la tragédie grecque, issue de la religion, c'est la fatalité? Selon cette hypothèse, tellement répandue, que nous l'avons tout d'abord acceptée sans examen, un destin aveugle, irrésistible, inexorable, aurait régné dans le culte et dans le drame, il aurait trouvé sa plus haute expression dans Eschyle même; l'homme n'y serait qu'un instrument passif ou une victime de cette nécessité de fer, et le fatalisme oriental aurait opprimé dans l'ancienne poésie toute liberté, toute personnalité. Cette opinion, formée peut-être d'abord sur quelques images exagérées de la puissance divine et de la loi universelle, a pris plus d'importance depuis qu'on s'en est servi pour étayer des systèmes. Les uns, voulant que la vie générale ne soit qu'une espèce de végétation spontanée de toutes choses, dans laquelle les êtres se forment et se complètent sous l'influence des milieux, sans qu'aucune volonté extérieure à eux-mêmes les domine, ont trouvé utile à cette doctrine panthéiste et fataliste de la montrer admise et agissante dans les religions de l'antiquité, qui semblait leur rendre témoignage. Les autres, cherchant à créer je ne sais quelle polémique négative en faveur du christianisme, croient devoir exagérer à plaisir les vices des sociétés antiques et en dénigrer les doctrines, sans distinction des temps, sans égard aux circonstances, comme si tant de peuples avaient pu vivre, tant de civilisations se développer, sans porter en elles les vérités essentielles à la vie et à la civilisation.

Il y a ici un malentendu qui corrompt l'interprétation de toute l'antiquité grecque, et qui amènerait un démenti à toute son his-

toire. Il n'est pas possible, à première vue, que cette société si libre, vive et volontaire, se soit formée sous la doctrine d'un quiétisme et d'une résignation fataliste; au contraire elle est tout entière, depuis son origine jusqu'à sa chute, une négation acharnée et tumultueuse d'un pareil dogme. Bien entendu que nous ne parlons pas ici de quelques abstractions de philosophes cherchant à formuler l'univers dans leurs écoles : nous parlons de la société dans son ensemble, exprimant ses idées par ses actions, ses mœurs, ses créations et ses destructions. Voyons la question sous ces deux aspects : y a-t-il dans le drame d'Eschyle en particulier ce qu'on appelle fatalité dans les faits? y a-t-il fatalisme dans l'homme?

Rien n'autorise à croire que le Destin ait été compris dans l'antiquité comme une puissance inintelligente, agissant par une nécessité initiale, continue, éternelle. Chez les Grecs, le Destin (Μοῖρα), c'est la *part* faite à chaque chose, la distribution, l'ordre général; chez les Latins (*Fatum*), c'est la chose dite, arrêtée, le Verbe qui gouverne; ces mots impliquent l'intelligence, la volonté, l'activité, triade divine. « Aveugle et sourd » veut en ce cas dire absolu, « qui ne dévie devant aucun obstacle, ne tient compte d'aucune considération particulière. » Il n'y a rien là qui répugne à la Providence chrétienne. Le mot chrétien de *providence* est beaucoup meilleur sans doute, car il exprime le principe intelligent et la volonté qui en procède, tandis que les mots anciens n'exprimaient que la force du résultat; mais cette Providence chrétienne n'en a pas moins sa portion de fatalité : elle a en elle-même des lois nécessaires qui dérivent de la nature divine. l'ordre physique qu'elle a établi est absolu, et, dans les événemens de la société, elle a enchaîné aux causes des effets presque toujours indépendans de la liberté humaine.

Il est vrai que certains faits, exposés avec des circonstances navrantes par les mythes antiques, inquiéteraient la raison sur les décrets de la Providence : ainsi OEdipe, qui ne connaît ni son père, ni sa mère, tue l'un dans une querelle, épouse l'autre, et un oracle l'avait prédit; mais cette question de prescience se pose aussi dans le christianisme, et si le désespoir d'OEdipe exprime énergiquement les répugnances de la nature et les lois essentielles de la famille, son ignorance invincible sauve la moralité. Chez les païens comme chez les chrétiens, la solution est dans une autre vie. OEdipe, après avoir apaisé les Euménides, est enlevé par les dieux, et son tombeau devient une puissance qui protége le pays où son expiation s'est faite. Souvent encore, pour exprimer certaines situations inextricables qui se rencontrent dans la vie, conséquences d'une première erreur ou d'un premier malheur, les tragiques emploient l'image du filet : l'homme est pris dans un réseau d'obstacles et poussé où il ne veut pas aller; mais qui ne reconnaît dans cette image frappante les phé-

nomènes les plus communs de la vie, même dans les conditions les plus humbles et les plus insignifiantes? Qu'une faute en amène une foule d'autres, qu'il y ait des générations de malheurs, comme il y a et parce qu'il y a des générations de fautes, qu'une fausse démarche conduise à des labyrinthes d'impasses, qu'une imprudence ferme toutes les voies, qu'une fois sorti du sentier, on passe de roche en roche, d'un marais à un précipice, — n'est-ce point là la vie telle qu'elle existe de fait? Mais cette fatalité en apparence aveugle et immorale ne l'est pas en réalité, ni chez les modernes, ni chez les anciens, parce que les uns et les autres ont considéré la vie comme un passage et une épreuve; pour les uns comme pour les autres, la lumière d'un monde supérieur vient éclairer ces ténèbres. Sans doute la loi morale était encore très imparfaite chez les Grecs aussi bien que chez les Hébreux, et les héros des temps mythologiques étaient mauvais casuistes; mais avec les notions de vertu et de crime qu'ils pouvaient avoir, ils entrevoyaient toujours au bout de leurs peines la justice divine; les criminels repentans pouvaient même par un effort, par une rupture à laquelle les dieux venaient en aide, sortir du filet terrible et fatal. On avait institué pour cela des expiations : Oreste, Alcméon, Achille et tant d'autres allaient se faire purifier dans un temple, quelquefois chez un roi patriarche revêtu de ce pouvoir sacerdotal, et ils rentraient dans la liberté de leur conscience.

Bien plus, n'y avait-il pas expressément des dieux-messagers, ou anges, chargés de garder, d'avertir, d'inspirer les hommes? Homère est plein d'exemples de ces messages : Hermès, Iris, Minerve, établissent une communication assidue entre la bonté suprême et la faiblesse ou l'égarement de l'humanité. Dans Eschyle, Apollon retire lui-même Oreste du milieu des Euménides. Les chœurs, on l'a souvent remarqué, sont comme une providence qui pressent, qui conseille, qui ramène sans cesse les personnages à la pensée des dieux et de la justice; c'est comme une voix inspirée, impersonnelle, voix du ciel s'exprimant par le peuple, écho des temples, enseignement, prière. Où donc est cette fatalité aveugle qui pousse au crime et détruit la moralité des actes? Quelques mots çà et là trop absolus, trop rudes, sur l'inflexibilité des décrets éternels, peuvent-ils effacer cet ensemble de tableaux qui présentent partout sur les premiers plans le dogme providentiel? La construction même des théâtres n'était-elle pas un témoignage matériel sous l'œil des spectateurs, puisqu'une estrade particulière y était établie pour l'apparition des dieux, dont l'intervention dans les événemens humains était de règle dans ces premiers temps? Aveugle donc, c'est-à-dire absolue dans l'ordre des créatures inférieures, la providence des anciens, comme la nôtre, loin d'étouffer notre âme sous des situations sans issue, dirige presque

toujours un rayon du dogme universel dans l'apparente confusion des événemens. Si de certaines complications terribles il sort de grands effets tragiques, ces effets ne sont point la doctrine; ils ne sont que l'un des termes du problème humain; l'autre n'est jamais loin, au moins dans les poètes qui, interprètes de la pensée commune qui est leur force, traduisent mieux que les philosophes la croyance d'une époque. — C'est à dessein que nous insistons sur cette opinion, d'abord parce qu'elle aboutit à une mauvaise philosophie, ensuite parce qu'elle favorise d'injustes et inutiles préventions contre le génie de l'antiquité, auquel il faut bien pourtant remonter toujours, en dépit de nos progrès et de nos vanités.

Maintenant, si la fatalité n'existe pas avec cet excès qu'on suppose dans les circonstances extérieures à l'homme, le fatalisme existera-t-il dans son âme? Le quiétisme fataliste est tellement étranger à la nature humaine, qu'il n'est jamais pratiquement qu'à l'état de tendance, et cela chez des peuples soumis à un ordre immobile et despotique, où chacun, ayant sa destinée arrêtée d'avance, n'a plus besoin de vouloir, et roule comme une machine engrenée aux habitudes faites : encore y a-t-il des démentis soudains à cette résignation; mais quant à la société grecque si aventureuse, rien de plus antipathique, rien de si étranger aux œuvres de son génie. L'individualité puissante qui s'organisa de si bonne heure en républiques troublées et fécondes est le fond de toutes ses poésies, le personnage de tous ses drames. On a dit que Prométhée enchaîné par Jupiter était un tableau fataliste où l'humanité passive résiste sans agir (1). « L'homme, dit-on, n'agit point véritablement dans Eschyle, ou du moins toute son activité se borne à se soumettre, à se résigner, à succomber sans faiblesse dans la lutte inégale. » Quoi! être vaincu comme Prométhée, c'est être passif? L'activité, la liberté n'est-elle que dans les bras? Prométhée lutte, il menace, il repousse les médiations, rejette les prières, dédaigne son propre supplice; il répond, comme Émilie dans *Cinna,* que son ennemi peut tout, qu'il peut ébranler la terre, l'enfer, briser son pauvre corps, mais non le tuer tout entier :

Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

Serait-ce là être passif? Le roi des Pélasges qui chasse les Égyptiens, les sept chefs, Oreste, Électre, portent-ils le caractère de la passivité? N'agissent-ils point? Sont-ils soumis, résignés à quoi que ce soit? Nous ne pouvons le croire. Leur âme, dira-t-on, est déterminée violemment par une passion invincible ou par une suggestion de quelque divinité, ils le disent eux-mêmes, accusent les dieux, s'excusent sur les inspirations et les tentations qui les ont poussés, et

(1) Dans un ouvrage d'ailleurs d'une grande érudition, les *Études sur les Tragiques grecs* de M. Patin.

tiemment un langage fataliste; mais qui ne voit que ce sont là des justifications forcées que la conscience troublée invente contre elle-même? Étéocle attribue aux dieux, au destin, à la fatalité, la fureur qui le porte au meurtre de son frère : n'est-ce pas l'excuse, aujourd'hui comme alors, de toute passion acharnée au crime? n'est-ce pas la conscience même du libre arbitre, qui se justifie précisément parce qu'elle s'accuse, la volonté qui, égarée mais non détruite, se nie, précisément parce qu'elle se sent et se condamne? Ces négations sont donc les plus vives des affirmations. Souvent d'ailleurs il y a combat intérieur : il y a donc liberté. Clytemnestre veut tuer son mari; aucun dieu ne l'y force : elle a ses passions, il est vrai, ou ses motifs, — le ressentiment du sacrifice de sa fille Iphigénie, l'amour d'Égiste; mais elle y pourrait résister, car elle s'examine, elle raisonne, elle se sent libre; elle devient criminelle moins par faiblesse de femme que par force de volonté. Dans Sophocle, il sera donné plus de place au jeu des facultés humaines, mais elles n'y seront point plus énergiquement actives. Ainsi tout le drame ancien, comme tout Homère, est un chant de liberté. Une certaine dose de vrai fatalisme ne s'y introduit que quand la passion, dans Euripide, semble l'emporter sur tout, quand le pathétique n'y est plus que dans la douleur, non dans la lutte contre la douleur : temps de décadence aussi, dans l'art comme dans la société.

C'est donc par une erreur complète qu'on rapporte à la fatalité non-seulement l'impression morale, mais encore la beauté et la grandeur esthétique des œuvres d'Eschyle, et qu'on en fait dériver tout son système dramatique, la simplicité de ses plans, les proportions gigantesques de ses personnages. Dans l'art comme dans la nature, le mouvement ne naît point de l'immobilité, ni la vie de la mort, ni la vérité dans les effets de la fausseté des croyances. Il sera bien plus vrai, selon nous, plus utile et plus philosophique de chercher la source du beau antique dans la part d'éternelle vérité qui fut communiquée aux anciens. Leur foi tenait à la foi du genre humain, dont le dogme implicite s'est éclairci peu à peu, mais toujours le même et universel. Le beau, alors comme aujourd'hui, ne fut que la splendeur de ces vérités. Qu'on parcoure l'une après l'autre toutes les scènes importantes dans toutes les pièces qui nous restent d'Eschyle : on y verra qu'au contraire l'effet tragique est produit par l'action réciproque de l'homme et de la Divinité, ou de l'homme contre l'homme; hors de là, il n'y a point de drame possible, parce qu'il n'y aurait ni mouvement, ni incertitude, ni danger, ni espoir. Cette passivité que l'on croit trouver dans Eschyle aurait éteint ses conceptions, prosterné ses personnages, aplati son style; Eschyle ne serait pas, s'il était fataliste, car, encore une fois, la passivité est stérile, et cette idée même est intraduisible en poésie.

Nos facultés se lient entre elles et sont solidaires; elles se développent en outre ou s'atrophient suivant que la société, par ses excitations, les réveille, ou par son apathie les endort. La liberté bouillonne dans l'âme d'Eschyle comme elle bouillonnait dans son pays à l'époque de cette invasion persique, dont le refoulement sauva tout l'avenir de l'Europe. Poser, dans de telles circonstances et dans de tels esprits, la fatalité despotique comme principe d'action, d'intelligence et d'art, c'est impossible. Sous ce principe, l'art d'Eschyle et de Sophocle serait resté enseveli dans les sanctuaires, avec ses mythes inexpliqués, terreurs et arcanes de gouvernement; l'art de Phidias serait resté, comme en Égypte, une écriture de pierre, mystérieuse et immuable, afin de rester un secret et une puissance pour quelques-uns. L'histoire étouffée se serait perdue, et il nous faudrait aujourd'hui déchiffrer et conjecturer la Grèce comme on déterre l'Égypte et Ninive; car si les Grecs avaient proclamé la passivité dans leurs œuvres, c'eût été parce qu'ils l'avaient dans leur âme, et dès lors ils n'auraient rien créé. Ils auraient adoré en silence comme des Indiens, ou rêvé de cosmogonies comme des brahmes. Loin de là : — la Grèce a créé et nous a laissé un héritage toujours fertile, parce que la liberté a été son dogme et sa vie. Et ce n'est point là un heureux accident, c'est une loi plus générale, et qui s'explique. Il y a un fait des plus importans, et qui vaut bien des raisons : c'est que tous les grands foyers de génie humain qui ont brillé dans l'histoire se sont allumés ou à la liberté publique, ou aux troubles publics. Ceux mêmes qui réprouvent ou les troubles ou la liberté y puisent leur force et leur élévation. Bossuet et Corneille ont leur racine dans les luttes religieuses et politiques qui les avaient précédés; Chateaubriand et De Maistre sont nés, par réaction, de la révolution française. C'est que si vous renfermez les hommes chacun chez soi, leur esprit se contracte à la longue à la mesure de leurs affaires ou de leurs plaisirs. Si au contraire la société élabore ou discute ses propres intérêts, la grandeur des choses élève les pensées, et comme tout se tient dans l'intelligence, toutes les questions sérieuses se remuent à la fois. Grossir quelques inconvéniens de la liberté pour les lui jeter à la tête, c'est plus facile que généreux. Les générations humaines ne sont-elles pas une seule famille qui ne meurt point, et qui a charge de fertiliser le champ divin à la sueur de son front? L'une d'elles a-t-elle le droit d'être égoïste pour une fausse tranquillité, et de se dérober aux conditions laborieuses que Dieu a mises aux progrès? Si nous devons tant aux fatigues du passé, ne devons-nous pas nos fatigues à l'avenir? Et pour ramener ces réflexions à Eschyle, le feu civilisateur n'est-il point dû à Prométhée souffrant?

LOUIS BINAUT.

LE ROMAN

EN 1853.

Je voudrais parler de l'état présent du roman, mais il faut faire un choix, et le choix n'est pas facile. Apprécier tous les romans publiés cette année! chose impossible, et qui n'intéresserait personne. Les pensées que j'aurais à exprimer s'effaceraient devant la multitude des détails que j'aurais à indiquer. Pour enchaîner l'attention du lecteur, je suis forcé de circonscrire le champ de mon examen. Il se présente un point de départ tout naturel qui me permet d'embrasser d'un regard les dernières œuvres qui offrent quelque importance.

Les promesses du roman n'ont pas été moins pompeuses que les promesses de l'école dramatique. Ces promesses, je me plais à le reconnaître, ont été suivies de gages nombreux, de gages éclatans : Prosper Mérimée, Alfred de Vigny, George Sand, ont inauguré dignement l'ère nouvelle. Aujourd'hui, nous sommes bien loin de ces promesses. La vérité historique, la vérité humaine que nous attendions, dont les premières lueurs nous avaient réjouis, sont à peu près oubliées. C'est à peine si les ouvriers qui ont remplacé les artistes comprennent ce magnifique programme. Si quelqu'un se hasarde à le rappeler, on le compare volontiers à l'apôtre prêchant dans le désert. Il faut pourtant, pour estimer les œuvres nouvelles, prendre comme pierre de touche les promesses dont je viens de parler, car c'est la seule manière d'exprimer une opinion précise et de ne pas demeurer dans les nuages.

Essaierai-je d'analyser les interminables récits qui aident les désœuvrés à tuer le temps? Tâche ingrate! Les auteurs, formés en

société commerciale, se riraient à bon droit de mon ingénuité, si je tentais de les juger d'après les lois littéraires. Uniquement occupés d'amuser le public, ils ne souhaitent rien de plus et se moquent de toutes les poétiques. Pureté de la langue, vraisemblance des incidens, dessin des personnages, logique des caractères, autant de billevesées qu'ils ont depuis longtemps vouées au mépris. Pourvu qu'ils tiennent la curiosité en haleine, leur ambition est satisfaite. Laissons donc en paix ces narrateurs infatigables qui se sont placés en dehors de la littérature; qu'ils poursuivent sans relâche l'exploitation de leur industrie : nous ne les troublerons pas dans leurs travaux, où l'art n'a rien à voir. Pour tracer une image fidèle du roman, c'est ailleurs que nous devons jeter les yeux. Nous prévoyons les plaintes de tous les ouvriers dont nous ne parlerons pas, et nous nous résignons d'avance, sans amertume et sans dépit, aux reproches qu'ils ne manqueront pas de nous adresser. Si nous avions le malheur de les craindre, nous n'arriverions à formuler qu'une pensée presque insaisissable; il vaut mieux accepter l'accusation d'injustice et passer sous silence les denrées qui se donnent pour des œuvres et qui encombrent le marché. Le public nous saura gré de nos omissions, car la discussion gagnera en précision, en clarté, en évidence, ce qu'elle perdra en étendue.

Pour discuter avec quelque profit, pour ne pas jeter au vent des paroles inutiles, il faut se trouver aux prises avec une idée nettement définie, clairement développée. Or, parmi les romans publiés chaque année, combien y en a-t-il qui satisfassent à cette double condition? Je laisse au public le soin de résoudre la question. Si les œuvres sérieuses, écrites de bonne foi, n'étaient pas si rares, la tâche de la critique serait infiniment plus facile : n'étant plus réduite à deviner l'intention de l'auteur, elle pourrait parler sans amertume et sans dépit; mais comment traiter avec indulgence, comment étudier avec attention, comment lire jusqu'au bout, sans impatience, des récits dont tous les incidens combinés au basard semblent un défi porté à toutes les lois de l'intelligence? En parcourant ces pages improvisées avec tant d'insouciance, la critique ne sait vraiment où se prendre, et ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de s'abstenir.

L'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, bien qu'il abuse de ses riches facultés, ouvre du moins un champ large à la discussion. Aussi est-ce pour nous un devoir d'étudier ses derniers romans. S'il ne développe pas toujours d'une manière très logique l'idée qu'il a conçue, il lui arrive rarement de ne pas intéresser. Il excelle dans la peinture du paysage, et ses personnages, sans être toujours vrais, sont tracés d'une main énergique. Lorsqu'il exprime des pensées para-

doxales, il trouve moyen de leur prêter un accent de vérité : il faut quelques instans de réflexion pour découvrir le piége tendu à la crédulité du lecteur. Il possède d'ailleurs une telle richesse d'invention, il y a dans son talent tant d'abondance et de spontanéité, que les esprits les plus sévères sont entraînés vers lui par une invincible sympathie. Tout en condamnant ses égaremens, tout en blâmant son goût pour la déclamation, ils étudient avec vigilance ses moindres tentatives. J'aimerais mieux, pour ma part, qu'il apportât plus de soin et surtout plus de prévoyance dans la conception et la composition de ses œuvres; telles qu'elles sont, elles méritent pourtant une sérieuse attention, et il est bien rare qu'il n'y ait pas dans ces œuvres un coin qui défie tous les reproches. Il raconte avec bonheur, et les incidens ne lui coûtent rien. Il y a dans la marche de son récit tant d'aisance et de rapidité, qu'il ne semble pas inventer, mais se souvenir.

L'auteur des *Mystères de Paris,* quoique placé bien au-dessous de l'auteur d'*Indiana,* possède cependant un don précieux, l'art d'exciter, d'enchaîner la curiosité. Malheureusement il sacrifie tout à l'exercice de cette faculté : pourvu que le lecteur soit tenu en haleine, peu lui importe de contenter les hommes sensés, les esprits délicats. Il y a dans son talent un mélange de raffinement et de brutalité qui blesse le goût, mais qui a fondé sa popularité. Par le raffinement, il s'adresse aux âmes que la mollesse a corrompues; par la brutalité, il plaît à tous ceux qui déifient les appétits les plus grossiers, et le nombre en est grand. Depuis la mort de Balzac, l'auteur des *Mystères de Paris* est parmi nous le peintre le plus émouvant de la réalité. Il ne recule devant aucun tableau, il se complaît dans l'expression des sentimens les plus hideux, et tout en réprouvant le choix des sujets, je suis forcé d'avouer qu'il sait donner à ses personnages le relief et la vie. Aussi la critique manquerait à sa mission, si elle ne tenait pas compte de cet écrivain très peu littéraire, mais dont l'action sur la foule ne peut être contestée. Cette action a-t-elle été salutaire? Je suis très loin de le penser, et c'est précisément parce que je la considère comme très dangereuse qu'il m'importe de la définir et de l'expliquer. Malgré ses allures de réformateur, M. Sue n'a corrigé personne, et je suis pleinement convaincu qu'il a semé dans bien des âmes des germes de corruption. C'est pourquoi il me semble utile d'étudier ses procédés. Je ne parle pas de son style, et pour cause : l'auteur des *Mystères de Paris* n'a point étudié les secrets de notre langue et ne paraît guère s'en soucier. Son but unique est d'émouvoir, et pour atteindre ce but, il ne craint pas de surexciter les sentimens les plus vulgaires, les passions les plus basses. Qu'il ignore le danger de pareils récits, ou qu'il en ait conscience, là n'est pas la question. Je n'ai pas à juger les intentions, mais les œuvres;

or ces œuvres, où se révèle souvent une imitation très habile de la réalité, sont à mes yeux des œuvres pernicieuses. Aussi me paraît-il opportun d'analyser et d'apprécier le dernier roman publié par l'auteur des *Mystères de Paris*. Le bien et le beau sont réunis par des liens étroits : en parlant au nom du goût, je parlerai au nom du devoir. Peindre la réalité dans ses moindres détails, se complaire dans l'analyse des passions les plus hideuses, est tout à la fois une offense aux lois poétiques et aux lois morales. Sans sortir du domaine de la critique littéraire, je me trouve donc amené à prononcer implicitement un jugement qui relève de la pure philosophie. Quelque dures que puissent paraître les conséquences d'un tel jugement, je ne songe pas à les répudier. L'union du bien et du beau est une vérité hors de toute contestation : il m'est donc impossible de toucher à la seconde question sans effleurer la première. Que l'auteur des *Mystères de Paris* ne s'en prenne qu'à lui-même, si, en signalant ses fautes de goût, je signale en même temps les aberrations morales qu'elles représentent : je suis obligé d'accepter la nature humaine telle qu'elle est.

Ces prémisses une fois posées, je ne crains pas que le lecteur se méprenne sur ma pensée. Ma sévérité n'étonnera personne, car les récits que le talent popularise sont puissans pour le mal comme pour le bien, et quand le danger frappe nos yeux, l'indulgence ne serait qu'une coupable faiblesse.

Je voudrais pouvoir louer *Mont-Revêche*, car personne plus que moi n'aime le talent de George Sand; mais, en conscience, je ne puis accepter ce récit comme une œuvre sérieuse. Assurément, plusieurs parties de ce roman se recommandent par des qualités éclatantes; mais, il faut bien l'avouer, ce n'est, à tout prendre, qu'une ébauche ingénieuse. Le héros de cette nouvelle conception, Dutertre, est un modèle accompli de tolérance et de sagesse; je crains seulement qu'il ne soit très difficile de rencontrer dans le monde des hommes pareils à ce type idéal. Marié pour la seconde fois, il endure, avec une magnanimité stoïque, toutes les persécutions dirigées contre sa nouvelle femme par l'aînée de ses filles. A parler franchement, Nathalie est tout simplement un monstre. Il serait difficile de trouver parmi les créatures vivantes une fille plus odieuse et plus misérable. Coquette et bas-bleu, Nathalie n'épargne à sa belle-mère aucune torture; elle ne néglige aucune occasion de la blesser, et dépense toutes les forces de son esprit pour la tourmenter à toute heure. L'auteur paraît avoir dessiné ce portrait avec une singulière prédilection: quel motif l'a guidé? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce personnage, souverainement odieux, tient dans sa composition une place considérable.

Il règne dans tout ce récit une telle imprévoyance, que tout sem-

ble marcher au hasard; aussi n'essaierai-je pas de raconter la fable imaginée par l'auteur. Ce ne serait pas seulement une tâche difficile, mais une tâche inutile, car la popularité de son nom lui assure de nombreux lecteurs. Tous ceux à qui je m'adresse connaissent le récit sur lequel je donne mon sentiment; je n'ai donc à exprimer que ma pensée, sans m'arrêter à caractériser les incidens de cette fable. Or une chose m'a frappé dans ce livre, tour à tour spirituel et vulgaire : c'est la réhabilitation, je pourrais dire l'apothéose de la femme virile. Chacun de nous se rappelle avec bonheur une des créations les plus charmantes de Walter Scott, Diana Vernon; c'est à coup sûr une des inventions les plus vraies du génie moderne. Diana Vernon, tout en portant parfois la hardiesse jusqu'à la témérité, n'abandonne pourtant jamais la grâce de son sexe. Or, j'ai regret à le dire, l'Éveline de *Mont-Revêche* laisse bien loin derrière elle Diana Vernon; elle ne se contente pas de la hardiesse, de la témérité : elle pousse le goût des aventures jusqu'au ridicule, jusqu'à l'extravagance. Avec la meilleure volonté du monde, il est à peu près impossible de s'intéresser à Éveline. Pour se faire aimer, elle imagine de prendre le costume d'un portrait de famille, et de parler à l'homme qu'elle aime sous les traits d'un fantôme. Ce tête-à-tête inattendu a déjà quelque chose de très singulier; mais comme elle ne croit pas avoir pleinement réussi, comme elle n'est pas sûre d'avoir conquis le cœur qu'elle veut gouverner despotiquement, elle se résout tout simplement à risquer ses membres pour terminer l'aventure : elle brise les vitraux d'une chapelle pour arriver jusqu'à son bien-aimé. Ici se place naturellement une observation que tous les lecteurs ont déjà devinée. Si la faiblesse et la pusillanimité sont pour l'homme une honte que personne ne songe à contester, la virilité chez les femmes n'est pas moins condamnable : c'est tout simplement le renversement des rôles légitimes.

Éveline sautant par une fenêtre et se foulant le pied est, à mon avis, une des plus tristes inventions qui se puissent imaginer, et j'ajouterai que c'est un ressort répudié par la raison; car le talent, si élevé qu'il soit, ne saurait changer la nature des choses, et tous les hommes qui ont franchi la limite de la jeunesse savent très bien que la femme est faite pour la défense, et qu'elle perd la moitié de ses charmes lorsqu'elle oublie son rôle naturel. Éveline, fût-elle cent fois plus belle, fût-elle pourvue de tous les dons qui excitent l'admiration et la sympathie, compromet tous ses droits à l'affection de l'homme qu'elle aime; car toute sa conduite est là pour prouver qu'elle n'a besoin d'aucune protection, et, je le demande, que signifie une femme qui se protége, ou qui du moins croit se protéger elle-même? Une femme qui escalade une muraille, qui s'habille en homme pour rendre son escalade plus facile, n'est tout au plus qu'un personnage

d'opéra-comique, et ne réussira jamais à exciter dans l'esprit du lecteur une vive sympathie. Il faut laisser aux femmes le rôle qui leur appartient, la force n'est pas leur apanage, et toutes les fois qu'elles essaient de se l'attribuer, elles jouent gros jeu. L'auteur de *Mont-Revêche*, si habile et si ingénieux d'ailleurs, me paraît avoir perdu de vue cette vérité si élémentaire; son Éveline, qui au début rappelle Diana Vernon, perd bientôt tous les attributs de son sexe. A mesure que le récit se développe, elle cesse d'être femme et ne réussit pas à se faire homme. A proprement parler, elle multiplie ses folies en pure perte; un homme sensé ne se croira jamais obligé d'épouser une fille qui se compromet sans nécessité. Éveline, au lieu d'entrer par la fenêtre, pourrait très bien entrer par la porte; elle pourrait dire à son père le choix qu'elle a fait, et son père ne manquerait pas de le ratifier. Au lieu de suivre la voie que lui trace la raison, elle épuise tous les moyens que le bon sens réprouve, et doit s'estimer trop heureuse de trouver dans l'homme qu'elle a préféré une âme assez délicate pour lui pardonner toutes ses folies. Plus je songe à cet incroyable personnage, plus j'ai peine à m'expliquer par quelle série d'idées l'auteur a été conduit à le créer. Je ne comprends pas qu'une imagination aussi riche, aussi féconde, ait conçu une femme telle qu'Éveline; car enfin, parlons franchement, c'est tout à la fois moins qu'une femme et moins qu'un homme : invention incomplète et boiteuse, que le goût répudie et que le talent ne saurait sauver; inspiration malheureuse, qui blesse toutes les âmes délicates, et que la richesse du langage ne réussit pas à excuser. Si j'insiste si longtemps sur les vices poétiques de ce personnage, c'est que l'auteur a plusieurs fois essayé de nous le faire accepter sous des noms différens.

Pour être juste, j'ajouterai que le personnage de Benjamine est une création charmante : ingénuité, grâce, fraîcheur, tout se trouve réuni dans cette adorable fille, qui comprend toute la perversité de Nathalie, toute l'étourderie aventureuse d'Éveline, et qui n'a qu'un seul but, une seule préoccupation, le bonheur de son père. Voilà une femme, une vraie femme, une créature vraiment digne d'affection, à qui tous les hommes seraient heureux de donner leur nom. Je me demande comment l'auteur qui a conçu Benjamine a pu concevoir en même temps Éveline et Nathalie, et je me déclare incapable de résoudre la question. On me dira peut-être qu'Éveline et Nathalie sont là pour servir de repoussoir à Benjamine : cet argument ne saurait me désarmer. Quoi qu'on puisse dire en effet, le poète n'est jamais bien reçu à nous présenter des personnages que le bon sens répudie comme trop odieux ou trop extravagans. J'admets, et tout le monde admettra sans doute, qu'il se rencontre des filles dénaturées dont le seul bon-

heur est de multiplier la souffrance autour d'elles; j'admets que l'orgueil suggère à certaines femmes la pensée ridicule de se faire hommes et de s'exposer à toutes les chances de la destinée virile : ces idées une fois admises, il reste à savoir dans quelles conditions on peut les produire, et je pense que l'auteur de *Mont-Revêche* n'a pas tenu compte de ces conditions, et qu'il nous a montré des personnages réprouvés par le goût et le bon sens. Parlerai-je du dénoûment? On le connaît : Éveline épouse l'homme qu'elle aime, et obtient un bonheur qu'elle n'avait pas mérité; Nathalie triomphe dans les salons de Paris par sa beauté, par son esprit, et réalise enfin le rêve de son orgueil; quant à Benjamine, elle épouse son cousin.

S'il faut dire toute ma pensée sur cette étrange composition, c'est quelque chose de tumultueux et de confus. Il y a des pages charmantes, trop tôt suivies de pages sans couleur et sans vie; c'est un mélange inouï d'inspiration et d'abattement. A côté d'une scène franchement dessinée, écrite d'un style vif et rapide, je trouve une digression languissante et oiseuse; mon esprit se partage entre l'admiration et le dépit. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère envers un esprit si ingénieux, mais en vérité je ne saurais accepter sans protestation un écrit conçu avec tant d'imprévoyance. Le talent y est semé à profusion, je me plais à le reconnaître. Cet aveu une fois fait, je retrouve toute ma liberté pour affirmer que *Mont-Revêche*, malgré ses rares qualités, ne prendra pas place parmi les monumens durables de notre temps. C'est une ébauche et rien de plus, ébauche puissante, je le veux bien, mais enfin ce n'est pas un livre dans la véritable acception du mot, et ma sympathie même pour le talent de l'auteur m'oblige à le dire sans réserve.

Je retrouve avec joie dans les premiers chapitres de *la Filleule* toute la grâce, toute la fraîcheur, tout l'entraînement des premiers récits de l'auteur. Il me semble difficile de débuter plus heureusement. Toute l'enfance de Morenita est racontée avec un talent de premier ordre. Si le reste du livre était écrit du même style, avec la même simplicité, avec la même sobriété, ce serait tout simplement un chef-d'œuvre. Malheureusement le reste de la narration ne répond pas au commencement; les digressions se multiplient à l'infini, et le lecteur saisit à grand'peine l'enchaînement des pensées et des sentimens. Les conversations de Stéphen avec ses amis se prolongent sans raison et n'ont pas grand'chose à démêler avec l'action. Et puis, le dirai-je? il me semble que Stéphen et Anicée sont plutôt des anges que des créatures humaines. Une telle perfection a quelque chose de désespérant. Je consens volontiers à les admirer, mais je suis forcé d'avouer qu'ils ne peuvent m'intéresser longtemps, parce qu'ils n'appartiennent pas à notre nature. Les sentimens qui les animent, les

pensées qu'ils expriment sont tellement supérieurs à la vie commune, que je me sens accablé plutôt qu'attendri.

Grandisson, que le XVIIIe siècle déclarait impossible, devient presque vraisemblable si on le compare à Stéphen. Une seule passion domine son âme, mais une passion tellement pure, tellement chaste, que l'esprit le plus austère ne saurait songer à la condamner. L'amour de Stéphen pour Anicée est une conception dont le type ne se trouve assurément pas sur la terre. Chose étrange, que les plus habiles seraient fort embarrassés d'expliquer : cet amour, qui n'a rien de commun avec le limon dont nous sommes pétris, si constant, si désintéressé, que les séraphins pourraient seuls comprendre, si poétique dans son expression, qui se nourrit de lui-même, à qui suffit une lointaine espérance, finit par perdre sa grandeur, et nous semble presque ridicule. Notre admiration a beau demeurer la même, il nous arrive de sourire en lisant les lettres passionnées de Stéphen à Mme de Saules. S'il fallait à toute force trouver le mot de cette énigme, peut-être l'infirmité de notre nature suffirait-elle à la résoudre. En effet, pourquoi Stéphen et Anicée, qui tout d'abord ont excité notre admiration par la noblesse de leur caractère, perdent-ils une part de leur prestige? Parce qu'ils vieillissent, et que leur mutuelle exaltation n'est plus de leur âge. Ce n'est pas tout. Anicée a dix ans de plus que son poétique amant; or, si un homme de vingt-quatre ans peut aimer avec passion une femme de trente-quatre ans, cet amour n'est plus acceptable dix ans plus tard. Si Anicée eût répondu à l'amour de Stéphen lorsqu'elle gardait encore presque tous les charmes de la jeunesse, la durée de cet amour se comprendrait à merveille et n'aurait rien de fabuleux; mais attendre pour épouser Mme de Saules que les fils d'argent se mêlent sur son front aux fils d'or, en vérité c'est un héroïsme que la plupart des lecteurs refuseront de comprendre. Pour justifier la passion persévérante de Stéphen, il fallait absolument invoquer la puissance des souvenirs. C'est pourquoi cette nouvelle apothéose de la femme de quarante ans ne me semble pas heureuse. Personne ne comprendra que la ferveur de Stéphen ne s'attiédisse pas à mesure que l'objet de sa passion marche vers la maturité. Toutefois je n'entends pas nier tout ce qu'il y a de gracieux et d'exquis dans la peinture de cette passion à ses débuts. Mme de Saules est une charmante créature. Si elle ne se laissait pas adorer comme une madone, je lui pardonnerais son éternelle perfection.

Stéphen et Anicée occupent dans *la Filleule* presque autant de place que Morenita, qui est pourtant le principal personnage, et le lecteur a presque oublié la fille de la bohémienne, lorsqu'il la voit reparaître avec ses instincts sauvages, que les soins maternels de Mme de Saules n'ont pas réussi à étouffer. L'auteur a fait preuve d'un

rare talent en nous montrant cette nature indépendante, fière et passionnée, aux prises avec les lois de notre civilisation. L'amour de Morenita pour son tuteur, sa colère en apprenant que Stéphen ne peut l'aimer, qu'il n'aimera jamais que Mme de Saules, sont retracés avec précision, avec éloquence. — Notons en passant qu'une fille de quatorze ans, quoique bohémienne, n'a pas trop bonne grâce à grimper sur un arbre, fût-ce même pour jeter sur la tête de son tuteur une pluie de violettes. C'est une espièglerie d'assez mauvais goût, car Morenita est femme par le cœur, et de pareilles équipées ne conviennent qu'aux enfans. Cependant cette seconde partie offre encore un grand nombre de pages très dignes d'éloges.

Quant à la dernière partie, j'ai regret à le dire, elle touche trop souvent au mélodrame. L'affection de Morenita pour l'homme qu'elle croit d'abord être son frère, sa confiance illimitée tant qu'elle garde cette croyance, sa révolte en apprenant qu'elle a été trompée, pourraient nous intéresser, si elle ne finissait par se livrer à l'homme qu'elle a d'abord accablé de son mépris, et si, pour s'échapper du couvent, elle n'avait recours à un travestissement, à un tour de passe-passe qui serait tout au plus de mise en carnaval. Cette dernière partie du récit ne saurait être comparée aux deux premières. C'est grand dommage, car si de trop nombreuses digressions viennent briser la trame de la narration, *la Filleule* offre plus d'une scène racontée avec une naïveté charmante; si la fin répondait au commencement et au milieu, il suffirait d'enlever quelques pages pour contenter le goût des juges les plus délicats.

Les Maîtres Sonneurs sont une nouvelle tentative dans le champ de la simplicité absolue. Je crains fort que l'auteur ne soit engagé dans une fausse route. Il paraît croire que la langue parlée dans nos villes ne se prête pas à la simplicité, et pour régénérer l'art, pour lui rendre sa naïveté primitive, il se met à parler la langue du village. Ou je me trompe étrangement, ou ce n'est là qu'une puérilité sans profit pour l'art. Dans le nouveau récit, l'invention proprement dite tient très peu de place; en revanche, les incidens les plus vulgaires, les détails les plus insignifians, sont racontés dans un idiome singulier, qui sans doute n'appartient pas à la ville, mais qui ne me semble pas appartenir au village. Je trouve dans cette prétendue naïveté beaucoup plus d'affectation que de franchise. Les pensées mêmes que l'auteur s'est proposé de rendre contrastent d'une manière frappante avec l'intention qu'il annonce, car elles ne sont rien moins que simples. Les personnages analysent leurs moindres sentimens avec une sagacité qui ferait honneur aux casuistes les plus subtils, et quand ils ne parlent pas d'eux-mêmes, quand ils se mettent à parler de l'art, ils exposent des théories qui semblent empruntées aux uni-

versités allemandes. Pour retrouver la simplicité du langage, la première condition était de mettre en œuvre des pensées naïves, et c'est là précisément ce que l'auteur a négligé. Quand Brulette ne prend pas plaisir à désespérer tous ses amoureux, elle discute sur la musique avec une abondance et une finesse qui étonnent à bon droit chez une fille élevée au village. Elle reprend la vieille querelle de l'inspiration et de l'étude, qui ne promet pas de s'apaiser prochainement. A vrai dire, la question telle que la pose l'auteur des *Maîtres Sonneurs* me paraît insoluble et oiseuse. Personne n'a jamais contesté le caractère divin de l'inspiration, c'est une cause gagnée depuis longtemps. Quant aux dangers de l'étude, fussent-ils réels, et je ne le pense pas, il serait très inutile de les signaler, car je ne vois pas que l'étude prenne chez nous un caractère épidémique. Brulette, après avoir entendu un air de musette, raconte tout ce qu'elle a rêvé pendant l'exécution de ce morceau. Il y a certainement dans le récit de son rêve une grande richesse d'imagination; mais je doute fort que la musique puisse jamais tenir les promesses d'un pareil programme. La *Symphonie pastorale,* si justement admirée, ne peut soutenir la comparaison avec cet air de musette.

Et comme si l'inspiration n'était pas assez glorifiée, comme si l'étude n'était pas suffisamment convaincue d'impuissance, l'auteur expose à sa manière le mode mineur et le mode majeur. Aux plaines le majeur, aux montagnes le mineur : c'est un partage arrêté d'avance, et que nulle volonté ne saurait changer. Qu'on ne parle plus des intervalles ménagés dans la composition de la gamme pour expliquer la différence des deux modes : une telle théorie est bonne tout au plus pour les hommes d'étude; les hommes d'inspiration n'ont pas à s'inquiéter de pareilles vétilles. Mozart et Beethoven passent d'emblée à l'état d'énigmes, car ils maniaient avec une égale habileté le mineur et le majeur. Par quel étrange privilége ont-ils possédé tout à la fois le génie de la montagne et le génie de la plaine? Question délicate et ardue, qui mériterait d'être mise au concours. Comment ont-ils affronté impunément les dangers de l'étude? Autre question plus difficile encore, et que je n'essaierai pas de résoudre. Peut-être l'auteur n'a-t-il pas mesuré toute la portée de ses théories musicales, j'incline à le penser; peut-être n'a-t-il pas prévu toutes les conséquences qu'il serait permis d'en tirer : dans tous les cas, il affiche pour l'étude un dédain qui surprendra tous les lecteurs sensés, et pour l'ignorance un respect superstitieux qui n'obtiendra que le sourire.

Est-ce à dire que *les Maîtres Sonneurs* n'offrent aucun intérêt? Je suis loin de le penser. L'auteur de *la Mare-au-Diable* et de *la Petite Fadette,* lors même qu'il se fourvoie, garde encore le secret de nous attacher. Il y a jusque dans ses paradoxes un accent de franchise qui

nous séduit, et puis, quoi qu'il fasse, il retrouve toujours son talent de paysagiste. Il y a dans *les Maîtres Sonneurs* plus d'une page émouvante sur l'aspect des bois et des champs. En lisant ces descriptions si vraies, si variées, on respire à pleins poumons, la poitrine se dilate, et le lecteur oublie toutes les déclamations, toutes les théories musicales de Brulette, pour ne songer qu'à la nature qui est devant lui. Le paysage n'est pas d'ailleurs le seul intérêt que présentent *les Maîtres Sonneurs*. Huriel et sa sœur Thérèse sont dessinés avec franchise. Quant au *Grand-Bûcheux*, pour qui l'auteur ne cache pas sa prédilection, j'avoue qu'il est demeuré pour moi lettre close. C'est un maître sonneur de la première force, je le veux bien, qui a deviné le mineur et le majeur sans perdre son temps à étudier; mais son talent sur la musette ne suffit pas à expliquer la vénération qu'il inspire à sa famille et à ses élèves, car le *Grand-Bûcheux* n'est pas avare de leçons.

Qu'est-ce donc en somme que ce livre singulier? Un enfantillage, rien de plus. La route qui doit ramener l'art à sa primitive simplicité reste encore à trouver. *Les Maîtres Sonneurs* n'ont pas rapproché le but. J'aime à espérer que l'auteur renoncera prochainement aux locutions rustiques, et comprendra qu'il faut chercher ailleurs la régénération, le rajeunissement de l'art. C'est mon vœu bien sincère.

Quel but s'est proposé M. Sue en écrivant *Fernand Duplessis?* Qu'a-t-il voulu prouver? Et j'emploie à dessein cette dernière expression, car chacun sait depuis longtemps que l'auteur attribue volontiers à ses récits la valeur d'une démonstration. A-t-il résolu de mettre en pleine évidence l'égoïsme, qui assure le malheur d'un trop grand nombre d'unions? Si telle a été sa pensée, je reconnais que son livre l'exprime assez fidèlement, peut-être même la franchise de Fernand va-t-elle jusqu'à la brutalité. Il y a certainement dans cette confession d'un mari plus d'une page qui semble marquée au coin de la vérité; mais la vérité même, pour garder sa valeur poétique, ne doit pas se montrer à nous telle que nos yeux l'aperçoivent dans la vie de chaque jour. Or M. Sue ne paraît pas avoir mesuré l'intervalle qui sépare la poésie de la vie réelle : à côté d'une page qui révèle un observateur très attentif, il place sans hésiter une page qui soulève le cœur et provoque le dégoût. Je veux bien croire que plus d'un homme se marie avec la ferme résolution de ne voir dans sa compagne qu'un intendant ou une garde-malade; mais pour l'accomplissement même de cette résolution, il importe de ne pas exciter l'aversion dès le premier jour. Que fait pourtant Fernand Duplessis? Il ne néglige rien pour décourager le cœur de la femme qu'il a choisie, et sa méthode est si sûre, qu'il réussit pleinement. Le lendemain

de son mariage, il est pour sa femme un objet de haine. Il s'applaudit de son succès, et ne paraît pas craindre que la haine devienne du mépris. De la part d'un homme si fier de sa pénétration, c'est une imprudence qui a lieu de nous surprendre. Cette première épreuve acceptée, la suite du récit n'est pas difficile à prévoir. Pour que l'égoïsme se montre à nous dans toute sa monstruosité, il faut que la victime choisie par Fernand accepte sans révolte et sans murmure les tortures qui lui sont imposées, il faut qu'elle succombe sous le poids du malheur, et c'est en effet ce qui arrive : elle meurt en bénissant la mort qui la délivre.

Pour exposer dans toute sa crudité l'argument présenté par M. Sue sous la forme d'une narration, j'ai passé sous silence tous les épisodes de cette étrange confession; cependant ces épisodes méritent d'être mentionnés, car ils ajoutent encore au dégoût que Fernand nous inspire. Je n'insisterai pas sur l'inutilité parfaite de la première partie, car la vie de collége n'a rien à démêler avec la vie de ménage. Je n'appellerai l'attention que sur les scènes qui précèdent le mariage de Fernand. Pour clore dignement sa vie de jeune homme, après avoir usé, abusé de toute chose, notre héros trahit son meilleur ami. Et ne croyez pas qu'il cède à l'entraînement de la passion. Quand Fernand trompe Raymon, il est depuis longtemps mort à la passion : son cœur n'est plus que cendre. La trahison n'est pour lui qu'une saveur nouvelle ajoutée au plaisir des sens. Je ne prends pas la peine de rappeler toutes les aventures, toutes les bonnes fortunes de Fernand avant son mariage, parce que les unes sont grossières, et les autres banales; mais le dernier épisode de cette vie livrée à tous les vents doit obtenir une mention à part. Qui le croirait? M. Sue, craignant sans doute que son héros ne fût pas encore assez odieux, a cherché dans une combinaison toute nouvelle un moyen sûr de le river à notre mépris. Fernand, qui avant son mariage a pris la femme de Raymon et l'a vue mourir de honte et de désespoir, Fernand, une fois certain de l'aversion qu'il avait rêvée comme le fondement le plus sûr de la paix domestique, cherche dans la possession de la mère de Raymon une distraction nouvelle. N'est-ce pas là une merveilleuse invention? Devant ce dernier trait, il n'y a qu'à s'incliner. Quel goût délicat! quel ressort ingénieux! Si jamais homme a mérité le nom de fange, c'est à coup sûr Fernand. En vérité, j'ai peine à comprendre qu'un écrivain qui plus d'une fois a donné des preuves de talent se laisse entraîner à des aberrations si monstrueuses. S'il y a quelque part des hommes qui rêvent ou qui réalisent un tel avilissement, ce n'est pas au roman de nous les montrer : ils ne sont à leur place que sur les bancs de la cour d'assises.

Si M. Sue a voulu flétrir l'égoïsme, et je ne crois pas pouvoir lui

attribuer une autre intention, il a plus d'une fois perdu de vue le but qu'il s'était proposé. Chemin faisant, pour émouvoir le lecteur, il lui a présenté les tableaux les plus hideux, et le dégoût excité par ces tableaux est si profond, que le lecteur se demande à quoi sert cet amoncèlement de boue. C'est un étrange emploi du talent. Parlerai-je de la composition? Il n'y a pas trace de composition dans *les Mémoires d'un Mari*. Quoique l'auteur ait adopté la forme autobiographique, il s'en faut de beaucoup que le récit ait la simplicité d'un journal. Il y a des entretiens sans fin qui ne tiennent pas au récit, puis des digressions, des tirades ampoulées, qui ne blessent pas seulement le goût, mais fatiguent l'attention. Tout marche au hasard: il n'y a pas un chapitre qui ne puisse être déplacé à l'insu du lecteur, sans danger comme sans profit. Il est trop évident que l'auteur, en écrivant la première page, ne prévoyait pas comment il remplirait la seconde. Il s'est fié à son imagination, et sa présomption lui a porté malheur; j'aime à croire que, s'il eût réfléchi avant de prendre la plume, il nous eût épargné les scènes hideuses que l'improvisation ne saurait excuser.

Il me reste à parler d'un livre dont la foule a sans doute exagéré la valeur, mais qui cependant se recommande par un mérite assez rare de nos jours, je veux dire la simplicité. Il y a dans *la Dame aux Camélias* plusieurs scènes d'un intérêt très vif et très bien racontées. La sobriété du langage ajoute encore à l'émotion produite par le récit. Si c'est un roman, et l'opinion accréditée ne veut pas que ce soit un roman, il faut rendre justice à la vraisemblance de la fable, au rapide enchaînement de tous les épisodes. Réel ou inventé, peu importe, ce livre mérite une mention à part, parce qu'il émeut, et peint avec une déplorable fidélité toute une face de la société contemporaine. Il se trouve parmi nous des hommes qui s'attachent de préférence aux femmes perdues, comme il se trouve des femmes, d'ailleurs bien nées, bien élevées, entourées d'exemples excellens, qui se proposent pour tâche unique la régénération d'un homme dépravé. Sous ce double acharnement, il ne faut chercher qu'un vice unique : l'orgueil. M. Dumas fils, sans se préoccuper de cette question, s'est borné à raconter ce qu'il a dû voir ou savoir : il y a dans son récit un accent de sincérité qui n'appartient qu'au témoin oculaire ou à l'écrivain qui a recueilli d'irrécusables témoignages. Il serait facile de relever çà et là plusieurs pages où les sentimens exprimés manquent d'élévation et de délicatesse, où l'affection filiale et l'affection fraternelle sont profanées comme à plaisir par d'imprudentes comparaisons. Cependant, malgré ces taches qui frapperont tous les yeux exercés, *la Dame aux Camélias* ne peut être confondue avec les romans qui se publient chaque jour. Si les amours de Duval

et de Marguerite Gautier n'ont rien de poétique à leur début, elles se transforment dans la retraite de Bougival et perdent peu à peu la trace de leur souillure originelle; puis, l'agonie de Marguerite est si douloureuse et si cruelle, cette malheureuse fille, qui n'a jamais vécu que pour la splendeur et la vanité, est si durement châtiée dans la seule affection qu'elle ait ressentie, que les âmes les plus sévères lui pardonnent son passé de luxe et de fange, en voyant son corps épuisé, dont toute la beauté s'est évanouie. Ne parlons pas de *Manon Lescaut* à propos de *la Dame aux Camélias*, ce serait mal servir les intérêts du jeune écrivain; contentons-nous de lui dire qu'il ne manquera jamais d'obtenir la sympathie publique toutes les fois qu'il restera dans cette voie de simplicité.

Si maintenant je me demande quelle est aujourd'hui la physionomie générale du roman, je serai forcé d'avouer qu'il manque aux œuvres les plus applaudies deux genres de mérite dont l'importance ne saurait être méconnue : l'analyse des passions et le respect de la composition. Les romans dont j'ai parlé tout à l'heure offrent sans doute plusieurs parties très dignes d'attention; mais il serait difficile d'y trouver l'analyse d'une passion poursuivie avec persévérance. Quant à la composition proprement dite, les auteurs ne paraissent pas s'en préoccuper. Pourvu qu'ils étonnent ou qu'ils émeuvent, peu leur importe la disposition des scènes : on dirait que le hasard guide leur plume. Comme s'ils prenaient plaisir à contrecarrer les prétentions des dramaturges, qui veulent tout prévoir, les romanciers livrent tout aux chances de l'improvisation. Or qu'arrive-t-il? Les esprits les plus puissans ne jouent pas impunément ce jeu périlleux. Ils ont beau s'évertuer à l'heure du travail, ils ne produisent pas ce qu'ils seraient capables de produire s'ils consentaient à se placer dans d'autres conditions. Ils réussissent à écrire des pages ingénieuses ou pathétiques; mais ces pages mêmes nous charmeraient d'une manière plus sûre, nous attendriraient plus profondément, si elles étaient plus habilement préparées. On aura beau vanter la spontanéité du talent, on ne réussira jamais à détruire la puissance de la réflexion. Développer à la hâte une idée à peine entrevue, qui, couvée par la méditation, aurait pu se transformer, ne sera jamais une œuvre d'art. Les applaudissemens et les flatteries ne changeront pas la nature des choses. Sans l'analyse approfondie des passions, sans une composition ordonnée avec prévoyance, le roman n'est plus, pour me servir d'une locution vulgaire, qu'une manière de tuer le temps. Il sort du domaine littéraire et prend place à côté des cartes et du domino. C'est aux romanciers qu'il appartient de décider si ce rang leur convient et contente leur amour-propre.

Soyons juste pourtant, et n'imputons pas aux seuls romanciers la faute où ils sont tombés. Si depuis quelques années ils ont trop souvent négligé l'analyse des passions et la prévoyance dans la composition, le public a sa part de responsabilité dans cette double omission. Jamais l'engouement pour un talent justement populaire n'a été poussé aussi loin que de nos jours. Un succès éclatant devient une garantie d'inviolabilité. N'essayez pas d'avertir un écrivain applaudi lorsqu'il fait fausse route, on vous jette à la face l'accusation d'envie, et trop souvent la critique, pour se mettre à l'abri de ce terrible reproche, fait semblant de s'associer à l'engouement de la foule. Si le public et la critique n'avaient pas témoigné tant d'indulgence pour les moindres ébauches des romanciers, nous ne verrions pas s'accomplir ce qui se passe sous nos yeux; nous ne verrions pas le roman travailler avec acharnement à violer toutes les lois littéraires. Et qu'on ne m'accuse pas d'exagération, car j'ai prouvé en mainte occasion toute la sympathie que m'inspirent les talens laborieux et sincères. C'est au nom de cette sympathie que je prends la liberté de leur rappeler les conditions fondamentales du genre qui nous occupe. Qu'est-ce qu'un récit qui prend la forme biographique, au lieu de sonder tous les replis d'une action unique? Est-ce un roman dans la véritable acception du mot? Pour ma part, je ne le pense pas. Les romanciers paraissent croire que le nombre des incidens dispense de l'analyse des passions : c'est une erreur radicale, que la critique doit combattre en toute occasion. Quel que soit le talent de l'auteur pour la peinture du paysage ou l'invention des incidens, c'est toujours l'homme qui a droit à la première place dans le roman, comme au théâtre, comme dans toutes les formes de la pensée poétique. Or, une fois ce point accordé, et je ne crois pas possible de le contester, l'analyse de la passion domine de bien haut le paysage et les incidens. Plus les incidens se multiplient, plus l'homme s'amoindrit : à mesure que les incidens deviennent moins nombreux, l'homme reprend toute son importance, et condamne l'écrivain bon gré mal gré à l'analyse de la passion.

Ce que je dis aujourd'hui, je l'ai déjà dit plus d'une fois, et cependant je crois utile de le redire encore : l'engouement de la foule pour les romanciers qui ont su gagner ses bonnes grâces oblige la critique à se montrer de plus en plus sévère. Les conditions élémentaires que je rappelle, à défaut de nouveauté, se recommandent au moins par une incontestable évidence : l'étude de l'âme humaine est la substance même de toute poésie. Je n'apprends rien à personne en affirmant que le roman ne peut négliger cette étude sans manquer à sa mission; mais puisque la foule applaudit à outrance des récits où les passions humaines tiennent trop peu de place, je suis

bien forcé d'affirmer ce que tous les maîtres ont affirmé avant moi.

Quant à la composition, dont les romanciers semblent faire fi, je n'ai pas besoin d'en établir l'importance; c'est une cause plaidée depuis longtemps par des voix plus habiles que la mienne, et j'aurais mauvaise grâce à rouvrir un débat clos sans retour. Concevoir n'est pas composer. C'est pour avoir confondu ces deux momens de la pensée que tant d'esprits ingénieux ou puissans se sont fourvoyés. Entre la conception et la composition, il y a la même différence qu'entre apercevoir et regarder. Que les romanciers veuillent bien prendre la peine d'étudier les procédés de la pensée, et ils ne tarderont pas à comprendre tous les dangers de la méthode qu'ils ont adoptée. Pour eux, l'idée d'un récit équivaut à la composition du récit lui-même; ils croiraient se témoigner une injuste défiance, si, après avoir marqué le but où ils veulent arriver, ils traçaient la route qu'ils auront à suivre, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils se contentent d'avoir aperçu l'idée d'une œuvre future, et dédaignent, comme une tâche au-dessous d'eux, la détermination et l'ordonnance des scènes qui doivent servir au développement de cette idée: — il y a dans une telle conduite un mélange de présomption et de gaspillage qui ne saurait être blâmé trop sévèrement. Les plus habiles sont à peine sûrs de toucher le but, et, avant de le toucher, combien de fois ne sont-ils pas condamnés à trébucher! Plus prudens, plus prévoyans, en dépensant moins de force, ils arriveraient d'un pas sûr au terme qu'ils ont marqué. Au lieu d'enfanter des œuvres éphémères, applaudies aujourd'hui avec fracas et demain oubliées sans pitié, ils établiraient leur renommée sur de solides fondemens.

Il semble qu'il n'y ait pas à hésiter, et pourtant les romanciers s'obstinent dans la voie périlleuse qu'ils ont choisie : ils multiplient leurs œuvres sans relâche, et leur renommée, au lieu de grandir, semble décroître en raison même de leur fécondité. Inutile avertissement : ils ferment les yeux à l'évidence; ils ne comprennent pas qu'un livre composé à loisir, exécuté avec un soin scrupuleux jusque dans ses moindres parties, a plus de chances de durée que la plus brillante improvisation. Ils redoublent d'activité, et il arrive un jour que la foule laisse passer leurs œuvres sans détourner la tête, et ne désire pas même en savoir le nom; alors viennent les reproches d'ingratitude, auxquels la foule répond par le silence et le dédain. Que les romanciers applaudis hier, oubliés aujourd'hui, ne s'en prennent qu'à eux-mêmes; chaque œuvre improvisée efface à leur insu une lettre de leur nom; c'est comme un flot montant qui bat et mine sans relâche leur popularité. Moins prodigues de leur pensée, résignés à toutes les lenteurs du travail, ils joueraient un jeu plus sûr. Plaise à Dieu que mes conseils soient recueillis par quelque oreille atten-

tive : j'ai grand'peur qu'ils ne soient emportés par le vent, et ce sera grand dommage, non pas pour moi qui ne suis que l'écho des vérités affirmées depuis longtemps, mais pour les romanciers eux-mêmes, qui n'atteindront pas le rang auquel ils auraient pu prétendre; car ce qui manque parmi nous, ce n'est pas le talent même, mais la prévoyance et la patience dans l'emploi du talent.

Reportons-nous par la pensée aux premières années du règne de Louis-Philippe, et comparons le roman de cette époque au roman d'aujourd'hui. Quelle splendeur et quelle obscurité ! Il y a vingt ans, le roman se prenait au sérieux et voyait dans la peinture de la passion le plus important, le plus élevé de ses devoirs. Il ne s'adressait pas à la curiosité, mais au cœur, à l'intelligence. Éclairé par les imitations maladroites d'*Ivanhoë,* il cherchait dans la nature humaine le moyen d'émouvoir et de charmer. C'était son âge d'or. Conçu à loisir, longuement médité, il marchait de pair avec les œuvres les plus délicates de la poésie. Il ne tentait pas l'improvisation, car il en comprenait tous les dangers; aussi la sympathie publique accueillait avec empressement ses moindres tentatives.

Aujourd'hui tout est bien changé : l'improvisation a remplacé la méditation, — et l'indifférence, la sympathie. Juste retour des choses d'ici-bas ! Est-ce que d'aventure l'intelligence française aurait fléchi ? Je suis très loin de le penser. Seulement le métier a pris la place de l'art : il ne faut pas chercher ailleurs le secret de notre décadence. Ce qui nous arrive est arrivé maintes fois à d'autres nations, à celles même qui par l'excellence de leur génie semblaient destinées à ne jamais défaillir. Quand le précepteur d'Alexandre, dont l'intelligence avait embrassé toutes les connaissances humaines, dont la sagacité ne saurait être contestée, comparait l'*Héracléide* à l'*Iliade,* il signalait dans la littérature de son temps un vice pareil à celui que nous signalons aujourd'hui. Qu'était-ce en effet que l'*Héracléide,* d'après son témoignage ? Un poème purement biographique, c'est-à-dire un poème où la succession des événemens avait remplacé l'enchaînement des idées et des sentimens, où les personnages s'amoindrissaient sous la complication des incidens. — Or que voyons-nous aujourd'hui ? n'est-ce pas un vice pareil qui afflige notre littérature ? La Grèce n'est pas demeurée sourde aux avertissemens du précepteur d'Alexandre, et s'est relevée. La France, après avoir gaspillé son intelligence en ébauches capricieuses, se relèvera comme la Grèce; elle abandonnera le métier, je l'espère, pour rentrer dans le domaine de l'art. Bon gré, mal gré, les romanciers comprendront qu'ils sont engagés dans une impasse, et qu'ils doivent revenir sur leurs pas, s'ils veulent retrouver la sympathie publique.

Mais à quelles conditions la retrouveront-ils? car il ne suffit pas

de signaler le mal, de toucher la plaie, de la sonder: il faut encore indiquer le remède. N'y a-t-il pas un choix à faire dans les sentimens humains? Tous les élémens de la vie réelle se prêtent-ils avec un égal bonheur, une égale docilité, aux tentatives de l'imagination? Tous les hommes de goût ont répondu d'avance. Pour effacer jusqu'aux dernières souillures du métier, pour ramener l'art à sa mission, à sa dignité, il faut absolument apporter dans le choix des sujets un discernement sévère. Sans tomber dans la pruderie, les romanciers doivent se rappeler, à toutes les heures de leur travail, l'éloge décerné à l'auteur d'*Ivanhoë* par le plus illustre de nos poètes lyriques, et ne pas chercher dans la peinture du vice la source de l'émotion poétique. Je ne dis pas qu'il faille à tout jamais bannir le vice du roman : le vice y a sa place marquée, parce qu'il fait partie de la nature humaine; mais il ne doit pas occuper la première place, comme il l'a fait depuis quelques années. Sans revenir aux traditions de miss Burney et de miss Edgeworth, le roman agira sagement en abandonnant les filles entretenues, qu'il a trop célébrées, pour les femmes chez qui la passion est aux prises avec le devoir, car c'est dans la lutte éternelle du devoir et de la passion que se trouve la source inépuisable de toute émotion poétique. Madeleine et Marie l'Égyptienne ont fait leur temps : ces deux types défient désormais tous les efforts de l'imagination. L'heure est venue pour le roman de rentrer dans la vie commune, et d'abandonner le boudoir des courtisanes pour le salon des femmes vraiment dignes d'affection: c'est à mes yeux la méthode la plus sûre pour dompter l'indifférence et retrouver la sympathie.

Ainsi les conseils de la critique se réduisent à deux points : apporter un discernement sévère dans le choix des sujets; substituer la méditation à l'improvisation. Si les romanciers les acceptaient sincèrement et se résignaient à les pratiquer avec franchise, l'art serait bientôt rajeuni et retrouverait son ancienne splendeur. Il est évident en effet qu'une fois résolus à ne pas traiter indifféremment toutes sortes de sujets, à ne pas se mettre à l'œuvre avant d'avoir déterminé le but qu'ils veulent toucher et la route qu'ils suivront, ils seront amenés par une pente insensible au respect de la langue. La pureté de la forme se mettra d'accord avec l'élévation des sentimens.

Si la critique voulait aller plus loin, elle méconnaîtrait la limite de sa puissance. Il lui appartient d'avertir les talens qui se fourvoient; il ne lui appartient pas de susciter des talens nouveaux. Cependant, avant d'abandonner la discussion, il convient, je crois, d'aborder une question qui touche à la nature même du roman. Quelle place la philosophie doit-elle tenir dans cette forme littéraire, qui semble se prêter aussi bien aux pensées les plus austères qu'aux

caprices les plus ingénieux? Le roman peut-il, sans oublier sa mission, affecter des prétentions dogmatiques? La réponse n'embarrassera que les hommes étrangers à l'étude de nos facultés. Quant à ceux qui les connaissent et qui ont réfléchi sur le rôle qui leur est assigné, ils affirmeront hardiment que l'art se dénature en se faisant dogmatique. Le roman peut, comme la comédie, toucher aux problèmes sociaux, mais à la condition de transformer la pensée en action et d'animer les argumens contradictoires. Si les personnages, au lieu de vivre d'une vie puissante, ne représentent que les différens termes d'un syllogisme, le roman et la comédie sont des œuvres mortes. Le plus habile maniement du langage ne saurait racheter ce vice radical. Je n'insiste pas sur cette affirmation, car des exemples trop nombreux en ont démontré la légitimité.

Pourvu donc qu'il s'interdise toute prétention dogmatique, le roman peut aborder une infinie variété de sujets. Il serait malaisé de dire où commence, où finit son domaine. Si pourtant nous jetons un regard en arrière, si nous prenons la peine d'étudier les ravages produits au commencement du siècle présent par des œuvres éloquentes, mais consacrées tout entières à la solitude, à la rêverie, nous sommes amené à penser que le roman doit se proposer aujourd'hui la peinture de la vie active plutôt que la peinture de la vie solitaire. *Obermann* et *René* ont énervé un trop grand nombre d'âmes; l'heure est venue de combattre cet énervement et d'enseigner à la génération nouvelle, avec le secours de l'imagination, qu'elle n'est pas faite pour une contemplation oisive, mais pour la pratique de la vie sociale. L'orgueil et l'égoïsme sont aujourd'hui des thèmes épuisés. Vivre, c'est lutter, et le roman ne doit pas l'oublier. Il faut glorifier la volonté, comme *Obermann* et *René* ont glorifié la rêverie.

Après avoir exposé nos regrets et nos espérances, avons-nous besoin d'ajouter que nous saisirons avec empressement toutes les occasions qui s'offriront à nous de saluer le réveil de l'art vrai? Le pessimisme n'entre pour rien dans nos jugemens. Nous espérons avoir prouvé que nous parlons au nom des idées qui nous semblent vraies sans acception de temps ni de personne. Nous ne blâmons pas le présent au nom du passé; nous ne louons pas les morts aux dépens des vivans. Dans la région des idées pures, l'impartialité n'est pas difficile, et c'est dans cette région que nous nous efforçons de demeurer.

Le roman, par sa nature même, est appelé à rendre de grands services, ou à causer de grands maux. C'est pourquoi il mérite l'attention vigilante de tous les esprits élevés. Il popularise le paradoxe et le mensonge aussi rapidement que la vérité. S'il lui est donné de panser bien des plaies, il est en son pouvoir de faire bien des bles-

sures, ne l'oublions pas. C'est, après la forme dramatique, la forme la plus populaire de la pensée; aussi convient-il de la surveiller.

Grâce à Dieu, la débauche n'a pas encore atteint tous les esprits. Il reste encore parmi nous plus d'un talent délicat, sévère pour lui-même, plein de déférence pour le public. Il y a dans cette phalange de quoi régénérer le goût des écrivains et le goût de la foule. La critique, si souvent accusée de se complaire dans le blâme, et parfois même dans la négation, serait heureuse de voir se réaliser ses vœux. Le blâme n'a jamais réjoui le juge qui prend sa mission au sérieux, et la louange chatouille les lèvres aussi bien que l'oreille. Que le roman rentre dans la voie de l'art, et nous serons des premiers à battre des mains. Qu'il anime au lieu d'énerver; qu'il encourage les passions généreuses, les nobles sentimens, au lieu de déifier les appétits les plus grossiers, et les paroles ne nous manqueront pas pour célébrer sa régénération. Aujourd'hui nous lui devions la vérité, et ce n'est pas notre faute si la franchise nous interdit la louange. Que les œuvres changent, et notre langage aura bientôt changé.

La partie la plus douce de notre mission est d'encourager les talens nouveaux, de tendre la main à ceux qui n'ont pas encore trouvé leur voie. Sévère pour les talens que la popularité environne, nous serons toujours indulgent pour ceux qui débutent dans la carrière, et nous espérons que le lecteur ne se méprendra pas sur nos intentions. A quoi servirait en effet l'indulgence envers ceux que la foule a pris sous sa protection? Les talens populaires ont droit à la sévérité : pourquoi leur refuser ce qui leur appartient? Mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, au lieu de se plaindre, ils devraient remercier, car c'est un honneur et un bonheur que de susciter une discussion sérieuse. La complaisance et la flatterie n'ont jamais servi de fondement à la vraie célébrité. Tout homme vraiment amoureux de la renommée, vraiment résolu à la mériter, doit s'applaudir chaque fois qu'il voit son œuvre contrôlée, analysée dans ses moindres détails. Les plus beaux livres du monde risqueraient fort de tomber dans l'oubli, si la foule n'entendait retentir que les accens de la louange. Pour durer, pour défier l'oubli, les œuvres les plus savantes, les plus pures, ont besoin d'être discutées. Mais pourquoi sont-elles discutées? Parce qu'elles éveillent des idées nouvelles. C'est à ce prix seulement qu'elles peuvent attirer l'attention. Ai-je besoin maintenant d'expliquer pourquoi la critique garde si souvent le silence? Comptez les livres qui éveillent des idées nouvelles, et la critique n'aura pas à se justifier.

GUSTAVE PLANCHE.

CARACTÈRES

ET

RÉCITS DU TEMPS

LA BONNE FORTUNE DE BEN-AFROUN.

« On devra sans cesse médire les uns des autres, et si l'on admet un étranger dans la société, on dira publiquement tout ce qu'on peut avoir appris de ses péchés, sans être retenu par aucune considération. » Ainsi parle Machiavel dans son *Règlement pour une société de plaisir*, article IV, si j'ai bonne mémoire. Quelques personnes, réunies récemment dans une ville où l'on prend des eaux que je crois fort peu salutaires, suivaient avec conscience cette prescription du moraliste florentin. L'objet de leurs discours était la duchesse Thécla de Glenworth, qui venait d'apparaître la veille, après une absence de sept années, aussi belle qu'aux jours de ses triomphes les plus éclatans. Quelqu'un qui possède, comme dit encore Machiavel, une certaine expérience des hommes et des femmes écouta ces propos silencieusement, se retira, et, pris entre minuit et une heure par une de ces insomnies qu'on ne sait comment combattre, s'imagina d'écrire sur ce qu'il avait entendu. Voici l'œuvre de cette nuit inquiète amenée par une soirée médisante. Ou je me trompe, ou il y a là quelque chose qu'on ne trouverait point dans un récit composé avec des préoccupations littéraires. L'homme à l'insomnie avait connu la duchesse Thécla et n'en parlait qu'à lui-même; il ressemblait à Hoffmann écrivant sur

don Juan après avoir entendu d'une chambre d'auberge les mélodies de Mozart. Les sons qui avaient frappé ses oreilles avaient mis en branle tous les grelots de son imagination. Au moment où le silence venait de s'établir autour de lui, il élevait la voix à son tour; il continuait ou reprenait, pour mieux dire, un thème abandonné; seulement, si le motif était le même, quelle différence dans les variations!

Je pouvais donner également sur lady Glenworth ou la conversation du soir, ou le monologue de la nuit. J'ai préféré le monologue, parce qu'il me semblait plus vrai, plus élevé, plus saisissant; la médisance y était devenue observation, la calomnie en était absente, la tristesse s'y montrait parfois, et cette verve de la solitude, que ne remplace aucune excitation mondaine, y jetait souvent d'étranges clartés. Qu'on le lise du reste, et qu'on le juge. Je ne change rien au désordre nocturne dans lequel cette très réelle songerie s'est échappée d'une cervelle enfiévrée.

I.

J'ai retrouvé lady Glenworth avant-hier presque aussi belle qu'il y a sept ans. Dieu sait pourtant quel âge elle peut avoir; mais je ne veux pas m'attrister par des calculs qui me prouveraient à moi-même que je suis l'aîné de Chérubin à coup sûr, de Werther encore sans aucun doute, et peut-être bien de Lovelace. C'est toujours la même Thécla. J'ai reconnu ces cheveux d'un blond vénitien aux teintes chaudes, aux tresses abondantes et lourdes qui font songer du soleil et de l'onde; j'ai revu ces yeux noirs où brille continuellement un regard que l'on a comparé tantôt à la lampe de Faust, tantôt à une étoile amoureuse, ces yeux remplis d'un mystère si inquiétant et si irritant. Oui, le temps l'a vraiment épargnée, et c'est peut-être pour cela qu'il y a quelques heures elles l'ont traitée si durement. Le fait est que malheureusement tout était fondé dans ce qu'elles disaient avec tant de moquerie emportée. L'âme muette qui les écoutait le savait. Oh! cette dernière histoire surtout! Du reste, comme on l'a mal racontée!... Tout le monde riait... tout le monde n'a point ri quand elle s'est passée. La comédie est fausse comme la tragédie. Tout ce qui vit appartient moitié à la tristesse, moitié à la gaieté, comme cette terre appartient moitié à la nuit, moitié au jour.

Je ne me représente pas trop ce que Thécla pouvait être quand elle épousa le duc de Glenworth. Il y a des femmes qu'on ne se représente jamais jeunes filles. Elle m'a dit souvent qu'avant son mariage elle avait lu Goethe, Byron, Jean-Jacques, et composé une élégie sur Françoise de Rimini. Elle n'avait jamais connu sa mère, et son père, le vieux comte Mac-Breane, était un respectable fou. Il l'avait gâtée

autant qu'on puisse gâter ici-bas une créature du bon Dieu. Si elle avait envie d'un fruit mortel, il était le premier à le cueillir pour elle. Cependant elle m'a assuré, et je le crois, qu'il n'y avait pas eu dans sa vie, à l'époque où elle s'est mariée, le moindre attachement romanesque. Chez elle, l'incendie avait commencé par le cerveau, si l'on peut appeler incendie la flamme mystérieuse qui dévore cette froide nature sans l'échauffer.

Le duc de Glenworth alla se faire tuer aux Indes l'année même où elle l'épousa. Il était beau, comme le sont les Anglais quand ils se sont emparés en naissant de la beauté, et il ne vécut avec elle que trois mois. Eh bien! il ne lui laissa pas un seul souvenir de tendresse. Il l'avait froissée dans son orgueil, et l'orgueil était le souverain maître de cette fille du serpent. Thécla prit son mari en suprême dédain, parce que son mari ne lui sembla point avoir pour elle une superstitieuse adoration. Elle méprisait, avec une singulière candeur, tous ceux qui ne la regardaient pas comme une sorte de personnage surhumain, qui n'instituaient pas en son honneur, aussitôt qu'ils l'avaient vue, une religion à part formée d'amour et d'admiration. Glenworth lui parut le plus brutal et le plus inintelligent des hommes, parce qu'il s'était imaginé de la traiter tout simplement comme sa femme. Je ne saurais dire quelle expression prenaient ses lèvres lorsqu'elle parlait de lui. — Le duc de Glenworth, m'a-t-elle dit une fois, n'a pas même été une apparition dans ma vie. — Ainsi le mariage ne fut pour elle que le néant.

Elle était veuve depuis deux ans quand elle vint en France. Elle reçut à Paris un de ces accueils qu'on ne peut trouver que là. Je crois que Voltaire, après la tragédie d'*Irène,* ne fut pas plus choyé qu'elle. On disait que c'était une incarnation de l'esprit, une révélation de la beauté. Elle prolongea les jours d'un ministère en enlevant pendant trois mois, aux chefs des oppositions fashionables, l'attention des salons. On se demandait toutefois quel serait le possesseur de ce trésor, car un trésor ne peut pas rester sans possesseur : c'est une loi sociale. Thécla ne tarda pas à faire un choix, comme on dit, et ce choix eut l'approbation universelle. Moi-même, une fois dans ma vie, je partageai presque l'opinion du monde.

Il y avait à Paris, en ce temps-là, le prince Olivier de Trênes, celui qui a été récemment égorgé dans une émeute autrichienne. Olivier possédait à juste titre cette réputation d'élégance qui, de nos jours, est d'ordinaire un bien usurpé, et usurpé singulièrement. Légitimiste par mainte raison, il pensait que des sentimens chevaleresques doivent se montrer par un peu de chevalerie; il avait offert à sa foi politique autre chose que des attitudes, des paroles et de l'encre : il avait fait en Espagne la dernière et admirable campagne de Zuma-

lacarregui. Au sortir de l'armée carliste, il avait pris du service en Autriche, et, depuis quelques années, tantôt à Vienne, tantôt à Paris, il se livrait à l'immortel passe-temps que chacun sait. Il racontait sur tous les tons, aux filles d'Ève, la vieille histoire que le serpent a commencée. Toutefois ce n'était ni un chevalier de Valmont, ni ce fatal personnage dont l'imagination moderne a fait un ardent et désespéré penseur. Il ne demandait point aux femmes des jouissances de vanité, encore moins des satisfactions philosophiques; dans l'amour, il ne cherchait que l'amour, et cela suffisait à l'occuper.

Je n'oserai nier pourtant que, dans cette recherche, son cœur ne se fût un peu usé. Nul n'a su mieux que moi quel feu renfermait son âme; mais ce feu couvait sous des cendres tièdes qu'il se plaisait, je crois, à ne pas trop déranger. Aussi sa liaison avec Thécla fut-elle ce qu'elle devait être. Il se passa entre ces deux représentans des splendeurs mondaines un drame qui se joue assez souvent entre dignitaires de cette espèce : chacun des deux amans attendit que l'autre se mît à l'adorer. Lady Glenworth avait une qualité qu'on lui a refusée souvent, parce qu'elle la cachait d'habitude sous une excentricité pompeuse. Par instans jaillissait tout à coup de son intelligence, quand certains mots ou certaines situations la frappaient, de l'esprit, du véritable esprit, comme celui d'Hamilton. Un beau jour, elle se mit à rire en regardant Olivier, et dit tout haut ce que tous deux s'étaient dit tout bas. Olivier rit à son tour, et de cette commune gaieté naquit entre eux un sentiment nouveau qui n'était point l'amour, comme bien on pense, ni assurément non plus l'amitié.

C'était une sorte de familiarité moqueuse, une confiance mêlée d'ironie, une intimité à récréer sous la pierre du sépulcre les mânes de M. de La Rochefoucauld. Si Olivier se fût borné à ne pas l'adorer, Thécla aurait eu pour lui, comme pour son mari, un indicible dédain, et voilà tout; mais il avait eu la prétention d'être adoré d'elle : cela lui semblait une étrangeté qui méritait à jamais une place dans ses souvenirs. Toutes les fois qu'elle le voyait, elle le regardait comme un objet digne d'une particulière curiosité. Trènes étudiait avec plaisir, de son côté, cet égoïsme naïf, cette vanité sans mesure, cette fantaisie sans frein. Il l'appelait sans cesse Fausta, Mephistophela, dona Giovanna, quelquefois Sémiramis et Cléopâtre. « Vous vouliez donc, lui disait-il un jour, avaler mon pauvre cœur comme une perle précieuse? — Si votre cœur a jamais été une perle, répondit-elle en riant, il y a longtemps qu'il s'est dissous dans du vinaigre, comme le joyau dont vous parlez, et c'est du vinaigre seulement que j'ai gardé le goût. »

Voilà quel était à peu près le ton de leurs causeries. Du reste

obéissant tous deux à cet instinct qui fait qu'on aime mieux se regarder dans les miroirs où l'on se voit en laid que de ne pas se regarder du tout, ils ne passaient jamais une semaine sans se réunir; dans le monde, ils se recherchaient, et, la veille même du jour où commença l'aventure que je veux raconter, ils s'étaient isolés dans le coin d'un salon, pour se livrer à un entretien qui paraissait fort animé. Ils étaient chez la vieille marquise d'Escaïeul, qui avait fait cet hiver-là un énergique effort pour rajeunir sa société. Au grand scandale de quatre ou cinq vieillards, surnommés les juges d'Israël, qui passaient toutes leurs soirées chez elle depuis quinze années, occupés à faire comparaître tous les rois et tous les peuples devant la plus solennelle des tables de thé, elle avait introduit dans son salon un élément turbulent et nouveau. Elle avait convié le monde actif, le monde vivant, le monde *mondainant,* comme dirait Rabelais. Elle avait appelé ces étrangères à grand fracas qui passent comme les frégates à vapeur, lançant autour d'elles la fumée et traçant des sillons vite effacés, mais longs et brillans; elle avait rassemblé les hommes qui font courir, les femmes qui parient, et pourquoi cela? Je crois, moi, tout simplement parce que les âmes féminines ne vieillissent pas, parce que les douairières découvrent tout à coup qu'elles éprouvent près de leurs contemporains un prodigieux ennui. Ce qu'elle se disait, elle, c'est qu'elle voulait distraire son fils Valentin d'Escaïeul d'une grande passion.

Or Valentin, à cette époque, avait déjà bien près de quarante ans, et il était, ou du moins il semblait tel qu'on l'a toujours connu. Né après la mort de son père, il paraissait, comme les petits sauvages, avoir aspiré au berceau une âme domestique. C'était le vieux marquis d'Escaïeul revenu tout entier dans cette vie, avec ses cors à l'esprit, comme disait mon pauvre ami B..., qui l'obligeaient à marcher si lourdement, en employant des précautions si fastidieuses, à travers toutes les conversations. Il s'occupait toute la journée d'archéologie, et le soir il racontait ses découvertes du matin. On aurait juré que ce pauvre garçon devait être à l'abri de toutes les passions violentes: eh bien! l'on aurait fait un faux serment. Il avait été atteint dans son cabinet, comme Hippolyte dans ses forêts. Vénus s'était attachée à cette proie singulière, ainsi que le constatait précisément l'entretien d'Olivier et de Thécla.

— Je sais bien, disait le prince de Trènes à cette impitoyable femme, que Richelieu voulut mettre une bourgeoise à mal, que don Juan tint à honneur d'avoir une religieuse sur sa liste; mais, en vérité, ces illustres exemples ne peuvent pas vous excuser, et ce malheureux Valentin méritait de ne jamais sentir votre griffe. Du reste, torturez-le tant que vous voudrez, puisque vous avez eu ce bizarre

caprice, cela m'est fort indifférent, après tout; — mais il en est un autre.....

— J'arriverai tout à l'heure, répondit-elle, à celui qui excite votre intérêt; puisque vous avez nommé Valentin, il faut que vous subissiez ce que je veux vous dire à son sujet. Il a cette qualité dont vos hommes politiques reprochent l'absence à votre nation, car vous êtes Français, après tout, quoique vous serviez en Autriche : il a le respect. — Et comme Olivier souriait : — Oh! fit-elle, épargnez-vous, je vous prie, quelque plaisanterie de mauvais ton et de mauvais goût, vous savez de quel respect je veux parler. Il a pour tout ce que je dis et pour tout ce que je fais une admiration sans réserve; il s'incline devant ce que sa raison ne comprend point dans ma nature. Quand je suis sévère, il ne blasphème pas; quand je suis clémente, il se confond en actions de grâces...

— Bref, interrompit Olivier, il vous traite comme les prophètes traitaient Jéhovah; mais votre esprit ne l'inspire guère.

— Ah! vous y voilà, reprit-elle. Il n'a point d'esprit, n'est-ce pas? Vous autres Français, vous croyez avoir tout dit sur le malheureux que vous voulez perdre, quand vous avez lancé contre lui cette terrible accusation. Eh bien! vous n'êtes pas assez intelligens, messieurs les hommes spirituels, pour comprendre que cette qualité dont vous faites tant de cas est précisément ce qui vous nuit le plus auprès de ces belles étrangères dont vous faites tant de cas aussi. Votre esprit n'est qu'un mélange d'égoïsme et de moquerie; rien de plus fatigant que de sentir sous chaque phrase qu'amène la conversation votre pensée toujours en embuscade pour saisir la double occasion de se produire avec éclat et de jouer quelque mauvais tour à la pensée d'autrui. Aussi, quand nous rencontrons au milieu de vous quelque âme sérieuse et simple, semblant ignorer ou mépriser les jeux brillans et perfides dont vous êtes épris, nous sentons sur-le-champ une attraction et...

— Et voilà pourquoi, dit le prince de Trènes, vous daignez faire le malheur de Valentin. Je ne veux rien objecter, chère lady, à votre goût pour la simplicité; seulement, ce goût n'aurait-il point dû vous porter à ne torturer qu'un cœur à la fois?

— Je vous jure, fit lady Glenworth, que je n'ai usé d'aucune coquetterie vis-à-vis de votre ami. Je ne songeais pas à lui. Il m'a aimée d'une passion dont la sincérité et la violence m'ont touchée, mais qu'assurément je n'ai point provoquée. Maintenant que puis-je faire, après tout? Son amour lui donne-t-il un droit sur ma personne? Faut-il que je m'ensevelisse avec lui dans la solitude? En vérité, vous êtes étrange, et je vous mettrais presque au défi d'expliquer clairement ce que vous me demandez.

— Je vous demande, dit alors Olivier d'un ton qui devint sérieux, de ne pas le confondre avec tous ceux que leur mauvais sort pousse vers vous. Écoutez, Thécla : l'œil distrait, la main indifférente, vous jetez tous les soirs vos filets dans l'océan qui se brise à vos pieds, sans vous inquiéter des poissons que vous prendrez. Quand vous retirez, comme cela vous arrive d'habitude, toute une collection de goujons, quand vous avez une provision de Valentins, faites-les frire, accommodez-les comme vous voudrez, je vous les abandonne ; mais vous connaissez la ballade allemande, les flots renferment de merveilleux secrets : vous pouvez ressembler à ce pêcheur qui prit une sirène. Eh bien ! je vous en supplie, quand vous aurez arraché à ses fraîches retraites quelque créature mystérieuse, ne la mettez point avec vos poissons, rendez-lui sur-le-champ sa liberté, ou faites-lui une captivité qu'elle bénisse. Ne traitez point un être divin comme la gent muette et porte-écaille, ne confondez pas avec M. d'Escaïeul...

— Tenez, interrompit-elle, je crois que vous me le rendrez odieux. Malgré votre comparaison germanique, ce n'est pas plus un être divin que M. d'Escaïeul n'est un goujon. C'est un homme tout simplement qui m'aime beaucoup, j'en conviens, car je veux vous prouver que je suis juste, mais qui est emporté, violent, rempli d'insupportables exigences. Le voilà qui nous regarde là-bas d'un air furieux, et je suis persuadée qu'il songe à vous égorger vous-même, qui prenez si chaudement sa cause, parce que vous me parlez depuis trop longtemps. Et puis que voulez-vous? ajouta-t-elle en élevant au ciel un regard tout chargé d'orageuse tristesse, je sais bien que je n'ai pas été mise ici-bas pour donner à qui que ce soit le bonheur. Il faut que ma destinée s'accomplisse.

— Tra la la, murmura Olivier sur un air connu de don Juan. Ah ! Thécla, s'écria-t-il, Dieu vous punira. Il inventera pour votre orgueil quelque châtiment effroyable. Il vengera mon pauvre Mendoce.

II.

Je viens donc d'écrire ce nom qui me rappelle tant de souvenirs que je désirais ne pas réveiller. Quelques personnes l'appelaient alors Mendoce, parce qu'il se nommait ainsi dans l'armée carliste, où il s'était battu de son mieux. C'était le nom que lui donnaient toujours Thécla et Olivier, je ne veux pas lui en donner d'autre aujourd'hui. C'est du reste le personnage de cette histoire dont assurément je veux le moins parler, et dont, sans aucun doute, je vais parler le plus. Il avait à peine alors vingt-cinq ans; son âme était pleine d'une expérience chèrement achetée et d'ignorances incroyables. Jusqu'au jour où il était parti pour l'Espagne, il n'avait point

quitté sa mère, qui était une brigande comme Mme de La Rochejacquelein. Il avait été élevé dans une fière et modeste habitation, moitié château, moitié ferme, où les balles des bleus avaient pénétré. Là il n'avait rien appris du monde dans lequel il devait vivre. En Espagne, la guerre lui avait révélé toute une partie de la vie; mais, s'il était initié à quelques grands mystères, il ignorait tous les petits secrets. Il savait comment on tue un homme, il ne savait pas comment on trompe une femme, et surtout comment une femme vous trompe.

Il avait connu à l'armée de don Carlos le prince de Trênes, et s'était pris pour lui d'une vive affection. Olivier, de son côté, l'aimait sincèrement. Ils avaient passé ensemble plus d'une nuit de bivouac dans ces causeries démesurées où les âmes, semblables à des alcyons, errent à travers des mers immenses, se suspendant tantôt à une vague, tantôt à une autre. Puis ils s'étaient baignés en même temps dans le péril et dans la rêverie. Ils s'étaient vus complétement, et ils avaient découvert que le hasard avait mis entre eux de singulières ressemblances. — Mendoce, disait quelquefois Olivier à Thécla, me représente un âge de ma vie, mon âge héroïque; j'étais ainsi avant d'avoir dit de ces mots et versé de ces pleurs qui font sortir de nous des vertus; j'étais ainsi avant qu'une science cruelle eût cloué à mes lèvres, comme une chauve-souris à la porte d'une taverne, cet oiseau des ténèbres : l'ironie.

— Je vous crois, répondit-elle, et c'est pour cela que je n'aimerai jamais votre Mendoce. Je sens avec horreur dès aujourd'hui, sous les emportemens de sa jeunesse, sous les violences de son amour, l'esprit qui maintenant vous domine. Je découvre toujours au fond de ses yeux, qu'ils attachent sur moi des regards tendres, irrités ou douloureux, quelque chose d'investigateur. Il y a en lui un personnage silencieux qui ne disparaît à aucune heure. Un jour, ce personnage parlera.

Elle avait raison, car ce personnage parle aujourd'hui; mais en vérité, à cette époque, c'était bien sans s'en douter que Mendoce la jugeait. Il l'avait aimée aussitôt qu'il l'avait vue : voici en quelques mots comment ce malheur était arrivé. Un soir, Olivier l'avait conduit chez la duchesse de Glenworth. — Je vous amène, avait-il dit à Thécla, un de mes amis qui est resté en Espagne plus longtemps que moi. Le capitaine Mendoce n'a pas voulu quitter la montagne tant qu'un buisson y a caché un fusil. Il a fait ces campagnes désespérées de Cabrera qui doteront notre siècle d'une belle et sanglante poésie. Vous qui aimez, madame, tout ce qui est hardi et étrange, vous vous intéresserez à cette existence que je ne m'attendais guère à voir traverser un jour votre salon. — Thécla en effet aimait le

bizarre; en véritable Anglaise, elle ne rencontrait jamais un lion sans lui offrir immédiatement une cage. Elle avait tourné ses yeux vers Mendoce, et Mendoce avait laissé son âme partir sur le doux regard qu'elle lui avait jeté.

Le soir même, en sortant de chez la duchesse, Olivier avait dit à son ami : — Écoute, tu es en ce moment au seuil d'un véritable jardin d'Armide. Si tu peux entrer dans cette demeure enchantée, comme il convient à un homme formé par la guerre, je ne veux point te retenir. Ces ravissantes hôtelleries sont des séjours où les jeunes gens n'ont qu'à gagner, quand ils les prennent pour ce qu'elles sont; mais si l'illusion est restée la maîtresse de ta vie, ne revois jamais lady Glenworth : cette femme serait pour toi une source de tortures. Si tu as encore de la jeune fille, redoute-la : c'est un vampire.

Quoiqu'il ne fût guère porté à la dissimulation alors, Mendoce ne dit point la vérité ce soir-là. — Mon cher Olivier, répondit-il, j'ai maintenant le cœur qui convient à mon visage brun et à mes longues moustaches. Je ne suis plus ce que tu m'as connu. Je ne crains pas d'être la victime des vampires, je craindrais plutôt de devenir un vampire moi-même.

Un mois après cet entretien, le lendemain du jour où Thécla avait eu avec Olivier la conversation que j'ai écrite tout à l'heure, Mendoce était chez son ami. Il disait d'une voix où l'on sentait des sanglots près de faire irruption : — Je ne puis plus vivre ainsi, je l'aime jusqu'à la folie, jusqu'à la mort; toi, le seul être qui me porte quelque intérêt en ce monde, toi, mon compagnon, mon frère d'armes, comme on dit, j'ai envie de te tuer par instans, quand je pense à ce que tu m'as raconté. Je sais que je suis pour elle ce qu'il y a de plus misérable, de plus vain, de plus désespérément ingrat, un jouet qui ne l'amuse plus, et je ne puis pas m'arracher de sa vie, où je n'ai pas de place. Je demande à Dieu un de ces miracles impossibles que rêvent les douleurs insensées. Je le supplie de transformer cette âme. Si tu savais ce que me fait souffrir cette nature froidement désordonnée...

— Et systématiquement capricieuse, dit Olivier. Je me l'imagine, mon ami, et tu me fais grand'pitié; mais tu guériras, j'en suis sûr. Allons ce soir chez elle; j'ai rencontré ce matin M. d'Escaïeul, et je crois, sur quelques mots qu'il m'a dit, qu'un incident nouveau va se produire dans la vie de Thécla : on n'éprouve plus la douleur au-delà d'une certaine mesure; tu le sais, toi qui as vu opérer des blessés...

— Oui, parce qu'on rencontre la défaillance ou la mort. Cette femme-là tuera mon cœur.

— Eh bien! dit Olivier, périsse ce que tu appelles ton cœur plutôt que tout le reste de ton âme!

Et il se rendit avec son ami chez la duchesse de Glenworth.

III.

Thécla était seule quand ils entrèrent. Elle était assise dans un grand fauteuil, auprès d'une table toute chargée d'albums et de keepsake; elle dessinait avec beaucoup d'attention une tête de martyr, d'après un dessin de Ribera placé devant elle dans la clarté d'une lampe. Cette tête, toute marquée de stigmates sanglans, où la douleur se montrait dans son appareil le plus sinistre, ne semblait éveiller en son esprit que des pensées d'un ordre fort calme.

— Trouvez-vous que je réussisse? dit-elle à Trènes en lui tendant la main sans détacher le regard de son dessin.

— Chère lady, répondit Olivier, vous me faites l'effet d'Hérodiade avec cette tête devant vous que vous contemplez de l'œil le plus indifférent. Oui, je trouve que vous avez parfaitement réussi; voilà des gouttes de sang qui me paraissent venues à merveille. Vous vous êtes donc décidée à rester ce soir chez vous? Je croyais que vous comptiez aller au bal chez votre ambassadeur.

— Je comptais en effet sortir ce soir; mais M. d'Escaïeul m'a demandé la permissiou de m'amener un de ses amis que j'ai grande envie de voir.

— Quel est donc cet homme assez heureux pour vous inspirer de la curiosité? dit impétueusement Mendoce. Probablement, ajouta-t-il avec une voix qu'il désirait rendre ironique, quelque savant qui a découvert un médaille nouvelle.

— Non, fit-elle d'un air distrait, ce n'est pas un savant, c'est un guerrier qui a conquis en Afrique une très éclatante renommée. Il s'appelle Ben-Afroun.

— C'est la première fois, repartit Mendoce, que j'entends ce nom.

— Il est plus connu cependant que beaucoup de noms des bulletins espagnols, répliqua-t-elle avec cette méchanceté bizarre, imprévue et implacable qui se trouve parfois tout à coup sur la langue des femmes.

Mendoce sentit des larmes monter dans ses yeux. Par un rapide mouvement d'esprit, il repassa dans sa mémoire toute une série de souffrances obscures et sacrées que venait d'outrager ce mot sans excuse : « O ma mère! dit-il en lui-même, comme on me traite! » car il venait de songer aussi, en cet instant d'angoisse et de détresse, à sa mère, qui était morte il y avait deux ans. Toutes les douleurs sont unies entre elles; la chaîne entière s'agite quand on ébranle un de ses anneaux.

Olivier jeta sur Thécla un regard qui vint tomber comme une flè-

che sur un bouclier d'airain. Peut-être allait-il dire quelque parole qu'il eût regrettée, quand M. d'Escaïeul entra.

Valentin était suivi d'un grand homme en bernouss café au lait, qui était le guerrier attendu. J'ai été frappé sans cesse, depuis que je parcours le monde, des ressemblances que les figures ont entre elles dans toutes les contrées. J'ai vu en Kabylie, j'ai vu au désert, le bourgeois français, le philistin allemand, l'homme qui est né pour la vie pacifique, les idées lentes et rares, les digestions souriantes, et qui, faute d'un bon carrosse ou d'un fauteuil à la Voltaire, s'accommode de son mieux sur le dos d'un âne ou dans le creux d'un rocher. Nous appartenons tous à la même famille, on ne peut pas le nier; les mêmes vertus et les mêmes vices amènent les mêmes expressions sur des visages qui ne se verront jamais. Ben-Afroun, quoiqu'il ne fût pas *khodja* dans son pays, avait un air qui se rencontre assez fréquemment chez les Arabes, celui d'un tabellion fort rusé. Ses petits yeux, séparés par un nez long et recourbé, semblaient deux guichets auxquels se montrait continuellement un esprit alerte et curieux. On ne peut pas dire toutefois qu'il fût précisément laid. Il avait une barbe assez bien plantée, ces dents d'une blancheur d'ivoire qu'on ne trouve qu'en Orient, une grande taille, de la santé et de la jeunesse; enfin il portait avec aisance un costume qui a une incontestable dignité.

M. d'Escaïeul semblait tout fier de son rôle de cornac. Le bon Valentin avait fait en Algérie un voyage scientifique de six semaines qu'il se plaisait à raconter. Il était persuadé que quelques excursions autour d'Alger, de Constantine et d'Oran lui avaient livré tous les secrets de l'Afrique. Il se proposait d'écrire un livre sur ce pays, qu'on ne connaissait pas, disait-il. Ben-Afroun, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, venait de lui être adressé par un officier des bureaux arabes. Il saisissait toutes les occasions de produire ce vivant témoignage de ses instructives pérégrinations.

Il prit Ben-Afroun par la main, et le conduisant à la duchesse de Glenworth, qui se leva comme si elle eût reçu un prince du sang : — Je vous présente, dit-il, milady, mon ami Ben-Afroun, qui appartient à une des plus grandes familles de l'Afrique, et qui exerce chez les Beni-Hadidi, dans le Tell algérien, un commandement important. Ben-Afroun est devenu le loyal serviteur de la France, dont il a été un des plus redoutables ennemis. Il a appris notre langue, comme vous allez pouvoir en juger.

Sur ces derniers mots, qui semblaient la fin d'une tirade apprise par cœur, Ben-Afroun prit la parole : — Madame, dit-il, je voudrais vous parler; mais vous m'avez donné deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur, et me voilà privé de voix.

— Pourtant, fit Olivier, ce que dit là M. Ben-Afroun n'est pas tout à fait d'un muet.

— Ce n'est point surtout d'un sot, répliqua sèchement la duchesse. Je trouve, ajouta-t-elle, cette image des deux coups de poignard ravissante. Il n'y a vraiment que les Orientaux pour avoir dans leur langage habituel une semblable poésie.

— On ne peut nier, dit M. d'Escaïeul, que ce soit une race merveilleusement douée. Leur genre de vie, la beauté de leur ciel, l'aspect majestueux de leur pays, ne sont peut-être pas des conditions étrangères à cette richesse d'imagination. Du reste, madame, Ben-Afroun est aussi distingué comme poète que comme guerrier. Il a fait de très remarquables vers.

La duchesse ouvrit son album, et Ben-Afroun, qui semblait s'être préparé à cette épreuve, écrivit en arabe sur une page blanche ces mots qu'il traduisit ensuite immédiatement en français :

« Le guerrier croit que le bonheur est sur le dos des chevaux, le marabout croit qu'il est dans les pages des livres. Depuis que j'ai vu celle dont les yeux sont noirs comme la plume de l'autruche et dont la peau est blanche comme le lait de la chamelle, j'ai reconnu que les guerriers et les marabouts se trompaient; je sais où est le bonheur. »

Lady Glenworth eut pour ces vers les sentimens des femmes savantes pour le sonnet de Trissotin. J'ai pu souvent étudier, depuis cette soirée, l'effet des complimens sur les Arabes. Ben-Afroun savourait l'une après l'autre toutes les jouissances de la vanité. Il se livrait à ces rodomontades africaines qui dépassent, et de beaucoup, les rodomontades castillanes. Valentin, qui ne comprenait jamais rien à ce que sentait et méditait Thécla, semblait ravi des succès de son ami; Mendoce était envahi par une tristesse mêlée de colère.

— J'ai envie, dit-il tout bas à Olivier, de couper la tête à ce faquin qui ne parle que de têtes coupées. Je vais avoir quelque horrible chagrin. Il se passe ici quelque chose de terrible et de grotesque.

— Partons, dit Olivier, et du courage; le grotesque écrasera le terrible.

IV.

Olivier a-t-il dit vrai? Je n'en sais rien. Est-ce le grotesque qui a vaincu? En vérité j'ai regret d'avoir commencé cette histoire que j'ai presque envie de ne pas poursuivre. Ben-Afroun était devenu, au bout de quelques semaines, l'hôte permanent de la duchesse de Glenworth. Matin et soir, on le trouvait installé auprès d'elle dans

cette attitude de majestueuse paresse qui n'appartient qu'aux disciples du prophète. Il avait l'air de vous dire : « C'est ici que j'ai dressé ma tente et que je vais dorénavant contempler la fuite de mes jours. » Ce que Mendoce n'avait jamais pu obtenir avec la suprême énergie de son amour, il l'avait obtenu, lui, tout de suite et comme sans effort. Il avait fait bannir par Thécla son introducteur, ce pauvre d'Escaïeul, comme Grimm fit bannir Jean-Jacques par Mme d'Épinay. La manière dont il s'y prit fut même, je ne puis le nier, une ruse assez plaisante dont personne assurément n'aurait cru un Arabe capable.

Thécla peignait et faisait des vers. Elle aurait été une sœur trop effrayante de don Juan, si un petit bout de bas bleu n'eût point passé sous sa robe. Sa peinture et ses vers la mettaient au rang des mortels les plus simples. C'est un phénomène qui n'est point rare qu'une intelligence d'un aspect saisissant, étrange et grandiose, produisant, quand elle s'imagine de créer, des œuvres d'une prodigieuse insignifiance. Thécla présentait ce phénomène. Ses vers ressemblaient à ce que les *lakistes* ont jamais composé de plus fade; quant à ses peintures, on ne peut pas trop dire ce qu'elles rappelaient. C'étaient, surtout lorsqu'elle s'abandonnait à elle-même, les essais d'un écolier naïf, prêtant à tous les êtres créés, hommes, animaux et plantes, les formes de sa pensée enfantine. Son amour-propre jetait pour ses yeux, sur tout ce qui venait d'elle, ce magique éclat qu'un enchantement jetait pour les regards de tout un public sur le bossu du conte d'Hoffmann, sur le petit Zacharie dit Cinabre. On la trouvait dans d'heureuses extases relisant ce qu'elle venait d'écrire et contemplant ce qu'elle venait de tracer. Malheur à ceux qui n'entraient pas dans ses admirations! C'est ce que comprit Ben-Afroun.

Un soir il lui dit : — Ceux qui ne savent pas distinguer le beau sont aussi malheureux que ceux qui ne savent pas distinguer le bien; c'est un proverbe de mon pays. M. d'Escaïeul est malheureux.

Et comme Thécla lui demandait pourquoi :

— C'est parce qu'il nie les miracles de vos doigts et de votre bouche. Moi qui connais à peine votre langue, lorsque vous lisez des vers, je sens une harmonie semblable à celle des flûtes et des tambours qui célèbrent une fête nuptiale; quand je vois une de ces images du monde vivant que vous faites en quelques heures, je prie Dieu de ne point vous punir; je crains qu'il ne s'irrite de la lutte que vous engagez contre lui. Tandis que je pense ainsi, M. d'Escaïeul pense des choses qui ne sont pas d'un homme droit dans ses jugemens. Il m'a dit que votre poésie imprimait aux lèvres ces mouvemens qui annoncent l'ennui, et que votre peinture excitait l'âme à la moquerie en offrant aux yeux la création contrefaite.

— Ah! fit Thécla, M. d'Escaïeul trouve, en un mot, que ma peinture fait rire et que ma poésie fait bâiller? — Et, pour parler comme Virgile, *elle sentit au plus profond de son cœur l'injure de la forme méprisée.* Elle jura une haine de Junon à ce pauvre Valentin.

Je suis bien convaincu que cet honnête garçon n'avait alors proféré rien de semblable aux paroles que lui prêtait Ben-Afroun. Depuis, un long séjour en Afrique m'a appris qu'un des procédés habituels à la fourberie arabe est l'invention d'un propos injurieux qu'on livre comme une confidence à celui qu'il doit offenser. La ruse même dont il s'agit, malgré ce qu'elle a de singulièrement civilisé, ne peut étonner quiconque a vécu sous ces tentes où l'on trouve souvent une finesse à déjouer tous les diplomates européens.

Ben-Afroun avait voulu aussi essayer sa puissance contre Mendoce; mais je crois que cette âme silencieuse, où il sentait le feu d'un sombre courroux, l'effrayait un peu. Plus d'une fois, devant la duchesse, il joua un rôle qui dut le blesser vivement dans sa vanité guerrière. Mendoce, quand il avait le bonheur de le prendre en flagrant délit d'épopée fabuleuse, le traitait d'Espagnol à Maure. Il le pourchassait impitoyablement dans le pays du mensonge jusqu'à ce qu'il l'eût ramené, l'épée dans les reins, au sentier de la vérité. Malheureusement ces victoires du chrétien sur le musulman étaient des triomphes stériles. Ben-Afroun, lorsqu'il était seul avec Thécla, réparait tous les échecs que lui avait fait essuyer son rival. Il avait pour lui d'abord la puissance de la nouveauté, et puis une force plus durable, celle de la flatterie, de cette flatterie africaine, épicée comme la cuisine d'un *bach-aga,* qui seule pouvait convenir dès lors au palais blasé de lady Glenworth.

Il arriva donc que cet odieux Bédouin devint peu à peu pour Thécla *le Corsaire, le Dernier des Abencerrages,* que sais-je? l'homme poétique par excellence. La duchesse écrasait avec son sauvage tous les honnêtes gens de sa société. — Je ne puis me lasser, disait-elle, de contempler ces vêtemens flottans qui sont une évocation des âges bibliques. Quelle majesté, quelle noblesse dans ce costume! Vous autres, avec vos habits étriqués, vous ressemblez à des êtres condamnés par un mauvais génie à vivre sous des formes grotesques.

Olivier prenait plaisamment ces gracieusetés, qui faisaient pâlir Mendoce de colère. — Ma chère duchesse, lui disait-il, je ne me présenterai plus chez vous qu'en Bajazet, en Malek-Adel, en Orosmane; je laisserai mon habit à votre porte, et j'entrerai dans votre salon en robe de chambre, car figurez-vous qu'au coin de mon feu je suis vêtu encore plus splendidement que Ben-Afroun. — Elle répondait à ces folies par un regard plein d'une ironie olympienne et par cette phrase,

qui revenait sans cesse sur sa bouche : — Les Français n'ont jamais rien compris à la dignité humaine.

Un beau jour, elle imagina de peindre Ben-Afroun. Mendoce n'oubliera jamais ce portrait, qui lui a sauvé la vie. De quelle manière? c'est ce que je vais raconter. Un matin il était venu chez elle : on lui dit qu'elle était sortie, et sortie avec son Arabe, qu'elle avait conduit au bois de Boulogne. Il pensa que peut-être elle allait rentrer, et voulut se livrer à la douloureuse fantaisie de l'attendre. Il pénétra dans le salon où d'habitude elle se tenait, et s'assit sur le fauteuil où elle était presque toujours assise. Tout à coup, dans ces lieux qui lui rappelaient tant de vifs et irritans souvenirs, il fut saisi au cœur d'une de ces douleurs ardentes, soudaines, sans merci, qui sont, dans l'orage des passions, l'atteinte imprévue des foudres invisibles. Un de ces poignards élégans, qui ont leur place entre les objets d'art, était près de lui, sur la table où Thécla mettait ses albums et ses fleurs. Il se leva pour saisir cette arme, que la Mort elle-même semblait, en cet instant, lui tendre par un mouvement de pitié. Au moment où sa main s'allongeait vers l'instrument de sa délivrance, son regard tomba sur un portrait.

C'était Ben-Afroun, tel assurément que pouvait seul le reproduire le pinceau de Thécla. Ces personnages naïvement rébarbatifs qu'une ruse, à laquelle les oiseaux du ciel se laissent toujours prendre, place dans les cerisiers, donneraient une juste idée de ce qu'était l'image du guerrier africain. Il y avait un bras surtout qui eût forcé n'importe quel esprit à l'étonnement : c'était un bâton d'une longueur démesurée, terminé par une pomme qui représentait une main d'où sortait une pipe. Involontairement, Mendoce s'arrêta et demeura en contemplation devant cette singulière effigie. Au bout d'un instant, au lieu du poignard qu'il avait déjà presque saisi, il prit son chapeau et sortit. Quand il fut dehors, il ne voulut pas s'avouer ce qui s'était passé dans sa cervelle; il se l'est avoué depuis, et le voici.

Ce n'est jamais vainement que le ridicule fait des apparitions dans notre vie. On ne peut pas se tuer devant le portrait d'un rival représenté comme l'était Ben-Afroun, surtout quand ce portrait est l'œuvre de la bien-aimée. Dans le triste roman que ma mémoire me raconte, cette histoire aurait pu faire un chapitre intitulé : « Comment un bras trop long dans la portraiture d'un Sarrazin empêcha le seigneur Mendoce de se tuer. » Mendoce, du reste, s'il échappa au suicide, y échappa défait et navré. Le mélange des sentimens qui l'oppressaient formait le plus triste, le plus misérable état où puisse se trouver une âme humaine. Si jamais j'inventais, je ne voudrais pas, à coup sûr, peindre ces complications, véritable écheveau de la fée Carabosse, que nous jette, avec un cruel sourire, la réalité.

V.

Peu de temps après cette scène, Olivier se rendit un soir chez la duchesse, qu'il trouva seule et en disposition mélancolique. Thécla ne dessinait pas, n'écrivait pas, ne lisait pas; elle était étendue sur une de ces chaises inventées pour les corps paresseux qu'habitent des âmes songeuses, et regardait alternativement ce que le logis renferme de plus pensif : un foyer où les flammes se livraient à leurs danses mystérieuses, une pendule qui faisait la triste besogne de toutes les machines destinées à constater le décès des heures. Olivier s'assit en face d'elle avec la solennité d'un médecin qui va prononcer une sentence. Il attacha sur ce beau visage, où se montrait la pâleur des incurables ennuis, un regard qui eut presque de la pitié, puis il débita le discours que voici :

— Ma chère duchesse, le monde est irrité contre vous. Ne m'interrompez pas pour me dire que c'est un dieu dont vous n'avez pas de souci. Qui n'appartient ni au cloître, ni à la tombe, ni à l'amour, appartient fatalement au monde, qu'on peut appeler la grande incarnation de toutes nos vanités. Quand le monde, dont les plus aveugles, les plus injustes colères ont tant de puissance, est juste par hasard dans son courroux, il est armé d'une autorité invincible. Je suis forcé de vous le dire, je le trouve juste aujourd'hui. Il ne veut pas qu'un de ses joyaux les plus précieux devienne le trophée d'un sauvage. Il vous crie : « Ne vous avais-je pas donné assez de liberté? Je vous ai permis de cueillir tous les fruits qui sont dans mon jardin, même ceux que le serpent recommande; pourquoi allez-vous chercher des fruits d'un aspect inconnu et d'un goût détestable dans des jardins étrangers? »

— Voilà de fort belles paroles, fit Thécla; mais, si je traite avec une égale indifférence le maître tout-puissant dont elles émanent et l'éloquent messager qui me les répète, que m'arrivera-t-il?

— Il vous arrivera, repartit Olivier, que vous serez sous le coup d'un interdit dont certainement vous souffrirez. Votre personne sera proscrite, votre maison abandonnée. On inventera contre vous mille persécutions ingénieuses, qui atteindront votre orgueil jusqu'en ses plus secrets asiles, en ses plus inaccessibles forteresses. Je sais fort bien que vous prendriez plaisir à encourir un de ces grands et poétiques anathèmes qui donnent à ceux qu'ils atteignent une majesté fatale; mais telle ne sera pas la réprobation dont vous serez frappée. On vous ensevelira dans l'oubli comme dans une tombe; seulement votre repos sera troublé de temps en temps par un imperceptible es-

saim de quolibets semblables à des vers qui viendront vous ronger dans les ténèbres. Je vous en supplie, évitez ces tourmens; maintenant, je crois, vous le pouvez encore. La tempête que vous avez déchaînée contre vous est formidable, mais elle est à son début. On appelle la guerre que l'on se dispose à vous faire la croisade contre Ben-Afroun. Chaque jour, de nouveaux croisés s'engagent. C'est la vieille marquise d'Escaïeul qui a joué le rôle de Pierre l'Ermite; son fils lui-même, que vous avez si durement traité, est sur le point de se laisser entraîner. Ceci est une funeste circonstance, car le spectacle d'un homme ouvertement soulevé contre une femme pour qui il a professé une certaine espèce d'affection est tout ce qu'il y a de plus insolite parmi nous, vous le savez, surtout quand cet homme a l'humeur débonnaire et l'honnête renommée de Valentin. Réfléchissez, chère duchesse, songez à la lutte qui vous menace et surtout à celui pour qui vous la soutiendriez.

— Olivier, dit Thécla en se levant tout à coup et en s'appuyant sur sa cheminée dans une attitude fière et rêveuse, je vais vous dire quelque chose que vous allez accueillir avec le plus sceptique de vos sourires et un déluge de paroles moqueuses : je crois que j'aime Ben-Afroun.

— Voilà un *je crois,* s'écria le prince de Trênes, qui est d'une merveilleuse réserve, d'une admirable prudence. « J'aime Ben-Afroun » eût été un mot beaucoup plus saisissant; mais, malgré votre intrépidité, Thécla, vous n'avez pas osé me jeter cette parole. Eh bien! madame, je ne vous dirai pas : Je crois; je vous dirai : Je suis sûr que vous n'aimez pas Ben-Afroun.

Alors de cette voix grave, recueillie, profonde, que l'on prend pour faire sur soi-même de complaisantes révélations, — Vous savez bien en effet, dit-elle, que je ne puis pas aimer comme aiment d'habitude les êtres faits de chair et de sang; seulement je puis éprouver parfois, et c'est alors ce que je nomme l'amour, une sorte de pitié tendre, profonde, infinie, pour ceux qui sont poussés vers moi par un sentiment vrai, simple et passionné. C'est ce sentiment que j'ai découvert chez Ben-Afroun. Il me disait encore hier : « J'aurais appelé insensé celui qui m'aurait prédit que je me mettrais à genoux devant une femme, et je suis à genoux devant vous; mais vous n'êtes pas une femme, Thécla : vous n'êtes même pas une houri; j'ai peur, par instans, que vous ne soyez un de ces esprits auxquels Dieu permet de prendre une enveloppe mortelle, et qui nous quittent tout à coup après avoir brûlé notre vie en la traversant. Souvent, quand je suis auprès de vous, il me semble que je suis dans une mosquée à l'entrée de la nuit. J'éprouve en même temps de la joie et de l'épouvante; ces nouveautés que vous avez fait connaître à mon cœur

sont devenues une nourriture dont je ne pourrais plus me passer : je mourrais, si on enlevait à mes lèvres ce pain du mystère. Comment ferai-je pour retourner dans mon pays? » Et j'ai vu des larmes dans ses yeux. Eh bien! pendant qu'il parlait ainsi, il se passait en moi quelque chose que je ne saurais décrire. Je sentis une sorte de plaisir mêlé certainement de tristesse, car c'était un plaisir que je goûtais de ces hauteurs solitaires où ma pensée est condamnée à vivre; c'était...

— C'était, interrompit Olivier, un sentiment bien connu, chère duchesse, quoi que vous en disiez; c'était, pour passer du romantique au classique, le sentiment de maître Corbeau que vous goûtiez du haut de votre arbre, tandis que maître Renard vous débitait sa harangue. Moi aussi j'ai fait une découverte, digne de M. de La Palisse, il est vrai : c'est que la flatterie est une magicienne qui opère des prodiges à la Circé sur les plus nobles, les plus intelligentes créatures où puisse se refléter l'image de Dieu. Pendant un instant, vous avez été corbeau et vous vous êtes conduite en corbeau. Personne, voyez-vous, n'échappe aux lois de la nature humaine. Quand l'amour est outragé, il dit à la vanité : « Venge-moi! » et la vanité le venge. Si Mendoce était encore ici, sous votre empire, attendant la mort ou le salut de vous, il y a quelque chose que je vous aurais caché; mais Mendoce est parti hier dans un si triste et si misérable état, que vous-même, l'auteur de sa souffrance, vous auriez vainement essayé de le guérir. Il a été à la poursuite des destinées violentes, et s'il rencontre ce qu'il cherche, votre souvenir troublera pour lui-même la paix de la dernière heure. Je serai donc sans miséricorde, et je vous lirai une lettre qui malheureusement est isolée, car, s'il en eût été autrement, l'œuvre de Montesquieu eût été dépassée de toute la distance qu'il y a entre la fiction et la vérité. Nous aurions eu des *Lettres arabes*, qui, à en juger par celle-ci, auraient, je crois, été piquantes.

« Ben-Afroun, cheick des Beni-Hadidi, au capitaine Fontevelle, commandant le cercle d'Aïn-Torah.

« Je suis heureux de vous apprendre que jusqu'à présent Dieu semble avoir béni le voyage de votre serviteur. Ce qui m'appelait en France, vous le savez, c'était le désir de voir mon commandement affermi et agrandi. Dans quelques jours, je l'espère, j'aurai atteint mon but, et les Beni-Itoun seront forcés de m'obéir comme les Beni-Hadidi. Le plus puissant de tous les vizirs à qui le sultan des Français confie son autorité s'est déclaré hautement en ma faveur. Ce n'est pas un homme de poudre, c'est plutôt, je crois, un *taleb.*

Dieu ne lui a point donné la beauté : il serait risible sur un cheval, plus risible encore sur un chameau; mais, tel qu'il est, ce vizir, comme la plupart des hommes de son pays, recherche l'approbation des femmes, et c'est là ce qui m'a donné son appui. Soyez attentif à ce que je vais vous raconter.

« On m'a prévenu qu'en France les femmes disposaient de la pluie, du soleil et du vent. — Si vous voulez réussir, m'a dit un Français qui m'a semblé un homme sain dans ses jugemens, il faut vous rendre favorable une de ces divinités qui dirigent toutes nos pensées et toutes nos actions : quand vous aurez une femme derrière vous, jetez-vous hardiment dans la mêlée; jusque-là tenez-vous à l'écart, car vous lutteriez peut-être contre des gens que des femmes protégeraient, et vous seriez vaincu infailliblement. — Alors j'ai formé le projet de chercher un indispensable soutien, et le hasard m'a servi merveilleusement. Votre ami d'Escaïeul m'a conduit chez la duchesse de Glenworth, qui est ce qu'on appelle en France une lionne, c'est-à-dire une créature puissante, qu'on redoute, qu'on flatte et qu'on admire. On me prévint que justement le grand vizir désirait plaire à cette lionne.

« Mais comment allais-je lui plaire moi-même? C'est ce que je me demandais. Le Français que j'avais interrogé déjà vint encore à mon secours. « Quel charme emploient, dit-il, ceux d'entre vous qui veulent se faire obéir du sultan? » Je lui répondis : « La flatterie. — Eh bien! reprit-il, vous savez de quel philtre vous devez vous servir. » Je compris tout de suite la duchesse de Glenworth. Elle a la fierté du *djouad*, la gravité du marabout, la vanité du *taleb;* c'est pourtant une femme après tout, quoiqu'une femme assurément fort dissemblable de toutes celles que nous voyons dans notre pays. Sous les majestueuses apparences qui la recouvrent, on trouve cette substance fragile et légère, destinée à périr tout entière, dont Dieu a pétri la femme.

« Aussi, je fis d'abord agir sur elle tout simplement ce qui réussit chez toutes les femmes dans toutes les contrées. Je louai sa grâce, sa beauté, et je lui racontai ces histoires de guerre dont les êtres qui ne doivent pas quitter la tente se montrent toujours avides. Puis, quand je la connus mieux, je lui fis boire un breuvage plus compliqué. Je m'aperçus que ce qu'elle désirait surtout, c'était qu'on la regardât comme une créature dissemblable de toutes celles que Dieu a créées. Elle veut être parmi les femmes ce que le cheval Borak est parmi les chevaux; je la servis suivant son goût. Je lui dis que je n'avais vu encore ni dans la vie, ni dans le rêve, personne qui lui ressemblât. Je la comparais tantôt à un esprit de la lumière par l'éclat qu'elle répandait autour d'elle, tantôt à un esprit des ténèbres par

la crainte qui l'accompagnait. Je vis que cette dernière comparaison surtout la flattait. On m'a dit qu'en Europe le désir de ressembler à l'esprit du mal était une manie assez répandue, surtout parmi les gens qui cherchent à récréer le public par des compositions rimées, ou écrites dans le mode habituel du discours.

« Or la duchesse de Glenworth est ce qu'on appelle un bas-bleu, mot que je ne pourrais pas expliquer, mais qui signifie une femme à qui Dieu a donné le désir et refusé le pouvoir d'imiter soit les poètes, soit les savans. En apprenant que la duchesse était un bas-bleu, je me suis réjoui, car je me suis rappelé le proverbe : quand tu rencontres un personnage puissant sur un âne, dis lui : « Oh! monseigneur, sur quel beau cheval vous voilà! » Toutes les fois qu'elle me récitait ce qu'elle avait médité dans son esprit, je m'écriais : « J'ai peur de blasphémer, et cependant, il faut que je vous l'avoue, je ne sais pas si j'admire les paroles du prophète lui-même autant que vos paroles. » Ainsi je faisais, chaque jour, de nouveaux progrès dans son cœur.

« Dans son aveuglement sur elle, il lui arrivait sans cesse d'admirer, quand c'était sorti de ses mains, non-seulement ce que la raison, mais ce que les yeux mêmes condamnaient. Quelquefois elle cherchait à rendre sur le papier, avec des crayons et des couleurs, les objets qui l'entouraient. Ses efforts étaient toujours stériles. Un jour, c'est moi-même qu'elle voulut peindre, et je ne saurais dire à quoi mon image ressemblait. Le dernier de mes esclaves aurait dit : « Ceci n'a jamais été notre maître; ce n'est même point son haïk, ni son bernouss, ni sa pipe. » Eh bien! elle était persuadée qu'elle avait créé, comme Dieu, une personne vivante, et elle me croyait quand je lui disais : « Voilà bien le fils de ma mère! où donc avez-vous pris cet art merveilleux de mettre un second Ben-Afroun dans ce monde? »

« Enfin, le ciel m'a secondé; j'ai atteint ce que je poursuivais. Dans quelques jours, le vizir, qui veut être agréable aux femmes, m'aura fait accorder ce que je désire. Les Beni-Itoun seront forcés de baiser ma main et de tenir mon étrier. Alors je retournerai vers vous, et j'irai raconter sous la tente comment un enfant de l'Afrique a su s'emparer d'une fille de l'Europe. Mon récit réjouira mes compagnons pendant qu'ils boiront le café; peut-être quelques-uns d'entre eux douteront de mes paroles et me diront : « Dieu ne peut pas avoir fait une créature aussi crédule que celle dont tu nous parles; » mais je leur répondrai : « Vous ne pensez pas comme il faut, vous oubliez ce proverbe qui sera toujours vrai dans tous les pays et dans tous les temps : Quoique l'autruche mange le bois, le cuivre, le fer, ce n'est pas elle qui dévore tout; c'est la vanité. »

Quand Olivier eut fini sa lecture, il dit à lady Glenworth :

— Je tiens cette lettre de M. de Fontevelle, qui est arrivé hier à Paris, et qui m'a appris que ce matin même Ben-Afroun avait, grâce à vous, obtenu ce qu'il souhaitait. Ce que je viens de vous lire est une traduction (car je ne sais pas l'arabe) dont je crains bien de ne pas avoir le seul exemplaire. Cependant je suis à vos ordres, et, si vous le voulez, je m'emploierai pour que les confidences de Ben-Afroun ne courent point tout Paris.

Thécla garda un moment le silence. Elle était pâle; elle subissait un genre de supplice qu'elle n'avait jamais prévu. Imaginez-vous don Juan devant une vision bien autrement terrible que celle de ses victimes, devant l'apparition vengeresse du ridicule lui montrant le seul Tartare où il eût craint de tomber! Toutefois elle ne s'avoua point vaincue : elle releva la tête qu'elle avait involontairement baissée.

— Faites ce que vous voudrez, dit-elle; quant à moi, je vais voyager. J'irai au loin, car je sens ce qu'exprimait dans sa jeunesse un grand homme de vôtre pays : « Cette vieille Europe m'ennuie. »

Olivier fut sur le point de s'écrier : « Je ne pense point pourtant que vous alliez en Afrique; » mais il se tut, et fit bien.

Ici s'arrête ce récit que ne recommencerait pas assurément celui qui l'a écrit dans une heure de fièvre. Thécla en effet a voyagé, Dieu sait où; elle est revenue, Dieu sait pourquoi. Ses traits n'ont point changé, et je crois que son âme est toujours la même. J'ai dit qu'Olivier avait été tué. Ben-Afroun commande les Beni-Hadidi et les Beni-Itoun. Il a une admirable maison d'hôtes. On mange chez lui un couscoussou renommé, qui est souvent accompagné de nombreuses bouteilles de vin de Champagne, car c'est de tous les chefs arabes celui qui comprend le mieux notre civilisation. Qu'importe ce qu'est devenu Mendoce? Ce n'était pas de lui qu'il s'agissait. Je dirai tout simplement qu'il a perdu son cœur depuis sept années, ce qui est un accident beaucoup plus fréquent, mais de résultats heureusement beaucoup moins graves dans la vie usuelle que la mésaventure du célèbre Pierre Schlemil. Quand on a perdu son ombre, on ne peut pas entrer dans une auberge sans étonner tout le monde; quand on a perdu son cœur, on peut, sans étonner personne, se présenter dans tous les salons.

PAUL DE MOLÈNES.

L'ÉPOPÉE

DES ANIMAUX

II.

CYCLE RELIGIEUX ET MORAL. [1]

I. — LES ANIMAUX RÉELS DANS LES RÉCITS LÉGENDAIRES.

L'épopée des animaux a, nous l'avons dit, son cycle religieux et son cycle profane. La partie religieuse du vaste poème dont nous recueillons les fragmens épars commence dans les solitudes pour s'achever dans les cathédrales. Les pères du désert adoucissent d'abord les animaux; les moines viennent ensuite, et cherchent dans la création un reflet du monde surnaturel où les transportent leurs visions. Enfin la littérature fait servir les légendes léguées par les pères et les moines à l'enseignement moral; les artistes chrétiens les traduisent et les fixent dans la pierre des églises. Le monument épique est alors complet. L'unité d'action ne manque pas aux légendes si variées dont nous voudrions marquer ici l'enchaînement. C'est la conversion de l'animal, observée à ses différens degrés, qu'on y retrouve partout comme sujet principal. L'animal traverse les phases mêmes qu'on peut remarquer dans l'histoire des populations soumises à l'influence du christianisme; il subit tour à tour cette influence et se révolte contre elle. Enfin il est dompté, transfiguré par la fantaisie chrétienne, et sert à notre enseignement. De là dans cette histoire religieuse des animaux trois parties qui marqueront les divisions mêmes de notre travail.

(1) Voyez la livraison du 1er décembre.

Les ermites et les moines des vieux âges chrétiens, en s'éloignant des hommes pour se rapprocher de Dieu, en s'isolant dans les sables de la Thébaïde ou les vieilles forêts de la Gaule, se trouvaient perdus, comme les hommes primitifs dans la jeunesse du monde, au milieu des hôtes de la solitude. La nature étalait sous leurs yeux ses beautés éternelles, et ils en subissaient l'impression profonde. Les chevreuils et les cerfs bondissaient autour d'eux, sous les ombrages des bois celtiques. Les rugissemens des lions se mêlaient dans les déserts aux accens de leurs prières, et les voix mystérieuses de la création semblaient s'unir à leur voix pour célébrer les louanges de son auteur. En portant pour la première fois la hache au sein des forêts inaccessibles, ils assuraient l'empire de l'homme dans des lieux où les bêtes fauves avaient jusqu'alors régné sans partage. Les races paisibles et douces vivaient sans crainte auprès d'eux, parce que l'église leur avait appris à respecter la vie de tous les êtres; seuls, parmi les populations barbares qui les entouraient, ils ne se livraient point au plaisir cruel de la destruction, et, par leur charité qui s'étendait jusqu'aux bêtes, ils semblaient réaliser une fois encore les miracles de l'âge d'or. L'imagination des peuples fut vivement frappée de leur vie solitaire et sereine, de leur douceur, de leurs conquêtes sur la nature encore sauvage; elle les investit d'une autorité souveraine sur les animaux au milieu desquels ils vivaient, en donnant en même temps à ces animaux le sentiment de la soumission pour leurs personnes et du respect pour leurs vertus.

Les légendes de l'église d'Orient constatent ce premier travail de l'imagination populaire. Dans ces légendes, où brille du plus vif éclat la poésie du génie grec, le lion, le corbeau, l'onagre, la hyène, le crocodile, retrouvent la douceur du paradis terrestre. Les solitaires leur parlent, et les animaux les comprennent; ils leur reprochent des actions blâmables, et les animaux se corrigent. Il semble que les révélations de la conscience aient touché jusqu'aux monstres des déserts et qu'ils aient appris à discerner le mal et le bien.

Un jour que saint Macaire d'Alexandrie était assis à l'entrée de sa cellule, et qu'il s'entretenait avec Dieu, une hyène vint frapper de la tête contre sa porte, en tenant dans sa gueule son petit qui était aveugle. Le saint, devinant le motif de cette visite, étendit les mains sur le jeune animal et lui rendit la vue. La mère, après avoir témoigné sa reconnaissance par les mouvemens les plus expressifs, allaita son faon et l'emporta dans le désert. Le lendemain, à la même heure, le saint entendit encore frapper à sa porte et de la même manière que la veille; c'était la hyène qui cette fois apportait une grande peau de brebis qu'elle déposa aux pieds du solitaire, en exprimant par son attitude qu'elle le priait d'accepter cette peau à

titre de présent. « Je refuse ton présent, lui dit le saint d'un ton sévère, parce qu'il est le produit du vol. Pour avoir cette peau, il a fallu que tu la dérobes, et tu dois savoir que je ne m'enrichis pas du bien d'autrui. » Alors la hyène, baissant la tête et pliant les genoux, s'humilia profondément, et, tout en continuant de présenter la peau, elle marquait par son air qu'elle était touchée de ces reproches, et qu'à l'avenir elle se souviendrait de cette admonition. « Je vois que tu me comprends, dit saint Macaire, et je consens à recevoir ce que tu m'offres, pourvu que tu me promettes de ne plus retomber dans la même faute. » A ces mots, la hyène fit signe de la tête pour exprimer qu'elle prenait l'engagement de ne plus voler et d'obéir aux ordres du saint. Elle tint en effet sa promesse; plus sage que ne le sont ordinairement les hommes, qui ne s'amendent que par impuissance de mal faire, elle dompta ses instincts, et depuis ce temps elle ne déroba jamais la brebis du pauvre.

Il en fut de même des ânes sauvages qui ravageaient le jardin de saint Antoine. Ce grand cénobite avait placé sa cellule dans une petite oasis auprès d'une fontaine, et les onagres qui venaient boire à cette source foulaient aux pieds les légumes qu'il cultivait pour se nourrir. Antoine, en les voyant un jour arriver par bandes, s'approcha d'eux et leur dit : « Pourquoi me faites-vous du mal, à moi, qui ne vous en ai jamais fait? Éloignez-vous et ne revenez plus. » Les onagres, qui l'avaient écouté attentivement, témoignèrent par leur attitude les regrets qu'ils avaient de lui avoir déplu, et, craignant de l'affliger, ils ne revinrent jamais, à dater de ce jour, boire à la fontaine.

Lorsque Orphée, dans la fable païenne, apprivoise les lions et les tigres aux accords de sa lyre, il ne s'adresse qu'à leurs sens, et la fascination est toute matérielle. Dans les légendes chrétiennes, au contraire, les solitaires et les saints les apprivoisent par le sentiment moral et l'ascendant de la douceur et de la vertu; ils leur enseignent qu'il ne faut jamais faire le mal, que quand par malheur on a commis quelque dommage, causé quelque tort aux autres, on doit toujours une réparation. Aussi l'on peut dire, sans exagérer, que chaque maxime de la morale religieuse est confirmée par un apologue légendaire. Évagre, au livre VI de son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le solitaire Zosimas, se rendant un jour à Césarée avec un âne qui portait son bagage, fit la rencontre d'un lion qui se jeta sur son âne et le traîna dans la forêt voisine. Le saint le suivit sans s'effrayer, et, quand il eut dévoré sa proie, il l'interpella en ces termes : « Comment veux-tu que je puisse continuer ma route? Je ne suis ni assez jeune ni assez fort pour porter mon bagage; il faut donc que tu t'en charges, et certes tu me dois bien ce dédommagement après m'avoir privé d'un serviteur fidèle qui m'accompagnait partout et allé-

geait mes fatigues. Crois-moi, renonce à tes instincts féroces, et viens avec moi jusqu'à la ville prochaine. » Le lion dressa la tête, ouvrit sa gueule souillée de sang, secoua sa crinière, fit résonner ses flancs sous le fouet terrible de sa queue, et, se traînant aux pieds de Zosimas comme un chien devant son maître, il lui montra qu'il était prêt à lui obéir. Le saint plaça ses bagages sur son dos, lui fit signe de le suivre, et arriva ainsi jusqu'aux portes de Césarée.

Les animaux n'attendaient pas toujours les remontrances des solitaires pour se montrer à leur égard complaisans et dociles. Vaincus comme les païens et les barbares par leur charité surhumaine, attendris par leur inaltérable douceur, ils se font les compagnons dévoués de leur solitude : ils les protégent, les nourrissent, les consolent dans leurs maladies, et leur rendent après leur mort les devoirs de la sépulture. Les corbeaux, qui nourrissaient le prophète Élie, apportent chaque jour à saint Paul pendant soixante ans le pain qui le fait vivre. Quand ce pieux ermite fut entré, suivant l'expression des hagiographes, dans la voie de la chair universelle, saint Antoine, son meilleur ami après Dieu, s'agenouilla près de son cadavre et versa des larmes plus amères que l'absinthe, parce qu'il n'avait point de bêche pour lui creuser une fosse. Deux lions qui passaient dans le désert virent cette grande douleur, et, s'approchant de lui aussi doucement que des colombes, ils se mirent à creuser la terre avec leurs ongles. Lorsque Antoine eut déposé le corps de son compagnon dans la fosse qu'ils venaient d'ouvrir, les lions rejetèrent doucement le sable sur le cadavre, et, leur besogne terminée, ils s'inclinèrent devant le saint pour lui demander sa bénédiction. Quand les chrétiens sont livrés en pâture aux bêtes du cirque, les lions se couchent à leurs pieds et les caressent, comme pour faire honte aux hommes de leur férocité. Clément d'Ancyre, Néophyte, Émilien, Sature, Perpétue, Félicité, voient expirer devant eux la cruauté des animaux les plus redoutables. « Ainsi, dit saint Eucher, les monstres des déserts et des forêts, qui devaient être les exécuteurs et les instrumens du supplice des chrétiens, devenaient par un prodige admirable les témoins de l'innocence des condamnés, et en portant respect à la piété de ces justes, ils prononçaient dans leur silence un arrêt contre l'impiété des méchans. »

Les vies des saints de l'église latine sont remplies de faits analogues; mais en général, dans l'Occident, l'intelligence des bêtes est beaucoup plus ouverte et leur intimité avec l'homme beaucoup plus grande. La plupart des personnages éminens en vertu ont chacun des animaux familiers qui les accompagnent comme des amis inséparables ou les servent comme des domestiques fidèles. Les hirondelles, qui cherchent pour abriter leur couvée le toit hospitalier

de ceux qui sont doux et paisibles, demandent, au retour de leurs longs voyages, le repos et la paix à la solitude des cloîtres, et vont annoncer aux anachorètes exilés dans les bois le retour du printemps. Un jour que saint Guthlac recevait la visite de son ami Wilfrid, deux hirondelles entrèrent dans sa cellule en faisant entendre des gazouillemens joyeux. Elles se posèrent sur ses épaules, sur sa tête, et le caressèrent doucement de leurs ailes noires. Wilfrid étonné dit à Guthlac : « O mon frère, comment avez-vous inspiré tant de confiance à ces filles ailées de la solitude? — Ne savez-vous pas, répondit Guthlac, que celui qui s'unit à Dieu dans la pureté de son cœur voit à son tour les êtres de la création s'unir à lui? Les oiseaux du ciel connaissent ceux qui ne se montrent pas dans la société des hommes. » Les hirondelles, à ces mots, agitèrent plus vivement leurs ailes, et poussèrent de petits cris si plaintifs et si doux, qu'on eût dit qu'elles voulaient parler et demander quelque chose. Le saint, qui comprenait leur langage, prit une corbeille de joncs et des brins de paille, posa la corbeille sur la terre, et aussitôt les oiseaux commencèrent à bâtir un nid qui fut bientôt achevé. Le saint le plaça sous son toit, et chaque année, le même jour, à la même heure, les hirondelles venaient lui demander une corbeille de joncs pour leur nid et un abri sous le chaume de sa cellule (1).

Tandis que les oiseaux se font les hôtes des ermites, les sangliers et les ours poursuivis par les chasseurs cherchent contre la fureur de l'homme un asile dans les lieux consacrés, et de la sorte se trouve exprimée par de poétiques légendes cette belle pensée du christianisme, que la demeure des saints est le refuge inviolable de la faiblesse contre la force. Pendant une chasse du roi Clotaire, un sanglier lancé par la meute et près d'être forcé vient se cacher dans la cellule d'un ermite; il se couche aux pieds du saint homme en élevant vers lui des yeux supplians. Touché de compassion en le voyant si doux, l'ermite étendit les mains en prononçant ces mots : « Prends courage. Tu as eu recours à ma charité, et tu ne mourras pas aujourd'hui. » Les chasseurs entrèrent bientôt : à la vue de cette bête fauve couchée tranquillement devant l'autel de la cellule, ils restèrent frappés d'admiration et allèrent chercher le roi Clotaire pour le faire jouir de ce spectacle merveilleux. Le roi, non moins surpris que ses compagnons, fit de grands présens à l'ermite et laissa le sanglier regagner paisiblement ses bois (2).

Non-seulement les saints et les moines apprivoisent, nourrissent et protégent les animaux, mais encore ils les guérissent de leurs mala-

(1) Apud Bolland., *Vita Sancti Guthlaci.*
(2) *Ibid., Vita Sancti Deicoli.*

dies et de leurs blessures, comme saint Blaise en leur imposant les mains, et ils les ressuscitent quelquefois. Ceux-ci, de leur côté, se montrent reconnaissans et rendent service pour service. De même que dans l'antiquité les piverts et les loups guidaient les colonies étrusques ou indiquaient aux fondateurs des villes l'emplacement qu'ils devaient choisir, de même les faucons, les aigles ou les colombes indiquent aux solitaires ou aux fondateurs des ordres religieux l'endroit que Dieu même a marqué pour leur cellule ou leur cloître. Saint Balderic, voulant se retirer dans la solitude, aperçut au-dessus de sa tête un faucon qui volait doucement et semblait l'inviter à le suivre. Il le suivit avec confiance, s'arrêta lorsqu'il le vit s'abattre, bâtit son ermitage à l'endroit même où il s'était posé, et donna à ce lieu solitaire, en mémoire de l'oiseau, un nom que les siècles ont respecté, celui de *Montfaucon*. Une colombe trace dans son vol circulaire le plan du monastère de Hautvillers. Enfin un cerf désigne au duc Anségise la place de l'abbaye de Fécamp en décrivant un grand cercle autour d'un arbre. Les animaux jouent un rôle analogue dans la découverte des reliques. C'est encore un cerf qui indique à Dagobert l'endroit où reposent les restes de saint Denis et qui révèle en Irlande le tombeau de saint Kellac.

Saint François d'Assise, qui appelait les poissons *mes frères* et les hirondelles *mes sœurs,* n'avait point, après la pratique des œuvres de la charité, d'occupation plus douce que de se trouver dans la compagnie des brebis, des oiseaux, des papillons, et de leur faire entendre de ferventes exhortations. « Ces créatures innocentes, disent les hagiographes, témoignaient par leurs mouvemens la joie qu'elles avaient de l'entendre, et après le sermon elles se servaient des industries que la nature leur avait données pour bénir et louer le Seigneur. » Saint Antoine de Padoue, prêchant à Rimini devant des hérétiques, s'aperçut qu'ils se bouchaient les oreilles pour ne point l'entendre. Il interrompit son discours et pria ses auditeurs de le suivre sur les bords de la mer, à l'embouchure de la rivière de Marecchia : « Poissons de la mer et des fleuves, dit-il en étendant la main sur les flots, sortez des profondeurs de l'abîme, paraissez sur la face des eaux pour écouter la parole de Dieu et confondre par votre attention la malice des impies. » Aussitôt on vit paraître, au-dessus des vagues qui venaient mourir doucement sur le rivage, une multitude innombrable de poissons qui se rangèrent en bel ordre, selon leurs espèces et leur grosseur, les petits en avant et les gros en dernière ligne. Le saint leur représenta les obligations qu'ils avaient à Dieu, dont la toute-puissance les avait tirés du néant : « Savez-vous, leur dit-il, poissons, mes frères, ce qu'il a fait pour vous en vous donnant pour demeure cette mer si tiède et si claire,

où les rayons du soleil vous éclairent comme dans un palais de cristal? C'est lui qui vous a revêtus d'écailles d'argent et qui veille sur vous lorsque dans vos jeux rapides vous les faites briller comme des perles à la surface des ondes. C'est lui qui vous a préservés du déluge quand les autres créatures étaient anéanties par sa justice et sa colère. Que de fois n'avez-vous point servi à manifester sa puissance! Poissons, mes frères, vous qui vous souvenez de ses bienfaits, bénissez-le suivant cette parole du prophète : Baleines et autres poissons, bénissez le Seigneur. » Les muets auditeurs du saint témoignèrent par leurs mouvemens que ce discours leur était agréable; ils baissèrent la tête pour exprimer qu'ils exécuteraient fidèlement ce qu'Antoine leur avait recommandé. « Ils ne voulurent point, dit le père Giry, se replonger dans l'eau qu'ils n'eussent reçu la bénédiction du saint. Alors cet admirable prédicateur, se tournant vers les hommes, leur fit un sanglant reproche de leur insensibilité, que cet exemple venait de confondre, et ils se convertirent. »

On voit dans d'autres légendes des oiseaux accompagner par leur chant les hymnes des saints. Une sauterelle, sur un ordre de saint François d'Assise, entonne un cantique aussi doux que celui de cet oiseau bleu qui répétait sur la terre les concerts qu'il avait entendus dans le ciel. Non contens d'associer leur voix aux hymnes des mystiques, les animaux pratiquent comme eux les œuvres de l'ascétisme le plus pur, et le jour du vendredi saint les oiseaux jeûnent jusqu'au lever des premières étoiles. Les bœufs et les chevaux s'agenouillent devant les reliques. Des abeilles, trouvant une hostie dans le jardin d'un monastère, lui rendent leurs hommages et la portent respectueusement dans leur ruche.

Il faudrait tout un volume, nous ne dirons pas pour analyser, mais seulement pour indiquer par leur titre les innombrables légendes où les animaux figurent comme acteurs à côté des moines et des saints. L'immense collection des Bollandistes en est remplie, et en passant du latin barbare des hagiographes aux vers plus barbares encore des trouvères, ces légendes gardent toujours la même invraisemblance, le même merveilleux et le même caractère d'allégorie morale. Nous citerons comme dernier exemple la naissance de sainte Anne dans le poème de *Genesis,* écrit au XIIIe siècle par le prêtre Hermann. C'est encore un gracieux symbole de cette charité merveilleuse que les légendaires et les poètes chrétiens prêtaient aux animaux pour corriger les hommes de leurs instincts cruels.

Suivant le prêtre Hermann, l'empereur Fanouel, qui possédait dans ses jardins *l'arbre de vie,* voulut un jour goûter les fruits de cet arbre. Il coupa l'un de ces fruits avec le couteau qu'il portait à sa ceinture, et il en essuya la lame sur sa cuisse. Au bout de quelques

mois, il s'aperçut que cette cuisse était enceinte du couteau avec lequel il avait coupé le fruit, et, dans le délai prescrit par les lois de la nature, il donna le jour à une petite fille charmante. Peu satisfait d'être *mère,* Fanouel ordonna à un chevalier de porter l'enfant dans un bois et de le *destrancher* d'un coup d'épée. Au moment même où le chevalier se disposait à exécuter cet ordre cruel, une colombe descendit du ciel et lui dit : « Frère, retiens ton bras et respecte cette enfant, car elle donnera le jour à la vierge au sein de laquelle s'incarnera le sauveur des hommes. » Émerveillé de ces paroles de la colombe, le chevalier remit son épée dans le fourreau, et, prenant l'enfant entre ses bras, il la déposa dans un nid de cygnes, ombragé de joncs et de roseaux. Un cerf qui errait dans les landes voisines prit l'innocente créature sous sa protection, et il la nourrit comme la biche qui, dans la légende de sainte Geneviève, sert de seconde mère au jeune prince de Brabant. Ce cerf portait sur ses ardillons des bouquets de fleurs, et aussitôt qu'il entendait l'enfant pleurer, il s'agenouillait près d'elle, baissait sa tête sur le nid, et la *repaissoit d'une flor* jusqu'à ce qu'elle se fût endormie. La jeune fille atteignit ainsi l'âge de dix ans sans sortir de son nid de cygnes et ne se nourrissant que de fleurs. Un jour que l'empereur Fanouel était en chasse, le cerf miraculeux passa devant lui, et il le blessa d'un coup de flèche. Le pauvre animal se réfugia en pleurant auprès du nid, et comme les chasseurs s'avançaient pour le tuer, l'enfant se dressa debout au milieu des touffes de joncs et leur ordonna de respecter celui qui avait protégé et nourri son enfance. « Qui donc êtes-vous, dit Fanouel étonné, vous qui habitez le nid des cygnes et vous nourrissez des fleurs qui poussent aux cornes des cerfs? — Je suis, répondit la jeune fille, celle que vous avez portée dans votre cuisse. Le chevalier à qui vous aviez donné l'ordre de me tuer m'a déposée dans ce lieu, et, moins cruels que vous, les hôtes de la solitude ont pris soin de ma faiblesse et de ma misère. » Fanouel, attendri jusqu'aux larmes, emmena sa fille dans son palais; il la maria à l'un des plus puissans chevaliers de son empire, après l'avoir fait baptiser sous le nom d'Anne, nom sous lequel elle donna le jour à la vierge Marie.

Les écrivains légendaires et les poètes, dans ces récits merveilleux, donnent, on le voit, une libre carrière à leur imagination. Ils s'inquiètent peu de la vraisemblance et des traditions orthodoxes, mais du moins ils restent toujours fidèles aux grandes traditions morales. L'apologue, tel que nous l'a légué l'antiquité, n'est souvent qu'une satire ingénieuse; la légende, telle que nous l'a léguée le moyen âge, est presque toujours le code d'une perfection idéale, et, n'en déplaise à notre civilisation tant vantée, à notre science et à

notre orgueil, ce qu'on peut encore aujourd'hui souhaiter de plus heureux, c'est que les hommes dans la vie sociale se conduisent comme les animaux dans les légendes dont nous venons de parler, car la poétique utopie de l'âge d'or serait réalisée. Le pauvre ne craindrait plus qu'on lui dérobât sa brebis; chacun, comme le lion de Zosimas, s'humilierait pour réparer ses torts. L'homme fatigué par le voyage de la vie, comme les hirondelles de saint Guthlac par leurs migrations lointaines, trouverait partout sur sa route l'abri du toit de chaume, et comme la jeune vierge au nid de cygnes, l'orphelin trouverait un père.

II. — LES ANIMAUX FABULEUX ET LES BÊTES DE L'ENFER.

Les êtres que nous avons vus jusqu'ici figurer dans les récits des hagiographes appartiennent tous au monde réel : ce sont des lions, des hyènes, des aigles, des corbeaux, des cerfs, des hirondelles, des chiens; seulement ils sont transfigurés par les écrivains qui les mettent en scène, et malgré la variété de leurs espèces et leurs instincts sauvages, ils représentent tous, en s'humiliant devant les hommes éminens en vertus, ce qu'on pourrait appeler les enfans régénérés d'un nouvel âge d'or; ils sont les amis des saints et les modèles des hommes. Il en est d'autres au contraire, qui, loin de s'adoucir, restent, comme Satan, endurcis dans le mal, et déclarent aux hommes et aux saints une guerre à outrance; ceux-là ne sont en général que des êtres de pure fantaisie, enfans des monstres païens défigurés par le moyen âge, et dont l'imagination des mystiques et des poètes peuple au gré de sa fantaisie la terre et l'enfer. Éclos du rêve et de la vision, ces êtres redoutables ne servent plus, comme la hyène de saint Macaire, les onagres de saint Antoine, les hirondelles de saint Gutlac, à instruire, à édifier les hommes, mais à les combattre, à les épouvanter dans ce monde et à les punir dans l'autre.

Au premier rang de ces bêtes terribles et fabuleuses apparaît le dragon, dont l'histoire forme dans la plupart des légendes un épisode inévitable, et qui représente, comme Satan, la cruauté, la haine de l'homme et l'endurcissement dans le mal. En reparaissant dans les traditions des temps chrétiens, les dragons conservent quelques-uns des attributs qui les distinguent dans les récits fabuleux de l'antiquité; ce sont des êtres d'une force prodigieuse, cruels, implacables, qui font le mal pour le seul plaisir de le commettre. La plupart du temps les écrivains les mentionnent sans les décrire; mais les vignettes des manuscrits, les sculptures des églises suppléent à leur silence, et dans les traditions religieuses les dragons se présentent presque toujours sous la forme du serpent combinée avec celle du

quadrupède et de l'oiseau. Leur corps est allongé comme celui des reptiles, couvert d'écailles et terminé par un dard ou une queue fourchue; deux pattes courtes et armées de griffes le supportent dans sa partie antérieure; deux ailes, disposées comme celles des chauves-souris et armées de griffes comme les pattes, sont placées derrière la tête à la hauteur des épaules. Cette tête, d'une grosseur démesurée, présente dans son ensemble le caractère de la férocité : elle est quelquefois garnie de cornes. La gueule, toujours béante, est armée de plusieurs rangées de dents, et lance des tourbillons de flamme et de fumée. Enfin l'imagination a réuni sur cette bête redoutable ce qu'elle a pu rêver de plus terrible, et le rôle qu'elle lui prête répond à cette physionomie menaçante. Le dragon habite ordinairement des cavernes inaccessibles, des forêts impénétrables; il rôde la nuit comme les loups pour surprendre et dévorer les troupeaux. Il ravage les moissons, empoisonne les fontaines, et se met en embuscade le long des chemins pour enlever les voyageurs et les emporter dans son repaire. Les hommes n'osent point le combattre, et la gloire de le vaincre est exclusivement réservée aux personnages éminens en vertu. Placés en présence de ce monstre, les saints perdent leur mansuétude; ils ne cherchent point à l'apprivoiser; ils le tuent, parce qu'en effet le dragon est l'incarnation vivante du génie du mal, et que rien ne peut toucher cette nature endurcie, image du pécheur rebelle à la grâce, emblème du paganisme ou emblème de Satan. A part saint George, qui employa contre le dragon de Beyrouth les armes des chevaliers, la lance, le bouclier et l'épée, les saints ne se servent d'ordinaire contre ces monstres que des armes spirituelles, et leur victoire n'en est pas moins assurée.

Quelques écrivains modernes, égarés par un faux système d'interprétation, ont cru voir dans cette bête fabuleuse l'image du débordement des rivières que l'intercession des prières de l'église faisait rentrer dans leur lit; mais il était beaucoup plus simple de s'en rapporter aux explications de la légende elle-même, sans obscurcir, par une science prétentieuse, la transparence de l'allégorie. En donnant le dragon pour étendard aux musulmans regardés comme les adorateurs du diable, en le plaçant à côté des hérétiques ou sous les pieds des apôtres qui ont renversé les autels des faux dieux, le moyen âge exprime clairement cette pensée, qu'il est pour lui l'image de l'idolâtrie; il sait que dans l'antiquité le dragon a prêté ses formes fantastiques aux idoles, que les hommes abusés par Satan l'adoraient à Babylone, à Mélite, en Phrygie, en Béotie et dans l'antre de Trophonius; et quand dans la Gaule on le fait vivre au bord des fontaines et dans les forêts, on se souvient évidemment des superstitions qui divinisaient les sources et les bois. Aussi trouve-t-on particulièrement les dragons

mentionnés dans les vies des saints qui les premiers ont apporté aux diverses peuplades encore païennes les lumières de l'Évangile. L'apôtre, en convertissant les hommes, commence presque toujours par les débarrasser d'un monstre qui ravageait leur pays. Lorsque saint Venne se présenta à Verdun, les magistrats et le peuple vinrent le prier de faire périr un reptile ailé qui vivait dans le creux d'un rocher à la porte de leur ville et répandait dans l'air une telle infection, que les animaux et les hommes qui passaient auprès de son repaire tombaient morts sur la place. Le saint ordonna un jeûne public pendant trois jours; le quatrième, il rassembla le peuple et le clergé, et se rendit, revêtu de ses habits pontificaux, dans la caverne habitée par le reptile (1); il y entra seul, et, passant son étole au cou du serpent, il l'étrangla à la vue du peuple sans éprouver le moindre mal du poison qui se répandit autour de lui. Cette légende se reproduit à peu près dans les mêmes termes sur tous les points de l'Europe. On voit partout le redoutable animal expirant sous l'imposition des mains et le bâton pastoral, ou traîné hors de la caverne par l'étole de l'évêque, et même par un simple ruban. Saint Pol de Léon dans l'île de Batz, saint Patrice en Irlande, saint Marcel à Paris, saint Amand à Maëstricht, saint Clément à Metz, remportent, comme saint Venne, d'éclatantes victoires sur des monstres dont le nom est resté souvent aussi populaire que celui des saints. A Rouen, c'est la *gargouille,* vaincue par saint Romain (2); à Metz, la *graouilly;* à Tarascon, la *tarasque,* que sainte Marthe étrangla avec sa jarretière; à Poitiers, c'est *la bonne sainte Vermine* ou *la grande gueule* (3); à Provins, la *lézarde.* Ce qui n'était à l'origine qu'une allégorie prit avec le temps le caractère de la réalité. Les villes du moyen âge célébrèrent, comme des fêtes solennelles, les jours anniversaires de la victoire des saints, et de même que dans les ovations romaines on traînait les vaincus après le char des triomphateurs, de même dans les processions commémoratives on porta les images de la gargouille, de la tarasque et de la lézarde à côté des reliques et des images des apôtres qui les avaient terrassées. L'art dramatique comme la liturgie s'empara de ces traditions merveilleuses. Après avoir symbolisé le paganisme dans la légende, le dragon, sur la scène barbare où se jouaient les mystères, symbolisa le royaume de Satan. L'enfer, dans les décorations scéniques du moyen âge, fut souvent représenté par

(1) *Histoire de Verdun,* 1745, in-4°, p. 61.

(2) Voir Floquet, *Du Privilége de la fierte de saint Romain.*

(3) *Du dragon de Metz,* par Alex. Le Noir. *Mém.* de l'acad. celtique, II. 1 à 20. — Salverte, *du Dragon et des Serpens monstrueux, Rev. Encyclop.*, 1826, mai et juin. — Bottin, *traditions des dragons volans, Arch. du nord de la France,* I, 97. — Ladoucette, *Du Graouilly de Metz,* etc.

une tête de dragon, dont la gueule béante, hérissée de crocs terribles, était peinte en rouge pour figurer le feu vengeur. C'était par cette gueule, au-dessus de laquelle brillaient de gros yeux éclairés par des lanternes, qu'on voyait sortir les diables; c'était par là que ces diables précipitaient à coups de fourches les damnés dans la vallée de douleur; enfin c'était par là que le Christ ressuscité appelait et tirait du fond des limbes les justes, qui, soumis à une expiation passagère, attendaient sa venue pour monter au ciel.

Comme ces vastes poèmes dramatiques du moyen âge, qui, embrassant la création tout entière, commençaient dans le ciel et finissaient dans l'enfer, les légendes ne s'arrêtaient pas aux limites étroites du monde et de la vie. Après avoir raconté les victoires remportées par les saints sur le monstre de l'idolâtrie, elles nous transportent tout à coup dans les sombres régions de la mort, et par une évocation nouvelle, elles nous montrent les animaux, nés de la terreur et du rêve, devenus dans le monde invisible les bourreaux des méchans.

C'était au moyen âge une croyance universelle que de la décomposition du corps des réprouvés s'engendraient non pas seulement des vers, mais une foule de bêtes malfaisantes, des scorpions, des crapauds, des serpens, qui vivaient dans les cercueils pour ronger les cadavres; ces cadavres conservaient la faculté de sentir et de souffrir, et ils renaissaient sans cesse sous les morsures éternelles qui les déchiraient, comme le foie de Prométhée sous le bec du vautour. Les damnés subissaient ainsi, dans leur âme et dans leur corps, un double supplice. On disait que Charles Martel, malgré le service qu'il avait rendu à la chrétienté en arrêtant les invasions des Sarrasins, n'avait pu échapper à la colère céleste à cause de ses impiétés et du tort qu'il avait fait aux églises, et qu'il était rongé au fond de son tombeau par un serpent monstrueux. Au XIIIe siècle, on racontait aussi, comme un exemple terrible des peines qui attendaient après la mort les blasphémateurs et les menteurs, qu'un bourgeois, Raoul de Crespi, ayant fait déterrer son père, vit avec terreur un reptile qui lui mangeait la langue. Tandis que l'âme des hommes vertueux quittait leur corps sous la forme d'une colombe blanche, l'âme des méchans, au contraire, se montrait sous la figure d'un animal hideux qu'on retrouvait souvent après de longs siècles au fond de leur tombe, repu et engraissé de leurs débris.

Interprète fidèle des croyances de son temps, Dante s'empara de ces traditions vengeresses, et mêlant dans sa poésie splendide, comme elles étaient mêlées dans la science du moyen âge, les fables antiques et les légendes populaires, il peupla la vallée de douleur des monstres du Tartare païen et des monstres des *Bestiaires*. Cerbère,

les minotaures, les centaures, les harpies, les *chelydres*, les *amphisbènes*, deviennent les auxiliaires des démons. Les reptiles surtout jouent un rôle effrayant au milieu de ces monstres. Dante nous montre les damnés les mains liées avec des serpens, qui, pour mieux les assujettir, enfoncent leurs queues et leurs têtes dans les flancs des coupables, et semblent ne plus former qu'un corps avec eux. Une couleuvre à six pieds s'élance sur un réprouvé, lui troue la poitrine avec ses pieds du milieu, saisit ses bras avec les pieds de devant et lui perce les flancs de sa queue, qu'elle ramène en replis serrés autour de ses reins. Les substances des deux êtres s'incorporent, mêlent leurs couleurs et se fondent l'une dans l'autre, comme si elles avaient été formées toutes deux d'une cire brûlante.

Ce n'est pas seulement l'œil de la vision qui révèle à Dante ces terribles merveilles; c'est la tradition tout entière et pour ainsi dire la voix de l'humanité. Le poète n'invente pas; il se souvient, il écoute et il chante. Le moine, le bourgeois, le tailleur d'images, connaissent, comme l'immortel proscrit de Florence, les hôtes redoutables de la vallée de douleur. Ils savent aussi, comme lui, sous quelle forme Satan trône dans l'abîme, sous quelle forme il apparaît sur la terre pour y tenter la faiblesse des hommes, saisir les âmes coupables ou présider les mystères du sabbat. Protée insaisissable, cet ange déchu parcourt l'échelle entière des êtres. C'est un lion, un céraste, un dragon, un hippocentaure, un crapaud couvert de plumes, un corbeau avec un bec d'oie, un bouc fétide; mais un arrêt terrible le condamne à reprendre toujours la forme sous laquelle il a séduit le genre humain. Écoutons Milton, qui chanta son supplice comme Dante a chanté celui des damnés. « Satan sent son visage s'effiler et s'amaigrir; ses bras se collent à ses côtés; ses jambes s'entortillent l'une dans l'autre jusqu'à ce que, privé de ses pieds, il tombe serpent monstrueux sur son ventre rampant. Il résiste, mais en vain; un plus grand pouvoir le domine; il est puni, selon son arrêt, sous la figure dans laquelle il avait péché. Il veut parler, mais, avec une langue fourchue, à des langues fourchues il rend sifflement pour sifflement, car tous les démons étaient pareillement transformés en serpens, comme complices de sa débauche audacieuse. Terrible fut le bruit du sifflement dans la salle remplie d'une épaisse fourmilière de monstres compliqués de têtes et de queues. »

Ainsi la légende parcourt la création tout entière. Elle nous conduit des déserts de la Thébaïde aux dernières profondeurs de l'abîme infernal, et dans cette longue épopée, elle suit toujours avec la même persistance la même pensée morale. Après nous avoir instruits par l'exemple des animaux, elle nous punit par eux, et l'enseignement, au milieu de ces rêves, jaillit toujours par quelque source inattendue.

III. — LES ANIMAUX DANS LES ALLÉGORIES MYSTIQUES ET MORALES.

Dans les récits des écrivains hagiographiques et des poètes, nous venons de le voir, les animaux réels ou fabuleux sont mis en scène et agissent comme des personnages dans un drame; mais, si important que soit leur rôle, ils n'y paraissent jamais que d'une manière épisodique. Nous allons maintenant, dans un genre de composition tout différent par la forme, mais au fond très identique par la pensée, les retrouver décrits et pour ainsi dire analysés et expliqués, pour adopter les termes consacrés par les théologiens au point de vue *historique, allégorique, tropologique* et *anagogique*.

Cette explication, nous devons en convenir tout d'abord, ressemble singulièrement à une énigme; mais c'est ainsi que le moyen âge expliquait toute chose, car il considérait le monde comme un vaste symbole, et au lieu de s'en tenir aux réalités apparentes, il cherchait sans cesse à s'élever, par la méditation, de la lettre à l'esprit, du fait à la signification, de l'objet matériel à l'enseignement moral. De là cette forme étrange, cet ascétisme ténébreux des singuliers traités de zoologie que le moyen âge nous a légués sous le nom de *Bestiaires*, œuvres bizarres, où les animaux sont tout à la fois décrits et défigurés avec la plus scrupuleuse attention, et dans lesquelles se confondent les fables les plus absurdes avec les préceptes les plus sages, les traits satiriques les plus vifs et les plus ferventes aspirations du mysticisme. C'est à cet ordre de productions qu'appartiennent le commentaire sur le *Physiologus*, attribué à saint Épiphane, le poème de saint Avit sur *la création*, poème composé dans les dernières années du ve siècle, le poème latin sur les animaux publié sous le nom d'Hildebert, évêque du Mans, et les *Institutions monastiques sur les bêtes* (*Institutiones monasticæ de bestiis*), de Hugues de Saint-Victor. Composés par des théologiens ou des moines, les ouvrages dont nous venons de parler s'adressaient exclusivement à ceux qui se livraient à l'étude de l'exégèse religieuse, à ceux qui, suivant les paroles des livres saints, s'absorbaient dans la contemplation des êtres et de la nature pour découvrir Dieu dans ses œuvres et chercher dans ce miracle permanent du monde de grands exemples et de salutaires leçons.

Longtemps renfermés dans les cloîtres, les traités de zoologie morale et religieuse se popularisèrent au moment même où la littérature commençait à se séculariser par l'usage de la langue vulgaire. Les XIIe et XIIIe siècles nous ont légué quatre *Bestiaires* qui ont pour auteurs Pierre le Picard, le trouvère Philippe de Than, le clerc Guillaume, et Richard de Fournival, fils du médecin de Philippe-Auguste

et chancelier de l'église d'Amiens vers 1260. Pierre le Picard et Richard de Fournival ont écrit en prose, les deux autres en vers de huit syllabes, et pour tout ce qui se rattache à la zoologie proprement dite, ils n'ont fait que recueillir les traditions qui avaient cours de leur temps ou traduire en langue vulgaire le commentaire de saint Épiphane, le poème de saint Avit, l'encyclopédie d'Isidore de Séville ou les autres ouvrages du même genre. Pour eux, la science n'est qu'un accessoire, et, comme saint Augustin, ils ne considèrent point la réalité, mais la signification des faits. Dans les *Bestiaires* en langue vulgaire, ainsi que dans les poèmes et les traités latins, on voit toujours, au ve comme au xiiie siècle, figurer les mêmes animaux, réels ou fabuleux, tels que le lion, l'*aptalos*, la serre, la calandre, le pélican, le hibou, le phénix, le dragon, l'aigle, etc. Chaque bête a un chapitre à part, et ce chapitre lui-même se divise en deux parties distinctes, l'une descriptive, l'autre allégorique et interprétative.

Laissant de côté tout amour-propre littéraire, le trouvère Guillaume, au début de son poème, informe les lecteurs qu'il a tiré du latin le sujet de son livre. « Je vais parler, dit-il, des bêtes, non pas de toutes, mais de plusieurs. Je donnerai de belles moralités, je citerai de bons passages tirés des livres saints, j'enseignerai à chacun la voie qu'il doit suivre pour arriver jusqu'à Dieu, et par mes exemples j'instruirai les hommes qui *errent follement*; or écoutez ce que va vous dire le clerc Guillaume, né dans la Normandie. » Comme la plupart des moralistes, des théologiens ou des poètes de son temps, le clerc normand est loin d'être optimiste ; il sait comme eux tout ce qu'il y a d'égoïsme et de dureté dans le cœur humain ; il sait ce qu'il en coûte, même aux plus vertueux, de luttes et d'efforts pour faire un peu de bien, et il n'épargne à ses lecteurs ni les conseils ni les reproches. « O vous, dit-il, hommes et femmes que l'église a unis par les liens éternels du mariage, vous qui avez juré d'être fidèles, et qui tenez si mal vos sermens, instruisez-vous par l'exemple de la tourterelle. Dans les bois épais qu'elle habite, elle aime sans partage et veut être aimée de même. Lorsqu'elle perd sa compagne, il n'est point de saison, point de moment où elle ne gémisse. Elle ne se pose ni sur le gazon ni sous la feuillée, mais elle attend toujours celle qu'elle a perdue, et ne forme jamais de nouveaux liens. Elle n'oublie point son premier ami, et s'il meurt, le reste de la terre lui devient indifférent. O vous qui vivez dans le tourbillon de ce monde, apprenez de cet oiseau l'inviolable fidélité des regrets, et ne faites point comme ces maris qui, en revenant de l'enterrement de leurs femmes, s'occupent dès le soir même de les remplacer (1). »

(1) *Le Bestiaire divin*, c. XXXI.

Cette leçon que la tourterelle donne aux époux, la huppe la donne aux enfans, et mieux que l'homme elle accomplit un des plus beaux préceptes de la loi divine : *Père et mère honoreras*. Lorsque ses parens ne peuvent plus ni voir ni voler, et que, glacés par la vieillesse, ils restent immobiles dans leur nid, la huppe prend soin de les nourrir; elle les débarrasse de leurs vieilles plumes, les réchauffe doucement sous ses ailes, leur apporte une nourriture abondante, et leur dit avec tendresse : « Cher père et chère mère, autrefois vous avez pris soin de nous; aujourd'hui que vous ne pouvez vous suffire, ne vous inquiétez pas, nous vous rendrons service pour service. — Seigneur, ajoute le trouvère, vous nous donnez par ces miracles de la nature un grand enseignement; mais hélas! l'homme est si pervers, qu'il ne profite pas de cette leçon de l'oiseau, et cependant l'homme se vante de son intelligence (1). »

La salamandre, qui ne craint point l'ardeur des brasiers les plus ardens, et qui passe dans les flammes sans en être brûlée, nous enseigne à éteindre le feu de la luxure. L'autruche, qui oublie ses œufs dans le sable pour contempler son étoile, nous apprend à tourner vers le ciel toutes nos pensées. Quand les fourmis vont trottant dans les champs pour amasser leurs provisions, elles distinguent avec un instinct merveilleux l'orge, le seigle, l'avoine et le froment, et c'est toujours le froment qu'elles emportent; puis, avant de l'entasser dans leurs greniers, elles ont soin d'en fendre les grains, d'en enlever toutes les parties gâtées, et par cette sage conduite elles nous montrent que l'homme doit toujours s'appliquer à séparer l'ivraie du bon grain, c'est-à-dire à discerner le mal et le bien, et à retrancher de son âme toutes les parties gâtées, c'est-à-dire les vices qui la corrompent et la perdent pour l'éternité. — Plus rusé que la fourmi, le hérisson, lorsqu'il va chercher sa nourriture dans les vignes, remarque celles qui portent les plus beaux raisins, et il fait si bien, qu'il monte sur les ceps pour faire tomber les grains les plus mûrs. Il descend ensuite avec précaution, se roule par terre, pique les raisins avec ses dards, ses *brochettes*, dit Guillaume, et quand il s'en est chargé au point de ressembler à une grappe énorme, il retourne tout joyeux dans son trou et se repaît à loisir. Ce hérisson maraudeur est l'image du diable, qui vendange dans les âmes lorsque les hommes ne font pas bonne garde autour de leur vigne spirituelle (2).

Les sirènes, qui sont tout à la fois femmes, oiseaux et poissons, chantent si doucement, que les matelots s'endorment à leurs chansons, et lorsqu'ils sont bien endormis, les sirènes montent sur leur bateau

(1) *Le Bestiaire divin*, c. x, *De la Hupe*.
(2) *Ibid.*, c. xvi, *de Hériçon*.

et les tuent. Les hommes qui passent dans ce monde sont abusés de même par des illusions perfides, par la gloire, par le plaisir, le bien-être, la gourmandise. Ils s'endorment dans ces fausses délices, et le diable les tue. Les matelots prudens, quand ils entendent chanter sur les flots les femmes oiseaux et poissons, bouchent leurs oreilles et passent au milieu d'elles sans danger. Ainsi doit faire le sage; car pour échapper aux séductions du vice, il faut fermer ses yeux pour ne point le voir, et *estoupper* ses oreilles pour ne point l'entendre.

L'enseignement moral et religieux dans les *Bestiaires* n'est point toujours aussi formel, aussi direct. Il est quelquefois remplacé par une allégorie mystique. Le lion qui efface avec sa queue la trace de ses pas, qui vient au monde les yeux ouverts et qui ressuscite ses petits, c'est le Christ, qui déroba au démon sa venue dans ce monde et fut ressuscité par son père après être resté trois jours dans le tombeau. Le hibou représente les Juifs, parce qu'il vit comme eux dans les ténèbres. Le singe et le renard sont les emblèmes du diable, comme la colombe, d'après Hugues de Saint-Victor, est tout à la fois l'emblème des fidèles, des prédicateurs et des prélats vertueux. — « Trois colombes, dit ce grand écrivain mystique, sont mentionnées dans les saintes Écritures, celle de Noé, c'est-à-dire le repos; celle de David, c'est-à-dire la force; celle du Christ, c'est-à-dire le salut. La colombe, c'est l'église; son bec, divisé en deux parties, sépare dans la prédication les grains d'orge et les grains de froment, c'est-à-dire les préceptes de l'ancienne loi et ceux de la loi nouvelle. De l'œil droit elle se contemple elle-même, de l'œil gauche elle contemple Dieu, en même temps qu'elle saisit de chacun de ces organes le sens moral et le sens mystique caché dans les Écritures. L'amour du prochain et l'amour de Dieu sont exprimés par ses deux ailes : elle étend vers les hommes l'aile de la charité et vers le ciel l'aile de la contemplation. Les vives couleurs qui nuancent son plumage sont l'image du prédicateur. La longueur de ses ailes, c'est la parole divine; le son de l'argent, la douceur de cette parole; les plumes blanches expriment la pureté de la doctrine; les plumes couleur d'or, l'innocence du cœur, et la pâleur de l'or, la mortification des sens. » Rien n'échappe, on le voit, à la mystique imagination des écrivains qui nous occupent. Hugues de Saint-Victor décrit les animaux qui servent de texte à ses allégories avec la même minutie de détails que les naturalistes modernes. Emporté par le rêve de l'extase, il franchit tous les degrés de l'échelle mystique, et la création tout entière est un miroir où le Tout-Puissant reflète son image. L'allégorie cependant ne se maintient pas toujours à cette hauteur, et maître Richard de Fournival nous ramène brusquement sur la terre.

Malgré sa qualité de chancelier de l'église d'Amiens, maître Ri-

chard, on peut le croire en lisant ses œuvres, n'avait point *estouppé* ses oreilles en entendant le chant des sirènes. Comme les troubadours et les chevaliers, il s'était engagé dans le servage d'amour; mais au lieu de rimer des tensons pour attendrir la dame de ses pensées, il composa un *Bestiaire* en lui proposant, comme toujours, les animaux pour modèles. Cependant Richard sait que les filles d'Ève sont nées, comme leur mère, pour la perte du genre humain; il sait qu'elles sont perfides, cruelles, qu'elles se réjouissent des souffrances qu'elles ont causées; il ne leur épargne pas les invectives, et certes si l'amour est éternel, il n'en est pas de même de son vocabulaire. Depuis trois siècles environ, dans la littérature classique on compare invariablement la femme à une fleur, à une perle, à un astre; Richard de Fournival la compare à un crocodile, à un corbeau, à un loup. Encore donne-t-il la préférence au crocodile, car ce monstre sensible, comme nous l'avons vu, mange l'homme en le pleurant et se repent toute sa vie de l'avoir mangé, tandis que la femme ne fait que rire de ceux dont elle dévore le cœur et s'en tient rarement à une première victime. « Ne vous émerveillez pas, dit maître Richard, si je compare la femme à un corbeau, car la similitude est frappante. Que fait le corbeau quand il s'abat sur un cadavre? Il commence par lui ronger les yeux et lui ronge ensuite la cervelle. La femme ne prend-elle pas de même à ses amans la cervelle et les yeux? » Dans la seconde partie du livre de maître Richard, intitulée *Response du Bestiaire*, la donnée change complétement. Chaque comparaison est prise dans un sens contraire à celui que l'auteur lui avait donné d'abord, et il en résulte que l'exemple des bêtes, bien loin d'inviter les femmes à se laisser attendrir, doit au contraire les fortifier dans leur résistance et leur vertu.

Ainsi dans les légendes pieuses, dans la poésie et les traités zoologiques dont nous venons de parler, les animaux se montrent toujours comme nos maîtres en fait de moralité et de bons sentimens, et le moyen âge, dans son ignorance et sa crédulité, poursuit et atteint souvent un but plus élevé que celui de la science. En montrant comme fin suprême de l'existence de tous les êtres la pratique des lois éternelles de la justice, de la modération, de la charité, il fait de la création tout entière une école de sagesse, et des mystérieuses harmonies du monde matériel l'exégèse vivante des vérités divines proclamées dans l'Évangile. Nous allons voir enfin ces données supérieures recevoir dans les monumens de l'architecture une consécration nouvelle, et le portail des églises se dérouler comme le commentaire illustré du *Physiologus* et des *Bestiaires*, comme l'exégèse monumentale de l'enseignement écrit; car, ainsi que l'a dit l'auteur des *Institutions monastiques sur les Bêtes*, « la peinture et la

sculpture enseignent à la foule ce que les lettres enseignent aux savans, et l'ignorant se plaît à la simplicité des tableaux comme le sage aux mystères des livres. »

IV. — LES ANIMAUX DANS L'ART CHRÉTIEN.

Ainsi que la littérature et la science, l'architecture et les arts qui servent à la décorer s'inspirent d'une double tradition : l'une qui prend sa source dans le paganisme, se traduit par une imitation servile et irraisonnée de l'antiquité, et concourt uniquement à l'ornementation matérielle; l'autre, spiritualiste et symbolique, qui s'inspire, comme les *Bestiaires*, de la Bible et des pères, et suit pas à pas le développement de la civilisation religieuse. Cette dernière se révèle pour la première fois dans les catacombes et sur les tombeaux des apôtres et des martyrs de la foi nouvelle. Là tout est simple, expressif, rationnel, et il est hors de doute que dans cette première période l'enseignement symbolique était parfaitement compris et tout à fait populaire. Malheureusement, du VII[e] au XI[e] siècle, l'art se dégrade en même temps que l'enseignement religieux se voile et s'obscurcit. Les artistes copient au hasard tous les modèles qu'ils rencontrent, excepté toutefois ceux que leur offre la nature, et en ce point ils procèdent exactement comme l'auteur du *Physiologus*, Guillaume le Normand, ou maître Richard de Fournival. Ils ont des cartons qui les dispensent d'inventer, de réfléchir, comme plus tard les prédicateurs auront des *sommes* où ils puiseront leur éloquence toute faite. Dans cette barbarie, la tradition symbolique s'efface; mais après l'an 1000, après cette année fatale, redoutée longtemps comme le terme de la vie de l'humanité, le monde entier, suivant l'expression du chroniqueur Raoul Glaber, secoua les haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche des églises. Les lettres se ranimèrent comme les arts, et bientôt l'architecture, expression fidèle de la pensée des mystiques, offrit sous une forme sensible un enseignement théologique et moral, complet et profond. La chute et la rédemption, le travail de l'homme sur la terre, la résurrection, le jugement dernier et le monde en adoration devant Dieu, telles sont, à l'apogée de l'art architectural du moyen âge, les idées génératrices des monumens figurés. La porte de l'église métropolitaine de Paris dite porte du Zodiaque en offre un exemple d'autant plus curieux que la pensée chrétienne s'y combine avec un symbole antique. Dieu, sous la figure de Jupiter, *le père des choses*, est représenté comme le centre universel, l'alpha et l'oméga, entre le char du soleil, le char de la lune, la terre, la mer et les douze signes du zodiaque. Le triomphe de la Vierge offre dans la même cathédrale une représentation analogue.

Marie, la mère immaculée, l'arche d'alliance, écrase la tête du serpent, et le monde, exprimé à la manière antique par les figures de la terre et de la mer, assiste au spectacle de cette grande et sainte victoire. La terre, sous les traits d'une jeune femme, porte des vases d'où sortent des plantes et allaite une jeune fille à genoux. La mer, figurée également par une femme, est à cheval sur un poisson; elle tient d'une main un navire, de l'autre un vase qui laisse échapper de l'eau. L'art dans ces emblèmes ne fait que traduire sur la pierre l'hymne magnifique : *Cœli enarrant gloriam Dei;* il reproduit, comme les auteurs de l'*Hexæmeron*, l'œuvre des six jours, pour glorifier le Créateur par le spectacle de la création, et s'inspirant tout à la fois de la Bible, des pères, des encyclopédies théologiques, des *Bestiaires*, il évoque, pour en faire une décoration et un enseignement, tous les êtres du monde visible et invisible tels qu'il les connaît par la science ou par la foi. La basilique chrétienne au XIIIe siècle est tout à la fois une chronique sacrée, un cantique d'actions de grâces et une encyclopédie; mais déjà, dans le siècle suivant, le mysticisme a replié ses ailes : l'idée symbolique se perd. Ce n'est plus dans les livres saints, mais dans les romans et les fabliaux, que les artistes vont puiser leurs inspirations. Les données profanes se multiplient dans le siècle suivant, et bientôt, sous la double pression de la renaissance classique et du prosaïsme sceptique de la réforme, tout se réduit à une simple ornementation.

Les nombreux travaux dont l'archéologie religieuse a été l'objet dans ces dernières années, l'étude comparée des monumens et des textes, ne laissent aujourd'hui aucun doute sur l'intention des artistes qui décorèrent nos basiliques et sur le sens d'un grand nombre d'emblèmes. Ces artistes n'inventaient pas; ils ne faisaient que transporter sur la pierre ce qu'ils avaient lu dans les livres, ce que la tradition universelle leur avait appris. Faute de connaissances suffisantes, l'école philosophique s'est scandalisée bien à tort de ce qu'elle appelait les sculptures barbares des monumens gothiques, et les réformés du XVIe siècle montrèrent également leur ignorance en demandant qu'on fît disparaître de tous les lieux où elles se trouvaient *les images des bêtes brutes faites par le caprice des peintres* (1). L'art en ce point était complétement indépendant du dogme; il ne demandait pas, comme le prétendaient à tort les protestans, un « culte de latrie » pour ses images. Pour lui, les représentations figurées étaient un enseignement qui, tout bizarre qu'il fût parfois, n'en exerça pas moins une influence utile. Les fidèles en effet retrouvaient sur le portail des églises, comme dans les drames sacrés connus sous le

(1) *Mémoires de Condé*, 1743, in-4°, t. III, p. 101.

nom de *mystères*, le tableau des grandes scènes historiques de leurs croyances; ils y retrouvaient, exprimés par des images sensibles, le monde du passé et le monde de l'avenir, la chute et la rédemption, et les monumens comme la nature elle-même n'étaient à leurs yeux qu'un *microcosme*, un abrégé de l'univers où se reflétaient la justice, la puissance et la bonté divines.

Les animaux devaient naturellement tenir une grande place dans des représentations où figurait la création tout entière; aussi les voyons-nous former une partie importante de la symbolique monumentale, et comme tout se touche et s'enchaîne dans le moyen âge avec une logique singulière, malgré les apparences extérieures du désordre et du chaos, ils reparaissent sur les monumens avec les mêmes caractères, les mêmes attributs que dans les légendes, les encyclopédies, les poèmes et les *Bestiaires*, — non pas comme une conception incohérente de la fantaisie individuelle, mais comme l'expression réfléchie de la tradition générale.

Placée sur la limite indécise encore du paganisme et de la foi nouvelle, la zoologie symbolique des catacombes adopte la plupart des représentations matérielles de l'antiquité : l'agneau, le paon, le coq, l'aigle, le phénix, le cerf, le cheval, le dauphin, le scarabée, reparaissent avec la même physionomie que dans les monumens du polythéisme; mais leur signification est complétement changée, et ils parlent pour ainsi dire une langue nouvelle. La régénération du monde, l'immortalité de l'âme, le triomphe des justes, la gloire des martyrs, la paix, la charité, l'enivrement de l'amour divin, telles sont, dans cet âge d'or du christianisme, les idées génératrices de l'art symbolique. Toutes ces images sont douces et consolantes. L'église, jeune et souriante, ne parle que des joies du ciel, et les animaux inoffensifs sont les seuls qu'elle offre aux yeux des fidèles, comme plus tard elle leur montrera l'enfer et le dragon, pour réveiller par la terreur les croyances attiédies.

Tout en prenant encore pour point de départ quelques-unes des données de la science antique, l'art s'inspire en même temps des livres saints et de l'exégèse des pères, et fait servir les attributs traditionnels à l'enseignement nouveau. Ainsi le cerf, qui d'après les écrivains païens se rajeunit en mangeant des serpens, devient l'emblème du Christ, qui régénère le monde en écrasant le tentateur. Le phénix qui se brûle, pour renaître, sur son bûcher parfumé, c'est l'âme qui, dégagée par la mort des liens de la chair, s'élève vers le Créateur, éblouissante comme l'oiseau merveilleux et tout embaumée du parfum de ses bonnes œuvres. La colombe, spiritualisée, n'est plus l'oiseau sensuel qui traînait le char de Vénus. Altérée, comme les chrétiens, de ce breuvage divin que le Sauveur a versé

aux hommes, elle est représentée sur les sarcophages des catacombes becquetant des raisins ou buvant dans une coupe. Quelquefois aussi elle paraît les ailes étendues et portant dans son bec le rameau d'olivier, gage de la réconciliation et de la nouvelle alliance. Le cerf, altéré comme la colombe de la parole divine, boit dans les eaux du Jourdain, le fleuve du baptême. L'agneau seul avec la croix indique le Sauveur; combiné avec l'image du bon pasteur, il exprime la communauté des fidèles. Le coq en compagnie de saint Pierre, c'est la vigilance; avec la palme, c'est le triomphe des chrétiens sur le démon, des martyrs sur la cruauté des bourreaux païens. Le cheval palmé comme le coq, c'est le fidèle qui a combattu vaillamment pour la foi et fourni glorieusement sa carrière. Le griffon, que les dieux dans les fables du polythéisme préposaient à la garde des trésors, reparaît quelquefois sur les tombeaux des catacombes, comme pour écarter ceux qui seraient tentés de les profaner. Le dauphin, l'animal sauveur qui recueillait dans les naufrages les matelots près de périr, et portait les âmes bienheureuses aux Iles Fortunées, exprime encore dans l'art chrétien l'idée de salut et de félicité extra-terrestre. Il en est de même du scarabée, qui peignait la faculté génératrice, toujours agissante et survivant toujours à la mort, et présidait à ce titre à toutes les cérémonies funéraires des hypogées. Dans les catacombes, il exprime la vie spirituelle et le Dieu fait homme, source de cette vie. Quant aux poissons, dans lesquels on a voulu, bien à tort, retrouver un lointain souvenir du culte de Dagon, le dieu phénicien, ils sont tout simplement, par leur nom grec, ἰχθύς, le monogramme du Christ, Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

On le voit par les exemples que nous venons de citer, le sens allégorique, dans les premiers temps, est toujours transparent et facile à saisir; mais, en avançant à travers le moyen âge, le symbolisme s'obscurcit et se complique. Les figures se multiplient à l'infini. On s'éloigne des types offerts par la nature pour s'inspirer de préférence des traditions tératologiques et de l'Apocalypse. Comme saint Jean dans sa vision de Pathmos, les artistes évoquent dans leurs rêves des dragons à sept têtes et à dix cornes, des léopards avec des pieds d'ours et des gueules de lions, des sauterelles avec des visages d'hommes, des cheveux de femmes, des queues de scorpions et des couronnes d'or. L'homme et la bête semblent, comme dans le zoomorphisme antique, se confondre et associer les élémens divers qui composent leur nature. Sur un grand nombre d'églises de l'Allemagne, sur la cathédrale de Strasbourg, dans les vignettes de plusieurs manuscrits du xe, xie et xiie siècle, et sur un tableau de fra Angelico, qui se voit à Florence, les évangélistes sont représentés portant, au lieu de leur tête d'homme, celle de l'animal qu'on leur donne pour attribut;

ainsi saint Marc est un homme à tête de lion, saint Luc un homme à tête de taureau, saint Jean un homme à tête d'aigle. Au temps de saint Bernard, ces étranges décorations se montrent partout; ce grand homme s'en effraie et veut les proscrire : « Que signifient, dit-il, dans les cloîtres ces monstrueuses figures? Sont-elles là pour troubler les moines dans leurs prières? Que nous veulent ces singes, ces lions, ces centaures, ces êtres moitié hommes et moitié bêtes?... Là ce sont plusieurs corps avec une seule tête, là plusieurs têtes sur un seul corps; c'est un quadrupède avec une queue de serpent, un serpent avec une tête de quadrupède. Ici c'est un chêval-chèvre, etc. (1). » Malgré les anathèmes du saint, tous les êtres hybrides du polythéisme et de la barbarie n'en continuèrent pas moins à envahir les monumens, et comme dans ce même temps la zoologie fantastique et symbolique était popularisée tout à la fois par les auteurs des *Bestiaires*, par les poètes, les encyclopédistes et les théologiens, tous les êtres du monde réel et du monde de la vision se montrèrent dans les églises avec la même physionomie, les mêmes attributs, la même signification que dans les légendes des hagiographes, les écrits des mystiques, les traités des naturalistes.

De même que, dans les écrivains ecclésiastiques, les hommes sont toujours partagés en deux classes distinctes, — les élus et les réprouvés, — de même dans la symbolique chrétienne les animaux peuvent se diviser en deux catégories, exprimant l'une l'idée du bien, de la vertu, de la pureté, l'autre l'idée du vice, de la dégradation, de l'impiété. Ceux qui appartiennent à la première catégorie forment le cortége du Christ et des saints, ceux qui appartiennent à la seconde le cortége de Satan, des infidèles et des impies; mais comme les *Bestiaires* attribuent souvent au même animal des instincts tout à fait différens, il en résulte que cet animal, dédoublé en quelque sorte, symbolise quelquefois le mal et le bien, les anges de lumière et les anges des ténèbres. Comme il serait impossible, en un sujet aussi vaste et aussi complexe, de nous arrêter à tous les détails, nous nous bornerons à citer ici quelques exemples, en choisissant, comme nous l'avons fait pour les traditions légendaires, ceux qui nous paraîtront les plus caractéristiques.

Dans la littérature mystique, l'un des principaux rôles appartient sans contredit à la colombe, qui intervient sans cesse comme une intermédiaire céleste entre l'homme et Dieu. La colombe se pose sur le berceau de Néophyte encore enfant, et prédit à sa mère les saintes destinées qui l'attendent; elle vole ceinte du nimbe au-dessus de la tête de saint Polycarpe au moment où le peuple le nomme évêque;

(1) Bernardi *Opera*, Paris, 1642, in-folio, t. III, p. 346.

elle apporte du ciel le voile monacal à sainte Aldegonde, la sainte ampoule à Clovis. Quand les confesseurs de la foi meurent dans la flamme des bûchers, c'est sous la forme d'une colombe que leur âme retourne vers le Créateur. Isaïe semble lui attribuer le don de la méditation : *Meditabor ut columba.* A travers le moyen âge, elle apparaît toujours avec une éblouissante et poétique auréole, et les mystiques endormis par l'extase lisent des noms mystérieux et sacrés sur l'azur changeant de ses ailes, comme on lisait le nom de la Vierge écrit avec de la poudre d'or sur les lis du jardin de Citeaux. Dans les monumens, elle garde exactement ce même caractère; elle représente la science supérieure, l'illumination divine, l'âme, la mort des justes, la pureté, et par cela même elle personnifie les apôtres, les saints, l'église, la descente de l'Esprit saint, l'Esprit saint lui-même, et le Christ. L'aigle, *mysticus ales,* l'oiseau de l'apothéose païenne, personnifie l'âme élevée au-dessus des choses terrestres, et comme les *Bestiaires* enseignent qu'il se rajeunit en montant vers le soleil, bien au-delà des nuages, les artistes en font aussi l'emblème de l'ascension et de la résurrection du Christ, conformément à ces paroles de saint Bonaventure : *Christus comparatur aquilæ et resurrectione et ascensione.* Il en est de même du pélican : on croyait au moyen âge qu'il se perçait la poitrine, non pour nourrir ses petits, comme le dit encore de nos jours une tradition populaire, mais pour les ressusciter sous l'aspersion de son sang, et à ce titre il est l'image de la charité, de la passion et de la résurrection du Sauveur. Cette signification est formellement exprimée par la légende qui se lit au-dessous de la figure du pélican, dans l'oratoire du château de La Barre :

> Je suis d'une dive nature
> Car quant je vœus (je vois) mourir les myens,
> Vie leur rend par ma morsure;
> Ainsi fit Jésu Christ aux siens.

Ici, on le voit, l'emblème zoologique est complétement d'accord avec la tradition littéraire, et s'applique avec exactitude aux personnifications mystiques. Il en est de même dans la partie qui se rattache à la personnification de Satan, des impies et des réprouvés. En effet, dans les écrivains ecclésiastiques et dans les *Bestiaires*, le diable est comparé à un aspic, à un loup, à une couleuvre, à un âne, à un hibou, à un crapaud, à un corbeau, à un bouc, et nous le retrouvons sur le portail et les chapiteaux des églises tantôt sous la forme de ces divers animaux, tantôt unissant le type dégénéré de l'homme au type des bêtes dont il a les grossiers instincts. On le voit souvent sous la figure d'un serpent à tête de femme, parce que le visage d'une belle fille, enté sur le corps d'un reptile, paraissait aux ar-

tistes l'expression la plus complète de la puissance de séduire, et qu'il rappelait en même temps par une seule image le tentateur et sa première victime. Un bas-relief de l'église de Sainte-Croix de Saint-Lô le montre avec une queue courte et une tête d'âne, occupé à rôtir des damnés qu'il retourne à coups de pioche dans une fournaise ardente, et sur la cathédrale de Fribourg il paraît avec une hure de sanglier. Représenté par le bouc ou le pourceau, il personnifie la gourmandise, la luxure, tous les plaisirs sensuels, et c'est pour cela qu'on le plaçait auprès de saint Antoine, qui avait vaincu tant et de si pressantes tentations. Le loup et l'ours à cause de leurs instincts féroces, le lion que l'Écriture dépeint rugissant après sa proie, paraissent aussi dans la sculpture comme des emblèmes secondaires du diable. Il en est de même des gargouilles et de tous les êtres bizarres qui se dessinent dans les parties extérieures des églises et forment un frappant contraste avec les anges et les saints du portail et des contreforts. La sirène dévorant un poisson, c'est le démon victorieux faisant sa proie du pécheur, tandis que le dragon aux pieds des saints, c'est le démon vaincu ou l'idolâtrie terrassée.

Les vices et les passions dans l'art chrétien sont, comme le diable, symbolisés par des animaux. Pris en général, ils sont figurés par des rats, parce qu'ils dévorent l'âme et rongent celui qui leur donne asile en son cœur, comme l'animal *ronge-maille* dévore et détruit tout ce qu'il touche. L'orgueil est désigné par le cygne, dont le plumage blanc recouvre une peau noire, — l'hypocrisie par l'autruche, que ses larges ailes semblent devoir porter au ciel, et que ses lourdes pattes retiennent sur la terre, — le scandale par le dragon à la tête de femme et aux pieds de cheval, — la rapacité et l'injustice par le griffon, — la prudence dans le mal par le hibou, etc. Après avoir montré par des images sensibles le vice et le péché, l'art exprimait encore par des images nouvelles la rémunération des œuvres et les châtimens, et la croyance qui faisait de certains animaux les bourreaux des damnés était trop générale, trop accréditée, pour ne point fournir de nombreuses inspirations. Ainsi à l'abbaye de Moissac on voit une femme, personnification de la courtisane impénitente, tétée par des crapauds; ailleurs ce sont des serpens qui rongent des moines impudiques. Dans l'église Saint-Sauveur de Dinan, un homme à cornes de bœuf est écartelé par des crocodiles fantastiques. Dans le tableau de l'enfer tel que le présente un chant populaire de la Bretagne, il est dit que la peau des damnés sera écorchée, leur chair déchirée par les dents des serpens et des démons, et l'on retrouve la vignette de cette légende sur les chapiteaux de plusieurs églises, entre autres sur l'un des piliers de Saint-Trophime d'Arles, où l'on voit des réprouvés dévorés par des lions, symbole du diable. Enfin,

sur la façade méridionale de la cathédrale de Chartres, on voit reparaître cette large gueule du dragon qui, sur les théâtres du moyen âge, représentait l'entrée de l'enfer, et dans laquelle des démons poussent les damnés à grands coups de fourche.

La décoration des tombeaux comme celle des églises offre de nombreux emblèmes zoologiques. A une époque très reculée et antérieurement au XIIe siècle, pour indiquer que les morts, au moment suprême, s'étaient réconciliés avec Dieu, on suspendait au-dessus de la dalle de pierre qui recouvrait leurs restes une colombe de métal ou de bois argenté ou doré, ce qui signifiait que leur âme s'était envolée vers les régions de l'éternelle béatitude. Sur la sépulture des guerriers qui succombaient dans un combat, on fixait une lance au sommet de laquelle planait une colombe, le bec tourné dans la direction du champ de bataille où ils avaient trouvé la mort. Un lion sur le tombeau d'un chevalier indiquait qu'il avait péri dans une expédition militaire; un lévrier, qu'il s'était éteint paisiblement en temps de paix. Le lion, pris comme signe du rang suprême, était aussi placé sur les monumens funéraires des rois, et on le retrouve comme image du démon vaincu sur ceux de quelques grands personnages de l'église. Combiné avec le dragon, il se rapporte encore au triomphe de la piété sur l'esprit du mal et le péché.

En rapprochant les emblèmes zoologiques dispersés sur les monumens du moyen âge, il est impossible de ne pas reconnaître qu'ils sont tout à la fois, comme nous l'avons dit, l'expression des croyances scientifiques, théologiques et populaires; mais tout en faisant une grande part à la simple fantaisie, il reste encore un ensemble de doctrines assez vaste pour que l'archéologie religieuse se lie d'une manière intime à l'histoire philosophique du passé. Il y a là le cachet original d'une grande civilisation, et comme si le moyen âge avait voulu y laisser l'empreinte complète de son esprit, nous y retrouvons encore, à côté des plus hautes aspirations de l'ascétisme, cette protestation cynique, impie, burlesque, qui, dans les traditions écrites, se révèle par le *Roman de Renart*. Sur un grand nombre de monumens religieux, les animaux, ainsi que dans ce roman célèbre, sont présentés comme une véritable contrefaçon de l'homme. Ils parodient ses actions, ses vices, ses talens. Le renard cultivateur de l'épopée satirique est remplacé sur la cathédrale de Chartres par une truie occupée à battre le beurre. Des singes grimaçans jouent de la flûte sur les chapiteaux des églises, des ânes pincent de la harpe, et des truies tournent le fuseau. Renart, le héros du roman, paraît à son tour, comme si *renardie* devait être représentée partout, et il se montre tel que nous le verrons dans le poème, habile à *engaignier*, hypocrite et trompeur, et revêtant même, pour mieux tromper, l'habit du prêtre

et du moine. A Amiens, parmi les statues de la cathédrale, il prêche, affublé de la coule monacale, un auditoire de poules qui l'écoutent le bec ouvert. Celle qu'il porte dans son capuchon semble indiquer qu'il en a déjà séduit plusieurs par son éloquence. Dans une église du comté de Somerset, on le voit pendu par une oie avec deux renardeaux qui glapissent au pied du gibet. Les artistes ne se contentent pas d'en faire un orateur, ils l'élèvent aux plus hautes dignités, en lui donnant la mitre et la crosse, comme les trouvères qui l'avaient élevé, à la cour du lion, au rang de premier ministre. Quant au clergé, pour qui l'art, ainsi que nous l'avons dit, fut toujours distinct et séparé du dogme, il ne se scandalisait nullement de ces tableaux bizarres, et il en tolérait même la mise en scène dans les cérémonies pieuses, comme on le voit par la procession qui se célébrait à Paris dans le cours du XIIIe siècle. Dans cette fête célèbre, un homme habillé de peaux de renard, couvert d'une espèce de surplis, se montrait au milieu des ecclésiastiques, la mitre et la tiare sur la tête. Sur le chemin qu'il suivait, on plaçait de la volaille, et de temps en temps il se jetait sur les poules à la grande satisfaction des assistans.

Ainsi, en comparant les monumens sculptés avec les monumens écrits, on trouve entre eux un rapport intime. *Le Bestiaire divin* du clerc Guillaume, *l'Image du monde* d'Omons, *le Miroir de la nature* de Vincent de Beauvais, et les traités du même genre que nous avons mentionnés dans la première partie de cette étude, sont, avec les livres saints, les véritables et les seuls guides de l'archéologue qui veut comprendre dans tous leurs détails les grands monumens de l'art du moyen âge. Les animaux que nous y voyons figurer correspondent exactement à ceux que nous ont fait connaître les récits hagiographiques, les poèmes religieux et les *Bestiaires*. Nous allons les suivre maintenant dans la littérature profane. Après les avoir vus les amis des saints, nous allons les voir les amis et les compagnons des chevaliers. Ils vont donner, dans l'épopée satirique, des leçons de malice et de bon sens, comme ils ont donné dans l'épopée religieuse des leçons de dévouement et de vertu ; enfin, par une transformation nouvelle, ils serviront, dans le blason, d'emblème à la vanité, comme ils servaient, dans l'architecture, de symbole aux plus hautes abstractions du mysticisme.

CHARLES LOUANDRE.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

VI.

LES COMTÉS DU CENTRE ET DU NORD. — LE PAYS DE GALLES ET LES ÎLES. [1]

I.

En poursuivant notre voyage agronomique en Angleterre, nous sommes arrivés à la région du centre. Les premiers comtés qui s'offrent à nous à l'ouest de Londres sont ceux de Buckingham, de Berks et d'Oxford, qui n'offrent aucun trait bien saillant, et dont l'agriculture n'est ni au-dessus ni au-dessous de la moyenne.

Le Buckingham contient 190,000 hectares, et sa population n'est que de 150,000 âmes, ce qui révèle au premier abord en Angleterre un pays exclusivement agricole. Le partage des terres entre les diverses cultures, entre les grandes, les petites et les moyennes fermes, est à peu près égal; il en est de même des plaines et des collines, des terres fortes et des terres légères. Au milieu du comté est située la vallée d'Aylesbury, qui passe pour une des plus fertiles du royaume. Le sol de cette vallée est tout en herbages. Les fermes y sont plus grandes que dans le reste du comté; la rente y est aussi deux fois plus élevée. Un tiers à peu près de ces pâturages est consacré à l'engraissement des moutons, un tiers à l'engraisse-

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 1er et 15 mars, 15 avril et 15 octobre 1853.

ment du gros bétail, un tiers à la nourriture des vaches laitières. Un des produits les plus estimés d'Aylesbury est une espèce magnifique de canards blancs, qu'on élève surtout dans les *cottages* des petits cultivateurs, et qui font, avec John Hampden, l'orgueil du comté de Buckingham.

Le Berkshire touche au comté de Surrey, en remontant la Tamise. La nature du sol y est très variée; à l'est, c'est le même terrain sablonneux et pauvre que dans les comtés de Surrey et de Hants : là se trouvent la forêt de Windsor et des étendues de landes incultes; ailleurs, ce sont des collines calcaires ou *downs*, de la même nature que ceux de Sussex et de Dorset, — et au nord de ces *downs*, une vallée renommée par sa fertilité, qu'on appelle la *Vallée du Cheval blanc*, parce qu'on a cru trouver la forme d'un cheval dans une des collines crayeuses qui la bordent. La principale industrie de la vallée est la fabrication du fromage qui passe dans le commerce pour fromage de Glocester. Les collines calcaires nourrissent des troupeaux de moutons qui appartiennent à l'espèce des *south-downs*, originaires de dunes analogues. Du côté de Faringdon, on engraisse beaucoup de cochons, la race du comté de Berks étant une des meilleures de l'Angleterre. On y trouve peu de grandes fermes et beaucoup de petites, il reste même quelques *yeomen* ou petits propriétaires cultivant eux-mêmes.

Parmi les novateurs, on parle avec éloges d'une ferme dirigée près de Reading, par sir John Conroy, gentilhomme nourri dans les camps et dans les cours, qui s'est adonné à la culture depuis quelques années seulement, et qui paraît avoir obtenu un grand succès. Cette ferme a 320 acres ou 128 hectares; sir John a commencé par un travail général de drainage et de défoncement qui lui a coûté 750 fr. par hectare; ce début doit faire juger de ce qui a dû suivre. Mais la ferme la plus célèbre du Berkshire est celle de M. Pusey, membre du parlement, président actuel de la société d'agriculture d'Angleterre. Cette ferme contient environ 150 hectares; toutes les parties de la culture y sont également soignées, mais on admire surtout ce qui est fait pour l'élève et l'engraissement des moutons. Le troupeau se compose de 800 têtes, dont moitié de brebis portières. L'hiver, il est nourri de racines, et l'été dans des prairies arrosées. Ces prairies sont ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Pusey. Il a fait venir du Devonshire un irrigateur expérimenté; les travaux lui ont coûté environ 350 francs par hectare. Le produit paraît énorme, puisque sur une étendue de 2 acres ou 80 ares, il prétend nourrir pendant les cinq mois d'été 73 beaux moutons *south-down*, ou 90 par hectare. Les moutons sont enfermés sur les prairies dans des parcs : on déplace les parcs quand l'herbe est mangée, on

en ôte l'eau avant d'y mettre les moutons, et on l'y remet dès qu'ils sont sortis. M. Pusey affirme que, nourris ainsi et finis ensuite à l'étable avec des grains et des tourteaux, ils sont gras à un an et vendus à un haut prix pour la boucherie. Malgré ces beaux produits et ceux obtenus dans les autres branches, l'opinion générale est que M. Pusey ne fait pas de bénéfices. Il n'en rend pas moins de grands services à l'agriculture. Il est arrivé, tout le monde le reconnaît, à quadrupler le nombre des moutons engraissés et à doubler la quantité des céréales produites dans sa ferme; d'autres chercheront à obtenir des résultats semblables par des moyens plus économiques, et y réussiront probablement.

La rente moyenne dans le comté d'Oxford est la même que dans le Bucks et le Berks, et présente, suivant les districts, les mêmes inégalités. Nulle part peut-être dans la Grande-Bretagne, le sol n'offre tant de diversité. La rente des terres légères atteint en moyenne 100 francs; mais, l'argile d'Oxford étant au moins aussi tenace que celle de Londres, la rente des terres argileuses arrive à peine à 25. Quelques fermes ont même été abandonnées, depuis la baisse des prix, à cause des frais qu'elles exigeaient, et qui ne pouvaient être avancés pour le moment ni par les propriétaires ni par les fermiers. L'assolement suivi dans ces terres argileuses est encore l'ancien assolement triennal : blé, avoine, jachère; — dans les terres légères, c'est l'assolement de Norfolk, que la richesse accompagne comme toujours. L'ouest du comté en est la plus mauvaise partie. On y trouve, entre autres grandes propriétés, celle de Blenheim, appartenant au duc de Marlborough. Le château donné par la nation au vainqueur de Louis XIV passe avec raison pour un des plus beaux monumens de l'Angleterre; le parc a plus de 1,000 hectares, et les terres s'étendent bien au-delà. Pendant la dernière crise, presque tous les fermiers ont déserté, le duc actuel s'étant refusé à toute concession sur les rentes, et il a été forcé de faire exploiter lui-même par des agens. Cette conduite a été sévèrement jugée en Angleterre, où l'opinion impose aux *landlords* une grande bienveillance envers leurs fermiers; il est d'ailleurs plus que probable que le duc n'a pas fait ses frais. Le long de la Tamise et des autres rivières s'étendent d'excellentes prairies qui fournissent du beurre pour le marché de Londres. Entre le comté d'Oxford et celui de Buckingham s'élève encore une chaîne de collines calcaires ou *downs,* nommée les *chiltern-hills.*

En somme, quiconque veut voir comme un résumé de l'agriculture et du sol de l'Angleterre doit aller visiter le comté d'Oxford et ses voisins. D'autres motifs y attirent le voyageur : la ville d'Oxford est assurément une des plus curieuses des trois royaumes, et le château de Blenheim, avec sa magnifique collection de tableaux, mérite

d'être visité. On trouve dans ce comté comme un échantillon de toutes les cultures, de toutes les terres, de toutes les rentes, de tous les modes d'exploitation, et l'ensemble donne une moyenne conforme à la moyenne générale. Ajoutez qu'Oxford est aujourd'hui aux portes de Londres et qu'on y va en très peu d'heures par le chemin de fer. Il n'y a que l'Angleterre industrielle et commerçante qui y manque, et le voisinage de Londres et de Bristol n'en tient lieu qu'imparfaitement.

Le comté de Wilts se divise en deux parties fort distinctes, le nord et le sud. Les productions agricoles de ces deux moitiés diffèrent comme leur constitution géologique : le nord, formé de fraîches vallées où coulent les affluens de l'Avon, est un pays d'herbages et de vacheries; le midi, qui se compose de grands plateaux calcaires comme le Dorset, est une région à céréales et à moutons; on y trouve le fameux plateau connu sous le nom de *plaine de Salisbury*, où s'élève le monument druidique de Stone-Henge. Dans le nord, la rente monte jusqu'à 100 francs l'hectare et au-delà; dans le midi, elle tombe au-dessous de 50. Dans le nord, les fermes n'ont qu'une étendue plutôt petite que grande, de 25 à 100 hectares par exemple; dans le midi, elles sont immenses; on en trouve de 1,000 et 2,000 hectares; le plus grand nombre est d'environ 500. Les fermiers du nord, n'exploitant que de petites fermes, sont en général des hommes sans capital, travaillant par leurs bras et ceux de leurs familles; ceux du midi sont au contraire pour la plupart de riches spéculateurs, et cependant la prospérité du nord n'a pas reçu d'atteinte, tandis que le sud a été un des pays les plus travaillés par la crise.

C'est que dans le sud la culture des céréales avait pris trop de développement. La plaine de Salisbury présente à l'œil l'aspect d'un vaste désert où quelques fermes se cachent de loin en loin dans des plis de terrain, et où s'étendent à l'infini des champs de blé sans arbres et sans clôtures. Ces immensités maigres et brûlantes servaient uniquement autrefois de pâturages à moutons, mais le haut prix des grains avait peu à peu entraîné à les transformer en terres arables, et cette transformation, bien que lucrative au premier abord, n'avait pas toujours été judicieuse. C'est surtout à ces sortes de terres que pense Ricardo quand il affirme que l'on commence par cultiver en blé les bonnes terres, puis les médiocres, puis enfin les mauvaises, et que la demande croissant toujours avec la population, c'est la denrée le plus chèrement obtenue qui règle le prix du marché. Cet axiome mathématique, vrai au moment et pour le pays où il a été émis, a été démenti plus tard dans plus d'une circonstance. L'Angleterre est en train de le reprendre à rebours, en abandonnant successivement la culture des céréales dans les terres

mauvaises ou médiocres, et le sud du Wiltshire en sait quelque chose. C'est une détestable condition, en économie rurale comme en économie industrielle, que de produire plus chèrement que tout autre, même quand on commande accidentellement le marché, et le plus prudent est de ne pas s'y fier.

On paraît d'ailleurs avoir fait dans cette région une application excessive et mal entendue du principe de la grande culture. La grande culture est excellente quand elle diminue les frais de production, elle ne vaut rien quand elle les accroît. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde. Les deux parties de l'Angleterre qui souffrent le plus sont le *Weald* de Sussex et le sud du Wiltshire; dans l'une, le mal vient principalement de ce que les fermes sont trop petites; dans l'autre, de ce qu'elles sont trop grandes. Le meilleur système de culture est tout uniment celui qui, dans une situation donnée, paie à la fois les meilleures rentes, les meilleurs profits et les meilleurs salaires; or ce n'est pas pour le moment l'état du sud du Wiltshire, avec ses fermes démesurées, car propriétaires, fermiers et ouvriers, tout le monde souffre; nulle part en Angleterre, les salaires ne sont plus bas, nulle part le nombre des pauvres n'est plus grand. Un des premiers remèdes indiqués est la division de ces vastes fermes qui exigent l'emploi d'un trop grand capital et entraînent des pertes notables de temps et de force; le second sera probablement la réduction de la sole de céréales et le retour à une économie rurale mieux appropriée à la nature du sol.

Un tout autre spectacle nous attend dans les comtés du centre proprement dits : ceux de Warwick, Worcester, Rutland, Leicester et Stafford. Placés entre la région de l'ouest ou des herbages et celle de l'est où domine l'assolement quadriennal, cette région présente l'heureuse association de ces deux systèmes; c'est le plus riche pays de culture de l'Angleterre.

Commençons par le comté de Warwick, où se révèle au premier abord la principale cause de cette grande prospérité rurale. Nous n'avons visité jusqu'ici que des pays exclusivement agricoles ou du moins peu industriels, où les débouchés abondent sans doute plus que dans les trois quarts de notre France, à cause du voisinage de l'immense ville de Londres et des nombreux ports de la côte, mais où la surexcitation que donnent les manufactures manque presque absolument. En mettant le pied dans le comté de Warwick, nous entrons dans la région industrielle, et nous nous trouvons, pour commencer, en face de Birmingham et de ses annexes. La population du comté a plus que doublé depuis cinquante ans : elle dépasse aujourd'hui deux têtes humaines par hectare. Les quatre cinquièmes de cette population se livrent à des travaux industriels, d'où il suit

qu'un hectare est sollicité à produire la nourriture de deux personnes, qu'un agriculteur qui porte ses produits sur le marché y trouve quatre consommateurs pour se les disputer, et que ces consommateurs, gagnant tous de forts salaires, ont de quoi payer les denrées qu'ils achètent un prix élevé. Comment l'agriculture ne prospérerait-elle pas dans de pareilles conditions?

Il ne faut pas s'imaginer que le sol du Warwick soit partout excellent. Tout le nord du comté était autrefois une immense lande couverte de bruyères et de bois, ce qu'on appelait une forêt. Aujourd'hui la moitié des terres est en herbages et l'autre moitié en terres arables, soumises, autant que possible, à l'assolement de Norfolk; un quart seulement du sol produit ainsi des céréales pour la nourriture de l'homme, et la fertilité de ce quart, ainsi que du reste des terres, est constamment accrue, non-seulement par l'engrais qu'y dépose une immense quantité d'animaux, mais par des masses d'engrais supplémentaires achetés dans les villes manufacturières, et transportés à peu de frais par les canaux et les chemins de fer qui traversent le pays. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la grande culture domine dans le Warwick et dans les autres comtés industriels; la moyenne des fermes est d'environ 60 hectares; il y en a beaucoup plus au-dessous qu'au-dessus. Enfin ce n'est pas la longueur des baux qui a beaucoup influé sur le développement agricole; les fermes sont généralement louées à l'année; le *tenant right* lui-même est inconnu. Les fermiers n'en font pas moins de grands sacrifices pour améliorer le sol qu'ils cultivent, et bien que la rente ait doublé depuis 1770, ils ne se plaignent pas de leurs propriétaires. Tout s'arrange aisément quand on gagne de part et d'autre. Les salaires profitent à leur tour de cette prospérité; ils sont en moyenne de 2 fr. par jour de travail.

Un fermier de Warwick, dans les conditions les plus ordinaires, exploite une ferme de 60 hectares ou 150 acres, dont il paie 6,000 fr. de loyer, acquitte en outre les taxes qui s'élèvent à 1,500 fr., donne à ses ouvriers d'excellens salaires, et se fait à lui-même, sans beaucoup de peine et de souci, un revenu de 3,000 francs. Ce n'est pas sans doute un aussi grand seigneur que les opulens fermiers du Lincoln et du Norfolk; mais pour nous, Français, qui aimons avant tout la richesse moyenne, cette organisation rurale a quelque chose de plus satisfaisant encore, en ce qu'elle associe un plus grand nombre de familles à la prospérité commune. La terre est plus productive en somme; le produit brut et le produit net sont l'un et l'autre un peu plus élevés, et une population plus condensée jouit d'une aisance moyenne au moins égale. Une promenade dans ce riant comté est un enchantement perpétuel; les châteaux historiques de Kenilworth

et de Warwick, les bords pittoresques de l'Avon, donnent un attrait de plus à cette excursion, que peut couronner l'immense étude des manufactures de Birmingham; et pour que rien ne manque à ce résumé des merveilles de l'Angleterre, la grande ombre de Shakspeare vous accompagne dans ce pays, où il est né.

Dans l'état actuel de nos campagnes, il n'y a peut-être aucune partie de la France qui puisse soutenir la comparaison avec le comté de Warwick; notre sol n'est à peu près nulle part aussi soigneusement paré par la main de l'homme. Les Anglais connaissent d'ailleurs toutes leurs richesses, tandis que nous ne connaissons pas les nôtres. Il n'y a pas de paysage anglais un peu plus frais ou un peu plus fertile que les autres qui n'ait immédiatement sa renommée, et qui ne soit connu au moins de nom par tout le monde. Chez nous au contraire, que de riantes vallées, de plaines fécondes et de coteaux aux gracieux contours, qui étalent au soleil leurs splendeurs ignorées sans qu'aucun œil curieux vienne les visiter! Nos voisins sont fiers à juste titre des magnifiques châteaux qui peuplent leur île; mais, même sous ce rapport, nous ne sommes pas aussi inférieurs qu'on pourrait le croire : nos campagnes n'ont pas toujours été aussi désertées par les familles opulentes que depuis un siècle environ, et avant 1789 nous étions au moins aussi riches qu'eux en belles résidences rurales. Après toutes les démolitions accomplies tantôt par la rage révolutionnaire, tantôt par une sauvage spéculation, on pourrait encore, en cherchant bien, retrouver chez nous assez de châteaux des trois derniers siècles pour les opposer aux plus célèbres manoirs anglais; seulement les nôtres tombent en ruines, tandis que les leurs, conservés avec un soin religieux, agrandis de génération en génération, vénérés de tous comme un patrimoine national, restent debout et impérissables. Leurs ruines mêmes, quand ils en ont, ce qui est rare, sont entretenues avec amour; ils vont jusqu'à en simuler quand ils en manquent, et le goût des constructions dans le style aigu et tourmenté, qui a reçu le nom de Tudor, est poussé jusqu'au ridicule.

Ce que je viens de dire du Warwickshire s'applique également aux comtés de Worcester et de Leicester, ses voisins. La vallée de l'Avon se continue dans le Worcester avec les mêmes grâces et la même fécondité. Le Leicester est peut-être plus riche encore. C'est surtout dans les terrains de lias que les herbages réussissent, et il y a beaucoup de terrains de ce genre dans le Leicester. La petite ville de Melton-Mowbray est dans la belle saison le rendez-vous des amateurs de la chasse au renard; elle doit ce privilége à la configuration de son sol, légèrement accidenté, où de molles rivières, coulant à pleins bords, serpentent paresseusement au milieu de grasses prairies entrecoupées de haies; toutes les conditions exigées pour le

steeple-chase se trouvent réunies. C'est aussi dans ce comté que se fabrique le fameux fromage de Stilton, et que se trouve la ferme de Dishley-Grange, autrefois occupée par Bakewell, d'où est sorti le grand principe de la transformation des animaux domestiques, une des plus utiles conquêtes du génie humain. Malgré sa prospérité traditionnelle, le Leicester n'a pas été tout à fait à l'abri de la crise. Comme la plupart des pays d'herbages, il s'était endormi dans son succès; comme eux aussi, il s'était trop laissé envahir par la petite propriété et la petite culture : petits propriétaires et petits fermiers se sont trouvés également sans défense contre la baisse. Quelques changemens de personnes sont devenus nécessaires, et s'effectuent assez rapidement. Le petit comté de Rutland, qui n'a pas 40,000 hectares, ressemble en tout au Leicester.

Le comté de Stafford est peut-être le plus grand exemple qui existe en Angleterre, avec le comté de Lancastre, de la puissante influence que le voisinage de l'industrie exerce sur le développement agricole. Ce pays est naturellement aride et sauvage, à l'exception de la vallée de la Trent et de quelques autres. Les montagnes qui le traversent s'élèvent à 1,000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les districts industriels sont situés précisément dans les parties les moins fertiles; ils se divisent en deux groupes : les poteries au nord, qui s'approchent du comté de Lancastre, et les usines métalliques au sud, qui vont jusqu'aux portes de Birmingham. Grâce aux progrès sans exemple qu'ont faits et que font tous les jours ces industries, la population du comté est aujourd'hui de plus de 600,000 âmes sur une étendue totale de 300,000 hectares. Quand une pareille population est rassemblée sur un point, il faut que la terre soit bien rebelle pour qu'elle ne soit pas forcée de produire. Aussi la rente dans le Stafford s'élève-t-elle en moyenne presque aussi haut que dans les comtés de Worcester, de Warwick et de Leicester. Le seul produit des poteries est évalué par les économistes anglais à 1,500,000 liv. st., ou plus de 37 millions par an; les usines à fer produisent annuellement 600,000 tonnes; cette richesse reflue sur l'agriculture.

La grande propriété domine dans le Stafford, comme dans tous les pays originairement peu fertiles. Le duc de Sutherland, comme héritier des lords Stafford, le comte de Lichtfield, lord Willoughby, lord Talbot, lord Hatherton, le marquis d'Anglesea, sir Robert Peel, sont les plus grands propriétaires du comté. Les fermes sont généralement louées à l'année, et les fermiers le préfèrent, ce qui indique tout de suite d'excellens rapports entre le propriétaire et le tenancier. La crise s'est parfaitement passée; les propriétaires ont eu peu de concessions à faire, leurs fermes étant en général louées à un taux modéré, et les fermiers étant assez à l'aise pour supporter momentané-

ment une réduction de profits. Les salaires sont de 2 francs par jour de travail, et la taxe des pauvres, thermomètre infaillible de l'aisance des classes laborieuses, est très peu élevée; dans les domaines de lord Hatherton, il arrive souvent qu'il n'y ait pas un seul pauvre ayant besoin de secours. Dans tout le comté, le nombre des pauvres ne s'élève en moyenne qu'à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans le Wilts il monte à 16 pour 100. C'est encore l'assolement de Norfolk qui a produit cette prospérité. Partout où cet assolement se rencontre avec la grande propriété et le développement industriel, l'agriculture anglaise arrive à son apogée. Le Stafford y joint les bienfaits de l'irrigation, qui a transformé des pentes stériles en excellentes prairies.

Les principales fermes du pays sont celle de lord Hatherton, à Teddesley, qui n'a pas moins de 1,700 acres ou 720 hectares, celle du duc de Sutherland à Trentham, et enfin Drayton-Manor, résidence de sir Robert Peel. Il est assez curieux de voir comment sir Robert, grand propriétaire lui-même, a résolu pour ses affaires privées la question qu'il avait si résolument posée dans un intérêt public. Tout le monde se rappelle la fameuse lettre à ses tenanciers du 24 décembre 1849; le programme qu'elle contenait a été exécuté. Sir Robert a fait drainer presque toutes ses terres à ses frais, sous la direction de M. Parkes, à la condition que les fermiers lui paieraient 4 pour 100 de la dépense, ce qu'ils ont accepté; toutes les rentes ont été révisées, très peu ont été réduites, parce qu'elles étaient en général modérées, et pour tout dire en un mot, les fermiers à qui l'on a offert des baux les ont refusés; ils aiment mieux continuer à louer à l'année leurs fermes, que la plupart d'entre eux exploitent de génération en génération. Les propriétés de sir Robert Peel sont un modèle de bonne administration; l'excellent entretien des bâtimens ruraux, l'état des chemins, les travaux de nivellement et de drainage, la construction de bons cottages pour les ouvriers avec jardins attenans, tout annonce chez le maître la richesse et la libéralité; de leur côté, les fermiers, pleins de confiance dans leur *landlord*, n'hésitent pas à faire des avances à la terre qui la leur rend avec usure; partout les instrumens les plus perfectionnés, les semences les plus choisies, les pratiques les plus productives, partout aussi les plus belles récoltes et les plus beaux animaux; les journaliers eux-mêmes travaillent avec plus d'ardeur, sûrs qu'ils sont d'une sorte de providence qui veille sur eux et satisfait d'avance à leurs besoins. C'est là, comme chez le duc de Bedford, le duc de Portland, lord Hatherton, qu'on peut voir l'idéal du grand propriétaire anglais, qui se considère comme ayant au moins autant de devoirs que de droits, et qui fait tourner au profit de la population qu'il gouverne, comme

de la terre qui fructifie entre ses mains pour le plus grand bien de la communauté, la fortune dont il n'est en quelque sorte que le dépositaire.

Au nord des vertes plaines du Leicester, s'élèvent les premiers étages des montagnes qui forment les deux comtés de Nottingham et de Derby. Les montagnes proprement dites ne commencent que dans le Derby, et le Nottingham n'est encore qu'une série de collines plus ou moins élevées, mais qui participe déjà de la nature des hauteurs voisines. Dans les temps antiques, la forêt de Sherwood, célèbre par les exploits de Robin Hood, en couvrait la plus grande partie. Aujourd'hui la forêt a presque partout disparu devant les progrès de la charrue; mais ce qui avait causé l'abandon de ces immenses terrains, — la maigreur naturelle du sol, — est resté. Par un privilége particulier à l'Angleterre, la stérilité même de l'ancienne forêt a eu une conséquence heureuse : elle est demeurée la propriété d'un petit nombre de grands seigneurs qui s'y sont taillé à leur aise de beaux parcs et de vastes domaines. Ce canton s'appelle en Angleterre la *Duckery*, parce que nulle part on n'y trouve réunies autant de résidences ducales. Là sont les somptueuses habitations des ducs de Newcastle et de Portland, des comtes Mawvers et de Scarborough. Ajoutons que, dans le coin le plus reculé de la poétique forêt, non loin des vieux chênes encore debout qui passent pour avoir abrité Robin Hood, s'élève le monastère à demi détruit de Newstead, où est né et où a grandi lord Byron. Quiconque visite cette solitude comprend mieux comment s'est formé, entre les ruines où reviennent les fantômes des moines dépossédés et les bois solitaires où revivent les légendes des audacieux *outlaws*, le sombre génie qui en est sorti.

Le duc de Portland, le plus grand propriétaire de ces parages, est en même temps un des agronomes les plus passionnés de l'Angleterre. Dans sa longue et honorable carrière, — car il a maintenant plus de quatre-vingts ans, et il a eu la douleur de voir mourir avant lui le second de ses fils, lord George Bentinck, celui-là même qui avait pris un instant la direction du grand parti tory, — il n'a pas laissé passer un seul jour sans employer la puissance de son nom et de sa fortune à des améliorations agricoles. Grâce à lui, les environs de la petite ville de Mansfield ont changé de face et présentent aujourd'hui une riche culture, au lieu des landes qui les couvraient autrefois. Le plus remarquable de ses travaux est une gigantesque entreprise d'irrigation aux portes mêmes de Mansfield. Les eaux d'une petite rivière ont été détournées pour former un large canal qui arrose 160 hectares. Ce beau travail a coûté 1 million. Le produit brut qu'on en retire aujourd'hui est évalué à 6 ou 700 francs par hectare. On y fait deux coupes de foin par an, et le reste de l'année ces

prairies sont livrées à des brebis *south-down* qui y trouvent une nourriture abondante. Rien ne donne plus l'idée de la puissance et de la richesse que la ferme de Clipstone, dont elles dépendent et qui n'a pas moins de 1,000 hectares. Les bâtimens en sont grandioses, et l'immense cour pavée où un nombreux troupeau de bœufs écossais de la race d'Angus parque en plein air toute l'année, au milieu de monceaux de foin, offre un spectacle original et frappant.

Les domaines des ducs de Newcastle et de Portland se distinguent encore par un autre genre de culture, des semis et des plantations d'arbres de toute espèce. J'ai déjà dit que quelques grands seigneurs avaient entrepris de refaire artificiellement de véritables forêts où l'expérience du défrichement n'avait pas réussi; on peut voir là combien ces forêts, semées et plantées par l'homme, composées d'essences de choix, dégagées de toute végétation parasite, soigneusement éclaircies, cultivées enfin avec tout l'art possible, sont supérieures aux forêts naturelles venues au hasard.

Grâce à ces efforts intelligens, les mauvais terrains du comté de Nottingham sont arrivés à produire une rente moyenne de 80 francs, ce qui est énorme pour un pareil sol. Il est vrai qu'à l'action de la grande propriété entre les mains d'hommes dévoués au bien public est venue se joindre l'influence non moins bienfaisante de l'industrie. La ville de Nottingham, qui compte avec ses annexes une population d'environ 100,000 âmes, est le siége de nombreuses manufactures. La population totale du comté a doublé depuis cinquante ans. Dans le même laps de temps, la rente des terres a triplé. Partout ces deux faits marchent de front, et le second est la conséquence du premier. La vallée de la Trent, qui fait exception par sa fertilité avec le reste du pays, est d'une richesse extraordinaire. Près de Nottingham, la terre se loue jusqu'à 250 fr. l'hectare. M. Caird parle d'une ferme, située à près de deux lieues de cette ville, où l'on entretient 50 vaches laitières. Le produit annuel de chacune de ces vaches est de 500 fr. 20 hectares de pâturages les nourrissent l'été, et autant en prairies ou en racines l'hiver, d'où il suit qu'un revenu brut de 25,000 fr. est le produit de 40 hectares.

Le comté de Derby passe avec raison pour un des plus pittoresques de l'Angleterre; il est visité dans la belle saison par une foule de curieux. Le charmant village de Matlock, où sont des eaux minérales, et dont le site rappelle les plus belles vallées des Pyrénées, est comme le quartier-géneral des touristes. De là on fait des excursions dans tous les sens, tantôt sur le sommet des montagnes, tantôt dans le creux des vallons ou *dales*. La plus intéressante est celle qui conduit à Chatsworth, la magnifique résidence du duc de Devonshire; de véritables grandes routes, libéralement ouvertes à tous, traver-

sent l'immense parc et en font une promenade publique. Tout n'est pas bénéfice dans ces grandes propriétés. Quelque riche qu'on soit, c'est une lourde charge que l'entretien de cet admirable palais, de ces jardins et de ce parc fastueux, dont le public jouit plus que le maître. En Angleterre plus qu'ailleurs, on applique le fameux mot : *noblesse oblige;* on y respecte profondément les grands noms et les grandes fortunes, mais en leur imposant des nécessités de représentation qui peuvent finir par les ruiner. On peut prévoir le temps où il n'y aura plus de fortune privée suffisante pour entretenir Chatsworth, et alors, de deux choses l'une, ou ce Versailles de l'Angleterre disparaîtra, ou il deviendra une propriété nationale, ce qu'il est en réalité déjà par l'usage qu'on en fait. Il est vrai que le duc de Devonshire est en outre le propriétaire d'une grande partie du comté de Derby, ses propriétés ne s'arrêtent pas aux murs de son parc et s'étendent beaucoup au-delà. Le duc de Rutland a aussi dans le même comté de vastes domaines. Ce dernier possède entre autres tout le pâté de montagnes qui sépare le comté de Derby du comté d'York, et qui forme comme l'épine dorsale de l'Angleterre. La culture cesse forcément à ces hauteurs : on n'y trouve que des bruyères stériles qui s'étendent à perte de vue et qu'on appelle en Angleterre des *moors;* mais ces terrains incultes sont l'objet d'un autre genre de luxe : ils sont entourés de grands murs enfermant plusieurs lieues carrées, et peuplés de toute sorte de gibier.

Les montagnes, moins élevées, qui forment les trois quarts du comté, sont couvertes de pâturages. Le blé y vient mal; l'avoine est la seule céréale qui réussisse. C'est une contrée d'élève, comme en général les pays semblables; on y fait naître des bœufs à courtes cornes et des moutons Dishley qu'on vend ensuite aux fermiers de la plaine, qui les engraissent; on y fait aussi beaucoup de fromages qui, sans avoir la réputation de ceux des grasses vallées de l'ouest, trouvent un débit assuré. En un mot, ce pays ressemble beaucoup aux régions montagneuses du centre de la France, comme l'Auvergne et le Limousin; il en a tout à fait l'aspect, et les mêmes industries y sont usitées. Malheureusement, si les moyens sont les mêmes, la différence des résultats est grande : quand la rente atteint à peine 15 francs par hectare dans le centre de la France, elle dépasse en moyenne 60 francs dans les montagnes du Derby; mais aussi, quand nos départemens du centre manquent de débouchés, le Derby est sillonné de routes et de chemins de fer. On voit partout voler en sifflant les locomotives sur le flanc de rochers escarpés où la chèvre seule semblait pouvoir atteindre.

De nouveaux progrès vont s'accomplissant sans relâche sous une demande constante de produits. Parmi les fermes en avant du reste

du pays, on en cite deux, celle de Birchills, appartenant au duc de Devonshire, et celle de Stauton, exploitée par son propriétaire, M. Thornhill, toutes deux situées près de Bakewell. La ferme de Birchills a 120 hectares, et celle de Stauton 160. Ces deux fermes sont au nombre des plus grandes que renferme le comté. Beaucoup d'autres n'ont que 20 ou 30 hectares, et si le Derby est un pays de grande propriété, la moyenne et la petite culture y dominent. Les terres du duc de Rutland notamment sont toutes divisées en petites fermes. En somme, cette montagne, que la nature avait faite si improductive, est une des plus heureuses parties de l'Angleterre. L'industrie et l'agriculture y sont dans une juste balance. A ces deux branches de revenu viennent se joindre les dépenses de luxe qu'entraînent des résidences ducales, et le tribut que paient tous les ans à la beauté des sites les voyageurs et les baigneurs de Matlock. La grande propriété et la petite culture se combinent dans une harmonieuse association et se présentent toutes deux avec leurs avantages, la première en modérant le taux des rentes et en multipliant les dépenses utiles, la seconde en augmentant par le travail le produit brut du sol. La population est nombreuse, puisqu'elle ne compte pas moins d'une tête humaine par hectare, et aucune classe ne paraît souffrir, même depuis la baisse des prix. Le salaire moyen, ce signe caractéristique de la prospérité d'un pays, est de 2 fr. 25 cent. par jour.

II.

La région du nord, la dernière qui nous reste à parcourir avant de quitter l'Angleterre proprement dite, s'ouvre par le comté de Lancastre et le West-Riding du comté d'York. Tout prend ici des proportions colossales. Le comté de Lancastre n'a qu'une étendue de 450,000 hectares, et il contient une population de plus de 2 millions d'âmes, près de cinq têtes humaines par hectare. C'est le sud qui est la partie la plus industrielle et la plus peuplée; le port de Liverpool et la grande cité manufacturière de Manchester le couvrent tout entier de leurs ramifications. S'il n'y a pas au monde de contrée plus productive, il n'en est pas non plus de plus triste. Qu'on se figure un immense marais resserré entre la mer et les montagnes, une argile tenace à sous-sol imperméable partout revêche à la culture; qu'on y ajoute le climat le plus sombre, une pluie perpétuelle, un vent de mer froid et constant, et de plus une épaisse fumée voilant le peu de jour que laisse échapper le brouillard, une couche de poussière noire couvrant partout la terre, les hommes et les habitations, et on aura l'idée de ce pays étrange, où l'air et le sol ne semblent qu'un même mélange de charbon et d'eau. Telle est cependant

l'influence d'un débouché inépuisable sur la production, que ces champs si mornes, si déshérités, donnent en moyenne une rente de 100 fr., et que dans les environs immédiats de Liverpool et de Manchester la terre cultivée se loue jusqu'à 250. Il n'y a pas beaucoup de sols, parmi les plus favorisés du soleil, qui puissent se vanter de rapporter autant. C'est là surtout qu'on est tenté de s'écrier avec le poète latin devant ces prodiges : « Salut, terre de Saturne, mère féconde des moissons et des hommes! »

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
Magna virûm!.....

C'était autrefois un pays de grande propriété et de grande culture; la grande propriété est restée, mais la culture s'est divisée avec le progrès de la population. Même encore, au milieu de cette foule compacte, il y a place pour de nombreux parcs de grands seigneurs; tels sont Knowsley-Park, près de Liverpool, appartenant à lord Derby, Croxteth-Park, à lord Sefton, Childwall-Abbey, au marquis de Salisbury, etc. Ces parcs enlèvent à la culture proprement dite de grandes étendues et commencent à soulever des murmures parmi les adeptes de l'école de Manchester. Une société s'est formée, sous les auspices du célèbre Cobden, pour acheter de grandes propriétés et les dépecer en petits lots; cette société compte déjà plusieurs milliers d'adhérens et plusieurs millions de souscriptions. En général, ce district populeux est le siége de l'esprit démocratique et bourgeois, je dirais presque de l'esprit révolutionnaire, si une telle expression était compatible avec la mesure que les Anglais gardent toujours dans leurs plus violentes agitations. On y parle sans beaucoup de cérémonie d'une transformation nécessaire dans la propriété comme dans l'influence politique, et si un pareil langage était tenu sur le continent, il annoncerait sans aucun doute des bouleversemens prochains. Heureusement les Anglais savent prendre patience et marcher pas à pas. En attendant, la grande propriété reste maîtresse du terrain, et cette activité industrieuse a jusqu'ici merveilleusement tourné à son profit.

Les propriétaires du Lancashire ont plus mauvaise grâce que d'autres à se plaindre de l'effet que peut avoir sur le taux des rentes la baisse des prix. Le mouvement d'opinion qui a fait triompher le *free trade* est venu, il est vrai, de Manchester et de Liverpool; mais avant de provoquer une réduction possible dans le revenu des propriétés, le voisinage de ces ateliers infatigables avait commencé par l'augmenter considérablement. Même en supposant une réduction de 10 ou de 20 pour cent, les propriétaires du Lancashire auraient encore beaucoup plus gagné que perdu. Lord Derby, l'ex-premier ministre,

celui qui a paru un moment destiné à revenir sur la mesure de 1847 et qui a fini par la consacrer, est précisément le plus grand propriétaire du comté de Lancastre, où vit encore le souvenir de son glorieux ancêtre. Avant de céder comme ministre à la pression de l'opinion, il avait pris son parti comme propriétaire. Il avait réussi à éviter une réduction dans ses rentes en employant le grand moyen, le remède universel, le drainage. Un corps de près de 100 ouvriers a été employé constamment à drainer ses terres, sous la direction d'un agent spécial. L'intervention des fermiers n'est requise que pour charrier les tuyaux, et quand le travail est fait, ils sont obligés de payer annuellement, en sus de leurs rentes, 5 pour 100 de la somme qu'il a coûté. Tel est l'effet du drainage sur ces terres argileuses et sous ce climat humide, que tout le monde y trouve son compte, même lord Derby qui a fait malgré lui une bonne affaire.

Dans un rapport sur l'agriculture du Lancashire, on parle d'une ferme de 62 hectares qui achète tous les ans 2,000 tonnes d'engrais supplémentaire. Avec de semblables fumures, on peut avoir de bonnes récoltes. Les racines et les pommes de terre donnent surtout des résultats remarquables; sur certains points, on fait deux récoltes de pommes de terre par an; sur d'autres, les navets de Suède donnent communément 40 tonnes par acre ou 100,000 kilos à l'hectare. Cet engrais coûte de 6 à 7 fr. la tonne.

Les procédés qu'on emploie pour mettre en valeur les marais méritent d'être décrits. On commence par ouvrir de 10 en 10 mètres de profondes tranchées où les drains sont déposés; puis, on brûle les plantes de la surface et on rompt le sol par plusieurs labours en croix. Quand le tout est bien divisé, on répand de la marne au moyen d'un rail-way mobile, à raison de 300 à 400 tonnes par hectare. Le sol est si mou au moment de cette opération, qu'il est souvent nécessaire de mettre des pièces de bois sous les pieds des hommes et des chevaux pour les empêcher d'enfoncer. On répand encore des gadoues et des cendres, et on plante des pommes de terre; après ces racines, qui donnent ordinairement une ample récolte, l'assolement de Norfolk suit son cours. Le tout, drainage, marnage, construction de chemins et de bâtimens ruraux, coûte de 6 à 700 fr. par hectare. On a ainsi assaini plusieurs milliers d'acres, entre autres dans le *Chat Moss*, entre Liverpool et Manchester.

Le salaire moyen dans le sud du Lancashire est de 13 shillings par semaine ou 2 francs 75 cent. par jour de travail. C'est le plus élevé que nous ayons encore rencontré. Les baux de sept ans sont généralement usités, et les propriétaires qui trouvent des fermiers riches et habiles accordent aujourd'hui des baux plus longs.

Au-delà se trouvent les cinq comtés voisins de l'Écosse, ceux

d'York, de Durham, de Northumberland, de Cumberland et de Westmoreland, formant ensemble près de 2 millions d'hectares. Un tiers seulement de cette surface peut être facilement cultivé; le reste est hérissé de montagnes dont les sommets s'élèvent près de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus méridional et le moins montagneux des cinq est celui d'York. C'est le plus grand comté d'Angleterre, et sans aucune proportion avec les autres, puisqu'il n'a pas moins de 1,500,000 hectares. Aussi le divise-t-on en trois parties, dont chacune est encore plus grande qu'un comté ordinaire, et qu'on désigne sous le nom de *ridings;* la cité d'York proprement dite forme un district à part au milieu des trois autres. Les *ridings* offrent des différences considérables sous le point de vue agricole comme sous tout autre.

L'Ouest-Riding est l'annexe du comté de Lancastre et comme lui un des pays les plus manufacturiers du monde. La population y est tout aussi condensée; il renferme les grandes cités industrielles de Leeds et de Sheffield, qu'il suffit de nommer, l'une aussi renommée par ses manufactures de laine, et l'autre par ses fabriques de fer et d'acier, que les cités du Lancashire pour les cotonnades. Auprès de ces puissantes métropoles de l'industrie britannique et des villes moins importantes, mais non moins actives, qui se pressent autour d'elles, l'agriculture ne peut être que florissante. La rente monte, dans le voisinage de ces centres de consommation, jusqu'à 250 fr. par hectare. Le salaire est peut-être un peu plus élevé encore que dans le Lancashire, il arrive jusqu'à 3 francs par jour de travail. Les herbages occupent presque tout le sol, et, comme dans tous les pays d'extrême population, l'entretien des vaches laitières et l'engraissement des bestiaux sont les industries dominantes. Beaucoup de fermes ont moins de 8 hectares; celles-là sont pour la plupart exploitées par des ouvriers tisserands, qui joignent le produit de leur culture à celui de leur industrie. Parmi les cultures les plus productives figure depuis peu le ray-grass d'Italie. M. Caird cite un champ de 3 acres ou 120 ares qui, coupé en vert, nourrit six chevaux de travail et cinq bœufs, sans compter les poignées d'herbe fraîche qu'on donne aux vaches deux fois par jour pour les traire. M. Caird porte jusqu'à 100,000 kilogr. de fourrage vert par hectare ou 40 tonnes par acre, valant au prix actuel 1,200 francs, ce qu'on peut obtenir d'un hectare de ce ray-grass cultivé avec soin.

L'Est-Riding est tout différent et presque l'opposé de l'ouest. Plus d'industrie, plus de villes, plus de petites fermes, plus de population surabondante; nulle part peut-être, la propriété n'est moins divisée. Le calme d'un pays exclusivement agricole succède, quand on passe l'Humber, à l'agitation d'un pays industriel. Ces contrastes sont

fréquens en Angleterre. Les *wolds* ou plateaux de l'Est-Riding sont la continuation de ceux du Lincoln. La grande culture y règne aussi en souveraine et en a triplé les produits depuis cinquante ans. On se plaint pourtant beaucoup dans cette région, et le *free-trade* y est peu populaire.

Dans le Nord-Riding recommence la région montagneuse. Il s'y trouve quelques vallées fertiles, mais l'ensemble forme un vaste plateau qui n'a pas moins de 160,000 hectares et qui s'élève de 1,000 à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer; on l'appelle les *moors* du Yorkshire. L'industrie humaine a su en tirer un admirable parti. Montagnes et vallées, presque tout est en pâturages, et les races d'animaux qui s'y élèvent, chevaux, bœufs et moutons, ont toutes une grande réputation. Les chevaux de voiture les plus estimés de l'Angleterre viennent du Nord-Riding et tirent leur origine de la vallée de Cleveland; aujourd'hui la race s'en est répandue autour de leur vallée natale. Les moutons des montagnes du Yorkshire forment une race à part, qui a été améliorée d'après les principes de Bakewell, et qui alimente les principaux marchés du nord. Quant au gros bétail, c'est du Nord-Riding que sort aujourd'hui en plus grande quantité la célèbre race à courtes cornes. Elle est née sur le bord septentrional de la Tees, qui sépare le comté d'York de celui de Durham; mais depuis la mort des frères Collins, elle a passé la rivière, et on trouve aujourd'hui les plus beaux types sur l'autre rive. Il y a tout au plus une demi-douzaine d'éleveurs qui en ont en quelque sorte le monopole, et qui n'épargnent ni soins ni dépenses pour la conserver et la perfectionner encore. Ils y sont encouragés par le prix qu'ils en retirent. Il n'est pas rare de voir leurs taureaux se vendre de 2 à 400 livres sterling ou de 5 à 10,000 francs, et ils en louent pour une saison à des prix correspondans.

Le comté de Durham n'a que la moitié de l'étendue du Nord-Riding; sa population est cependant de plus du double; elle a atteint, au commencement de 1851, 411,000 âmes : c'est dire assez que le pays n'est pas seulement agricole; il tire sa principale richesse de ses mines de charbon, dont l'inépuisable produit s'exporte par Newcastle et les ports voisins. Les deux plus grands seigneurs du pays, lord Durham et lord Londonderry, ont gagné, depuis trente ans, des sommes énormes par l'exploitation de leurs houillères. On jugera des capitaux que cette exploitation met en mouvement par un seul fait : lord Londonderry a fait construire à ses frais un port pour exporter son charbon et un chemin de fer pour l'y conduire; le tout a coûté 8 ou 10 millions de francs. L'agriculture n'a encore suivi le mouvement que de loin. Les terres argileuses dominent avec leurs difficultés ordinaires; on suit encore sur ces terres l'antique assole-

ment triennal. De plus, c'est un pays de petite culture : les fermes sont en moyenne de 25 hectares, et les fermiers, rudes travailleurs qui font presque toute la besogne par eux-mêmes, ne sont pas assez riches pour prêter beaucoup au sol.

Avec les bas prix, ces petits fermiers, si économes et si laborieux qu'ils soient, ne peuvent pas vivre. Il faut donc, là aussi, une révolution; elle est commencée. Heureusement la propriété est moins divisée que la culture, et la plupart des propriétaires, à défaut de leurs fermiers, peuvent faire des efforts. Lord Londonderry, lord Durham, le duc de Cleveland, rivalisent en quelque sorte de générosité. Une grande partie des bénéfices réalisés dans les houillères passe maintenant en travaux de tout genre pour l'amélioration du sol. De tous côtés, on pose des tuyaux, on construit des étables, on transporte des masses nouvelles d'amendemens et d'engrais; dans quelques années, la face du pays sera changée. Tout n'est pas d'ailleurs à refaire, et dans quelques parties du comté, dans les terres légères déjà soumises à l'assolement de Norfolk, dans les grasses vallées à herbages, la culture est déjà riche et florissante. Il ne faut pas oublier que la race des bœufs courtes-cornes est sortie d'une des vallées du Durham.

Le petit comté de Westmoreland n'a pas tout à fait 200,000 hectares. C'est, — comme son nom l'indique, *Westmoreland, terre des landes de l'ouest,* — la région la plus montagneuse, la plus inculte et la moins peuplée d'Angleterre. On n'y trouve qu'un habitant pour 4 hectares; aussi la rente moyenne descend-elle à 35 francs, ce qui est encore considérable, puisque, les deux tiers à peu près étant sauvages, la rente des terrains cultivés doit être de 100 francs environ. L'agriculture fleurit dans les vallées, notamment dans celles d'Éden au nord et de Kendal au sud. Le Westmoreland est la Suisse de l'Angleterre, le pays des lacs tant célébrés par les poètes. Un chemin de fer mène en quelques heures de Manchester et de Liverpool au bord du lac de Windermere, le premier, le plus grand et le plus gracieux de tous. En sortant du tumulte et de la fumée des districts manufacturiers, on se trouve dans une riante solitude, où tout est calme, frais et pur; les eaux limpides, l'air vif et le sol vert succèdent aux eaux bourbeuses, à l'air épais et au sol noirci des marécages d'où sort le charbon. Un bateau à vapeur vous promène sur le lac long et étroit qui serpente comme une large rivière au milieu d'un paysage ravissant. Le Windermere n'a que quatre lieues de long sur un quart de lieue de large; c'est comme un diminutif des grands lacs des Alpes. A son extrémité, on débarque près du joli village d'Ambleside, où vous attendent d'élégantes voitures qui conduisent de gorge en gorge et de lac en lac jusqu'à Keswick.

C'est dans le sud-est du Cumberland que sont situées les plus hautes cimes de l'Angleterre proprement dite; là s'élèvent le Scarrfell, le Helvellyn, le Skiddaw, qui ne sont dépassés dans le reste de l'île que par les montagnes de Caernarvon, dans le pays de Galles, et par celles du nord de l'Écosse. Dans les creux formés par le temps au pied de ces masses rocheuses se trouvent les lacs qui font suite à ceux du Westmoreland. C'est la même nature, par suite la même rareté de cultures et d'habitans, aussi bien que la même beauté d'aspects. Il y avait autrefois au bord de ces lacs une population particulière de petits propriétaires qu'on appelait des *statesmen*. Chaque famille possédait de 20 à 40 hectares qu'elle cultivait depuis de nombreuses générations. On suppose que ces tribus devaient leur origine à une nécessité de défense : ce point étant très près de la frontière d'Écosse et très exposé aux incursions des maraudeurs écossais, les lords avaient fait, dit-on, de nombreuses concessions de terres sous la condition d'un service personnel, comme dans les clans des Highlands. Que cette supposition soit vraie ou non, les *statesmen* existaient encore en grand nombre au commencement de ce siècle. Un poète qui a beaucoup vécu au bord des lacs, Wordsworth, a décrit en termes charmans leur manière de vivre. On voudrait que ce portrait fût encore vrai; malheureusement il ne l'est plus. Les *statesmen* disparaissent rapidement devant la grande propriété; on voit encore çà et là leurs anciens cottages, mais ce sont des fermiers qui les habitent, et, chose remarquable, là où une famille de petits propriétaires n'avait pas pu vivre, quoique n'ayant pas de rente à payer, un fermier paie la rente et fait ses affaires. Les dettes, en s'accumulant par une cause ou par une autre sur ces petites propriétés, avaient fini par en absorber tout le revenu. L'attachement des familles de *statesmen* à leurs anciens usages, l'absence de capitaux mobiliers, l'ignorance, rendaient la terre moins productive entre leurs mains que dans celles de cultivateurs plus aisés et plus habiles. Rien ne peut arrêter cette décadence.

Dans les terres basses du Cumberland, les mines de charbon reparaissent; la houille qui en sort s'exporte tout entière pour l'Écosse et l'Irlande par les ports de Whitehaven, Workington et Maryport. Ce commerce fait vivre une nombreuse population, dont les besoins exercent sur l'agriculture leur influence ordinaire. Quels que soient les progrès que l'art de cultiver ait faits depuis un demi-siècle, ils n'ont pu aller aussi vite que la consommation, et les villes populeuses de la côte sont forcées de faire venir du dehors une partie de leur approvisionnement. Les fermiers voisins ont donc devant eux un débouché indéfini, et leur émulation est fortement excitée par la certitude du profit. La race courtes-cornes commence à se répandre

parmi eux, mais en général ils préfèrent acheter des bœufs écossais du Galloway pour les engraisser. Leurs moutons sont presque tous des cheviots ou des têtes noires; depuis quelques années, les métis cheviot et Leicester prennent beaucoup de faveur.

L'immense terre de sir James Graham, Netherby, occupe l'extrémité nord-ouest du comté, sur la frontière d'Écosse, au fond du golfe de Solway. Elle ne comprend pas moins de 12,000 hectares ou 30,000 acres d'un seul tenant, et passe avec raison pour une des mieux gouvernées du royaume. Sir James, un des premiers orateurs du parlement, un des hommes d'état qui semblent le plus dignes de prendre l'héritage de sir Robert Peel, est en même temps un administrateur habile de ses intérêts privés et un agronome du premier ordre. Le point de départ de ces améliorations a été la suppression des petites fermes et leur réunion en grandes exploitations. Le nombre de ces fermes, qui était en 1820 de 340 ou de 35 hectares en moyenne, est aujourd'hui de 165 seulement, ce qui donne une moyenne de 70 hectares. Cette réduction dans le nombre des fermiers a permis de choisir les meilleurs, ceux qui présentaient le plus de garanties par leur fortune, leur habileté et leur énergie. Sir James leur a offert des baux de quatorze ans au lieu de sept, suivant l'usage du pays. Un grand nombre de bâtimens devenus inutiles ont été démolis; on a arraché les haies qui subdivisaient trop les champs. Par ce moyen, on a obtenu des rentes qui s'élèvent dans les bons terrains jusqu'à 100 fr. l'hectare et qui atteignent en moyenne 70 fr., quoique le sol soit généralement marécageux. Sir James est un des plus résolus partisans du *free trade;* il a tenu à honneur de prouver que, dans les propriétés bien conduites, la baisse de prix ne devait pas amener forcément une réduction de rentes. Il n'a accordé aucune diminution sur ses baux, mais il a augmenté considérablement les travaux de drainage, qu'il fait faire à ses frais, sous la condition ordinaire que les fermiers lui paieront 5 pour 100 par an.

Plus on avance vers l'ouest et le nord, plus le drainage devient nécessaire et efficace. Il n'y a pas dans toute l'Angleterre de pays où il présente plus d'avantage que les terres basses du Cumberland. Ce fait tient à deux causes : la nature argileuse du sol et du sous-sol, et l'extrême abondance des pluies; il tombe 20 pouces anglais d'eau par an à Londres, 40 dans le comté de Lancastre, 47 sur la côte du Cumberland, et jusqu'à 160 dans les hautes vallées des lacs. Pour que toute cette humidité s'écoule, il faut un drainage plus puissant que dans le sud et l'est de l'île. On plaçait d'abord les drains à 2 pieds anglais environ de profondeur et à 20 mètres de distance, et on n'obtenait que des résultats insuffisans. Aujourd'hui les drains sont généralement placés à 4 ou 5 pieds anglais de profondeur, et

de 6 à 9 mètres de distance, et on a soin de n'employer que des tuyaux d'un pouce et demi de diamètre intérieur, quand un pouce suffit ailleurs; de cette façon seulement, on vient à bout d'assainir suffisamment le sol. On compte aujourd'hui dans le pays trente fabriques de tuyaux.

On appelait autrefois Northumberland tout le pays — au nord de l'Humber — qui contient aujourd'hui les cinq comtés du nord; ce nom ne désigne plus que le comté le plus septentrional de l'Angleterre. Le Northumberland occupe le versant oriental de la chaîne des Apennins britanniques, dont le Cumberland occupe le versant occidental, et se divise comme lui en deux parties, les montagnes à l'ouest, les plaines à l'est. La partie montagneuse est en général stérile. La chaîne des Cheviots, qui sépare l'Angleterre de l'Écosse, a seule d'assez bons pâturages; c'est là que s'est formée la race de moutons qui porte ce nom, et qui passe à bon droit pour une des richesses rurales de la Grande-Bretagne. On vante la beauté des vallées qui coupent ce pâté de montagnes, et surtout celle de la Tyne, qui suit l'ancienne muraille des Pictes et débouche dans la mer à Newcastle; la terre y est excellente et se loue un prix élevé.

L'agriculture des basses-terres du Northumberland jouit d'une haute réputation. Quand on fait en Angleterre un voyage agricole, tout le monde vous dit : *Allez dans le nord, visitez le Northumberland, et, s'il est possible, allez jusqu'en Écosse.* Pour l'Écosse, le conseil est bon; mais il n'en est pas tout à fait de même du Northumberland. Cette prédilection de l'opinion est fondée jusqu'à un certain point pour les terres légères qui servent d'intermédiaires entre la montagne et la côte; c'est là qu'est né l'assolement quinquennal, connu sous le nom d'assolement de Northumberland, qui n'est qu'une variante de celui de Norfolk : 1° turneps, 2° blé ou orge, 3° trèfle, 4° trèfle, 5° avoine. C'est là aussi qu'a commencé la culture des turneps en lignes, qui est aujourd'hui généralement adoptée par tous les bons cultivateurs; mais les terres argileuses qui s'étendent le long de la mer n'ont pas échappé à la crise. La grande propriété et la grande culture y dominent pourtant. Une bonne partie du comté appartient au duc de Northumberland; d'autres grands seigneurs et riches *landlords* y possèdent aussi de vastes domaines. Le célèbre parc de Chillingham, appartenant à lord Tancarville, est assez grand pour qu'une espèce particulière de bœufs sauvages s'y soit conservée. Les fermes sont en moyenne de 100 à 200 hectares, on en trouve de 500 et même de 1,000. Les fermiers passent en général pour des hommes riches; il en est qui exploitent plusieurs fermes à la fois.

Cet excès de concentration est ici ce qu'est ailleurs l'excès de division, — la principale cause du mal. Quelque riches que soient les fer-

miers du Northumberland, ils n'ont pas tous un capital suffisant pour les immensités qu'ils exploitent, et la baisse des prix, en portant sur des masses énormes de denrées, a eu pour eux des conséquences désastreuses. Il est à remarquer que cette province est la seule en Angleterre où la rente ait diminué depuis 1815; de 50 francs environ par hectare qu'elle atteignait à la fin de la guerre, elle était tombée à 40 avant la crise, et elle a encore baissé depuis. Le duc de Northumberland a accordé à ses fermiers, dans ces dernières années, une remise de 10 pour 100. Un autre grand propriétaire, le duc de Portland, a été plus loin; ses remises atteignent, dit-on, 25 pour 100. La nécessité de pareils sacrifices n'indique pas un état bien prospère. En même temps, ces puissans *landlords* font faire à leurs frais d'immenses travaux de drainage et autres, sous la condition ordinaire du 5 pour 100. A la faveur de ces améliorations, et sous la condition d'une division des trop grandes fermes, comme dans le Wiltshire, l'équilibre finira par se rétablir.

III.

Ici finit notre tour d'Angleterre, de cette portion souveraine des trois royaumes, cette île *sceptrée*, comme dit Shakespeare, *cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent:*

This royal throne of kings, this sceptered isle,
This precious stone set in the silver sea.

Avant de passer à l'Écosse et à l'Irlande, je ne dirai que quelques mots des pays annexes, comme la principauté de Galles et les îles. Le pays de Galles est cette presqu'île montagneuse qui s'étend, entre les deux embouchures de la Severn et de la Mersey, sur une étendue d'environ 2 millions d'hectares, et qui, fort analogue aux comtés de Cumberland et de Westmoreland, rappelle même, dans quelques parties, les pics les plus inaccessibles de la Haute-Écosse: partout ailleurs un pareil pays serait à peu près abandonné par les hommes; mais il abonde, comme la plupart des pays de montagne, en richesses minérales, et l'exploitation de ses mines et carrières par les capitaux anglais a suffi pour y créer un développement relatif.

Sous le rapport agricole, la presqu'île galloise peut se diviser en trois régions distinctes: la bonne, qui comprend les comtés de Flint, d'Anglesea, de Denbigh et de Pembroke; la médiocre, qui comprend ceux de Glamorgan, Caermarthen, Montgomery et Caernarvon; la mauvaise, qui comprend ceux de Cardigan, Radnor, Brecon et Merioneth. Dans le comté de Flint, le meilleur de tous, la rente atteint

la moyenne de l'Angleterre, 75 francs par hectare; dans celui de Merioneth, le plus stérile, elle tombe à 15 francs. La moyenne générale de la principauté doit être égale à peu près à celle de la France, bien que le sol et le climat soient incomparablement inférieurs. La population suit à peu près la même proportion. La moyenne est d'une tête humaine pour 2 hectares; dans le comté de Flint, elle s'élève jusqu'à 1 tête pour 80 ares, ou l'équivalent de la population anglaise, tandis que dans celui de Merioneth elle n'est plus que d'une tête pour 4 hectares, comme dans les départemens français les moins peuplés. Si les parties basses du pays sont aussi populeuses que les comtés anglais voisins, les parties montagneuses peuvent compter parmi les plus inhabitées de l'Europe. Ces déserts même ont fait depuis cinquante ans d'assez grands progrès comme culture; la terre y vaut de 500 à 1,000 fr. l'hectare en moyenne, c'est-à-dire autant que dans la moitié de la France.

C'est encore et toujours le bétail qui permet de tirer parti à ce point d'un sol si ingrat. Dans la région cultivable, l'assolement quadriennal s'étend chaque jour, et les races perfectionnées de l'Angleterre se naturalisent; dans les contrées incultes et abruptes, on trouve des espèces à demi sauvages de bœufs, de moutons et de chevaux, petites de taille, mais sobres et vigoureuses, qui savent chercher leur nourriture au milieu des rochers et des précipices. La viande des bœufs et des moutons gallois est très estimée; la seule île d'Anglesea importe tous les ans en Angleterre des milliers de ces animaux, qui traversaient autrefois le détroit à la nage, et dont on constate aujourd'hui le passage sur le pont de Menai. Les *poneys* ou petits chevaux gallois sont aussi assez recherchés.

Jusqu'à ces derniers temps, la condition générale de la population dans le pays de Galles a laissé beaucoup à désirer. Quoique réunie depuis longtemps à l'Angleterre, cette principauté a conservé sa langue distincte et son génie particulier. Les Gallois appartiennent, avec les Irlandais, à la race celtique, et comme s'il ne suffisait pas de cette origine pour les séparer profondément des Saxons, l'âpre configuration de leur sol achevait de les isoler. L'antique barbarie s'est maintenue longtemps parmi eux; les efforts des Anglais pour travailler à leur assimilation ont eu souvent, comme en Irlande, un résultat opposé. La coutume appelée *gavelkind* était la loi primitive du pays, c'est-à-dire que les terres se partageaient par égales portions entre les enfans, et cette législation avait couvert le sol de petits propriétaires pauvres. Il y a deux siècles environ, le gouvernement anglais a cru faire acte de bonne politique en y introduisant le droit d'aînesse et en y implantant artificiellement la grande propriété. Ces sortes de transformations, quand elles ne sont pas le pro-

duit libre et naturel des faits, sont toujours difficiles. Le progrès de la culture a été plutôt retardé qu'avancé par cette réforme prématurée; le système de fermage a eu beaucoup de peine à prendre, faute de capitaux et de lumières. La population dépossédée est tombée dans une pauvreté plus grande encore, des passions violentes ont fermenté dans son sein et se sont fait jour de temps en temps par de sinistres explosions. A l'apparition du chartisme, le pays de Galles a été une de ses forteresses, et l'insurrection de paysans de 1843, bien connue sous le nom original de *Rebecca et ses filles*, montre que le mal s'est perpétué jusque bien près de nous.

Des hommes barbouillés de noir, sous la conduite d'un chef, déguisé en femme, qu'on appelait *Rebecca*, apparaissaient tout à coup la nuit sur les points les plus éloignés, brûlant les barrières des routes, démolissant les *work-houses* et menaçant dans leurs demeures les propriétaires et fermiers. D'autres fois, la prétendue femme-chef prenait le nom de *miss Cromwell, fille aînée de Rebecca*, et sous ce nom redouté, résurrection confuse des vieux souvenirs révolutionnaires, se signalait par les mêmes exploits que sa biblique mère. L'Angleterre s'amusa d'abord de ces scènes, moitié terribles, moitié grotesques, qui avaient de grandes analogies avec l'insurrection des *demoiselles* dans nos Pyrénées, il y a quelque vingt ans. La terreur devint cependant si grande et si générale parmi ceux qui avaient quelque chose à perdre, qu'il fallut envoyer des troupes et nommer une commission d'enquête. Le calme se rétablit peu à peu, moitié de gré, moitié de force; mais l'enquête révé la desfaits pénibles, qui témoignaient d'une véritable détresse parmi les populations agricoles. — Voulez-vous savoir ce que c'est que Rebecca? répondaient les paysans gallois quand on les interrogeait sur leur chef; Rebecca, c'est la misère. Et en effet Rebecca n'était pour eux que l'expression symbolique de leurs griefs contre la domination anglaise. Partout dans leurs réponses on sent percer le ressentiment vague d'une nationalité opprimée. Tantôt c'est l'église anglicane dont les dîmes les écrasent, tantôt c'est le propriétaire anglais, le régisseur anglais, qu'ils regardent comme des étrangers vivant à leurs dépens. On y retrouve un écho affaibli des plaintes de leurs frères les Irlandais. Il eût mieux valu respecter leurs coutumes nationales, leur laisser leurs petites propriétés, comme on a sagement fait ailleurs, et renoncer à importer parmi eux l'organisation anglaise (1).

Heureusement le progrès continu de l'exploitation des mines et carrières a fini par atténuer ces souffrances, en donnant de l'occupation aux bras surabondans; le pays de Galles fournit maintenant à lui

(1) Voyez, pour plus de détails sur *Rebecca et ses filles*, la *Revue* du 15 septembre 1843.

seul le tiers environ du fer produit dans la Grande-Bretagne, et le fer n'est qu'une partie de son immense extraction minérale. Des voies de communication perfectionnées, et parmi elles deux chemins de fer, ont fini par percer ce massif de montagnes et par y ouvrir des courans d'importation et d'exportation. L'industrie agricole est devenue possible; le salaire, qui était tombé aussi bas qu'en Irlande, s'est relevé. Tout n'est pas fait sans doute, et les cantons les plus reculés cachent encore bien des misères; mais l'assimilation est en bonne voie et s'accomplit rapidement. L'île druidique d'Anglesea, ce dernier refuge de la religion et de la nationalité celtes, est maintenant réunie à la grande île par deux ponts, dont l'un, le célèbre pont-tube, véritable merveille de l'industrie moderne, fait partie du chemin de fer de Londres à Dublin. Partout se font sentir les signes d'une révolution bienfaisante. Tout s'améliore, même les races d'animaux les plus rudes et les plus agrestes. Ces moutons à la laine mêlée de poils, aux cornes droites, aux mœurs farouches, qui tenaient le milieu entre le mouton et le chamois, et qui donnaient tout au plus 10 ou 12 kilos de viande nette, augmentent peu à peu de poids et perdent leur jarre, soit par des croisemens avec des races écossaises, soit par de simples perfectionnemens dans leur régime; il en est de même des bœufs et des chevaux, qui gagnent de la taille et du volume sans perdre de leur rusticité. Un dernier pas reste à faire : la plupart des pâturages de montagne sont encore communaux, c'est-à-dire absolument négligés. Le jour où ils cesseront de l'être, le problème du pays de Galles sera résolu. Dans ses rapports avec l'Angleterre, ce pays est un mélange d'Écosse et d'Irlande : pendant longtemps, le mauvais côté, le côté analogue à l'Irlande, a prévalu; mais c'est décidément le bon, le côté semblable à l'Écosse, qui l'emporte.

Les petites îles qui dépendent de l'Angleterre prennent à leur tour leur part de la prospérité générale. On dit assez de bien de l'état agricole de l'île de Man, située au milieu du canal de Saint-George, entre l'Angleterre et l'Irlande, et qui est célèbre pour avoir formé autrefois un royaume à part. Quoique très montagneuse, elle nourrit 50,000 habitans, sur une étendue totale d'environ 60,000 hectares, dont la moitié seulement est susceptible de culture, et fournit encore un excédant de blé, d'orge et de bétail pour l'exportation. A l'industrie agricole les habitans joignent les produits de la pêche, de la navigation et de l'exploitation des mines. L'aisance y est assez générale. La plus grande partie du sol appartient à des petits propriétaires ou *yeomen* qui cultivent eux-mêmes. Cette division de la propriété et de la culture est très ancienne dans l'île de Man, et là du moins le gouvernement anglais a eu le bon esprit de ne pas la combattre.

Mais le triomphe de la petite propriété et de la petite culture, c'est, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'île de Jersey, qui touche à nos côtes. L'extrême richesse de cette petite île, qui n'a pas plus de 16,000 hectares et qui contient une population de 50,000 âmes, peut être attribuée en partie aux grandes dépenses qu'y a faites de tout temps le gouvernement anglais pour la défendre contre nous; mais la France aussi fait d'énormes dépenses dans l'île de Corse, qui a bien d'autres ressources naturelles que Jersey, et cette île est restée pauvre et improductive malgré tout ce qu'elle nous coûte. La population est douze fois plus condensée à Jersey qu'en Corse, et elle jouit d'une bien plus grande aisance. Guernesey et Aurigny rivalisent presque avec Jersey, et ce n'est pas sans raison qu'on les compte toutes trois parmi les plus beaux joyaux de la couronne britannique.

Nulle part, la différence actuelle entre un pays anglais et un pays français ne ressort plus péniblement qu'en comparant l'île de Jersey aux côtes françaises qui lui font face. Elle surgit à l'entrée d'un golfe dont les deux bras sont formés d'un côté par le département de la Manche et de l'autre par celui des Côtes-du-Nord. Climat, sol, produits, race d'hommes, tout est semblable. Ces deux départemens figurent parmi les plus prospères de France; celui de la Manche occupe le huitième rang sur quatre-vingt-six, et celui des Côtes-du-Nord le douzième, comme densité de population et de richesse, et cependant quand Jersey compte plus de 300 habitans par 100 hectares, la Manche n'en compte que 100, et les Côtes-du-Nord que 90, et la même disproportion se fait remarquer soit dans le produit brut, soit dans le produit net des cultures. Bien évidemment cette fois le contraste ne peut être attribué à la grande propriété et à la grande culture, puisque le sol est bien plus divisé à Jersey que chez nous : il faut absolument reconnaître que les véritables causes sont ailleurs. Ce coin de terre a joui sans interruption depuis plusieurs siècles d'une indépendance à peu près complète, et par suite, des deux plus grands biens de ce monde, la paix et la liberté; il n'a connu ni le mauvais gouvernement, ni les révolutions, ni les guerres, qui ont arrêté si souvent l'essor de ses voisins de France : il a été plus favorisé sous ce rapport que l'Angleterre elle-même, et son heureuse condition est la démonstration la plus éclatante de ce que j'ai essayé de prouver.

Léonce de Lavergne.

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

LES OUVRIERS DE LA PROVENCE.[1]

Bien que la Provence, au point de vue industriel, ne puisse rivaliser avec les grandes régions du nord et de l'est de la France, il y a là cependant tout un ensemble de fabrications auxquelles on ne saurait refuser une place considérable dans le mouvement du travail national. On ne rencontre plus ici des populations ouvrières groupées, comme au sein des montagnes de l'Hérault et des Montagnes-Noires, dans quelques villes manufacturières qui rappellent les agglomérations de la France septentrionale. L'élément industriel se présente mêlé tantôt à l'élément commercial et tantôt à l'élément agricole; mais, sous l'apparente monotonie qu'offre le pays provençal, qui vient peut-être de l'absence presque continuelle d'une végétation vigoureuse, le domaine de la production présente d'assez curieux contrastes. Les industries provençales sont d'ailleurs d'un genre particulier, et le régime en est encore très peu connu. Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher comment les rudes exigences du labeur

(1) Voyez les livraisons des 1er juin, 1er septembre, 15 octobre 1851, — 15 février, 1er août 1852, — 15 janvier, 15 août et 15 octobre 1853.

industriel s'accommodent de la douceur du climat, et de voir quelles tendances développe la vie méridionale au sein des populations ouvrières.

I. — AVIGNON. — AIX. — MARSEILLE. — TOULON. — INDUSTRIES LOCALES.

Les industries les plus importantes et les plus caractéristiques de cet extrême midi de la France ont leur siége principal dans quatre villes dont l'aspect diffère profondément, — Avignon, Aix, Marseille et Toulon. Les deux premières de ces villes portent surtout dans leur physionomie l'empreinte d'un passé également mémorable. — Entourée, à la façon des cités orientales, de remparts crénelés qui l'isolent d'une plaine verdoyante, Avignon est silencieuse comme un palais abandonné, ou plutôt comme un couvent désert. Un moment illustrée par le séjour de la papauté, on dirait qu'elle reste inconsolable autour de la mystérieuse demeure de ses hôtes évanouis. Cependant sa position sur le Rhône, presque au confluent des voies ferrées du midi, la fécondité de ses campagnes, la multiplicité des forces hydrauliques répandues dans son voisinage, tendent à l'associer de plus en plus au mouvement économique de notre temps. — La cité d'Aix, qui a eu sa grandeur comme capitale des comtes de Provence, après avoir figuré déjà sous les Romains, — reléguée loin de la mer et du Rhône, laissée de côté par le chemin de fer, qui réunira bientôt Marseille, Lyon et Paris, — n'offre qu'une physionomie vague comme son rôle actuel.

Quel changement, quand on considère le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, où déborde de tous côtés une vie exubérante! Tandis que nos autres grandes villes, Bordeaux, Rouen, Lyon, Nantes, ont entre elles certains traits de similitude, Marseille ne ressemble qu'à elle-même. Contemplés du sommet de ce bloc de rochers arides qui abrite son port, ses toits de briques figurent un immense tapis rougeâtre sur lequel le soleil du midi verse à torrens son éclat et sa chaleur. Point d'oasis de verdure où les yeux puissent se reposer; la campagne même est nue; les blêmes oliviers ou les amandiers au grêle feuillage qui entourent les nombreuses villas de la banlieue marseillaise ne suffisent pas pour en égayer l'aspect. A l'intérieur des murs, nul monument grandiose ne captive l'admiration; mais la mer est là, avec sa majesté. Elle se retourne en tous sens, comme pour embrasser la ville, au centre de laquelle elle vient emprisonner ses eaux dans un vaste bassin naturel. Dans son immense périmètre, Marseille renferme les plus étonnans contrastes : ici la solitude opulente des allées Meilhan et du cours Bonaparte, là l'ex-

trême animation de la Cannebière et des quais; plus loin, l'indigence entassée autour de la place de Linche et de la montée Saint-Esprit, dans des ruelles étroites renfermant des élémens viciés de plus d'un genre, et trop aisément oubliées au milieu du vaste cadre où tout annonce le travail et la richesse.

La dernière enfin des quatre villes industrielles de la Provence, Toulon, doit aux coteaux qui la défendent contre les vents du nord et aux plantes tropicales qui poussent dans les vallées voisines une physionomie encore plus méridionale que celle de Marseille. Au sortir des sauvages gorges d'Ollioules, on traverse des jardins où le grenadier et l'oranger balancent en plein vent leurs fleurs et leurs fruits. Resserrée par une enceinte étroite, dont l'agrandissement, longtemps ajourné, va recevoir enfin son exécution, cette ville ne jouit d'aucune perspective du côté de la terre. Si les regards veulent s'élever au-dessus des remparts, ils se brisent contre des coteaux blanchâtres, d'où rejaillit un soleil éblouissant. Quoique l'espace soit plus étendu du côté de la mer, les ouvrages qui défendent le port, les hauteurs qui font la sûreté de la rade viennent assez promptement limiter l'horizon.

La tâche des ouvriers de l'industrie dans ces quatre cités varie autant que le milieu où ils sont placés. Avignon est le centre de la production de la garance; Aix se distingue par ses huiles d'olive; Marseille règne sur l'importante fabrication des savons comme sur les industries accessoires, et renferme les ateliers qui sont le plus intimement associés au commerce maritime. A Toulon enfin, le travail est en contact immédiat avec la marine militaire.

La garance est aujourd'hui la principale source de richesse que possèdent Avignon et le département de Vaucluse. La production annuelle ne s'en élève pas à moins de 25 millions de francs (1). La garance est, comme on sait, une plante dont la racine contient une riche substance tinctoriale qui peut donner toutes les nuances rouges; elle vient en plein champ, comme la luzerne; sa tige et ses feuilles se dessèchent l'hiver, mais sa racine ne périt pas, et redonne naissance chaque printemps à des pousses vigoureuses. Originaire de l'Asie, suivant toute apparence, elle a dû être apportée en Europe dans des temps très reculés, puisqu'on la connaissait déjà dans les Gaules, sous les Romains. Depuis cette époque, elle ne semble pas

(1) La soie, dont la production occupait naguère le premier rang dans les richesses de Vaucluse, n'arrive qu'au chiffre de 18 millions de francs. On fabrique encore à Avignon des étoffes de soie, mais cette industrie, célèbre avant 1789, est en pleine décadence. Après avoir essayé de se relever durant les premières années de la restauration, elle s'est heurtée contre la concurrence de la cité lyonnaise, et le nombre de ses métiers est tombé rapidement, depuis 1825, de 8,000 à un millier tout au plus.

avoir jamais complétement disparu du sol français; mais elle n'y avait encore pris aucune importance industrielle, lorsque le comtat venaissin fut enfin doté de cette culture, dans la seconde partie du dernier siècle, par l'intelligente entreprise d'un étranger, Jean Althen, à qui la ville d'Avignon a récemment élevé une statue. Parmi les hommes qui ont enrichi un pays de quelque découverte utile, il n'en est guère dont l'existence ait été aussi tourmentée, aussi aventureuse que celle d'Althen, et dont l'histoire soit demeurée jusqu'à ce moment entourée de plus de ténèbres. Cet homme était né en Perse, dans un des villages de l'Arménie restés fidèles à la religion chrétienne. On raconte qu'il était d'une illustre origine et que son père avait représenté le gouvernement persan auprès de l'empereur Joseph Ier. Une révolution sanglante renversa tout à coup la fortune de sa famille. Althen vit massacrer et son père et ses frères aînés; s'il réussit à éviter la mort par la fuite, ce fut pour être capturé par un marchand arabe qui l'emmena en Anatolie, où il fut employé, comme esclave, à cultiver le coton et la garance. Au bout de quinze ans, il trouva enfin une occasion d'échapper à la vigilance de son rude patron, et il courut s'abriter à Smyrne, sous le drapeau du représentant de la France, refuge traditionnel dans ces pays des infortunes imméritées et des droits outragés. Grâce à l'appui des agens français, l'esclave fugitif put s'embarquer pour Marseille, où il aborda en 1739.

Althen avait alors une trentaine d'années; si l'on s'en rapporte au portrait placé au musée d'Avignon, sa figure fortement accentuée, que relevait encore son costume oriental, devait produire une favorable impression. Un mariage, qui lui apportait quelque bien-être, permit bientôt à l'exilé de commencer des recherches projetées depuis longtemps. Il vint à Versailles, où il reçut un accueil bienveillant du roi Louis XV. Esprit entreprenant et passionné pour ses idées, quoique mobile et peu réfléchi dans sa conduite, Althen était tourmenté par le désir d'acclimater en France le coton et la garance, qu'il avait cultivés durant son esclavage. Il commença par le coton, d'abord à Castres, et puis à Montpellier; mais très médiocrement aidé par les états du Languedoc, contrarié par la jalousie des fabricans d'étoffes de soie qui se crurent menacés dans leur industrie, et plus encore sans doute par le climat, il se vit forcé d'interrompre ses expériences. Soit que l'avoir de sa femme eût été consommé dans ces essais, soit que la perte en doive être attribuée à l'imprévoyance et à la prodigalité de l'ancien esclave, toujours est-il qu'Althen nous apparaît à ce moment de sa vie dénué de toutes ressources. Si la tradition, qui le représente étamant à Marseille, pour gagner son pain, des ustensiles de cuisine, est exacte, c'est à cette époque qu'elle doit s'appliquer.

Peu après, il est employé dans les établissemens levantins existant à Saint-Chamond, et il tente d'y cultiver la garance, qui devait valoir à son nom une immortelle renommée. Toutefois ce n'est pas dans les montagnes du Forez que la plante pouvait prospérer. Althen avait été frappé, dans ses voyages, de la ressemblance du sol et du climat d'Avignon avec le climat et le sol de l'Anatolie; c'est là qu'il songe à reprendre sur une plus grande échelle les tentatives faites à Saint-Chamond, et qui n'avaient produit que des résultats incomplets. Il parlait avec tant d'enthousiasme de ses projets, qu'il parvint, malgré son dénûment, à inspirer assez de confiance pour obtenir des terres à ensemencer. Les résultats de la nouvelle culture, commencée en 1756, furent constatés à Avignon en 1763 par des expériences publiques. Quoiqu'il ne prêtât pas une suffisante attention aux travaux d'Althen, le conseil de la cité lui accorda pourtant cinq louis d'indemnité et un privilége d'exploitation pour dix années. La garance franchit bientôt les limites de la concession. Althen eut la joie de voir sa conquête assurée, mais ce fut sa seule récompense. Il mourut en 1774 sous un toit d'emprunt, sans rien laisser que l'indigence à deux filles qui lui survécurent, et dont l'aînée sollicita vainement un peu plus tard la reconnaissance des habitans du pays venaissin, alors que le comtat n'appartenait pas encore à la France (1).

Avant de profiter aux fabriques, l'heureuse importation d'Althen devait procurer un élément considérable de travail aux ouvriers des campagnes de Vaucluse. La culture de la garance réclame en effet des soins longs et continus : il faut attendre la récolte dix-huit mois au moins; mais quand la plante est arrachée, la vente en est facile, et le prix se paie toujours comptant. La préparation industrielle, au moins celle de la garance proprement dite, est extrêmement simple : il suffit de réduire en poudre les racines desséchées, qui reçoivent le nom d'*alizaris* au moment où les fabriques s'en emparent. La trituration s'opère au moyen d'énormes rouleaux mis en mouvement, grâce à de nombreux canaux de dérivation, par les eaux boueuses de la Durance ou les eaux limpides et bleues de la Sorgue. La tâche des ouvriers est très pénible, soit à cause de la chaleur des salles où ils sont renfermés et de la poussière ténue qui les remplit, soit à cause

(1) J'ai sous les yeux une copie du testament de la seconde fille d'Althen, reçu par un notaire à l'hôpital d'Avignon *dans la salle des pauvres filles, où la testatrice se trouvait au lit malade*, le 26 février 1789. Elle dispose d'une rente de 60 livres et de ses *hardes* et *nippes*; c'était tout son avoir. Elle déclare ne pas savoir signer. Disons que le Persan Althen avait eu deux femmes, et qu'imbu des mœurs orientales, il ne s'était pas fait scrupule, quoique chrétien, d'épouser la seconde du vivant de la première. Sa seconde femme, qui lui survécut, mourut folle dans la maison des fous de l'Œuvre de la Miséricorde d'Avignon.

du déploiement de force musculaire qu'exigent certaines opérations, surtout celle qu'on appelle *l'entamage*. Un produit tiré de la même plante réclame des manipulations plus compliquées, je veux parler de la *garancine*, dans laquelle on est parvenu à concentrer sous un moindre volume, au moyen d'une saturation d'acide sulfurique, la propriété tinctoriale renfermée dans les *alizaris*. Datant à peine de vingt-cinq ans, cette fabrication a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la garance. Malgré certains avantages qu'on attribue encore à la poudre primitive, la garancine a pris un immense essor (1).

Les manufactures de garance sont en activité durant sept à huit mois seulement chaque année, à partir de la mi-octobre. Les travailleurs qu'elles emploient, elles les empruntent à l'agriculture; mais ce ne sont pas d'ordinaire les cultivateurs des plaines qui suivent leurs produits jusque dans les fabriques; comme ils répugnent à ce travail, on est obligé d'aller dans les montagnes chercher des ouvriers qui consentent à quitter l'hiver leurs régions glacées, sauf à y remonter au temps de la moisson. Les ateliers marchent jour et nuit; la tâche nocturne de chaque homme revient deux ou trois fois par semaine. Les ouvriers logent ou plutôt campent dans les fabriques, où ils sont toujours à la disposition de leurs chefs. Ils gagnent en moyenne une somme de 70 à 80 francs par mois, sur laquelle la moitié suffit à leurs besoins. Une campagne de sept mois peut donc leur valoir 250 à 280 francs d'économie. Le domaine de leur travail paraît assuré contre la concurrence intérieure et extérieure, grâce à l'excellente réputation dont jouissent les produits de cette contrée (2).

Les ouvriers employés dans les fabriques d'huile d'olive reçoivent, comme ceux de la garance, la matière première des mains des cultivateurs du pays. Les oliviers croissent sur presque tous les points de la Provence, tantôt petits et rabougris comme aux environs d'Aix, où ils sont fréquemment atteints par les gelées, tantôt élevés et touffus comme dans les tièdes campagnes de Toulon et de Grasse. C'est à Aix qu'on obtient les produits les plus renommés. Les fruits se cueillent au mois de septembre, alors qu'ils sont encore verts,

(1) En 1852, les ouvriers de Vaucluse ont fabriqué 130,000 quintaux métriques de garance en poudre, et 75,000 de garancine. On s'occupe depuis quelque temps d'un produit intermédiaire appelé fleur de garance, qui figure pour 15,000 quintaux sur les états de la même année.

(2) La moitié de ces produits s'expédie en Angleterre et aux États-Unis; l'autre moitié se consomme soit en France, soit en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en Italie ou en Russie. Placée dans un sol convenable, la garance s'accommode des climats les plus divers. Depuis sa réussite dans le Vaucluse, on la cultive chez nous en Alsace et dans les départemens de la Drôme et du Gard. On la trouve, au dehors, en Hollande, en Silésie, en Suisse, à Naples, dans le Levant, sur les bords de la Mer-Caspienne, etc.

quand on veut les destiner à la consommation en nature. Pour la fabrication de l'huile, on les laisse sur l'arbre jusqu'à ce qu'ils aient pris une teinte noire et luisante. Dans les districts où la production est considérable, on ne les ramasse qu'au fur et à mesure du besoin des fabriques, l'olive conservant sur les branches tous ses principes huileux, évalués à 25 pour 100 de son poids.

Les huileries ne fonctionnent qu'une partie de l'année, à dater du mois de novembre. La durée de la campagne, qui dépend de l'abondance des récoltes, se prolonge en certains districts six ou sept mois. A Aix, elle ne dépasse jamais 40 ou 50 jours. Ces ateliers, une fois ouverts, n'interrompent plus leur marche; les ouvriers y sont partagés en deux relais qui se relèvent de trois heures en trois heures, mode vicieux de diviser le temps qu'il est désirable de voir changer. On n'éprouve point dans les huileries, comme dans les fabriques de garance, l'incommodité de la chaleur et de la poussière; mais les vêtemens des travailleurs et les travailleurs eux-mêmes sont constamment imprégnés d'huile. Le salaire, qui se paie à la fin de la campagne, monte dans la ville d'Aix de deux à trois francs par journée. Ce chiffre ne suffit pas toujours pour allécher les ouvriers des environs; on est souvent obligé de recourir encore ici aux bras des montagnards.

Les produits des fabriques d'huile sont de divers genres et réclament plus ou moins de soins. Contrairement à la règle ordinaire en industrie, les meilleurs articles, ceux qui se vendent le plus cher sont ceux qui nécessitent le moins de main-d'œuvre. Ainsi on obtient l'huile vierge, c'est-à-dire l'huile de première qualité, en écrasant et en pressant légèrement les fruits. Pour la seconde qualité, il faut reprendre les olives déjà pressurées, les imbiber d'eau bouillante, enfin les soumettre à une seconde et très forte pression. L'huile qu'on en fait sortir, dite huile *échauffée,* est la marchandise de grande consommation (1). Le travail ne s'arrête pas là : après avoir séparé de l'eau l'huile qui surnageait à la surface, le résidu liquide contient encore de nombreuses molécules huileuses, et d'un autre côté, il reste des matières grasses assez abondantes dans la pâte des olives. Ce sont les ouvriers des huileries mêmes qui, à l'aide de divers procédés, tirent des liquides les dernières parties utiles qu'ils renferment, et en composent un produit exclusivement employé à l'éclairage. Quant à la pâte des fruits écrasés, elle est portée dans des ateliers spéciaux appelés *ressences*, où, après avoir été délayée et pressée de

(1) L'huile d'olive a quelquefois le goût du fruit : cela ne tient pas à la fabrication, mais au sol même. Les olives de certains districts laissent leur goût à l'huile, tandis qu'ailleurs elles n'ont pas cette propriété.

nouveau, elle fournit un corps gras employé dans certaines fabriques de savon.

La fabrication du savon tient le premier rang parmi les industries marseillaises, soit à cause de sa propre importance, soit à cause des industries qui sont pour ainsi dire à sa solde. Elle comptait en 1852 44 établissemens représentant une valeur de 6 à 8 millions de francs, et dont la production annuelle atteint le chiffre de 40 millions. Aucune autre de nos industries n'a peut-être subi depuis trente-cinq années d'aussi profondes modifications que celles qui ont éprouvé la savonnerie; mais pour comprendre les changemens qui en sont résultés dans le travail, il faut savoir d'abord ce que c'est que le savon. Il n'est guère de produit plus usuel, il n'en est guère dont la composition soit moins connue des consommateurs. Le savon se compose de corps gras dont la nature a été transformée par des agens chimiques. Ces corps varient suivant les pays. A Paris, par exemple, pour la plupart des savons de toilette, on emploie les suifs et les graisses (1), tandis que c'est l'huile qui forme la base des savons de Marseille. On se sert de la soude pour dénaturer cette matière.

Les fabricans marseillais n'utilisaient jadis dans leurs laboratoires que la seule huile provenant du résidu des olives. Après l'avoir mélangée d'abord avec les extraits de diverses graines oléagineuses, ils ont fini par y substituer totalement les huiles tirées du lin, de la sésame et des graines qu'on importe d'Afrique sous le nom d'arachides. En même temps, a soude naturelle a été remplacée par la soude artificielle, en sorte que les élémens essentiels du savon sont complétement changés. On fabrique à Marseille le savon blanc, mais surtout le savon *marbré* ou *bleu pâle,* dont la consommation est si générale, et qui fait le fonds de la fabrication provençale (2).

Le régime intérieur des savonneries marseillaises, modifié en 1848, conserve encore une physionomie tout à fait originale. Les ouvriers, dont le nombre ne monte jamais au-dessus de 40 par chaque fabrique, sont placés sous la direction d'un contre-maître et forment une sorte de tribu désignée sous le nom d'*équipage.* Ils ne travaillent que le jour, mais ils prennent leurs repas dans l'atelier, et souvent en com-

(1) On emploie aussi l'huile de palme, qui donne un excellent produit quand la fabrication est loyale, et l'huile de coco, qui permet de vendre le savon à un bon marché fabuleux; mais à ce bas prix le consommateur ne gagne rien, car avec l'huile de coco le savon peut absorber de l'eau jusqu'à 65 pour 100 de son poids, tandis que le chiffre de 3[illegible] pour 100 est le chiffre de la fabrication ordinaire.

(2) Personne n'ignore à quelles fraudes a donné lieu dans notre temps la fabrication du savon. Rien de plus facile, en général, que de mêler aux pâtes des matières inertes qui donnent du poids à la marchandise; mais, circonstance favorable à la fabrique de Marseille, le savon marbré se refuse à ces mélanges frauduleux, qui ne permettraient pas aux veines bleues de se former.

mun. On leur fournit gratuitement le charbon et l'huile. Avant 1848, l'*équipage* couchait dans les manufactures : cet usage avait frayé les voies, sous le rapport de la durée du travail, à de fâcheux abus auxquels une loi spéciale a mis fin. Il vaut infiniment mieux, surtout dans une industrie marchant toute l'année comme celle-ci, que les ouvriers puissent trouver le soir, après le travail, un asile rafraîchissant sous le toit domestique. Ces réformes modifient peu à peu la composition du personnel des savonneries : tandis qu'on n'y rencontrait guère autrefois que des travailleurs descendus des montagnes, on y voit maintenant des hommes recrutés dans le pays même. La besogne des ouvriers qui donnent des veines au savon bleu pâle, et qu'on appelle *madreurs*, est la seule qui soit véritablement pénible. Debout sur une planche horizontalement posée au-dessus d'immenses cuves en ébullition, à demi nus, enveloppés de vapeurs, les *madreurs* doivent remuer incessamment, à l'aide d'un long bâton garni de fer, une lave épaisse et pesante. Pour empêcher la perche de glisser entre leurs mains humides, ils portent des gants de toile qu'ils plongent à tout moment dans des sacs de plâtre moulu. Ces ouvriers gagnent 4 francs par jour, chiffre que nul autre n'atteint dans ces usines, à l'exception pourtant des coupeurs chargés de diviser en morceaux les pains de savon, et qui ont besoin d'un coup d'œil exercé et sûr (1).

De la savonnerie dépend immédiatement le sort des ouvriers de la soude factice et de ceux des huiles de graines oléagineuses. Les premiers sont disséminés dans une vingtaine d'établissemens situés aux environs de la ville, et dont les produits montent à 6 ou 8 millions de francs. La belle découverte qui a fait du sel marin, combiné avec l'acide sulfurique, la base de la soude artificielle, et qui date d'environ soixante ans, est due, comme on sait, à un Français, le chirurgien Leblanc, dont le nom demeure inscrit désormais dans nos fastes industriels à côté de celui des Denis Papin, des Berthollet, des Philippe de Girard. Avant la découverte du chirurgien Leblanc, on tirait d'Espagne la plus grande partie de la soude naturelle employée dans les arts (2).

Les établissemens où les ouvriers triturent les graines oléagineuses absorbent le chargement annuel de 4 ou 500 navires frétés pour le transport de ces matières, et fournissent en moyenne pour 20 millions de produit. Les huileries marseillaises sont montées sur un très

(1) Ces derniers, quand ils sont fort habiles, touchent jusqu'à 4 fr. 50 cent.

(2) Disons, pour mieux faire comprendre l'importance de la découverte de Leblanc, que les fabriques de soude de Marseille produisent annuellement 250,000 quintaux métriques de soude, au moins autant de sel de soude, et environ 5,000 barriques de sulfate de soude; l'acide sulfurique employé dans leurs opérations nécessite 8,000 tonneaux de soufre apportés de Sicile.

grand pied et pourvues des appareils mécaniques les plus perfectionnés. Ce ne sont plus, comme à Aix pour les huiles d'olive, des ateliers temporaires. Quoique les ouvriers qui viennent en partie du Piémont aient l'habitude de retourner chaque année chez eux passer quelques semaines, les huileries n'arrêtent jamais leur mouvement; elles suppléent, au besoin, à leurs auxiliaires absens par quelques travailleurs inoccupés de la soude ou du savon. Du reste, la population des huileries se renouvelle fréquemment. Au bout de quelques années de leur dur métier, qui leur vaut en moyenne 2 fr. 25 cent. par jour, les manœuvres venus des campagnes rentrent définitivement sous leurs chaumières.

Toute l'activité industrielle de la cité marseillaise ne se circonscrit pas dans la riche industrie savonnière et dans ses annexes; il y a d'autres branches de travail, telles que la raffinerie du sucre, la construction des appareils mécaniques, la tannerie, que leur importance ne permet pas de passer sous silence. Les raffineries de Marseille donnent lieu à un mouvement de 60 millions de francs, dont une vingtaine en droits de douane. Formant des agglomérations plus nombreuses que les fabriques de savon, elles ne comprennent jamais moins de 50 personnes; il s'en trouve près de 500 dans une seule de ces usines, qui est peut-être la plus vaste et la mieux outillée du monde entier. Une fois admis dans ces établissemens, les ouvriers sont à peu près assurés de ne point manquer d'ouvrage. Plus mobile, la population des ateliers de constructions mécaniques se compose, environ pour moitié, de compagnons faisant ce qu'on appelle le tour de France. Le nombre total de ces ouvriers soit à Marseille même, soit dans le rayon de cette ville, dépasse le chiffre de 3,000; leur travail est alimenté par les besoins croissans de la navigation à vapeur dans le bassin de la Méditerranée. On ne compte guère moins d'un millier d'individus dans les tanneries, qui mettent en œuvre des masses de peaux brutes apportées des côtes barbaresques et de l'Amérique du Sud, et qui sont constituées dans des conditions vraiment manufacturières.

Au lieu de la diversité industrielle dont Marseille offre le spectacle, Toulon ne possède guère qu'une seule arène. A peu près exclusivement rétribué par l'état, le travail y est soumis à un régime qui contraste avec celui de l'industrie privée. Les ateliers dépendant de la direction des constructions navales comptent environ 3,500 ouvriers, ce qui permet de supposer que 12 ou 15,000 individus vivent des salaires payés par la marine. Un dixième d'entre ces travailleurs sont gradés sous le nom de contre-maîtres ou d'aides-contre-maîtres, et chargés de surveiller les opérations; un autre dixième appartient à la catégorie des apprentis. Les professions qu'on peut appeler mari-

times, celles de calfat et charpentier de navires, englobent 1,350 personnes. Les ateliers des machines à vapeur et des chaudières en renferment 615, et il est question d'en créer de nouveaux (1). Le salaire moyen de l'ouvrier du port de Toulon, qui est de 2 fr. 35 cent. par jour, ne diffère pas sensiblement de celui des ouvriers marseillais. Il est vrai qu'au bout de vingt-cinq ans de travail pour le compte de l'état, on a droit à une retraite, mais cette retraite est extrêmement minime. Un avantage plus sérieux pour les ouvriers, c'est qu'ils sont à l'abri des vicissitudes ordinaires de la vie industrielle; les chômages se réduisent pour eux à de rares et courtes interruptions de travail, lorsque les crédits budgétaires sont trop engagés. Au premier abord, le régime disciplinaire dans les ateliers de l'état paraît soumis à des prescriptions plus minutieuses que dans les établissemens privés; au fond, il y est moins rigoureux. L'intérêt particulier suggère des précautions qui échappent en général aux représentans de l'intérêt public. Un mot peut résumer, sous ce rapport, le parallèle entre les ateliers de l'état et les ateliers libres : dans les premiers, on tend à se contenter d'un peu moins que le règlement n'exige; dans les seconds, au contraire, on s'efforce d'obtenir un peu plus.

Aux différences existant dans le travail des diverses catégories d'ouvriers de la Provence correspondent des dissemblances morales qui éclatent même au milieu des traits si saillans communs à toute la population laborieuse du pays.

II. — MOEURS ET CARACTÈRES.

Le rapport si souvent observé entre les tendances morales et les influences du sol ou du climat ne se manifeste nulle part d'une manière plus frappante que chez les ouvriers de la région provençale. Les instincts matériels s'y développent sous l'influence d'une température ardente; on aime avec passion tout ce qui flatte les sens, on recherche tous les plaisirs avec une ardeur singulière. Cette disposition se révèle à chaque pas dans la vie des masses; on la voit éclater notamment au sein des fêtes patronales appelées tantôt *romérages* et tantôt *vogues*, qui sont plus multipliées ici qu'en aucun autre district de la France, et toujours extrêmement suivies; il est d'usage de les faire annoncer pompeusement au son du fifre et du

(1) Sur les 3,000 forçats retenus encore au bagne de Toulon en 1852, malgré les transportations opérées, un millier était au service des chantiers de construction. L'entière suppression des bagnes, en enlevant ces auxiliaires, reconnus d'ailleurs si dangereux, aura pour inévitable résultat d'augmenter le nombre des ouvriers libres, surtout celui des simples manœuvres, la besogne la plus grossière étant précisément celle qu'on impose aux forçats.

tambourin dans un rayon assez étendu, par des commissaires spéciaux. La moindre municipalité se met alors en grandes dépenses : on installe des jeux nombreux et variés ; on distribue aux vainqueurs de ces tournois des prix qui laissent souvent percer la bizarrerie du goût local. L'entrain et la gaieté ne manquent jamais dans ces assemblées. La joie se répand au dehors par de vives et bruyantes explosions; mais, signe remarquable, il ne semble en résulter entre les individus aucun lien vraiment sympathique. Tandis qu'en Flandre, dans de semblables réunions, le plaisir individuel paraît s'accroître du plaisir commun, — on dirait, chez les Provençaux, que chacun songe seulement à soi et se divertit isolément.

Les fêtes patronales sont le rendez-vous des sociétés chantantes, très populaires en Provence, presque toujours composées d'ouvriers, et qui prennent habituellement le nom de *chœurs*, en y ajoutant une qualification distinctive. Ainsi les ouvriers d'Aix composent les chœurs des *Sans-Souci*, des *Philistins*, des *Renaissans*. Lorsqu'un concours s'ouvre dans les *romérages* entre des compagnies venant d'ordinaire de différentes communes, c'est l'autorité municipale transformée en jury qui prononce entre les combattans. Les sociétés chantantes ont, pour leurs réunions habituelles, des espèces de cercles appelés *chambrées*. Durant nos temps de division, on a vu quelquefois les chambrées, envahies par les passions politiques, dégénérer en clubs que l'autorité locale a dû interdire; mais la plupart sont demeurées fidèles à leur caractère primitif. Chaque chambrée a ses statuts et son chef d'orchestre. On s'étonnera sans doute que dans ce pays, où il existe un patois fort usité parmi les masses, les chœurs ne fassent presque jamais entendre des chants en langue vulgaire. Lors du passage du chef de l'état à Aix, en 1852, il fut impossible, malgré des efforts réitérés, d'organiser des chants patois. Les poèmes de tout genre ne sont pourtant pas rares dans cet idiome provençal, divisé en nombreux dialectes, et qui, à Marseille, se ressent encore de l'origine phocéenne de la cité, et rappelle un peu le langage de ce peuple dont le poète a dit :

Graïs dedit ore rotundo
Musa loqui.

Les chansons mêmes sont très nombreuses dans le patois provençal. La plupart célèbrent le plaisir ou l'amour, mais le plaisir et l'amour représentés sous des images très sensuelles et toujours assez vulgaires. La poésie locale manque d'un goût délicat et fin. Dédaignées par les chœurs, ces rapsodies ne s'entendent que dans des réunions plus familières, ayant moins de prétentions à l'art. Dans les sociétés musicales, on chante des fragmens de nos opéras et de nos

opéras-comiques, ou des morceaux en français mis en musique par des compositeurs indigènes. Malgré ces emprunts, les cercles chantans de la Provence conservent l'originalité de leur caractère, grâce au goût musical particulier à leur pays, et grâce au vif sentiment du plaisir qui s'y trouve associé.

Cet amour pour les divertissemens a pénétré jusque dans les habitudes religieuses, profondément enracinées d'ailleurs parmi les masses. Non-seulement on recherche l'exagération des formes extérieures, on mêle encore aux manifestations pieuses des réjouissances toutes profanes. La fête de Noël, par exemple, célébrée en Provence avec une remarquable ferveur, n'en est pas moins un signal de plaisir. La veille au soir, dans les villes comme dans les hameaux, les membres épars de chaque famille ont l'habitude de se rassembler autour de leur chef et de passer à se divertir la moitié de la nuit. On commence la soirée par une cérémonie traditionnelle nommée la *bénédiction du feu*. Le plus jeune des enfans prend un rameau de laurier qu'il trempe dans du vin, et, après avoir fait le signe de la croix, il asperge le foyer embrasé de manière à en amortir la flamme. Peut-être y a-t-il dans cet usage une mystérieuse allusion au cœur de l'homme où il faut aussi, tout en conservant l'ardeur qui féconde la vie morale, tâcher d'amortir le feu des passions sensuelles (1). Les pèlerinages à diverses chapelles, renommées par les grâces qu'on y obtient, offrent également un double caractère. On assiste à la messe, on fait brûler des bougies autour d'une image vénérée, on suspend des ex-voto aux murailles du temple; puis, quand on se croit quitte avec le ciel, on consacre au plaisir le reste de la journée. Le pèlerinage se transforme en *romérage*.

La naïveté provençale semble se complaire en outre à prêter à des idées sérieuses les expressions les plus burlesques. Les cérémonies qui accompagnent la fête de saint Éloi en sont un exemple. Le saint orfévre du VIe siècle, sous le patronage duquel sont placées dans le nord de la France certaines sociétés d'ouvriers en métaux, est dans le pays d'Aix, on ne sait pourquoi, le patron des rouliers et des palefreniers, et par une extension abusive celui des chevaux, des mulets et des ânes. Quand arrive sa fête, on amène dès le matin ces animaux en grand appareil sur le parvis des églises. Après la messe, un prêtre se présente sous le porche du temple, un goupillon à la main, et il bénit à la fois les animaux et leurs maîtres. Certes il y a une idée que la religion admet, que mille traditions du moyen âge avaient consacrée, dans cette bénédiction des instrumens animés mis

(1) La nuit du 24 décembre est une des occasions où se font entendre sous le toit familier des chants dans l'idiome populaire; il existe de nombreux noëls en patois.

par Dieu même au service de l'homme pour l'aider dans son travail; mais l'attitude des cortéges donne toujours à la cérémonie un aspect risible. Toutes les scènes bouffonnes et un peu excentriques s'accordent avec les inclinations provençales. Ce côté des mœurs des familles s'épanouit avec une liberté particulière dans les petites maisons de campagne appelées *cabanons* ou *bastides*, situées autour des villes, et que la population ouvrière affectionne passionnément. Chaque dimanche, on s'y rend en compagnie plus ou moins nombreuse. Des chansons ont pour objet de célébrer le *cabanon*, l'air qu'on y respire, les divertissemens qu'on y trouve. Le temps s'y passe à peu près comme dans les *mazets* des Garrigues, autour de Nîmes.

Ces traits communs à toutes les populations provençales laissent encore place dans chaque groupe industriel à quelques lignes particulières qui nuancent plus ou moins fortement la vie locale. A Avignon, les ouvriers des fabriques de garance, ceux des fabriques d'huile à Aix, ceux qui triturent les graines oléagineuses à Marseille, forment de petites colonies qui conservent tout à fait intacte leur physionomie originelle. Instrumens passifs d'industries très monotones, ils se résignent, sans songer à s'en plaindre, au rôle qu'ils ont temporairement accepté; mais le travail des champs reste leur occupation préférée. On voit même souvent, parmi les ouvriers de la garance, ceux qui sont du pays prendre à ferme une pièce de terre et prélever sur les courts instans de leur repos le temps de la cultiver. A la fin de la campagne industrielle, les travailleurs descendus des montagnes regagnent avec une joie indicible leur village, à peine débarrassé des neiges. Dans cet élan qui les ramène vers leurs cimes natales se résume à peu près toute l'activité de leur esprit. Il s'y mêle pourtant une autre pensée très ardente chez eux, c'est l'ambition de posséder un jour un lambeau de cette terre si tristement engourdie durant l'hiver, mais si resplendissante sous les rayons du soleil d'été. Ce désir que l'avenir trompera peut-être est fréquemment la cause de leur expatriation. Quelquefois aussi ces exilés volontaires, fidèles aux traditions de la famille, se proposent de venir en aide à des parens chargés d'enfans et malheureux. Accoutumés depuis leur naissance à se contenter de peu, ils ne s'amollissent point au sein des villes, et ils restent généralement sobres et économes. Certains chefs d'établissement, à Aix, par exemple, sont dans l'usage de distribuer aux ouvriers, à la fin de la saison, une indemnité extraordinaire qu'on appelle *étrennes*, parce qu'elle arrive vers le premier jour de l'an. On consacre habituellement cette somme à un banquet; mais chacun est libre de retirer son argent, et les ouvriers pères de famille s'abstiennent de la fête. On devine bien que

la culture intellectuelle doit être à peu près nulle chez les simples manœuvres, dont tout l'art consiste à pulvériser la garance ou à écraser les graines oléagineuses. Le plus grand nombre ne savent pas lire; cependant, là comme partout, la situation semble s'améliorer un peu, au moins pour les ouvriers qui ne viennent pas de districts trop lointains, et l'instruction commence à étendre son rayon lumineux sur la génération qui s'élève.

C'est au milieu de la population marseillaise que se montrent plus vivement tous les signes essentiels du caractère provençal, avec sa naïveté pittoresque, ses élans soudains et sa personnalité sans détours. Deux influences rivales se disputent ici la vie des hommes, deux influences qui n'exercent un pareil empire dans aucune autre ville du midi. S'agit-il d'animosités religieuses comme à Nîmes, de combinaisons politiques ou sociales comme naguère à Lyon? Nullement, mais d'une lutte constante entre les affaires et les plaisirs. Chaque individu semble regretter tour à tour le temps donné à ses intérêts au préjudice de ses jouissances, et les heures consacrées à ses satisfactions personnelles au détriment de ses affaires. Dans cette brûlante arène ouverte à tant de spéculations industrielles ou commerciales, où tout semble dressé comme dans une hôtellerie pour des gens qui passent, chacun est préoccupé d'arriver au but, — la fortune, — mais à la condition qu'il lui sera permis de se détourner de temps en temps sur la route pour se livrer aux plaisirs. Au sein du tourbillon de ces jalouses tendances, il reste peu de momens pour la famille. Les hommes comptent les minutes passées dans leur logis; ils ont des cercles où ils se réunissent et qui sont à la fois des lieux d'amusement et des succursales de la Bourse. Nulle part, les femmes ne demeurent chez elles aussi souvent seules. En même temps qu'elle est extrêmement remplie, la vie marseillaise est circonscrite dans un cercle étroit, où les satisfactions de l'esprit trouveraient difficilement une place. Les influences étrangères aux préoccupations habituelles ne se produisent que par soubresauts, sans modifier le courant ordinaire des choses. Les ouvriers marseillais participent plus ou moins, suivant qu'ils sont plus ou moins indépendans, mais toujours en une assez forte mesure, à ces penchans, qui sortent, dirait-on, du sol même de la cité. Cependant ils vivent sobrement, au moins chez eux; ils y sont forcés d'ailleurs par la cherté des denrées alimentaires. Il n'en est pas ici comme dans d'autres régions du midi, dans la vallée de la Garonne, par exemple, où l'abondance abaisse le prix des marchandises les plus usuelles. Les salaires sont, il est vrai, plus élevés à Marseille qu'à Toulouse; mais la différence ne suffit pas pour égaliser les conditions de l'existence journalière. Les ouvriers pourtant, il faut le dire, car cette

remarque dévoile un trait de caractère, les ouvriers aiment mieux une ville comme Marseille, où ils gagnent davantage et où la vie est plus coûteuse, qu'une cité où le bas prix des articles de consommation vient réduire le taux des salaires. Pourquoi? C'est qu'un gain plus fort laisse l'individu plus maître de lui-même. Il est plus libre de s'arranger comme il l'entend, et, au moyen de certains calculs et de volontaires privations, il se voit toujours, en fin de compte, plus d'argent disponible.

L'esprit naturellement vif, bien que peu ouvert, de la population marseillaise recevrait assez facilement la semence de l'instruction, si le temps n'était dévoré par les habitudes de la vie locale. Il ne serait pas juste néanmoins de dire que les parens négligent tout à fait pour leurs enfans la culture intellectuelle. Sans y accorder une suffisante attention, ils profitent des facilités offertes par les libéralités municipales. Les *Frères Maristes,* dont la maison principale est à Lyon, et qui sont les frères ignorantins d'une grande partie de la France méridionale, ont à Marseille des écoles très fréquentées. En fait de développement intellectuel, le premier rang parmi les ouvriers appartient aux raffineurs. Le goût de l'instruction est très visible chez eux. Les jeunes gens et même les adultes qui n'ont pas appris à lire et à écrire fréquentent les classes du soir. La sécurité de leur état industriel profite à leur intelligence.

Quand on passe de Marseille à Toulon, on croirait, à voir le contraste frappant qui distingue les habitudes des deux villes, pénétrer dans un autre pays. Tandis que, dans la cité commerciale des Bouches-du-Rhône, chacun a l'air pressé et semble craindre de ne pas arriver assez tôt, personne à Toulon ne se hâte, comme si le terme était assuré. C'est qu'à Marseille on court après une fugitive divinité qui ne revient guère sur ses pas; on est obligé à de continuels efforts pour élargir chaque jour sa propre route et dépasser ses compétiteurs. Dans le port militaire de Toulon au contraire, on obéit à des règles stables; on est classé, numéroté, tarifé. Il dépend beaucoup moins de l'individu d'agrandir son horizon et de changer sa place. On le sait, hélas! l'idée d'un devoir à remplir est pour la majorité des hommes un stimulant moins énergique que l'attrait d'un avantage matériel à réaliser.

Sous l'influence d'un climat plus uniforme que celui de Marseille, la population ouvrière de Toulon est plus amollie. Sans doute elle est capable d'un effort vigoureux, mais à la condition qu'il ne durera pas longtemps : elle aime le repos par-dessus tout. Parmi les ouvriers du port, on peut évaluer à un dixième le nombre de ceux qui s'abstiennent chaque jour de se rendre aux ateliers. Quelquefois, je ne le nie pas, ces absences couvrent un calcul intéressé. Ainsi, à l'é-

poque des longues journées, quand les moyens de travail abondent dans la ville ou dans les environs, on demande l'autorisation de s'éloigner pour quelques jours, et on s'en va travailler pour le compte des particuliers, afin de gagner davantage; le plus souvent néanmoins ces chômages volontaires n'ont d'autre cause que le désir de s'abandonner à une oisiveté complète. L'imagination des ouvriers, naturellement un peu contemplative, quoique sans délicatesse, se complaît dans l'inaction du corps, qui laisse carrière aux rêveries. Est-ce là une population essentiellement pervertie? Non; c'est une population qui ne sait point lutter contre son penchant naturel. Ses écarts fréquens, il les faut moins imputer à la corruption du sens moral qu'au défaut d'énergie; mais cette impuissance de trouver en soi-même un frein contre ses propres entraînemens a pour résultat de porter aux mœurs domestiques une atteinte funeste. Le lien de la famille n'est pas très solide, et, par une anomalie singulière, il n'y a guère de pays où l'on soit plus empressé de le former. Les ouvriers se marient fort jeunes, puis ils traitent avec une incroyable légèreté les devoirs de leur nouvelle condition. Désunion dans l'intérieur des ménages et quelquefois même rupture complète, telles sont les suites immédiates de cette indifférence, qui, dans une ville comme Toulon, aboutit trop facilement à ouvrir un abîme devant les femmes délaissées.

Les logemens étant fort chers dans l'étroite enceinte de la ville, beaucoup d'ouvriers toulonnais vont habiter les faubourgs extérieurs ou les villages environnans. Là même ils n'ont souvent qu'une chambre et un cabinet pour une famille de cinq ou six personnes. L'état des ménages ne choque pas à la première vue; comme les ouvriers sont dans l'usage de consacrer toutes leurs ressources au moment du mariage à des achats d'ameublement, on remarque plutôt dans leurs habitations un certain luxe extérieur, auquel les femmes attachent un grand prix. L'ardeur du climat impose aussi des soins particuliers; mais ces apparences cachent un dénûment réel. On a tout sacrifié à ce qui frappe les yeux. Poussé à l'excès, le goût pour la parure prélève encore une dîme ruineuse sur les revenus des familles. Les produits du travail suffisent-ils toujours aux luxueux atours des femmes? Question délicate dont ne semblent pas s'inquiéter la plupart de ceux qui auraient qualité pour cela. Les hommes eux-mêmes sont plus préoccupés de leur toilette qu'en aucune autre ville de France.

Faut-il indiquer d'autres sources de dépenses superflues? Le Toulonnais aime hors de chez lui les parties de plaisir et les repas coûteux. Tandis que quelques ménages s'en vont passer le dimanche au *cabanon*, nombre d'ouvriers quittent leur famille pour faire des promenades soit à la campagne, soit en mer. D'autres remplissent les

cafés, où la dépense monte d'autant plus vite que le vin, dont le prix est peu élevé dans ces pays, y est communément dédaigné. La musique plairait à cette population, qui possède à un degré remarquable le sentiment de l'harmonie; mais c'est précisément chez elle que les sociétés chantantes avaient été le plus détournées de leur objet. Combien il serait désirable qu'on pût cultiver et diriger ces dispositions, qui fourniraient d'utiles moyens d'employer les heures de loisir!

III. — INSTITUTIONS. — ESPRIT POLITIQUE.

Il reste à nous demander comment, dans cette Provence, des esprits à la fois aussi vifs et aussi nonchalans ont accueilli les idées de prévoyance et d'association, si fécondes en elles-mêmes quand elles sont dégagées des périlleuses exagérations qui, dans le milieu de ce siècle, sont venues les dénaturer.

Ceux qui n'ont pas étudié les associations mutuelles de prévoyance dans toute la variété de leurs applications seraient tentés de croire qu'elles exigent entre leurs membres une complète similitude de situation jointe à un rapprochement continuel. Cette dernière condition manque dans celles des industries de la Provence qui utilisent le concours d'ouvriers du dehors, avec des intermittences plus ou moins longues dans le travail. Le personnel des fabriques d'huile et des fabriques de garance semble se prêter fort peu aux combinaisons de la mutualité. On se demande en outre si, là même où se rencontrent les conditions les plus favorables à la formation des sociétés de secours, les populations de la Provence, naturellement peu patientes, voudront se plier au régime d'institutions qui intéressent un avenir plus ou moins éloigné, plus ou moins incertain. Dans un pays aussi favorisé sous le rapport du climat, l'homme sentira-t-il suffisamment l'aiguillon de la nécessité pour s'imposer de prévoyantes économies? N'est-il pas à craindre que l'impétuosité des instincts individuels ne rende impossible l'agrégation volontaire et durable des intérêts? Ces questions se présentent d'elles-mêmes dans la cité marseillaise, où les ouvriers sont nombreux et en général très rapprochés les uns des autres. Au sein de cette vaste agglomération, la vie industrielle est assez développée cependant pour mettre en lumière la solidarité non pas absolue, mais partielle, des situations. C'est en outre une condition favorable que la tendance innée de la population marseillaise à se grouper et à former des cercles. Grâce à ces circonstances locales, on a pu triompher des obstacles que les inclinations générales des Provençaux semblaient devoir opposer aux idées de prévoyance collective.

Un premier essai avait eu lieu à Marseille vers le commencement de ce siècle; les esprits méridionaux étant portés à l'imitation par cette vivacité d'imagination qui se trouve jointe en eux à tant d'indolence, cet exemple eut bientôt des imitateurs. L'élan donné était si fort, qu'en aucune autre ville de France on n'a vu s'opérer, durant le dernier demi-siècle, en matière d'institutions d'assurances mutuelles contre les éventualités de la maladie, un mouvement plus remarquable qu'à Marseille. Au commencement de l'année 1853, 138 sociétés de secours, comprenant environ 11,000 individus, y étaient en plein exercice. Des associations aussi multipliées ne sauraient, il est vrai, renfermer chacune un grand nombre de membres; il n'y en a que 7 qui en comptent plus de 100. Dans deux ou trois, ce chiffre descend jusqu'à 10, le plus souvent il flotte entre 40 et 80. Quelques-unes seulement sont particulières à tel ou tel corps d'état; la plupart reçoivent des individus de diverses professions. Presque tous les ouvriers de Marseille font partie d'une de ces compagnies. Il se présente ici une singulière similitude entre cette ville, assise sous le ciel brillant et chaud du midi, et une cité des extrémités de la France septentrionale où la population est vouée à la pratique des industries textiles, si différentes des fabrications provençales : je veux parler de Lille. Là comme à Marseille, à côté du besoin de se réunir, on rencontre chez les ouvriers cet esprit d'éparpillement qui, en multipliant trop les groupes, énerve un peu la puissance de l'association. De plus, dans les deux villes, les institutions mutuelles, à part une ou deux exceptions, sont placées sous le patronage d'un saint et portent une profonde empreinte religieuse. Seulement en Provence on attache encore plus de prix que dans la Flandre aux signes extérieurs. Il est facile de s'apercevoir aussi que l'esprit de corporation est moins ancien dans le midi que dans le nord. Moins expérimenté, il est plus pétulant et plus minutieux; il s'entoure de restrictions et de pénalités sévères; il se complaît dans l'épanouissement d'une hiérarchie souvent excessive.

Tous ces caractères existent au plus haut degré dans une des associations marseillaises qui efface toutes les autres par le nombre de ses membres et l'étendue de ses ressources. Bien qu'elle n'appartienne pas au domaine de l'industrie proprement dite, elle peut seule nous initier complétement aux mystères et aux caprices de l'assistance mutuelle parmi les ouvriers provençaux. J'entends parler de la société des portefaix, qui comptait, d'après des relevés officiels recueillis à la fin de 1852, un effectif de 2,195 membres. Placée sous le triple patronage de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce, elle a été organisée sur ses bases actuelles par un acte de 1816, révisé en 1849 sans modifications essentielles. Les dis-

positions des statuts ne se renferment pas dans le cercle de l'assistance : elles réglementent l'exercice de cette profession des portefaix dont il est facile de comprendre l'importance dans un port où se chargent et se déchargent chaque année, pour la navigation au long cours et sans parler du cabotage, six ou sept mille navires (1).

Les portefaix associés ont voulu se réserver un signe qui les distinguât de *toute personne faisant métier*, comme le dit avec dédain leur règlement, *de transporter des effets ou des marchandises*. Ce signe, c'est le sac qu'ils ont sur le dos et sur lequel repose la charge. Tout étranger à l'association doit se servir d'un simple coussin ou *pailler*. Le règlement de 1816 prononce une amende de 30 fr. au profit de la caisse des portefaix contre quiconque usurperait le privilége du sac. Le code pénal, il est vrai, ne venait pas à l'appui de cette défense; mais une aussi forte corporation avait le moyen de la faire respecter. Sans refuser d'ouvrir ses rangs à de nouveaux postulans, la société n'est point désireuse de ces affiliations. Elle impose aux étrangers un droit d'admission de 1,000 francs, tandis que les fils des sociétaires ne paient que la somme insignifiante de 8 fr. On est si sévère quand il s'agit d'opposer un rempart à l'envahissement du dehors, qu'on n'a pas voulu qu'un père de famille nouvellement admis pût, avec ses 1,000 francs, acquérir au moins à ses fils le privilége de ne verser eux-mêmes que la plus petite redevance. Ceux de ses enfans qui sont nés avant sa réception sont obligés de verser 500 francs; encore n'est-ce que d'hier que la taxe a été pour eux réduite de moitié.

L'association des portefaix assure à ses membres des secours temporaires en cas de maladie et des pensions dans la vieillesse. Le secours, non compris les honoraires du médecin et le prix des médicamens, est de 1 franc 28 centimes par jour pour les adultes et de 64 centimes pour les enfans, qui peuvent être reçus dès l'âge de dix ans. Les pensions, payables à l'âge de soixante-dix ans, ont été fixées à 5 fr. par semaine. Les ressources de la société sont considérables; elles proviennent d'abord du droit d'admission, et puis d'une taxe qui est une véritable taxe du revenu et consiste dans un prélèvement de 3 pour 100 sur le gain journalier de tous les sociétaires. Ce mode de taxation si équitable n'a jamais donné lieu à aucune contestation. Dans le total des recettes de la société montant à 77,333 francs en 1852, une somme de 50,555 francs représentait le produit de la taxe du revenu, ce qui permet d'établir que la totalité des salaires perçus par les 2,195 portefaix marseillais associés, adultes et enfans, s'est élevée à 1,685,166 francs 65 centimes, et par

(1) Le jaugeage de ces navires dépasse un million de quintaux métriques.

individu à la moyenne assez faible de 767 francs 70 centimes par année, ou 2 francs 10 centimes par jour. Quant aux dépenses, sur un total de 53,056 francs, les retraites avaient absorbé 23,000 fr. et les subventions aux malades, 14,037 francs (1). En fin de compte, la société se trouvait à la tête de 232,000 francs, placés soit à la caisse d'épargne, soit au comptoir national d'escompte, soit sur la ville de Marseille.

L'administration de la communauté est confiée à un comité électif de huit dignitaires qui reçoivent le nom religieux de *prieurs;* il y a auprès d'eux un conseil, dont ils font eux-mêmes partie, composé de 86 membres, et en qui réside l'autorité suprême. Le maintien des prescriptions disciplinaires est confié soit aux *prieurs,* soit au conseil, suivant l'importance des faits. Il faut remarquer, parmi les dispositions se rapportant à l'ordre moral, celle qui interdit, sauf le cas d'urgence et sous la réserve d'une autorisation spéciale, le travail du dimanche, celle qui prononce une amende discrétionnaire contre le portefaix infidèle à ses commettans, et l'exclusion absolue contre celui qu'un tribunal aurait condamné pour vol. Ainsi, outre les avantages matériels qu'elle procure, l'association des portefaix a ce mérite de tendre à propager les habitudes d'ordre et de moralité. Son côté faible, comme institution économique, tient à son esprit éminemment exclusif. Fondée sur le principe de la corporation entendue dans le sens le plus étroit, elle forme une réunion militante, toujours prête à combattre quiconque semble vouloir empiéter sur son domaine.

Une pareille tendance se révèle avec quelques traits spéciaux dans deux autres compagnies marseillaises, taillées sur le modèle de la grande association qui représente ici l'idéal de l'assistance mutuelle. Il s'agit de la société des ouvriers corroyeurs et maroquineurs, sous le patronage de saint Simon et de saint Jude, et de celle des ouvriers tanneurs et corroyeurs, sous le seul patronage de saint Jude. Instituées toutes les deux après 1848, elles sont issues d'une association plus ancienne, dite de saint Claude, qui, tout en étant composée en majorité de tanneurs, ne repousse pas les ouvriers des autres professions. Les deux sociétés sorties de ce tronc principal n'en avaient formé d'abord qu'une seule; elles se sont depuis profondément divisées. Un chef d'établissement ne peut pas employer simultanément des ouvriers de l'une et de l'autre. De même il est indis-

(1) Cette partie du budget des portefaix en 1852 renferme quelques détails curieux : la fête patronale a coûté 1,715 fr.; on a dépensé 408 fr. pour les cierges et bougies dans les processions, 231 fr. pour réparer les écussons de saint Pierre, de saint Paul et de Notre-Dame-de-Grâce; les médecins et pharmaciens ont reçu 6,413 fr., le notaire et l'avoué, 170 fr.

pensable, sous peine de ne pouvoir trouver de travail, qu'un ouvrier étranger à la ville se fasse recevoir, en arrivant, dans l'une des deux. Ces compagnies s'ouvrent, du reste, très facilement aux nouveaux venus, qu'elles semblent même se disputer; mais elles considèrent l'espèce de contrainte morale exercée sur un compagnon arrivant du dehors comme indispensable à leur propre existence, et comme une raison de sécurité en ce qui concerne les rapports avec les fabricans. Notons, comme indice de l'esprit local d'organisation, que la société de saint Jude a institué une sorte de tribunal composé de 8 membres qui portent le nom d'*experts*, et qui ont mission de juger souverainement du mérite d'un travail, en cas de contestation avec un chef d'industrie. Ces experts sont les prud'hommes ou plutôt les amiables compositeurs de la profession. La même compagnie exempte expressément du paiement de la cotisation ordinaire les associés sans travail, tout en leur maintenant leur droit au secours en cas de maladie (1).

Les autres sociétés marseillaises ne sont pas constituées sur le principe de la corporation, et elles ne sauraient dès lors former des unités aussi compactes que les associations des portefaix et des tanneurs. La surveillance y est plus difficile en matière de recettes et de dépenses; mais leur esprit est plus réellement libéral. Ces sociétés ont pu, grâce à des efforts d'un genre spécial, résister aux germes de désunion si prompts à s'introduire dans des groupes mélangés. On a demandé un moyen de cohésion à la création d'un patronage collectif tiré du sein même des sociétés diverses, et organisé dans des conditions merveilleusement appropriées au besoin local. Durant une période qui s'étend du commencement de ce siècle à 1820, et qui représente la première phase de l'assistance mutuelle dans la cité marseillaise, c'était l'autorité publique elle-même qui exerçait une tutelle officieuse sur les institutions de prévoyance. La direction morale de ces groupes fut remise en 1820 à la société de bienfaisance de la ville, qui la conserva jusqu'en 1842. Cette société reconnut alors qu'il serait plus utile aux intérêts de l'œuvre de confier la surveillance à un comité dont elle provoqua la création sous le nom de *grand conseil des sociétés de secours mutuels*. Les membres de ce comité, au nombre de 12, sont nommés par les présidens de toutes les sociétés existantes. Le président du grand conseil est en outre investi du droit de désigner 6 membres suppléans. Le conseil a pour mission d'organiser les sociétés, de les installer, de vérifier leurs comptes, d'approuver leurs délibérations, de juger en dernier ressort les con-

(1) Quelques chiffres donneront une idée de l'état financier de ces associations. La *Société de saint Simon*, qui compte 111 adhérens, possédait à la fin de 1852 un capital de 4,661 fr.; les *Enfans de saint Jude*, au nombre de 60, n'avaient en caisse que 1,478 fr.

testations qui n'auraient pu être aplanies dans le sein de chacune d'elles, etc. Depuis sa création jusqu'en 1852, c'est-à-dire en dix années, il a procédé à l'établissement de 70 compagnies nouvelles. Les associations placées sous son égide, considérées en bloc, dépensent par année 180,000 francs, et possèdent des fonds montant à 500,000 francs. Quoique chaque groupe ait conservé son existence propre, le grand conseil a réussi à mettre tous les règlemens en harmonie les uns avec les autres, il en a fait disparaître les anomalies plus ou moins choquantes qu'à l'origine l'ignorance des fondateurs y avait entassées. Grâce à son action, la discipline morale est devenue plus forte sans être jamais oppressive. Il y a sous ce rapport une sorte de solidarité entre les sociétés marseillaises : un membre exclu de l'une d'elles ne peut être admis dans aucune autre. Le grand conseil remplit à Marseille une tâche analogue à celle qui a été confiée pour toute la France, par le décret du 26 mars 1852, à une haute commission dite commission supérieure d'encouragement et de surveillance. Malgré les conditions déjà réalisées dans la cité marseillaise, le nouveau régime, tel qu'il résulte de l'acte de 1852, n'en présente pas moins des avantages manifestes aux ouvriers de cette ville : il est à désirer qu'il se concilie avec le maintien du grand conseil.

Après la révolution de février, les prédications du socialisme vinrent échouer contre la puissante organisation des sociétés marseillaises. Il est un fait digne de remarque que nous avons observé non-seulement à Marseille, mais dans tous les centres industriels du pays : plus une localité était restée étrangère à l'idée de l'association réalisée dans des institutions mutuelles de secours, et plus il a été facile à la théorie socialiste d'y égarer les classes populaires. Il n'existait point d'ailleurs, en 1848, à Marseille et dans les autres cités de la Provence, de ces haines profondes des ouvriers à l'égard des patrons, que les partis politiques avaient si perfidement attisées dans d'autres régions du pays. Aussi les fabricans ne furent-ils pas inquiétés par des démonstrations menaçantes. Sur ce sol, où l'on entre en ébullition et où l'on s'attiédit avec une égale facilité, le contre-coup des émotions contemporaines se manifesta sous des aspects très variés. La population avignonnaise, par exemple, est dans la vieille habitude de vivre divisée en deux partis inconciliables : l'un s'attache à la tradition, l'autre s'ouvre à l'influence des événemens qui s'accomplissent. Des deux côtés apparaissent des tendances tout italiennes; on dirait qu'un souffle échappé de la lutte des guelfes et des gibelins circule encore dans l'ancienne cité papale. Toutes les impulsions venues du dehors éprouvent, par suite de ces circonstances, des modifications qui en altèrent le sens et la portée. Les ouvriers n'ont jamais eu, dans les querelles locales, qu'un rôle secondaire. Quand la multitude, par exemple, s'enivrait en 1815 des

plus sinistres excès, elle traduisait en actes des ressentimens qui couvaient dans une partie des classes élevées. Après la révolution de février, l'agitation, un moment répandue dans la ville, ne puisait pas son principal élément de force matérielle dans le sein des travailleurs de l'industrie; elle avait surtout pour appui la corporation des portefaix, justement renommés ici pour leur humeur bruyante, et dont quelques-uns furent alors promus aux fonctions municipales. Comme les rapports qui naissent du travail n'avaient pas été altérés dans l'esprit des masses, le foyer de l'agitation se refroidit assez rapidement.

La secousse, qui fut un peu plus longue à Marseille et à Toulon, s'y révéla par un autre signe, — le désir des ouvriers de s'affranchir de toute obéissance envers leurs chefs. L'action collective supposant nécessairement une hiérarchie, rien n'était plus vain qu'un pareil entraînement : il avait pour inévitable résultat de paralyser le travail en rendant incertain l'accomplissement des tâches individuelles. Le désordre industriel finit par amener à Marseille une lutte armée sous le retentissement de l'insurrection parisienne du mois de juin. Un très petit nombre des ouvriers des fabriques prit part à cette triste émeute, qui fut promptement comprimée. A Toulon, l'autorité réelle fut un instant assumée par les ouvriers du port, organisés en garde nationale. Impatiens de tout frein, ils voulaient commander à leur tour : ils chômaient en masse quand cela leur convenait; mais aucun but défini ne répondait à ces manifestations désordonnées. Aussi, dès que les excitations venant du dehors furent un peu contenues, dès que le pouvoir central reconstitué put soutenir l'action de ses représentans, l'arsenal maritime rentra peu à peu dans l'ordre accoutumé.

Les événemens de décembre 1851 n'excitèrent de soulèvement ni à Toulon, ni à Marseille, ni dans les autres villes de la Provence. Il y eut cependant alors dans cette contrée, on s'en souvient, une explosion terrible, qui témoignait que le sol avait été miné dès longtemps; mais d'où partit cet éclat? Où les passions sauvages qui s'attaquaient au principe même de la civilisation chrétienne avaient-elles leur foyer? Disons-le : dans la Provence, comme dans le Languedoc et dans le reste de la France, le drapeau de cette insurrection ne fut pas arboré par les ouvriers des industries manufacturières concentrées dans les grandes villes. Ce fut une partie de nos populations rurales les plus étrangères au mouvement intellectuel du pays qui parut surtout en proie à des aveuglemens sans nom. En face de cet irrécusable témoignage des faits, nous pouvons répéter ici avec une entière confiance que, dans les temps où nous sommes, le développement des intelligences populaires est le meilleur rempart qu'on puisse donner à l'ordre social. Nous avons vu quels secours étaient assurés à ce développement dans nos principales cités industrielles;

nous avons vu aussi que ces villes, autrefois centres d'agitation, devenaient de plus en plus des foyers de travail et d'instruction. La cause de la civilisation et du progrès est donc en définitive triomphante; mais il importe qu'en s'appliquant à propager la culture intellectuelle, on ne néglige pas non plus l'instruction religieuse et morale, la seule qui garantisse pleinement l'ordre et le repos des régions où prospère depuis quelques années l'industrie française.

Quant à la Provence en particulier, elle possède dans la spécialité de son domaine industriel quelques garanties particulières. Nulle part, les industries locales ne paraissent avoir une base plus solide.

Tantôt les matières premières mises en œuvre dans les fabriques sont produites sur les lieux mêmes, tantôt elles sont tellement encombrantes, qu'elles ne pourraient supporter les frais de transport sur un autre point du territoire. L'importante cité marseillaise, où abondent tant d'élémens de prospérité, se trouve en outre, comme lieu d'arrivage, admirablement placée pour faire subir les manipulations préliminaires aux matières brutes venant du dehors et destinées à nos fabriques. Seulement ce serait, à notre avis, une erreur funeste que de sortir de cette arène spéciale et de prétendre acclimater ici, par des moyens factices et comme en une serre chaude, des productions d'une nature plus manufacturière. Que la Provence, que Marseille prennent aux pays du nord, à la Flandre et à l'Alsace, leurs procédés mécaniques, rien de mieux, pourvu qu'elles ne songent pas en même temps à leur disputer le patrimoine des industries textiles. Vainement on a dit que Marseille avait l'avantage de recevoir de première main et à moindres frais les laines et les cotons, vainement on a fait valoir que le gigantesque ouvrage qui conduit les eaux de la Durance dans cette ville, en créant des forces hydrauliques considérables, est venu faciliter l'essor industriel de son territoire (1). Jamais le climat des rivages méditerranéens ne conviendra aux fabriques de tissus qui assurent la prospérité de Lille, de Rouen, de Reims et de Mulhouse. Où prendrait-on d'ailleurs un personnel approprié aux besoins de pareils ateliers, lorsqu'on est obligé déjà, pour tous les travaux un peu rudes, de recourir à la population des montagnes? Chaque contrée en France a son rôle, et concourt sous une certaine forme à l'œuvre de la civilisation générale. La Provence n'a point à s'écarter de la voie industrielle qu'elle s'est ouverte : il doit suffire à son ambition de l'élargir et de la féconder.

A. AUDIGANNE.

(1) On sait que ce canal, dont la construction fait honneur à la science moderne, a près de 156 kilomètres de longueur, et traverse 20 kilomètres de souterrains et de nombreux aqueducs, dont l'un, celui de Roquefavour, étonne surtout par sa hardiesse.

PHYSIQUE DU GLOBE

Physical Geography, by MARY SOMERVILLE, third edition, 2 vol. London, John Murray.

L'auteur de l'ouvrage que nous prenons aujourd'hui pour guide dans une exploration météorologique du globe est une dame anglaise d'une haute considération. Par une étonnante aptitude d'esprit, ou plutôt de génie, et par une stricte économie du temps, M[me] Somerville, tout en remplissant les devoirs de l'épouse et de la mère de famille, a pu atteindre à des connaissances si élevées et si variées dans les mathématiques et dans les sciences d'observation, qu'on serait tenté de croire que ses études ont employé exclusivement une vie entière séquestrée comme celle de nos anciens bénédictins, une vie dont la lecture et la mémoire seraient les seuls élémens. M[me] Somerville, sans aucune prétention, a tout étudié à fond. Son *Traité du Mécanisme des cieux* prouve qu'elle a compris tous les travaux mathématiques de notre célèbre Laplace, auteur du fameux ouvrage qui porte le nom analogue de *Mécanique céleste*. Peu de personnes, même d'une grande force dans les calculs transcendans, ont pu suivre Laplace dans ses belles recherches théoriques. Newton disait : « Il se rencontre dans mon livre (*les Principes*) *des chapitres qui pourraient arrêter trop longtemps un lecteur même mathématiquement exercé,* » et il conseille de les passer à la première lecture, pour choisir spécialement ceux qui se rapportent au système du monde; à plus forte raison aurait-on pu être détourné de lire et de comprendre la *Mécanique céleste* de Laplace. M[me] Somerville a fait plus, elle en a donné une nouvelle rédaction avec les calculs simplifiés en plusieurs cas, et

formant un ensemble qui a son plan spécial et sa propre originalité. Pour ajouter à l'idée qu'on peut se faire du travail de Mme Somerville, nous dirons que le célèbre géomètre américain Bowditch s'est fait un nom honorable dans la science en donnant de *la Mécanique céleste* une traduction anglaise augmentée du développement de toutes les difficiles formules dont l'ouvrage est hérissé, et dont Laplace était loin d'avoir exposé clairement et commodément pour le lecteur les filiations et les transitions. Au moment où Mme Somerville publia son livre, *le Mécanisme des cieux*, l'ouvrage de Bowditch n'avait point encore paru.

Le second ouvrage de Mme Somerville, sur *la Connexion des Sciences physiques*, a été traduit en français par Mme Tullia Meulien, interprète fidèle et instruit de plusieurs ouvrages sur les sciences d'observation exposées descriptivement. Ce second ouvrage, composé sur le modèle de l'*Exposition du Système du monde*, où Laplace a réuni le résultat de toutes les recherches astronomiques, pèche, comme le fameux ouvrage dont Mme Somerville a suivi le plan, par une trop grande accumulation de faits et de résultats qu'il était impossible de développer convenablement dans l'étendue d'un seul volume. L'astronomie physique, la météorologie, l'optique, le magnétisme du globe, tous les résultats de la physique proprement dite sont enregistrés ou plutôt nommés dans *la Connexion des Sciences physiques*. Cet exposé, que le progrès des sciences dont il offre le tableau abrégé rend forcément de jour en jour plus incomplet, n'en offre pas moins une prodigieuse masse de connaissances utiles, en même temps qu'il fixe par ses diverses éditions le bilan de la science à l'époque de chaque réimpression.

Dans son dernier ouvrage, intitulé *Géographie physique*, Mme Somerville s'écarte un peu du cadre que l'on est tacitement convenu en France d'embrasser sous ce titre. C'est non-seulement une description physique de la terre considérée dans ses continens et ses mers, dans ses climats chauds et froids ou tempérés, excessifs ou mitigés par les courans atmosphériques, dans son arrosement par les pluies, par les neiges, par les rivières, dans les influences météorologiques des vents, des tempêtes, de la foudre et de toutes les puissantes influences de l'électricité, de la lumière, de la chaleur. — Ce livre contient encore une partie considérable de descriptions analogues à celles que l'on trouve dans les *Tableaux de la Nature* et dans les voyages de M. de Humboldt. Les diverses régions du globe y sont dépeintes avec la mention des plantes, des arbres, des insectes, des poissons, des reptiles, des oiseaux et des quadrupèdes vivans et fossiles qui peuplent chaque contrée, ou qui, engloutis dans les précédentes convulsions de la surface terrestre, ont laissé dans leurs

débris le tableau de la nature vivante des âges antérieurs à l'homme, comme la cendre ou plutôt le sable volcanique de Pompéi ou d'Herculanum nous a conservé la vie romaine au commencement de notre ère. Plus de la moitié de l'ouvrage de Mme Somerville est consacrée à ces tableaux ou énumérations de la nature vivante, qui introduisent dans son livre un élément un peu plus dramatique que les simples météores. Cet élément l'entraîne un peu, il est vrai, au-delà du domaine spécial de la géographie physique. Les descriptions de la nature vivante trouvent place ordinairement dans les traités complets de géographie avec ce qui se rapporte à la race humaine entière, à ses divisions, et à tout ce qui constitue les diverses agglomérations du genre humain suivant la politique, la religion, les arts, la civilisation, etc. Mme Somerville n'exclut expressément de son livre que cette dernière partie de la géographie; malgré cette exclusion, elle n'en a pas moins dépassé les limites de la géographie physique proprement dite. Cette géographie, comme l'astronomie physique, doit être le développement et l'explication des phénomènes observés dans le vaste champ de la surface du globe. Ces phénomènes sont les *expériences de physique* de la nature : un orage électrique, une tempête où le vent parcourt 160 kilomètres à l'heure; une aiguille aimantée dont la pointe, au milieu des océans ensevelis sous une brume impénétrable aux rayons du soleil, va chercher le nord et guide le navigateur au sein des ténèbres; enfin les mille jeux de la lumière : l'arc en ciel, l'aurore, le bleu polarisé du ciel : — toutes ces brillantes conquêtes de l'esprit humain pendant vingt à trente siècles, voilà la géographie physique, mais avec la condition de s'élever de l'observation des faits à l'intelligence de la cause qui les produit.

Après avoir constaté que toutes les notions, d'ailleurs fort intéressantes, que l'ouvrage de Mme Somerville contient sur la géographie de l'histoire naturelle sont exposées avec un rare bonheur de clarté et d'intérêt, malgré la difficulté de la nomenclature peu littéraire des noms des plantes et des animaux, nous nous arrêterons, dans notre voyage physique sur la surface de nôtre globe, à ce que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens énergiques connus des physiciens sous les noms de *chaleur*, d'*électricité*, de *magnétisme*, de *lumière*, offrent aux regards de l'observateur qui parcourt notre planète du nord au sud et de l'orient à l'occident, au travers des terres, des océans et des glaces qui s'en partagent la surface. Ainsi, à proprement parler, la géographie physique devrait être l'application des lois de la physique aux observations recueillies sur la terre. Les glaces polaires aussi bien que la température excessive de la mer des Indes, les contrées pluvieuses comme les Alpes d'Europe et les plaines sans pluies du Pérou ou de l'Afrique occidentale, les ouragans de la

mer des Indes et le calme comparatif du Grand-Océan, tout a une raison d'être, et à côté du fait bien observé, la science doit en placer l'explication.

A la première inspection d'un globe terrestre, la prédominance de l'eau sur la terre frappe les yeux. La terre n'occupe qu'environ un quart de la surface totale du globe, et c'est du côté du nord presque exclusivement que se trouve accumulé tout ce qui, sous le nom de continens, a échappé à l'invasion des eaux. Si l'on place Londres ou même Paris au centre d'une moitié du globe, cette moitié contiendra presque toute la terre habitable. Mais pour sortir de ces données arides, supposons un voyageur partant de France et marchant à l'ouest vers Le Havre, Brest ou Bordeaux, et sillonnant en tout sens la mer qui limite à l'ouest l'ancien continent : il reconnaîtra l'Océan Atlantique franchi la première fois par le hardi Colomb. Ce sera pour lui une profonde vallée submergée allant d'un pôle à l'autre et remplie d'eau salée à une hauteur ou profondeur qui va quelquefois à 10 kilomètres. Cette belle nappe d'eau que le commerce a tant utilisée, et qui voit sur ses deux rivages opposés les races qui tiennent le premier rang dans l'espèce humaine, s'étend d'une manière sinueuse entre l'ancien et le nouveau monde. Bientôt l'observateur reconnaîtra les deux grands continens américains, qui sont bien petits relativement à ce qu'imaginait Christophe Colomb, qui croyait avoir atteint l'extrémité de l'Asie. Colomb, pas plus qu'Améric Vespuce, n'a jamais cru autre chose. Pour eux, l'Océan Pacifique n'existait pas! Ceux qui donnèrent le nom d'Amérique à quelques-unes des terres découvertes depuis peu ne se doutaient guère qu'ils faisaient à ce nom l'honneur de désigner un nouveau monde distinct de l'ancien. Et cependant l'Océan Pacifique, dont on ne tenait pas compte, a plus d'étendue à lui tout seul que tous les continens réunis de l'ancien et du nouveau monde, même en n'y comprenant pas la mer des Indes.

Après avoir reconnu cet océan presque sans limites, le voyageur atteindra les côtes de la Chine et fixera les bornes du Grand-Océan à ces côtes, aux îles de la Sonde et à la Nouvelle-Hollande; puis, franchissant un des passages à l'ouest, il se trouvera dans l'Océan Indien, qui n'est pour ainsi dire qu'un demi-océan, puisqu'il s'arrête au nord à l'Asie méridionale, et que, comme l'Atlantique et le Pacifique, il ne va pas d'un pôle à l'autre. Enfin, après avoir longé la côte orientale de l'Afrique et atteint le cap de Bonne-Espérance, il remontera le long de la côte opposée, pour regagner l'Europe en marchant du sud au nord.

On sait que le Portugais Magellan a rendu son nom célèbre par le premier voyage exécuté autour du monde. Après avoir marché à l'ouest et atteint l'Amérique, il la côtoya en descendant au sud jus-

qu'au redoutable passage qui porte le nom de détroit de Magellan, et dans lequel les navigateurs aujourd'hui se hasardent rarement : ils préfèrent passer au sud et au large en vue du cap Horn; mais Magellan ignorait que plus bas la mer était libre, et il aborda le Pacifique en venant de l'Atlantique, chose alors réputée impossible, car on croyait que l'Amérique descendait au sud jusqu'au pôle et formait une barrière infranchissable. De là, remontant vers le nord et ouvrant ses voiles au souffle complaisant des vents alisés, Magellan atteignit le méridien des îles aux épices, but de l'expédition espagnole, car il s'agissait d'en prendre possession en y arrivant par l'ouest, suivant les droits alors reconnus. Ayant péri dans ces parages, son vaisseau et ses compagnons suivirent, pour regagner l'Europe, la route ouverte par le grand Vasco de Gama, qui, en arrivant dans l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, changea la face du commerce et du monde en privant de leurs causes de prospérité Alexandrie, Venise et quelques autres villes méditerranéennes. On dit ordinairement que Magellan n'a point accompli entièrement son voyage de circumnavigation. C'est une erreur. Magellan, avant d'entreprendre d'atteindre le méridien des Moluques par l'ouest, était venu précédemment dans ces mêmes parages par le chemin ordinaire, en sorte qu'en le prenant au moment de son départ des Moluques pour l'Europe et en le suivant jusqu'à son retour dans les mêmes parages, où il fut tué, on trouve qu'il a réellement fait le tour entier de la terre. Comme probablement l'expédition espagnole qu'il commandait ne contenait aucun des Portugais avec lesquels il s'était primitivement rencontré aux Moluques, on peut lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir *lui seul*, à l'époque de sa mort, traversé tous les méridiens du globe terrestre.

Le voyageur que nous supposions tout à l'heure inspectant les trois grands océans appelés Atlantique, Pacifique et Indien, devra, pour compléter sa connaissance des mers du globe, faire le tour des glaces polaires du sud, en suivant l'Océan Glacial antarctique par une mer toujours ouverte; enfin, saisissant une des occasions favorables où la Mer Glaciale du nord brise ses glaces, il côtoiera le dôme solide qui recouvre le pôle nord en suivant d'abord la mer qui longe l'extrémité septentrionale de la Russie et de la Sibérie. Laissant à droite le détroit de Behring, il continuera sa circumnavigation polaire en passant au sud de l'île Melville, comme l'ont fait récemment les marins de l'*Investigator*, si du moins la mer est libre alors de ses glaces continues. Voilà donc en réalité cinq océans : l'Atlantique, le Pacifique, la mer des Indes, et les deux Mers Glaciales du sud et du nord. Nous les retrouverons bientôt en parlant des courans maritimes.

Nous supposerons encore que la même exploration se soit étendue

aux continens, et que, prenant pour guide les belles cartes physiques de Johnston, on ait sous les yeux ou dans la mémoire la disposition des chaînes de montagnes, soit montagnes de roches, soit montagnes volcaniques, ainsi que les bassins des fleuves, des lacs; et comme le terrain de plusieurs contrées contient en dépôt les débris des êtres vivans qui, à des époques antérieures, ont vécu à ciel ouvert dans ces mêmes contrées, nous supposerons au besoin qu'on puisse reconstruire la nature animée à chacune de ces époques.

Cela posé, occupons-nous d'abord des phénomènes que présente la terre prise dans son ensemble. Après avoir répété que la terre, les eaux, l'atmosphère et les agens ignés de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité sont la nature entière, voyons ce que nous dit l'état de la première de ces quatre grandes divisions du globe.

L'aspect superficiel de ce monde est celui d'une vaste ruine produite par une rupture de la croûte rocheuse du globe qui forme les continens, rupture qui, en occasionnant la dépression des terrains actuellement noyés par la mer, a fait surgir d'autres terrains primitivement noyés. Ainsi, au moment de la dernière catastrophe, les terrains occupés aujourd'hui par l'Atlantique étant descendus au-dessous du niveau de la mer, les terrains aujourd'hui à sec de l'Europe sont alors sortis de dessous les eaux et ont paru à ciel ouvert. Les couches qui forment le sol de l'Europe, s'enfonçant graduellement sous l'Atlantique, vont reparaître dans l'Amérique, et dans l'intervalle elles forment le fond du bassin des mers sur une étendue de 6,000 kilomètres. Nous en dirons autant des autres mers et des autres terrains découverts; mais on trouvera peut-être difficile d'admettre que la France, que la localité de Paris aient servi de fond à une mer actuellement déplacée. En consultant les archives du monde primitif déposées dans les carrières gypseuses de Montmartre, on est tout surpris de trouver que trois fois cette contrée a été le fond d'un océan sans nom pour nous. En effet, voici l'ordre des dépôts qui recouvrent à Paris le terrain primitif, lequel ne contient aucune trace d'êtres vivans : 1° une couche de dépôt d'animaux marins; 2° au-dessus une couche de débris d'animaux terrestres : c'est la première époque où le sol de Paris ait fait partie d'un continent à ciel découvert; 3° une seconde couche d'animaux marins indiquant que le sol, par une catastrophe, s'était enfoncé de nouveau sous la mer et recevait des dépôts d'animaux maritimes; 4° une seconde couche d'animaux vivant dans l'air, et dont plusieurs espèces (l'homme excepté) sont analogues à nos espèces actuelles; 5° encore une invasion de la mer et des dépôts maritimes; 6° enfin retour du sol à la clarté du ciel et dépôts actuels progressifs de nos animaux et des hommes de notre époque. Mais, dira-t-on, en est-il de même partout? Le même

nombre de retours de l'océan a-t-il eu lieu? Évidemment non. Il y a trop d'eau et trop peu de terre pour que la ruine d'un continent qui s'enfonce sous l'océan puisse faire reparaître à ciel ouvert tout ce qui faisait naguère le fond des mers, et, pour citer des exemples, le sol argileux de Londres n'atteste que deux invasions de la mer. Les premiers débris maritimes sont couverts par des débris d'animaux vivant dans l'air, puis vient une couche marine, puis la couche actuelle en voie de formation avec les êtres vivans actuels, hommes et animaux. A Vienne en Autriche, il y a une couche de plus qu'à Paris d'animaux ayant vécu dans l'air. Ainsi les Anglais actuels ne feront un jour partie que de la deuxième couche fossile, les Français seront dans la troisième, et les Autrichiens dans la quatrième. Bien d'autres indices tiennent le même langage à l'observateur. Par exemple, les pierres meulières et certains grès des environs de Paris, qui, dans cette contrée, ne sont recouverts par aucune autre roche, sont, à Vienne, recouverts par une couche additionnelle de terrains plus récens.

La catastrophe qui a donné à la terre, considérée dans son ensemble, l'aspect d'une vaste ruine, a surtout imprimé son mode d'action sur la forme du sol et sur les montagnes. Toutes celles qui ne sont pas volcaniques sont formées de couches rocheuses violemment soulevées par un bord et portées à plusieurs centaines de mètres d'un côté, tandis que de l'autre elles s'enfoncent sous le sol à des profondeurs immenses. Les côtes des continens, dentelées de la manière la plus bizarre, les petites îles qui sont les sommets des montagnes que portaient les contrées englouties par la mer, enfin les mille brisures des pics qui couronnent les chaînes qui partagent les bassins des fleuves, tout porte le cachet d'une catastrophe, et même, chose rassurante, d'une catastrophe très récente; car évidemment ces catastrophes successives, d'après le témoignage des dépôts qu'elles ont produits, n'ont eu lieu qu'à des intervalles de temps immenses.

Le lecteur est sans doute curieux de connaître une ou deux de ces dates écrites dans les faits physiques. Bien entendu que l'âge du monde ne peut être fixé ni à la seconde ni à la minute comme les révolutions des astres, guidés par la loi de Newton. Voici un exemple: j'habite, je suppose, sur la côte méridionale de la France, au milieu des sables du bassin d'Arcachon. J'observe que de temps en temps une violente tempête rejette sur la côte une petite colline longitudinale de sable qui borde la mer. Peu à peu je m'aperçois que, le vent d'ouest qui domine en France jetant toujours du côté de la terre le sable qui était du côté de la mer, la petite colline de sable appelée dune marche vers l'intérieur des terres avec un déplacement

de *un* mètre par an. Si maintenant je marche en m'éloignant du rivage, je trouve toute la contrée hérissée de dunes semblables jusqu'à une assez grande distance de la mer. Toutes reçoivent le vent d'ouest du côté de la mer, et leur sable de ce côté étant rejeté de l'autre côté par-dessus leur crête, toutes marchent comme celle du rivage, de 1 mètre par an, vers l'intérieur du pays. Pour le dire en passant, ce beau fait de la nature physique est un horrible fléau pour ces contrées; car ces dunes non-seulement envahissent les terrains cultivés, mais, en arrêtant l'écoulement des eaux, elles poussent devant elles des marécages aussi malsains qu'infertiles. Pour terminer mon calcul, je supposerai que de ces dunes la plus avancée dans les terres soit à 6,000 mètres du rivage. Comme nous avons admis que ces dunes s'avançaient de 1 mètre par an en s'éloignant de la mer, quel est celui qui n'en conclura pas tout de suite que la première dune est sortie de l'océan par une tempête qui a eu lieu il y a six mille ans; que c'est à cette époque qu'a pris naissance l'ordre actuel des choses, puisque si cet état eût précédé, il se fût produit une ou plusieurs dunes de formation plus ancienne, qui par suite auraient marché en tête des autres par l'influence du vent d'ouest? Les atterrissemens du Tibre depuis les temps historiques, comparés à la somme totale des atterrissemens antérieurs, donnent, à quelques siècles près, la même date. Il en est de même de l'âge qu'indiquent les détritus que les pluies et les gelées détachent des rocs à faces abruptes, et dont la quantité sert à calculer depuis combien de temps ces dépôts sont en voie de formation.

La première objection qui se présente aux esprits sérieux à qui l'on énonce ces curieux mouvemens des continens, et qui les pousse d'abord à l'incrédulité, c'est la conclusion forcée que, si l'on admet ces catastrophes mécaniques, il faut de toute nécessité admettre que le sol des continens repose sur un noyau fluide; car, si l'intérieur de la terre était solide, on ne pourrait pas supposer ces déplacemens subits, qui font reparaître au jour ou qui noient des continens entiers.

Et d'abord, la mobilité des continens est on ne peut mieux constatée par les redoutables crises connues sous le nom de tremblemens de terre. Alors dans les terrains mal équilibrés, présentant des couches contrastées et peu solides, la rechute qui s'opère fait onduler le sol comme les vagues d'une mer agitée par une *tempête de fond* (sans l'influence du vent). En 1755, il périt à Lisbonne soixante mille personnes. Après la première destruction produite par la chute des maisons, le feu prit en mille endroits par les foyers domestiques alors allumés et mis en contact avec les débris combustibles des maisons. Quelques instans après, le sol du Tage, au-dessous de la ville, fut soulevé, et le fleuve, arrêté par cette barrière et transformé en un

vaste lac, noya toute la partie basse de la ville. Plus tard, le fond du lit du fleuve reprit son niveau, et les eaux arrêtées, s'élançant vers la mer, firent tous les ravages d'un torrent. Ajoutons que l'homme ne se montra pas plus compatissant que la nature. La famine et le brigandage désolèrent la cité décimée. Une livre de pain fut payée plusieurs livres d'or, et on fut obligé d'établir autour de l'enceinte de la ville un cordon de potences.

La France, d'après l'inclinaison graduée de sa surface vers l'océan, est très peu sujette aux tremblemens de terre. On aurait peut-être pu dire la même chose à Lisbonne avant 1755; mais, dans tous les lieux qui ont éprouvé ces catastrophes, on peut écrire, comme auprès de Naples : *posteri, posteri, vestra res agitur!* c'est-à-dire : « O générations futures, vous aurez votre tour ! »

En voyant la terre trembler au même instant du nord de la Laponie jusqu'au sud de l'Espagne, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, qui se refuserait à croire la terre en état de fluidité? Cependant il y a encore d'autres vérités plus extraordinaires.

Non-seulement la terre est fluide, mais elle l'est par la chaleur : c'est une masse fondue par la chaleur, analogue à la fonte de fer qui coule dans des fourneaux embrasés par des soufflets chargés de plusieurs milliers de kilogrammes. Ce fait étonnant se démontre tout à fait mathématiquement. Lorsque l'on s'enfonce sous la surface de la terre, on trouve que, dans les terrains même les plus éloignés des volcans, la température croît graduellement à mesure que la profondeur augmente. En calculant ce que serait cette chaleur à une profondeur de 60 kilomètres, on trouve qu'à cette profondeur toutes les matières de l'intérieur de la terre seraient en fusion, et qu'elles y sont réellement. Tout le monde sait que les eaux des ruisseaux et des fontaines qui tombent au fond des puits naturels très profonds formés entre les fissures des roches en ressortent à l'état d'eaux bouillantes ou thermales par leur contact avec les parois profondes des roches, d'autant plus chaudes qu'elles sont plus enfoncées au-dessous du sol. Les eaux du puits de Grenelle, dans Paris, venant de 5 à 600 mètres, ont presque la température des bains, et dans les mines profondes règne perpétuellement la température de l'été.

Voilà de grandes présomptions. Voici la matière fondue elle-même. Lorsque, par suite des convulsions du sol dans les tremblemens de terre et dans les changemens de forme du noyau terrestre, il se fait de vastes fentes dans le fond rocheux du continent, on voit affluer de dessous ces couches pierreuses ce qu'on appelle de la lave : c'est la matière fondue même qui porte les couches continentales. Cette matière fluide de feu, plus lourde que le sol du continent, le fait flotter sur elle, à peu près comme on voit, en brisant la glace d'un

étang, l'eau qui porte la glace se faire jour par les fissures et déborder momentanément au-dessus. Ce phénomène s'observe en mille endroits du globe, et, dans les volcans ouverts par le fond, on voit la lave en état de fusion offrir un échantillon de l'état de l'intérieur du globe. Partout où une brisure de la surface terrestre présente une ligne de rupture, on reconnaît une chaîne de volcans et d'ouvertures fournissant temporairement de la lave qui refait, en se solidifiant, une soudure à la fente du terrain, comme quand l'eau qui s'élève au-dessus de la glace brisée d'un étang vient à se geler elle-même. Il est à remarquer que la nature de cette lave est partout identique, comme il convient à la substance fluide dont le globe est formé à l'intérieur. Ce qui vient d'être dit répond donc à deux des plus importans chapitres de la physique du globe, savoir les tremblemens de terre et les volcans, sans compter la cause bien simple des eaux thermales.

Enfin, sans recourir à ces grandes crises de notre globe, heureusement fort rares dans ce pays, nous voyons la mobilité du sol se trahir par le soulèvement considérable et continu des côtes de la Baltique. En France, sur l'Atlantique, j'ai constaté ce soulèvement graduel depuis Calais jusqu'à Bayonne. Les anciens marais salans de l'Aunis cessent de recevoir la mer par suite de l'élévation du terrain, qui fait dire à tort que la mer se retire. A Rochefort, les cales de construction des vaisseaux qui ont été placées du temps de Louis XIV sont maintenant à un mètre au-dessus de celles qui ont été établies de nos jours. Plusieurs îles, et notamment celle de Noirmoutiers, feront dans peu partie du continent, tandis qu'au temps d'Henri IV une mer agitée rendait le passage en bateau périlleux sur ces points. En d'autres localités, le sol s'abaisse et plonge de plus en plus dans la mer, comme on l'observe en Grèce, dans l'Inde et en quelques endroits de la côte occidentale de l'Italie.

Jusqu'ici nous n'avons aucun instrument bien précis pour rendre manifestes les mouvemens du sol qui nous porte. Quand nous en aurons un, il est probable que, outre les secousses accidentelles et considérables des couches intérieures du monde, il ne se passera pas une saison, une position du soleil et de la lune agissant sur les marées, amenant un léger changement dans la forme extérieure du globe, qu'il ne nous en donne de précieuses indications. M. d'Abbadie, correspondant de l'Institut à Urrugnes, au sud-ouest de la France, établit, à grands frais de science, d'argent et d'activité observatrice, un magnifique instrument qui nous révélera bien des mystères de la terre intérieure. Attendons. Newton disait : « Si Barrow avait vécu, nous saurions. » Or M. d'Abbadie est jeune, plein de zèle scientifique et d'expérience consommée. Attendons et espérons.

J'ai choisi à dessein, parmi les résultats de la science qui se rap-

portent à la constitution de notre globe, ceux où l'on voit les objets que nous considérons ordinairement comme les plus solides prendre un grand nombre de mouvemens, soit les mouvemens subits qui amènent des catastrophes ou générales ou circonscrites, soit les mouvemens qui se développent lentement avec le cours des siècles accumulés. La conclusion est que, l'ordre actuel de la nature sur la terre étant de date très récente, et les diverses catastrophes antérieures ne s'étant produites qu'à des intervalles de temps fort longs, on peut assurer que d'ici à une longue série de siècles aucun bouleversement général n'aura lieu. Pendant une durée incommensurable d'années et de siècles, l'Europe et les États-Unis seront séparés par l'Atlantique, et marcheront, il faut l'espérer du moins, fraternellement dans les voies de la civilisation et du progrès physique et moral; mais enfin, lorsque l'an 1854 sera dans le passé à une distance telle que son existence même paraîtra fabuleuse, le noyau intérieur de la terre, devenu trop petit par le retrait, suite d'un refroidissement graduel, laissera s'abîmer la voûte que forment les continens actuels, et les parties les plus élevées s'enfonceront plus encore que les autres. Un échange d'état aura lieu, comme il a déjà eu lieu plusieurs fois, entre la terre et la mer. L'océan roulera ses flots sur l'Asie, l'Afrique, l'Europe et les deux Amériques, tandis qu'une partie du fond des océans actuels sera mise à sec et formera, pour ce nouvel état de la surface terrestre, les continens et la terre habitable. — Quels en seront alors les habitans? Si l'homme est un hôte nouveau pour la terre et ne date que de la dernière révolution générale, cette future révolution n'introduira-t-elle point un être vivant aussi supérieur moralement à l'homme que celui-ci l'est aux animaux qui l'avaient devancé sur la terre? Ici, comme toujours, lorsque l'imagination est appelée à jouer un rôle, les théories ne manquent point. Il est fort aisé de constituer de toutes pièces un univers inconnu et qui n'offre aucun contrôle gênant aux idées que l'on s'en fait; mais, dans la science positive, il faut s'arrêter à la limite des faits et des inductions qu'on en tire immédiatement; pour le reste, il faut *savoir ignorer.*

Passons des phénomènes de la terre à ceux des eaux, et prenons pour exemple les courans maritimes et l'arrosement du globe, qui, comme on sait, a presque autant d'influence que la chaleur du soleil sur les productions du sol. Nous voyons les eaux d'entre les tropiques marcher à l'ouest, de l'ancien monde vers le nouveau. Ce grand courant, après avoir rempli le golfe du Mexique, déborde au nord, et, longeant le banc de Terre-Neuve, il revient vers l'Europe à la hauteur de l'Angleterre et de la Norvége, pour redescendre vers l'Afrique, en côtoyant l'Espagne, et rentrer, par un circuit continu, dans le grand courant des tropiques, dont cette masse d'eau avait

tiré son origine. Le temps de cette circulation des masses océaniques est d'environ trois ans et demi. Il résulte de ce courant, célèbre sous le nom de *gulf-stream,* que le passage d'Europe aux États-Unis, où l'on va contre le courant, est sensiblement plus long que le retour, où le courant favorise la marche des navires. On peut tirer de ce phénomène bien d'autres conséquences plus importantes. D'abord ces eaux chaudes, portées dans de hautes latitudes, y tempèrent le froid résultant de la faiblesse et de l'obliquité des rayons solaires; mais ce qui est surtout frappant, c'est la différence de climat à égalité de latitude entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Pour celle-ci, les vents dominans qui viennent de l'ouest passent sur les eaux chaudes du *gulf-stream,* et lui font un climat d'une bonté exceptionnelle. L'orge est cultivée même aux environs du cap Nord, tandis que les contrées américaines situées à la hauteur de l'Angleterre sont soumises à des froids si rigoureux, qu'ils les rendent stériles. L'embouchure du fleuve Saint-Laurent, située à la même hauteur en latitude que celle de la Seine, est plusieurs mois de l'année obstruée par les glaces, et la navigation est interrompue. A Boston, dont le climat, d'après sa position géographique, devrait être celui de Perpignan et de l'extrême sud de la France, les étangs d'eau douce gèlent chaque hiver à plus d'un mètre d'épaisseur. Au reste, l'active et industrieuse nation des États-Unis a su mettre à profit ces effets de la rigueur du climat. La glace des étangs dans le voisinage de Boston est débitée en blocs analogues à nos pierres de construction, à nos grès et à nos marbres. Ces blocs de glace, amenés dans des *magasins de glace* par des chemins de fer construits exprès, y attendent trois ou quatre cents vaisseaux de commerce, espèces de glacières flottantes où la glace, préservée de la fusion par des revêtemens de sciure de bois, de feuilles de maïs ou de roseaux, voyage sur le globe entier, et va se vendre à un prix modique à Calcutta même, en vue des neiges éternelles de l'Himalaya, après avoir impunément traversé deux fois l'équateur et ses feux brûlans. Plusieurs fois les navires à glace de Boston sont venus à Liverpool, à Londres et au Havre. Je tiens de M. l'amiral Baudin, l'un des honneurs de la marine française, que ce singulier commerce, qui ne date pas d'un demi-siècle, n'est pas un des moins lucratifs de l'industrie américaine. N'est-il pas prodigieux qu'il soit plus facile et plus économique de consommer dans la métropole de l'Inde la glace formée à plusieurs milliers de kilomètres que d'en tirer des cimes neigeuses qui sont, pour ainsi dire, à l'horizon? Voilà bien la nation qui a pris pour devise : *En avant et tête basse* (*go a head*)!

Un circuit analogue au circuit du *gulf-stream* s'observe dans le sud de l'Atlantique et fait descendre une partie des eaux intertropicales vers le midi, en longeant les côtes orientales de l'Amérique du

Sud; mais comme la pointe de l'Amérique, qui brise en deux parts le courant des eaux d'entre les tropiques, est bien au-dessous de l'équateur, la quantité des eaux chaudes qui se déverse au midi est bien moins considérable que celle qui forme le courant du nord, le *gulf-stream*. Et comme on peut dire la même chose des circuits analogues du Grand-Océan, il en résulte que la terre au sud est bien plus froide qu'au nord, à latitude égale. Ce fait important, dont on a été chercher la cause dans les hypothèses les plus bizarres, est la chose la plus simple du monde. Dans le partage des eaux chaudes des tropiques, le nord se trouve privilégié, voilà tout. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à dire que le ciel du sud est plus froid que le ciel du nord, ce qui est du reste peu exact, car il est moins serein, et par suite il perd moins par communication rayonnante avec les espaces célestes.

Encore quelques mots sur cette importante histoire des courans de la mer : le vaste Océan Pacifique roule aussi vers l'occident entre les tropiques ses eaux, chaudes des feux du soleil équatorial. Ces eaux rencontrent l'obstacle des îles de la Sonde et de l'Australie ainsi que l'obstacle des parties méridionales de l'Asie. Comme dans l'Atlantique, la plus grande partie de ces eaux remonte au nord en longeant les côtes de la Chine et du Japon par un vrai *gulf-stream* asiatique, qui, sous l'influence des vents d'ouest, donne à la Colombie un climat presque aussi favorisé que celui de notre Europe, tandis qu'une faible portion descend au sud en suivant les côtes de l'Australie, pour faire un circuit méridional qui, comme le circuit du nord, revient sur lui-même, longe l'Amérique occidentale du sud au nord, et rejoint le courant des tropiques. Ici comme dans l'Atlantique, l'eau chaude qui se déverse au nord étant en bien plus grande quantité que celle qui vient tempérer le froid des latitudes méridionales, la balance des températures penche de plus en plus en faveur de l'hémisphère nord.

Pour compléter l'énumération de ces circuits maritimes, il faut y ajouter un faible circuit qui, dans le petit Océan Indien, porte au sud, le long de l'Afrique et de Madagascar, les eaux tropicales de cette mer, qui retournent ensuite le long de la côte occidentale de l'Australie. Nous ferons remarquer que la partie supérieure de la mer des Indes, comprise entre l'équateur et l'Asie, n'ayant aucune issue pour ses eaux, soumises à l'influence d'un soleil vertical, est, comparativement aux autres mers qui ont un écoulement régulier, une nappe d'eau bouillante dont les rivages subissent, dans l'été, d'intolérables chaleurs. On frémit en pensant à la consommation d'hommes qu'a coûtée l'établissement du gigantesque empire anglais dans l'Inde contre cet ennemi cent fois plus terrible que la guerre, le climat! En

Amérique même, où la race anglo-saxonne semblerait devoir être acclimatée dès longtemps, la vie moyenne est bien moins longue qu'en Europe, et l'on a expliqué, d'une manière à mon gré assez contestable, *l'audace* américaine et le génie entreprenant de la nation en remarquant que sur un nombre d'hommes égal aux États-Unis et en Europe, il y a bien moins de vieillards dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien. Au reste, là comme ailleurs, c'est le fait qui est tout, et quand un résultat est bien constaté, les raisonneurs ne manquent pas pour démontrer après l'événement qu'il devait en être ainsi.

Voilà donc déjà cinq circuits océaniques, savoir : deux dans l'Océan Atlantique, deux dans l'Océan Pacifique et un cinquième dans la mer des Indes. Si l'on y ajoute deux petits circuits qui contournent les glaces du pôle sud et celles du pôle nord par les deux mers glaciales, on aura un ensemble complet de sept courans de circulation pour toutes les mers du monde. La circulation des eaux chaudes et des eaux froides, l'influence de ces courans sur la navigation, sur la pêche, sur la santé des équipages, font de l'étude de ces circuits une partie importante de l'art nautique, dont les travaux du lieutenant américain Maury ont avancé la connaissance; mais il nous est impossible de ne pas remarquer que c'est à M. Duperrey, de l'Institut de France, qu'est due la première carte d'ensemble des courans du globe, carte d'après laquelle nous avons nous-même établi les sept circuits océaniques déjà mentionnés. Pour finir par un exemple de l'influence des courans, si nous supposons un voyageur qui se rend des Antilles à la Jamaïque, il mettra autant de semaines pour son retour de la Jamaïque aux Antilles qu'il a mis de jours pour son voyage des Antilles à la Jamaïque.

La question de l'irrigation du globe, que nous choisissons après celle des courans et des circuits océaniques, est plutôt une question d'atmosphère qu'une question relative à la météorologie des eaux. Nous allons suivre la marche de ce précieux *élément*, pour parler le langage de l'antiquité, depuis la surface des mers d'où il s'exhale sous forme de vapeur jusqu'à son arrivée sur le continent, où il se condense en pluies et en neiges pour couler ensuite au travers des continens sous forme de rivières et de fleuves et revenir enfin aux mers d'où il tirait son origine, après avoir servi à l'irrigation des contrées peuplées, aux communications commerciales, et même, comme moteur mécanique, dans diverses applications de la force à l'industrie. Pascal appelait les rivières navigables, parcourues à la descente, *des chemins qui marchaient*. Dans les rivières à marées, par exemple dans la Seine, de Rouen au Hâvre, le chemin marche alternativement dans les deux sens, circonstance que les peuples envahisseurs de cette partie de la France, peuples à la fois guerriers,

cultivateurs et négocians, avaient su apprécier plusieurs siècles avant que le nom d'économie politique eût été prononcé.

S'il est un phénomène naturel fréquent, usuel, presque vulgaire, c'est la précipitation de l'eau atmosphérique, ou la pluie. Aucun pourtant n'a été plus tardivement expliqué d'une manière satisfaisante. Il est vrai qu'il y a pour ainsi dire plusieurs sortes de pluies, dont quelques-unes proviennent d'orages et semblent avoir, comme la grêle, une origine électrique; mais ici considérons la pluie ordinaire, celle qui, dans nos heureux climats européens, ne tombe ni en assez grande abondance pour noyer le sol, comme cela a lieu entre les tropiques, ni en assez petite quantité pour laisser le sol infertile par suite de sécheresse. — Oui, me disait un homme du monde à qui je posais cette condition, j'entends : il s'agit de la pluie dont on se garantit avec un parapluie ordinaire.

Par une loi physique aussi nette dans ses résultats qu'elle est obscure dans sa théorie, toute masse d'eau recouverte d'air exhale continuellement dans cet air, sous forme invisible, une quantité de vapeur d'autant plus grande que cette eau est plus chaude, et l'on conçoit quelle masse de vapeur doit être portée dans l'atmosphère entière, dont les trois quarts reposent sur des océans, sans compter les lacs, les étangs, les rivières et les marécages (*swamps*), qui occupent encore une partie notable des continens. Ainsi aucune difficulté quant à l'approvisionnement de l'atmosphère en eau, ou plutôt en vapeur d'eau. L'atmosphère n'est pas seulement de l'air pur, c'est un mélange d'air et de vapeur d'eau. Dans une atmosphère qui n'a pas une quantité d'eau suffisante, comme dans le souffle du vent sec du désert appelé *seimoun* ou *khamsin*, les plantes et les animaux périssent. Pour les habitans de la Grande-Bretagne, habitués à une constitution de l'air fort humide, les vents secs de l'est, qui soufflent au printemps et qui produisent sur nos blés ce qu'on appelle les *hâles d'avril*, sont un fléau intolérable, qui bannit tout bien-être hygiénique et pousse au suicide les caractères sujets à une mélancolie sombre, au *spleen*. A Paris, la quantité d'eau que contient l'air est juste la moyenne entre la sécheresse extrême et l'extrême humidité. A ce point de vue comme à celui du *spleen*, au physique comme au moral, suivant l'expression banale, le séjour de Paris semble plus sain que celui de Londres. Quant à la gaieté française, à l'esprit français, je me garderai bien de lui assigner une cause météorologique; cependant le bien-être individuel relatif à la santé ne peut être sans influence sur la sociabilité d'un peuple.

Revenons à notre question de la pluie. Quelle est la cause qui exprime de l'air l'eau qu'il contient en vapeur, à peu près comme la pression de la main exprime l'eau d'une éponge humide? C'est le

froid; mais ce froid, quelle en est la cause, et comment, par une chaude journée d'été, par un soleil tropical, le ciel tout à coup se charge-t-il de nuages et se fond-il ensuite en un de ces déluges de pluie qu'on appelle averses?

C'est encore une loi physique bien constatée, que l'air, comme tout autre corps que l'on comprime, s'échauffe par la compression et se refroidit au contraire quand il se dilate. Si on comprime au fond d'une petite pompe dite *briquet à air* l'air que contient ce petit espace, il met le feu à l'amadou qu'il enveloppe. Réciproquement, l'air, en se dilatant, éprouve un refroidissement considérable. Si on laisse échapper d'une cavité humide de l'air très comprimé, cet air se dilate en s'échappant, et l'humidité qu'il contient se manifeste par un dépôt d'eau, et même souvent de glace, qui se fixe sur les corps avoisinans. Or dans l'état naturel de l'atmosphère, toute masse d'air qui sera mécaniquement portée dans des régions supérieures, soit par le vent glissant de bas en haut sur la pente des montagnes, soit par les courans ascendans de l'air, soit par le conflit de deux masses d'air allant à la rencontre l'une de l'autre, toute masse d'air, disons-nous, portée dans des régions supérieures, sera par cela même déchargée du poids d'une partie de l'air supérieur, et par suite augmentera en volume et baissera en chaleur. J'ai fait après bien d'autres l'expérience imaginée par Pascal, savoir de porter au sommet du Puy-de-Dôme des vessies incomplétement remplies d'air, et qui, au sommet de la montagne, étaient pleines et tendues à cause de la dilatation de l'air intérieur, moins pressé là-haut qu'il ne l'était dans la plaine. Même pour la petite hauteur des coteaux de Meudon, de l'air porté subitement du niveau de la Seine à l'entrée la plus élevée du bois se dilaterait de manière à se refroidir de un à deux degrés centigrades. C'est du reste ce qui explique en partie le froid du sol sur les hautes montagnes. Tout courant d'air qui monte le long de leurs flancs se dilate à mesure qu'il est moins pressé par l'air supérieur; cette dilatation entraîne un grand refroidissement, et le contact de cet air devenu froid refroidit le sol dont il suit les pentes. Si cet air contient de l'humidité, ce refroidissement précipite l'humidité sous forme de pluie ou de neige. De là ces amas d'eaux qui partent des contrées montagneuses et ces neiges qui en couvrent les sommets plusieurs mois de l'année ou même perpétuellement.

Supposons un observateur placé au sommet du Puy-de-Dôme et contemplant de là cette belle vallée dite Limagne d'Auvergne. S'il s'élève un vent arrivant de la vallée et portant vers la montagne l'air clair et transparent de la plaine, voici ce que remarquera le spectateur. A mesure que les masses d'air sans nuage poussées par le vent contre les flancs de la montagne s'élèveront, elles se dilate-

ront, et par suite se refroidiront. Ce froid condensera en partie la vapeur contenue dans l'air de la plaine, et par suite cet air, d'abord transparent, passera à l'état de brouillard ou de nuage. En continuant de monter, la dilatation et le froid feront des progrès, et une pluie abondante s'échappera de ce même air, si clair dans la plaine. Enfin, s'il atteint le sommet du Puy-de-Dôme, le refroidissement sera tel qu'il se versera de la neige sur les points culminans. *Il neige sur les hauteurs,* disent proverbialement les Grecs modernes, et ce proverbe, ils l'appliquent principalement à la teinte blanche que l'âge donne aux cheveux : Χιονισε στα βουνια.

De même que l'ascension d'une masse d'air humide dans l'atmosphère la transforme en nuage ordinaire, en nuage pluvieux ou en nuage donnant de la neige, l'abaissement d'une masse d'air nuageuse, la compression et la chaleur qui en sont la suite, lui rendent d'une manière pour ainsi dire magique sa transparence ordinaire et lui ôtent toute assimilation à un nuage ou à un brouillard. Ainsi l'on voit quelquefois du sommet des Pyrénées se précipiter vers les plaines françaises des masses de nuées qui semblent devoir couvrir d'un sombre voile tout l'éclatant paysage qui étincelle aux rayons du soleil d'août; mais à mesure que ces masses menaçantes se précipitent vers le pied des monts, elles se compriment, s'échauffent et prennent la plus belle diaphanéité. Les pics pyrénéens versent des torrens de sombres nuages, et la plaine reçoit un air pur et transparent.

Encore un autre fait dont j'ai été témoin au sommet du Canigou, le plus élevé des Pyrénées orientales, et dont j'ai eu plus tard l'explication. — Je dirai en passant qu'il ne faut en voyage se laisser préoccuper par aucune théorie; il faut garder toute son attention pour bien voir; plus tard, les raisons d'un fait bien observé seront recherchées dans le calme du cabinet. — Or voici ce qui se passait au sommet des Pyrénées : un vent violent poussait l'air de France vers l'Espagne; nulle part de nuages, excepté un petit filet, à peine épais de quelques mètres et pas beaucoup plus large, qui, malgré la violence du vent qui semblait devoir l'emporter, restait obstinément fixé sur le point où je l'observais. Ce filet de nuage était si nettement terminé, que je pouvais y mouiller la moitié seulement du crayon que je tenais à la main. Le secret de ce curieux phénomène, c'est que l'air était tout juste assez humide pour devenir nuage à la hauteur en question; plus bas, c'est-à-dire avant comme après avoir atteint cette hauteur, il reprenait sa transparence. C'est pourquoi avant et après ce passage le nuage disparaissait. Ce n'était point, en réalité, une masse d'air fixe qui formait le petit nuage; c'était l'air, transparent partout ailleurs, qui, en atteignant ce sommet, perdait momentané-

ment sa transparence par le froid dû à la dilatation, et, remplacé par un nouvel air qui subissait la même influence, semblait perpétuer le petit filet nuageux.

Appliquons ceci à l'arrosement des continens, et, pour ne pas rester dans les généralités, prenons notre France pour exemple. Les vents d'ouest prédominans amènent sur la France l'air humide de l'Atlantique. Si ce vent glissait simplement sur la surface assez basse des contrées limitrophes de la mer, cela n'occasionnerait pas une élévation bien grande des masses d'air océaniques; mais en touchant le sol inégal du continent, cet air est retardé dans sa marche, et l'obstacle qu'il fait à l'air qui le suit force ce dernier à s'élever comme le long d'une colline. Les masses qui arrivent successivement s'élèvent par le même mécanisme, et le refroidissement ainsi déterminé produit la pluie, et donne naissance aux cours d'eau qui, sous les noms de Somme, de Seine, de Loire, de Charente, de Garonne, ramènent à l'océan les eaux fournies par les courans d'air qui reposaient sur ce même océan. Mais si nous suivons ces vents d'ouest jusqu'aux Alpes, c'est alors que l'effet de l'élévation qui produit la dilatation, et de la dilatation qui produit le froid, et du froid qui précipite l'eau, que toutes ces actions, dis-je, se déploieront sur une échelle grandiose. Ces vents d'ouest, forcés de céder leur eau, donnent immédiatement naissance à deux grands fleuves, le Rhône et le Rhin. Au sud de ce grand massif, l'air chaud des plaines de la Lombardie, poussé contre les flancs des Alpes suisses et tyroliennes, dépose les eaux qui doivent alimenter le Pô et ses affluens du nord, ainsi que tous les cours d'eau alpestres descendant vers le sud. Du côté nord de la chaîne alpine, le vent de nord-est, qui accoste les mêmes montagnes, y dépose les sources du Danube et de ses premiers affluens. En général, la forme géographique du terrain, combinée avec les vents dominans, détermine l'irrigation naturelle d'un pays, — et réciproquement le système hydraulique d'un pays peut donner des indications sur sa constitution géographique. Autrefois il ne pleuvait jamais dans la basse Égypte; mais depuis que des plantations y ont été faites, l'obstacle présenté aux masses d'air par ces aspérités du sol les a soulevées et a produit le refroidissement et la pluie. On ne peut plus, comme autrefois, conserver à Alexandrie les céréales sur les toits des maisons. On s'explique aussi par la même théorie comment la Meuse, cette rivière dont le bassin a une si petite étendue, est cependant si considérable. C'est que les forêts qui couvrent les collines environnantes arrêtent et soulèvent l'air amené de la mer par les vents d'ouest, et déterminent des pluies abondantes, que l'état boisé du bassin ne permet pas à l'air de réabsorber. Tel est sans doute le mot de l'énigme : c'est ce que les observations météorologiques nous apprendront plus tard.

On a calculé la puissance motrice déployée par la nature dans le soulèvement des eaux de la mer, dans la distribution des eaux sur les continens. La mobilisation d'une pareille masse effraie la pensée. Il faudrait, pour la produire, y employer le travail de toute l'humanité pendant des centaines de siècles. C'est pourtant ce que fait la nature pour ainsi dire en se jouant, sans efforts, sans résistance, par un travail aussi muet qu'irrésistible.

A mesure que l'on s'élève dans l'atmosphère, l'air est de plus en plus froid, et surtout il est excessivement sec. La vapeur d'eau semble ne pouvoir monter jusqu'à ces grandes hauteurs. Aussi tout accident qui ramène cet air froid et sec vers la plaine produit un effet auquel on est loin de s'attendre. D'abord cet air froid, en se comprimant, prend une très forte chaleur, et comme il est sec au point de n'être pas respirable sans danger à cette température, il produit les effets connus du simoun, qui sans doute a pour cause une masse d'air ramenée du haut de l'atmosphère par quelque contre-courant de trombe aérienne. Il est fatal aux animaux et aux plantes par sa trop grande chaleur, jointe à son extrême sécheresse. Dans une circonstance analogue, une masse d'air, se précipitant des montagnes de Candie vers les plaines de Famagouste, marqua son passage par la destruction et le dessèchement de tous les arbres fruitiers et sauvages qui se rencontrèrent sur la ligne qu'elle suivait. On ne dit pas l'effet qu'elle produisit sur les animaux.

Les vents, ces courans aériens de l'océan atmosphérique sans rivages, offrent mille applications naturelles des lois de la mécanique, de la physique, de l'hydraulique; mais ici, que choisir, n'ayant pas des volumes pour tout dire? — Parlons des modestes brises de terre et de mer qui le matin poussent au large le bateau des pêcheurs, et le soir le ramènent au port. Nous sommes en France, au sud de Perpignan, à Collioure, près de ces vallées où les fours à briques sont alimentés par des piles de fagots de romarin et de lavande, saines et hygiéniques vallées qui faisaient autrefois déserter aux Romains leur brûlante et malsaine Italie. — Nous faisons aujourd'hui, je n'ose pas dire stupidement, tout le contraire! — Là, point de marée. Les pêcheurs tirent leur barque sur le rivage, comme les matelots d'Homère, sans crainte que l'océan vienne les enlever à la pleine mer. Toute la nuit, la terre s'est refroidie, et l'air qui reposait sur elle a subi le même refroidissement. L'air de la mer ne s'est pas autant refroidi, car, à mesure que les gouttes d'eau de la surface se refroidissent, elles s'enfoncent et laissent la place à l'eau plus chaude d'audessous. L'air de la mer pose donc toujours sur un fond plus chaud que l'air de la côte, et il reste plus léger que l'air froid de la terre. Celui-ci, l'emportant par son poids, se précipite vers la mer souvent dès le milieu de la nuit. C'est la brise de terre. Le pêcheur, au ma-

tin, tend sa voile et part. Lorsque ensuite la chaleur du jour a pesé sur la contrée, la terre, qui n'est pas aussi facilement pénétrée que la mer par les rayons de lumière et de chaleur du soleil, s'échauffe bien davantage, — et souvent de bonne heure dans l'après-midi les couches moins chaudes de la mer, l'emportant en poids sur les couches d'air qui reposent sur les grèves et sur les rivages brûlés d'un soleil ardent, envahissent la terre, et font la brise de mer, qui le soir ramène à la côte les barques chargées de poisson. Le moment qui amène le premier souffle de cette salutaire brise de mer, appelée dans le pays la *marinade*, est pour toute la nature un moment solennel. Tout bruit, tout mouvement avait cessé; tout se taisait, jusqu'aux insectes. Le voyageur observateur sentait la curiosité même s'éteindre dans cet accablement, pareil à ceux qui, pour plusieurs semaines, suspendent la vie dans l'Inde, en rendant également pénibles et les mouvemens du corps et les opérations de la pensée. Toute la nature attendait, écrasée par le poids d'un air embrasé. Au premier souffle de la brise de mer, tout renaît, tout vit, tout est joyeux; un bien-être universel se répand dans toute la contrée, et l'on conçoit alors le *kief* des Orientaux. Si, comme on l'a dit bien des fois, l'homme est bien petit auprès des forces de la nature, il lui importe d'autant plus d'en connaître les lois, pour en éviter les effets dangereux, ou même pour les faire servir à son avantage. « Monsieur, me disait le chef d'une petite troupe de bohémiens errans du pays (*gitanos*), à qui j'arrachais avec peine quelques paroles de renseignemens près de Salces, à l'heure du plus grand paroxisme de la chaleur, croyez-moi, attachez votre cheval à cet olivier et couchez-vous à l'ombre. Avant une heure, la *marinade* se lèvera, et vous continuerez votre route; vous n'en serez que mieux, votre cheval et *vous*, et vous arriverez plus tôt. » Je n'ai pas besoin de dire que je suivis son conseil. Ce bohémien me paraissait alors plus sensé que l'empereur Auguste élevant à Narbonne un temple au vent d'ouest (*Zephyrus*), pour obtenir de lui qu'il lui soufflât un peu moins violemment dans les oreilles. Au reste, on peut dire que les Romains ont été de pauvres observateurs : qu'ont-ils légué à la postérité scientifique?

Je consacrerai quelque jour une étude spéciale à nos connaissances sur l'aimantation du globe terrestre, qui se rattache à la théorie des agens impondérables, la chaleur, la lumière et l'électricité; j'en ferai autant pour l'électricité et les orages de foudre dont l'aspect est si imposant, l'origine si simple, et les appareils préservatifs si faciles à établir. Aujourd'hui, pour terminer ce type des notions actuelles de géographie physique, je présenterai la théorie de la chaleur rayonnante, qui appartient à la fois à la chaleur et à la lumière, deux agens impondérables de la nature.

Tous les corps voisins l'un de l'autre s'envoient des rayons invisibles de chaleur, et font des échanges continuels qui réchauffent les plus froids et refroidissent les plus chauds jusqu'à ce que la température se soit égalisée entre eux. Si l'on porte dans une chambre bien close un boulet rouge, on sent et on voit à la fois sa chaleur et sa lumière; mais la première de ces deux propriétés subsiste encore après l'autre, et le boulet est devenu invisible longtemps avant que la main ou le visage cesse de ressentir à distance les effets de la chaleur qu'il conserve encore. Il y a donc un rayonnement invisible de chaleur obscure. Ainsi, quand nous nous promenons la nuit par un ciel serein, notre corps fait rayonner sa chaleur vers le ciel, qui ne lui en renvoie que bien peu en échange, d'où naît un refroidissement très vif qui se fait sentir même au milieu de la zone torride où le docteur Oudney est, à la lettre, mort de froid nocturne. Or, de même que la lumière rejaillit des corps blancs brillans, polis, et par conséquent ne les pénètre pas facilement, nous jugerons que la même chose a lieu pour les rayonnemens analogues de la chaleur, et nous admettrons que la surface des corps blancs, brillans, métalliques, polis, éclatans, arrête la chaleur à son entrée et à sa sortie des corps. Il est très difficile de faire pénétrer la chaleur rayonnante d'un foyer dans une cafetière d'argent bien polie, tandis qu'un liquide chaud qu'on y verse y conserve longtemps sa chaleur, qui ne peut franchir de l'intérieur à l'extérieur l'obstacle de la surface polie.

De même, les vêtemens blancs, le terrain sablonneux, les arbres à écorce blanche, laissent moins facilement pénétrer et sortir la chaleur et la lumière. La neige par sa blancheur préserve de la gelée les blés qu'elle recouvre, et si on altère sa teinte par de la cendre ou du charbon, tout gèle au-dessous. Les premières fleurs des arbres fruitiers, qui sont d'un blanc éclatant, se défendent par leur couleur des fâcheuses influences de la saison peu avancée. Les hommes de cabinet portent toujours des robes de chambre blanches, pour conserver la chaleur du corps; la nature blanchit à un certain âge les cheveux de l'homme et les poils des animaux; enfin plusieurs oiseaux, tels que la perdrix des Pyrénées, changent tout à coup à l'entrée de l'hiver la couleur de leur plumage et deviennent tout à fait blancs. On observe la même chose pour les lièvres du Nord, qui sont fauves l'été et qui deviennent tellement blancs l'hiver, que le chasseur est obligé de les viser aux yeux, qui sont alors rouges comme dans tous les albinos. Cette transformation du pelage est souvent très rapide, et l'on a vu un rat de l'espèce appelée rat arctique ou rat polaire, exposé dans sa cage sur le pont d'un vaisseau hivernant dans les glaces du Nord, changer en une nuit de couleur, et passer du fauve foncé au blanc pur. Les habitans du Nord sont à peu près tous blonds; ils

s'habillent invariablement de vêtemens blancs. La nature et l'expérience leur donnent les meilleurs préservatifs contre la perte de la chaleur. Dans les zones plus tempérées, les pelages et les habits sont plus variés. Déjà en Espagne la race à cheveux noirs domine exclusivement; les habits du peuple y sont de couleur foncée, pour ne pas concentrer la chaleur du corps et lui laisser une issue facile. Enfin, pour les races noires de l'Afrique intertropicale, la nature a semblé vouloir permettre le plus possible la sortie de la chaleur intérieure du corps. Il est vrai de dire que, par là même, un nègre exposé aux rayons directs du soleil souffre plus qu'un blanc, parce que sa peau noire laisse un plus facile accès aux rayons calorifiques du soleil; mais c'est à lui de chercher un abri, tandis que s'il eût été blanc, il eût succombé à la chaleur concentrée produite par l'action vitale et retenue par l'obstacle de sa peau blanche.

Je n'ai pas besoin de dire que ce qui arriverait à ce nègre blanchi par hypothèse arrive malheureusement à un nombre infini de vrais blancs, pour lesquels le climat trop chaud des tropiques est mortel. On m'a souvent fait la question : Quel est le meilleur, d'un vêtement blanc ou d'un vêtement noir? C'est selon la circonstance. Voulez-vous voyager en plein air? prenez un vêtement blanc, comme le font les nègres, pour éviter la pénétration des rayons directs du soleil. Saussure conseille au voyageur observateur des habits de couleur claire, qui le jour ne laissent point trop pénétrer la chaleur du soleil et qui la nuit conservent la chaleur du corps. En un mot, le blanc habille plus, c'est-à-dire isole davantage le corps du chaud et du froid extérieur. Par contre, tout homme qui, le soir d'un jour chaud, voudra goûter la fraîcheur d'une nuit étoilée devra s'envelopper de vêtemens légers et noirs; mais gare les rhumatismes nerveux, fléau des climats excessifs! La plupart des Orientaux, Arabes, Persans, Turcs du midi, comme les Marocains et les Espagnols mêmes, préfèrent, par des masses de vêtemens ou par de vastes manteaux, s'isoler de l'air extérieur ou chaud ou froid, et je pense qu'ils ont raison. « Ce qui garantit du froid, disent nos voisins du midi, garantit tout aussi bien de la chaleur. » Si les casques de nos intrépides pompiers n'étaient pas brillans, s'ils étaient teints en noir, ils s'échaufferaient d'une manière fatale au rayonnement des incendies. Les Romains avaient déjà remarqué qu'on se brûle en touchant une barre de fer noir échauffée par les rayons d'un soleil d'été; je noterai que, sans le fait de la brûlure, ils auraient peu remarqué cet effet physique.

Par une particularité des plus curieuses, tandis que les rayons de chaleur du soleil traversent nos vitres et en rendent l'usage impossible dans les climats chauds, les rayons de chaleur terrestre sont arrêtés par le verre. Ainsi, quand au printemps un jardinier habile

veut hâter la maturité d'un fruit ou d'un légume, il le couvre d'une cloche de verre ou d'un châssis vitré. La chaleur du soleil traverse le verre et vient échauffer la plante et le terreau où elle végète; mais, une fois fixée dans le sol, cette chaleur ne peut plus ressortir au travers de la cloche ou du vitrage, qui devient, suivant l'expression d'un de mes auditeurs, une vraie souricière de rayons. La température s'élève beaucoup sous cet abri physique. Il y a tel cas où elle pourrait même s'élever trop haut et nuire à la plante. Aussi voit-on, à l'heure de midi, les jardiniers soulever par un bord les cloches, qui, suivant leur expression, *forcent* les cultures. Les glaces de nos serres et les vitrages doubles produisent des effets analogues. L'expérience avait donc beaucoup appris sur les agens physiques à ceux qui employaient ces agens-là; mais il est heureusement passé, le temps où Bacon jetait aux raisonneurs dédaigneux de l'expérience ces paroles sensées : Allez dans les ateliers, vous y trouverez plus de vraie philosophie que dans les écoles !

Quelques faits curieux vont appuyer ce que je viens d'avancer. Saussure, le grand physicien des Alpes, entreprend de concentrer la chaleur par des vitres : il couvre une boîte à fond noir de plusieurs glaces. Cette boîte est elle-même placée dans une autre, qui la préserve du contact des courans d'air. Un vase d'eau est placé dans la boîte intérieure, et l'eau y devient bouillante. Plus récemment, sir John Herschel, *soutenant*, comme dit Homère, *la grande renommée de son père et la sienne propre*, s'exile pour plusieurs années au cap de Bonne-Espérance avec sa nombreuse et charmante famille. Il fait pour le ciel austral ce qu'il avait fait pour notre ciel du nord, il compte les étoiles doubles, les nébuleuses et les amas d'étoiles, dans cette région où notre compatriote l'abbé Lacaille, astronome de premier mérite, avait été faire, quatre-vingts ans plus tôt, d'autres observations qui ont fait honneur à la France, et qui viennent d'être réimprimées aux frais du gouvernement britannique. On est au mois de décembre, c'est-à-dire dans la saison chaude pour cette contrée du globe. Tout le monde se plaint de la chaleur. Sir John Herschel, aussi bon physicien qu'astronome éminent, a l'idée de répéter plus en grand l'expérience de Saussure. Une boîte noire d'acajou d'une dimension considérable, et recouverte d'une *seule glace non mastiquée*, est placée dans un châssis ordinaire de jardinier, garni lui-même d'une seule vitre non mastiquée. Le thermomètre monte à l'eau bouillante et dépasse même de beaucoup ce terme de chaleur. Alors l'illustre physicien père de famille invite ses amis et ses enfans à un déjeuner où le soleil du solstice d'hiver remplacera les fourneaux ordinaires. Une pièce de bœuf assez forte avec des légumes et des assaisonnemens (je n'ose pas dire en bon français un *bœuf à la mode*) est introduite

dans la boîte, et elle en ressort au bout d'un temps convenable parfaitement cuite et fournissant *un régal agréable aux invités.*

Notre art de fabriquer les verres ardens n'a point encore fructifié pour remplacer par le soleil le bois qui manque à bien des contrées brûlées par un ciel sans nuages, et je me suis souvent étonné que dans les voyages d'Asie et d'Afrique une lentille à échelons n'ait pas paru un meuble fort utile dispensant souvent de provisions de bois ou de charbon difficiles à se procurer. A bord des vaisseaux, un grand appareil ardent serait certes utile et économique dans bien des cas. Dans les cours de physique, c'est une expérience qui attire toujours l'attention que celle de mettre un vase de fer-blanc au foyer d'un miroir ardent et de montrer sans feu de l'eau bouillant à gros bouillons.

Un des phénomènes les plus curieux de la nature, c'est la rosée, dont la production a lieu par les nuits *calmes* et *sereines*, quand les étoiles brillent de tout leur éclat. Ce n'est qu'avec la théorie de la chaleur rayonnante, et depuis moins d'un demi-siècle, qu'on a rendu raison de ce curieux dépôt d'humidité. Tout le monde sait que si, dans une étuve humide, on introduit un corps froid, il se dépose immédiatement de l'eau à sa surface. Les cristaux que l'on apporte au dessert sur nos tables l'hiver se ternissent momentanément de rosée. Il reste donc à savoir comment les corps terrestres sur lesquels la rosée se dépose se refroidissent pour provoquer le dépôt de l'humidité de l'air. Cette cause est évidemment le rayonnement vers les espaces célestes des corps terrestres placés dans un lieu découvert. Un corps de teinte foncée, par exemple une table d'ardoise, rayonnera beaucoup, se refroidira de même, et provoquera un abondant dépôt. Une tablette de marbre blanc se mouillera bien moins, une plaque de métal ne se mouillera pas du tout, car celle-ci ne rayonne que très peu. La circonstance du calme de l'air est essentielle, car si l'air était agité, il viendrait continuellement rendre par son contact de la chaleur aux substances soumises au rayonnement nocturne. Voilà donc le type de l'étude actuelle de la nature : découvrir, par un petit nombre de faits, les lois de la nature, et ensuite, par ces lois, rendre compte des autres phénomènes analogues. — Ces paroles sont de Newton. Dans la théorie de la chaleur rayonnante et dans ses mille applications, les physiciens modernes ont honorablement suivi les idées de ce puissant génie, auquel le nom de *grand*, dont on fait quelquefois précéder son nom, a cessé depuis longtemps d'ajouter aucun relief. Il est aussi inutile de dire le grand Newton que de dire le brillant soleil.

Nous avons déjà reproché à l'excellent ouvrage de Mme Somerville d'avoir introduit dans la géographie physique des notions de

géologie, de minéralogie, de botanique, d'histoire des animaux, qui semblent appartenir à la géographie ordinaire d'exposition ou à l'histoire naturelle. Ces notions, fort intéressantes en elles-mêmes, sont écrites d'un style si clair et si élégant, qu'il serait injuste de ne pas reconnaître qu'aucun autre ouvrage n'a aussi bien traité ces déductions de la science comparée. Voici un fait important qui ressort de l'énumération des espèces végétales et animales de chaque localité : c'est que, parmi toutes les acclimatations possibles, un très petit nombre a déjà eu lieu, et nous croyons qu'il n'existe aucune autre preuve plus forte de l'état tout à fait moderne de la surface actuelle de notre globe. Avant Lucullus, la cerise était inconnue dans l'Europe occidentale; l'abricot et la canne à sucre sont venus avec les croisades, la pomme de terre sous Louis XVI, presque à la fin du siècle dernier. On m'objectera qu'un célèbre écrivain fait, sous Louis XIV, dévaster par un sanglier un champ de pommes de terre : à cela je réponds qu'à l'imagination tout est permis pour *faire de la couleur locale;* mais ce chapitre des anachronismes botaniques nous mènerait trop loin de la géographie physique.

On aura dans le quatrième volume du *Cosmos* de M. de Humboldt un volume consacré uniquement à cette branche spéciale de la géographie. Le mérite de cet ouvrage pourra être différent de celui de Mme Somerville, mais il ne détruira pas la valeur du livre de la savante et modeste Anglaise. Il y a quelque chose de plus précieux qu'une pièce d'or, ce sont deux pièces d'or. Nous avons dit que, *sous la pression* non pas du *temps*, mais de l'*espace*, et par l'introduction de descriptions d'histoire naturelle locale, qui serviraient utilement de conclusion aux cartes physiques de l'atlas de Johnston, plusieurs parties de la *Géographie physique* avaient été réduites à un simple sommaire insuffisant. La théorie de l'arc en ciel est de ce nombre; l'auteur, qui est une mathématicienne de premier ordre, semble ne pas savoir tout ce que les travaux analytiques de l'illustre Airy et les expériences de MM. Galle, Miller, etc., ont ajouté à la théorie de ce brillant météore. Il en est de même de l'heureuse explication de l'anthélie due à M. Bravais. Toutefois, nous le répétons, dans le cadre trop restreint de deux petits volumes, comment renfermer des matériaux qui en exigeraient au moins le double? La *Géographie physique* de Mme Somerville vaut par ce qu'elle contient, sans préjudice de ce qu'une revue attentive des progrès de la science pourra introduire dans une nouvelle édition. Celle-ci est déjà la troisième, et certes une et même plusieurs réimpressions attendent encore cet intéressant et consciencieux ouvrage.

BABINET, de l'Institut.

FRA ANGELICO DA FIESOLE

SES NOUVEAUX BIOGRAPHES

ET

SES DISCIPLES EN TOSCANE.

I. — *Galleria dell' Accademia delle Belle Arti*, gravée sous la direction de M. Perfetti; Florence 1843-1847. — II. *Memorie dei più insigni Pittori, Scultori e Architetti domenicani*, par le père Marchese; Florence 1846. — III. *San Marco, illustrato nei dipinti del B. Giovanni Angelico*, par le même; Florence 1853.

Le temps n'est pas fort loin de nous où l'on dédaignait de remonter dans l'étude de l'art italien au-delà du siècle de Jules II et de Léon X, comme si aucune œuvre antérieure n'eût mérité d'être rapprochée des œuvres appartenant à la seconde phase de la renaissance. La régénération de la peinture et du goût à Florence ou à Rome semblait s'être accomplie sous une influence soudaine et par le seul fait de deux ou trois hommes miraculeusement inspirés : messies de l'art en quelque sorte, qui n'avaient pas eu de précurseurs. Cette ignorance systématique des premiers développemens de la peinture italienne n'est heureusement plus de mise aujourd'hui; il se produit en Italie même un mouvement curieux, qui aura pour résultat, nous l'espérons, de remettre en pleine lumière tous les points d'une histoire dont aucune phase n'est à négliger. Lorsque les chefs-d'œuvre du XVIe siècle ne nous apparaîtront plus isolés des essais qui les précédèrent, ils ne perdront rien de leurs droits à une immortelle admiration; ils auront seulement une signification nouvelle, une origine plus vraisemblable, et peut-être l'intelligence plus complète de ces chefs-d'œuvre ne sera-t-elle pas sans influence sur les destinées de l'art contemporain. Quant à l'histoire de la peinture, elle gagnera certainement à élargir ainsi son horizon. L'ancienne école florentine fera mieux comprendre Raphaël, qui fut l'harmonieux résumé d'une succession déjà longue de découvertes et de progrès. Il ne sera plus permis de méconnaître

dans les Donatello et les Verocchio les dignes maîtres de Léonard, et d'oublier ce que le plus indépendant des disciples, Michel-Ange lui-même, dut aux exemples de Luca Signorelli. *Le Jugement dernier* de la cathédrale d'Orviéto annonce et explique en effet la fresque de la chapelle Sixtine, comme certaines parties des *Essais* de Montaigne s'achèvent et prennent leur forme définitive sous la plume toute-puissante de Pascal.

Les grands peintres du XVIe siècle trouvèrent dans les travaux de leurs devanciers mieux que des erreurs à éviter; ils y trouvèrent aussi des leçons. C'est ce qu'il est permis de dire à présent sans crainte de scandaliser personne. Bien plus : auprès de beaucoup de gens, un pareil aveu ne serait déjà qu'une confession incomplète de la vérité. Dans le domaine des arts comme ailleurs, le propre des réactions est d'aboutir vite à l'exagération de leur principe. Dès qu'on se fut occupé des maîtres italiens primitifs, on n'accepta plus d'autres modèles, et, par un retour violent de l'opinion, on ne vit plus que les témoignages de la décadence de l'art là où chacun avait admiré les signes éclatans de sa renaissance. En Allemagne, toute une école s'est constituée qui prétend réduire les conditions de la peinture à l'imitation des formes et du style adoptés au moyen âge : noble école d'ailleurs, profondément spiritualiste et dont M. Overbeck est le chef respecté. L'entraînement n'a pas été aussi général en France, ni l'intolérance aussi manifeste. Pourtant, parmi les théoriciens de l'art comme parmi les artistes eux-mêmes, ce système rétrospectif a rencontré bon nombre de partisans; en ce qui concerne la décoration des édifices religieux par exemple, il a maintenant presque force de loi. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'école anglaise, ordinairement si immobile dans ses tendances, qui ne se soit émue à son tour et n'ait eu ses *préraphaélites*. Les jeunes peintres qui s'intitulent ainsi ne se contentent pas de répudier le passé, et, — ce qui serait plus légitime encore, — les principes actuels de l'art national; ils nient les progrès faits en Italie après le Pérugin, tandis que des historiens et des critiques célèbrent à l'envi les maîtres dont les *préraphaélites* travaillent à s'assimiler la manière.

Seule, l'école italienne demeurait jusqu'ici en dehors du mouvement, bien qu'elle parût plus intéressée qu'aucune autre à y participer. Aujourd'hui elle y entre, non par des créations originales, mais par d'importans travaux historiques. Florence est le principal théâtre de ces études. C'est à Florence que nous voudrions nous placer pour apprécier, en regard des tentatives de l'école de peinture contemporaine, les recherches nouvelles sur l'art du XVe siècle en nous aidant de la publication qui les résume le mieux.

I.

Il y a quinze ans, dans cette ville de Florence où les artistes de tous les pays venaient s'informer et se convaincre, personne parmi les artistes nationaux ne songeait à prendre parti ni pour les peintres du moyen âge, ni pour les peintres de la renaissance; chacun jugeait suffisant de donner raison à M. Benvenuti, médiocre continuateur de David, transformé en chef d'école; à M. Bezzuoli, pâle talent dont toute l'originalité consiste dans le mélange du style académique français avec les habitudes de mise en scène du théâtre italien moderne. On applaudissait à *l'Entrée de Charles VIII*

du prétendu maître, sans prendre garde même aux infidélités historiques les plus évidentes, sans s'étonner le moins du monde que M. Bezzuoli eût négligé les monumens de l'époque, qui de toutes parts lui offraient des renseignemens, pour étudier à la Pergola le geste et le costume de ses héros. Dans un autre ordre de sujets, les exemples du passé semblaient plus méconnus encore. A l'exception de M. Marini, dont la manière un peu débile révèle au moins le respect des traditions, les peintres qui avaient à représenter quelque scène religieuse ne cherchaient des leçons ni sur les murs des cloîtres, ni dans les tableaux des galeries : tout se bornait pour eux à l'imitation du modèle vivant, à l'application des principes indigens du classicisme contemporain. La coupole de l'église San-Lorenzo à Florence, décorée par M. Benvenuti, la chapelle peinte à Santa-Croce par M. Sabatelli, montrent en quelles mains était tombé l'héritage des grands maîtres et ce qu'était devenue la peinture religieuse aux lieux mêmes où s'étaient succédé les plus beaux témoignages de sa gloire.

Cette indifférence qu'affichaient les artistes toscans pour leurs nobles aïeux, les historiens de la peinture la partageaient il y a bien peu d'années encore. La plupart des écrits publiés en Italie sont loin d'exprimer une vénération sérieuse pour les travaux de l'école primitive. De rares indications chronologiques, quelques anecdotes d'une authenticité douteuse, voilà les seuls secrets que l'on consentit à livrer sur les origines de la peinture italienne. En revanche, les détails relatifs aux artistes de la décadence abondaient dans ces écrits. Tout restait à dire sur les chefs de l'école : on n'avait su nous parler que de leurs successeurs dégénérés, et comme si ce n'était pas assez des injustices de l'histoire, quelques-uns de ces peintres secondaires, l'Albane et le Guide par exemple, devaient au hasard d'un nom euphonique le privilége d'attirer les hommages traditionnels de la poésie.

Beaucoup de points restaient donc à éclaircir dans cette histoire si compliquée des écoles italiennes, beaucoup d'erreurs subsistaient qu'il était plus que temps de détruire. La lumière commence à se faire, au moins en ce qui concerne les progrès successifs de l'école toscane. De l'autre côté des monts, on semble avoir enfin compris qu'il appartenait aux descendans des maîtres de rechercher les titres de ceux-ci, et, comme pour poser d'abord la question dans ses termes formels, une association de graveurs publia, il y a quelques années, à Florence, la série des tableaux conservés à l'Académie des Beaux-Arts. On sait que la collection de l'Académie offre les spécimens de l'art florentin à toutes les époques. Reproduire de telles œuvres, c'était transcrire les annales mêmes de cet art, c'était aussi résumer en quelques traits l'histoire nationale tout entière, car les grands artistes et le caractère de leurs travaux répondent en Toscane, plus manifestement que partout ailleurs, aux diverses phases du développement social. L'essor de Cimabue coïncide avec les premiers élans de la civilisation. Expression exacte de la religion et des mœurs contemporaines, les peintures de Giotto respirent une sombre grandeur, et plusieurs générations d'élèves continuent l'austère manière du maître jusqu'à l'époque où l'énergie de la foi disparaît avec la rigueur des institutions politiques. A ce moment l'art se modifie, mais sans se transformer encore complétement. Il a une physionomie plus familière, une allure moins obstinément raide dans les œuvres des peintres nés à la fin du XIVe siècle;

celles de Masaccio introduisent le goût du mouvement et de la vie; enfin, lorsque le culte de l'antique est devenu une seconde religion de l'état, lorsque l'influence des platoniciens amis de Laurent s'exerce en regard de l'autorité de Savonarole, la correction du style vient s'ajouter à l'élévation du sentiment. Bien peu après s'ouvre une période nouvelle où les maîtres du XVIe siècle luttent entre eux de chefs-d'œuvre; mais, au milieu des bouleversemens politiques, l'école est, elle aussi, livrée à l'anarchie. L'unité des tendances ne se retrouve plus dans les créations de fra Bartolommeo, d'Andrea del Sarto, de Michel-Ange. Elle reparaît, — on sait à quel prix, — chez les élèves de ce grand homme, asservis à son joug comme à celui des Médicis. Puis durant cinquante années les murailles des églises et des palais de la Toscane se couvrent de compositions avant tout fastueuses, au style enflé, aux formes excessives : témoignages sans nombre de l'abaissement de l'art, de la corruption des mœurs de la patrie et de l'opulente vanité de ses tyrans. La décadence de la peinture suit d'un pas égal la décadence nationale, et lorsque, sous les derniers Médicis, Florence énervée s'endort dans la sensualité, l'art achève de se matérialiser et tombe par l'abus du procédé dans l'extravagance, l'opprobre et la mort.

S'il suffit d'examiner les planches gravées d'après les tableaux de l'Académie pour concevoir une idée générale de la marche de l'école florentine, on ne saurait néanmoins trouver dans ce recueil tous les élémens nécessaires à l'étude approfondie de chaque époque. Les notices qui accompagnent les estampes ne contiennent que des indications succinctes, des aperçus dépourvus parfois de justesse et le plus souvent de nouveauté, et ce qui a trait en particulier aux peintres primitifs n'est pas de nature à relever beaucoup leur mérite. N'importe : la voie était ouverte et l'attention rappelée en Italie sur des œuvres si longtemps, si injustement négligées. Une critique plus sagace et des investigations plus patientes allaient achever de mettre en relief ce que l'on venait de dévoiler à demi. Encore quelques efforts, et les vrais promoteurs de la renaissance rentraient en possession de leur gloire.

Parmi ces illustres oubliés, fra Angelico da Fiesole méritait d'être rendu l'un des premiers sans doute à l'admiration et au respect. Jamais artiste ne se révéla dans des ouvrages plus sincères, et peut-être aucun des grands maîtres ne se montre-t-il aussi ingénument spiritualiste, aussi profondément convaincu. Comment ce talent si pur a-t-il pu être méconnu pendant tant d'années! comment le souvenir d'une pareille vie se réduisait-il, même à Florence, au souvenir de quelques faits sans vraisemblance ou sans valeur, et n'a-t-on pas le droit de s'étonner qu'un des hommes qui honorent le plus l'art italien ait attendu jusqu'à ce jour le tribut payé de tout temps en Italie à des artistes médiocres? Quoi qu'il en soit, des mains pieuses ont enfin recueilli les matériaux d'une biographie complète de fra Angelico. Dans le monastère où avait vécu celui-ci et que les chefs-d'œuvre de son pinceau ornent encore, un autre fils de saint Dominique a étudié sous sa double physionomie cette chaste figure. En publiant ses *Mémoires sur les artistes dominicains* et bien peu après *le Couvent de San-Marco,* le père Marchese vengeait d'une longue indifférence la mémoire d'un saint religieux de son ordre et restituait sa place à l'un des chefs de l'école toscane.

Quoi de plus juste et de plus opportun? Remettre sous les yeux des artistes

florentins les créations admirables de fra Angelico, et proposer en exemple à des hommes volontiers au repos une vie si bien remplie et si féconde, c'était, en ressuscitant le passé, travailler utilement à réformer le présent. C'était faire implicitement le procès aux habitudes actuelles de l'école, c'était aussi, pour le père Marchese, renouer dignement les nobles et laborieuses traditions des anciens cloîtres; car dans les couvens de l'Italie aussi bien que dans les ateliers, une sorte de langueur intellectuelle avait succédé depuis longtemps à cette prodigieuse activité qui influença si puissamment la vieille civilisation italienne. La publication des ouvrages du père Marchese est donc un fait notable. C'est une louable tentative pour remettre en communication intime l'esprit du cloître et l'esprit séculier. Peut-être gagneront-ils beaucoup l'un et l'autre à s'associer plus étroitement et à se confondre dans un même mouvement de retour vers le passé. En tout cas, et quel que puisse être le succès des efforts de l'auteur des *Mémoires sur les artistes dominicains* et de *San-Marco*, — efforts très peu encouragés, dit-on, à Florence, et qui auraient eu pour l'écrivain des conséquences au moins imprévues, — une lacune considérable dans les annales de l'art florentin a été comblée, la vie d'un grand peintre a été retracée avec un soin consciencieux, et lors même que les travaux du père Marchese demeureraient sans action sur l'avenir de l'école toscane, ils auront servi du moins à rajeunir ou à confirmer sa vieille gloire. Pour que nous puissions à notre tour apprécier l'importance du rôle de fra Angelico dans l'histoire de cette école, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les commencemens de la peinture à Florence et sur les travaux accomplis par les prédécesseurs immédiats du maître.

Après la première impulsion donnée à l'art par Cimabue et si puissamment continuée par Giotto, les productions des peintres florentins présentèrent longtemps un aspect à peu près uniforme, comme si les élèves des deux maîtres et leurs propres disciples avaient jugé tout progrès désormais impossible. L'un de ces artistes, et le seul de l'époque qui ait écrit sur la peinture, Cennino Cennini, nous a laissé un traité qu'il n'a composé, dit-il, au terme de sa vie, que pour initier quiconque veut devenir peintre aux découvertes de Giotto, découvertes léguées par celui-ci à Taddeo Gaddi, qui à son tour en confia le secret à Agnolo, maître de Cennini. Ce sont donc les enseignemens mêmes de Giotto que, près d'un siècle après la mort du chef de l'école, Cennini propose à une quatrième génération d'élèves. A ses yeux, toute réforme tentée dans l'art ne serait guère moins blâmable qu'une hérésie religieuse, et, n'admettant pas qu'il y ait chance de salut pour un artiste en dehors des principes actuellement établis, il met fin à son livre en priant « Dieu, la sainte Vierge et l'évangéliste saint Luc, premier peintre chrétien, de permettre à ceux qui liront ce traité de l'étudier avec fruit et d'en retenir à jamais les préceptes. »

Cependant les disciples de Giotto n'avaient pas tous, malgré leurs scrupules et leur foi dans l'infaillibilité du maître, imité les formes de son style sans quelque modification involontaire. Une sorte de variété s'était parfois introduite dans l'unité des œuvres de l'école. A côté des peintures de Simone Memmi, de Taddeo Gaddi, peintures exécutées, il est vrai, sous le regard même de Giotto, celles de Puccio Capanna, de Stefano Fiorentino et de quelques autres laissent voir les indices d'une certaine émancipation; mais nulle

part ces écarts de la règle commune ne dégénèrent en insubordination formelle : jamais, chez les membres de l'austère famille des *Giotteschi*, — pour nous servir de l'expression consacrée en Italie, — l'oubli des dogmes fondamentaux n'aboutit directement au schisme. Seul entre tous, Andrea Orgagna poussa presque jusqu'à la révolte ses tentatives d'indépendance, et se sépara de ses contemporains par l'originalité de sa manière. Tandis que ceux-ci figuraient des saints dans un ordre et des attitudes invariables, ou qu'ils traitaient suivant les données de composition traditionnelles des sujets tirés des livres sacrés, il osa concevoir à un point de vue nouveau et philosophique l'enseignement de la religion par la peinture. Son *Triomphe de la Mort*, au Campo-Santo de Pise, n'offre en effet ni le tableau des scènes du Calvaire, ni les types ordinaires des apôtres de la foi. Dans cette allégorie étrange, on vit pour la première fois les passions, les misères et les vertus humaines exprimées par des personnages pour la plupart sans nom historique, sans consécration de sainteté : œuvre à la fois admirable et repoussante, où le goût pour les réalités les plus effroyables se mêle à des aspirations sublimes, où rayonnent l'idéal et la poésie, où l'horrible, l'immonde même, n'a pas de voiles. Rien n'arrête l'audace de cet âpre pinceau. Il use de tous les contrastes, il veut tout définir et tout peindre, depuis la farouche énergie du désespoir, dans un groupe de misérables implorant la Mort, qui se détourne d'eux, jusqu'aux voluptés de la vie chez de jeunes seigneurs dont les visages rians vont blémir sous la faux. Ici, quelques cavaliers, que les hasards de la chasse ont conduits dans un coin de forêt où gisent des cadavres rongés par de hideux reptiles, contemplent d'un œil épouvanté ce spectacle de la décomposition à ses degrés divers, et songent en frissonnant à ce qui adviendra d'eux-mêmes. Là, des religieux et des ermites attendent dans la piété de leurs méditations, et les regards tournés vers le ciel, que l'heure soit arrivée où ils appartiendront à la Mort. Enfin, au-dessus de ces scènes terrestres, des anges transportent les âmes devant le juge qui décidera du sort de leur éternité. Dans le *Triomphe de la Mort*, comme dans ses autres ouvrages, Orgagna ne se montre pas seulement novateur par la pensée; l'ampleur inusitée de sa touche et la souplesse de son style attestent aussi des progrès d'un autre ordre, et assignent à ce hardi talent une place à part parmi les héritiers de Giotto; mais comme Orgagna n'eut pas d'imitateurs, il ne fit que discontinuer momentanément les traditions et la manière vénérées. La chaîne se renoue bientôt aux mains d'Agnolo Gaddi et du Giottino, à qui le respect du nom de son aïeul et le souvenir de son maître imposaient comme un devoir le strict maintien des doctrines primitives.

Ainsi, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les peintres florentins semblent tous animés du même esprit et dévoués à la même cause. L'expression de ce dévouement varie seule et rarement, suivant les inclinations particulières; mais ce qu'on veut toujours avec une même passion, c'est suivre la voie tracée d'abord par les réformateurs, et afin de la défendre contre tout envahissement, maîtres et élèves s'associent dans un long et ardent effort. Si, pour déterminer le caractère d'une pareille entreprise, il était permis de réunir deux groupes d'hommes séparés par la différence des âges et des travaux, mais rapprochés du moins par leurs convictions énergiques, nous oserions comparer ces artistes de foi profonde aux jansénistes français du XVIIe siècle, et voir dans la

vieille école florentine une sorte de Port-Royal de la peinture italienne. Rigide fondateur de la secte, Cimabue n'en est-il pas à quelques égards le Saint-Cyran? Par l'importance de son rôle et son attitude de chef, Giotto mérite, comme Arnauld, d'être reconnu grand entre les hommes d'élite qui l'entourent. L'élan d'Orgagna, et ce qu'il garde d'irrégulier et de personnel sous la discipline, ont quelque analogie avec l'emportement de piété et la soumission fougueuse d'Antoine Lemaistre. Enfin, parmi les persônnages secondaires, il n'est pas jusqu'au modeste Fontaine dont on ne puisse retrouver le type dans Cennino Cennini. Par un sentiment de vénération pour la gloire de ceux qui furent leurs maîtres, ces deux humbles disciples ne songent, en prenant la plume, qu'à propager les enseignemens qu'ils ont reçus, et si, en écrivant ses *Mémoires*, Fontaine s'attendrit au souvenir des vertus et des talens d'Arnauld et de Sacy, il y a aussi quelque chose de touchant dans le respect avec lequel Cennini dédie son livre « à la mémoire de Giotto, le meilleur peintre qui fut jamais, — à celle de Taddeo, qui eut l'honneur d'être son filleul et son élève, — à la mémoire d'Agnolo de Florence, digne des leçons de ces grands artistes. »

A l'époque où Cennini s'efforçait ainsi de conserver intact le dépôt qui lui avait été confié, quelques jeunes peintres essayaient de se créer d'autres règles, ou plutôt ils n'acceptaient les règles anciennes qu'à condition d'en assouplir et d'en développer le sens. Dans les travaux de ces nouveaux maîtres, l'art religieux n'avait plus pour élément unique la majesté des intentions et du style. Quelque chose de tendre et d'ému commençait à se substituer à l'austérité inflexible des *Giotteschi*, et sans perdre leur élévation accoutumée, les productions de l'école florentine respiraient une sorte de grâce sévère et une délicate simplicité. Au commencement du XVe siècle, le progrès était manifeste dans tous les arts. Déjà, sous le ciseau de Ghiberti et de Donatello, naissaient quelques-uns des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé le sculpteur des portes du Baptistère et le sculpteur du *Zuccone* et de *Saint-George*. Brunnelleschi, étudiant à Rome les monumens antiques, préparait avec une application opiniâtre la régénération de l'architecture, et trouvait dans l'entêtement de son génie le secret de compléter l'entreprise d'Arnolfo di Lapo, entreprise dont l'achèvement avait été jugée impossible, et que couronna pourtant le dôme prodigieux de la cathédrale de Florence. Masolino da Panicale peignait dans l'église del Carmine ces fresques que l'on admire encore même à côté des fresques de Masaccio et de Filippino Lippi. Peintre bizarre, mais profondément savant, Paolo Uccello, en exécutant ses tableaux monochromes, enrichissait l'art d'une découverte nouvelle et précisait les règles de la perspective, tandis que le moine camaldule Lorenzo cherchait au fond de son couvent de Santa-Maria-degli-Angeli à ajouter les finesses du coloris à la fermeté du dessin.

Cependant les œuvres d'un autre religieux commençaient à émouvoir Florence plus qu'aucune de celles qui s'étaient produites à cette époque. Le suave talent de fra Angelico venait de se révéler dans des morceaux empreints d'un sentiment pathétique tout nouveau, d'une incomparable délicatesse : au moment où s'ouvrait pour l'art florentin une seconde ère de progrès et d'éclat, le nom d'aucun peintre ne semblait promis à la gloire plus sûrement que celui du jeune dominicain. C'est qu'en effet ce nom résume et

personnifie mieux que tout autre les tendances et le mouvement de l'école après les derniers efforts de résistance des *Giotteschi*, avant les premiers succès de la révolution encouragée par les Médicis. Tel est le rôle du maître dont le père Marchese nous a raconté les travaux. Nous connaissons maintenant le milieu où s'est produit fra Angelico : c'est sa vie même qu'il faut interroger.

II.

Fra Angelico da Fiesole, ou plutôt Giovanni Guido, était né en 1387 à Vicchio, petit village du Mugello, situé à vingt milles de Florence et voisin du hameau où Giotto avait vu le jour cent onze ans auparavant (1).

Le père de Giovanni était laboureur, et peut-être, comme le berger de Vespignano, l'enfant de Vicchio se livra-t-il d'abord à quelques obscurs essais d'imitation, tandis que paissaient les chèvres confiées à sa garde. Qui fut pour lui un autre Cimabue? C'est ce qu'on ignore et ce qu'il est même impossible de conjecturer; mais ne serait-on pas autorisé à dire que l'aspect du pays où s'écoula l'enfance des deux grands peintres eut sur le caractère de leur talent une action positive, bien que d'espèce fort dissemblable? Les lignes robustes, l'effet imposant des montagnes du Mugello, auront laissé dans l'âme de Giotto, accessible surtout au sentiment de la majesté divine, des images éternelles de grandeur et de force, tandis que, plus portée à adorer Dieu dans sa mansuétude qu'à l'envisager dans sa colère, l'imagination de Giovanni s'est pénétrée de la poésie plus douce que respire aussi cette nature. Dans ces belles vallées de l'Apennin qu'habitent à la fois les aigles et les cygnes, où l'un n'avait contemplé que cimes altières et vastes solitudes, l'autre devait se plaire aux lieux fleuris et abrités; mais, diversement sollicités par l'idéal, tous deux reçurent au sein de la même contrée des impressions qui ne s'effacèrent plus.

Cette influence des souvenirs est surtout sensible dans les ouvrages que Giovanni produisit à Florence au commencement de sa carrière. Ce fut en ornant de miniatures des livres de chœur et des missels, qu'il annonça d'abord l'onction de sa pensée et la finesse exquise de son talent. On sait l'extension qu'avait prise en Italie, antérieurement au XVe siècle, l'art de la peinture sur vélin, art d'origine allemande, dit-on, ou peut-être française, comme celui de la peinture sur verre. Les Oderigi da Gubbio, les Franco Bolognese, dont parle Dante, s'y étaient autrefois distingués, et depuis lors nombre de

(1) Les rares biographes de fra Angelico, et Vasari entre autres, se méprenant sur le sens de l'addition à son nom de ces deux mots *da Fiesole*, y ont vu une indication suffisante du lieu de naissance du peintre. Le père Marchese fait justice de cette erreur en publiant pour la première fois une pièce tirée des chroniques manuscrites du couvent de San Domenico à Fiesole, couvent où Giovanni reçut l'habit et où il passa une grande partie de sa vie. Cette pièce porte expressément, avec la date de la vêture : *Iohannes, Petri de Mugello, natus iuxtà Vicchium*, etc. Les mots *da Fiesole* ne doivent donc rappeler que le long séjour fait par l'artiste dans le monastère construit au pied de la ville. Quant au surnom d'*Angelico*, qui caractérise à la fois le génie et les vertus de fra Giovanni, « il lui fut imposé, dit le père Marchese, par la vénération des peuples. » Reste à savoir s'il faut entendre ici par « peuples » les contemporains ou la postérité.

grands maîtres ne l'avaient pas jugé indigne des prémices ou de la maturité de leur génie. Plus qu'aucun autre, Giovanni devait être séduit par un genre de travail qui lui laissait toute liberté pour retracer les objets aimés de ses premiers regards, les oiseaux, les insectes diaprés, les arbrisseaux et les fleurs, hôtes ou parure de la contrée natale. Aussi les pages qu'a embellies sa main offrent-elles un mélange singulier de naïveté et de puissance, un témoignage également expressif des goûts ingénus de l'enfance et des aspirations déjà sublimes de la virilité. Des scènes de la Passion, des figures de saints, traitées avec une véritable grandeur, ont pour cadre des guirlandes le long desquelles se jouent des chardonnerets, des lézards, des papillons; des plantes délicates fleurissent au pied de la croix ou autour du sépulcre. On dirait que par l'alliance de ces moyens sans corrélation apparente, l'artiste a voulu faire un double appel à la dévotion des hommes, et qu'en regard des souffrances auxquelles un Dieu se condamna pour nous, il a jugé bon de montrer les joies pures et les richesses innocentes qu'il nous donne.

Après ces doux essais, qui reflètent à la fois les premières lueurs de son imagination et les instincts de sa piété, Giovanni osa entreprendre des travaux plus considérables, bien que d'une dimension assez restreinte encore, et il peignit pour les autels de plusieurs églises des dyptiques, des tabernacles, dont on conserve quelques fragmens à Florence et dans d'autres villes de la Toscane. Sa réputation s'étendit rapidement, et si à cette époque il avait recherché avant tout l'éclat des succès et la fortune, « il lui était facile, dit Vasari, de vivre dans une situation brillante et de gagner ce qu'il aurait voulu; » mais, soit que la pratique de l'art tel qu'il le comprenait lui parût incompatible avec la vie dans le monde, soit que quelque mystérieuse douleur l'eût surpris au début de cette vie même, il se réfugia à vingt ans dans un cloître, et reçut en 1407 l'habit de dominicain.

Peut-être a-t-on lieu de s'étonner que Giovanni ait choisi pour entrer en religion la règle de saint Dominique, puisque les hommes soumis à cette règle devaient, dans la pensée du fondateur, se consacrer spécialement à la prédication. Il est permis de dire toutefois que lui aussi travaillait à évangéliser les peuples dans le langage qui lui était propre, et que, par la portée de ses œuvres, il justifiait son titre de *prêcheur* aussi bien que le plus éloquent de ses frères. Nombre d'artistes d'ailleurs avaient précédé Giovanni dans l'ordre des dominicains, et à Florence même fra Sisto et fra Ristoro, les savans constructeurs de Santa-Maria-Novella, avaient dès le XIII[e] siècle donné un exemple qu'allaient suivre dans les siècles à venir tant de peintres, d'architectes et de sculpteurs. Les *Mémoires* du père Marchese, en recueillant ces noms inégalement célèbres, prouvent qu'à toutes les époques et dans tous les pays les artistes de profession rencontrèrent parmi les fils de saint Dominique des maîtres, des rivaux ou des élèves. Depuis fra Bartolommeo, dont les conseils achevèrent de former Raphaël, jusqu'au Français Guillaume de Marcillat, l'un des plus habiles peintres-verriers de son temps; depuis l'architecte fra Giocondo, qui poursuivit la construction de Saint-Pierre de Rome, jusqu'au Flamand frère François, qui termina le Pont-Royal à Paris, bien des talens se développèrent dans des asiles pareils à celui que Giovanni s'était choisi.

Le nouveau dominicain et son frère aîné Benedetto, qui avait comme lui

renoncé au monde (1), furent d'abord envoyés à Cortone, d'où ils revinrent au bout d'une année habiter le monastère de San-Domenico, bâti depuis peu au pied de la colline de Fiesole. Saint Antonin y avait précédé fra Giovanni, et ce fut dans cette retraite que les deux jeunes gens, honneur futur de l'épiscopat et de l'art florentins, se lièrent d'une amitié qui dura autant que leur vie. Pendant son premier séjour à San-Domenico, fra Angelico da Fiesole, — nous le nommerons dorénavant ainsi, — peignit pour l'église du couvent plusieurs tableaux, dont l'un, représentant la Vierge entourée de saints dominicains, se voit encore aujourd'hui dans le chœur. Œuvre de la jeunesse du maître, cette peinture est, sous le rapport du dessin et de la couleur, inférieure sans doute à celles qu'il exécuta plus tard; néanmoins le sentiment exquis qui caractérise l'ensemble de sa manière se révèle déjà ici sans effort, sans nulle hésitation. En général, les tableaux de fra Angelico n'ont pas tous le même mérite, à ne considérer que le travail matériel; mais comme ils émanent d'une inspiration toujours égale, ils n'offrent entre eux d'autre différence que celle qui résulte de l'expérience plus ou moins grande des ressources de la palette. Dès ses premiers essais, l'artiste avait trouvé le style qui convenait le mieux à l'expression de sa pensée. Il ne fit ensuite qu'épurer les formes de ce style, et fort contrairement à Raphaël, à Andrea del Sarto, à d'autres grands maîtres qui prirent à tâche de se démentir eux-mêmes et de renier leur foi primitive, il demeura, dans tout le cours de sa vie, invariablement fidèle aux mêmes principes, au même idéal, à la même méthode d'exécution. Aussi est-il difficile, à cause de cette uniformité même, d'assigner aux divers tableaux de fra Angelico une date certaine : on ne peut qu'essayer de la fixer en subordonnant l'ordre des travaux du peintre à celui de ses déplacemens successifs. Qu'importe après tout la solution de ces questions chronologiques? Quand il resterait démontré que les tableaux qui ornent aujourd'hui les églises de Pérouse et de Cortone ont été peints de 1410 à 1418, parce que, durant cette période, les dominicains de Fiesole, expulsés du territoire de la république, trouvèrent dans ces deux villes un asile contre la persécution; quand, d'autre part, on réussirait à prouver que le *Couronnement de la Vierge*, placé au musée du Louvre, est, ainsi que la plupart des œuvres capitales du maître, d'une date postérieure à celle de son retour à Fiesole, nous ne voyons guère ce que le succès de pareilles recherches ajouterait à la gloire de fra Angelico. Les *Mémoires* du père Marchese témoignent à cet égard d'un excès de scrupule, et si opportun que parût être au point de vue historique un classement méthodique des travaux successivement accomplis, il eût été plus à propos encore de déterminer leur physionomie générale et d'insister sur leurs beautés. Il semble que le père Marchese ait voulu avant tout retrouver et produire des titres, et rappeler aux peintres contemporains les principes de l'art par des faits plutôt que par des leçons d'esthétique. Un conseil donné sous cette forme réservée à des es-

(1) Ce Benedetto fut un miniaturiste distingué, si l'on en juge par quelques ouvrages qui lui sont attribués, et que possède le couvent de San-Marco à Florence. Il paraît qu'en outre il excella dans la calligraphie. « Fra Benedetto était plus habile qu'aucun autre à écrire des livres de chœur notés pour le chant, » dit la chronique de San-Domenico de Fiesole.

prits indifférens ou prévenus perd en partie son autorité, et court risque de n'être compris qu'à demi. Le talent de fra Angelico, tout intelligible qu'il est, a au premier abord un caractère de vétusté qui peut amener quelque méprise, et le mieux eût été d'expliquer ce talent, au lieu de le proposer presque sans commentaires en exemple.

Lorsqu'on examine attentivement les œuvres de fra Angelico, on reconnaît dans toutes, à quelque moment qu'elles aient été produites, une extrême simplicité de procédé, une virginité de touche et d'expression qui atteste la merveilleuse délicatesse du pinceau, en un mot un goût d'exécution si sobre, que cette exécution même a quelque chose d'immatériel. Peintre spiritualiste par excellence, fra Angelico, en traçant chacune de ses figures, cherchait moins à représenter les formes palpables d'un corps qu'à faire pressentir une âme sous une enveloppe transparente pour ainsi dire, et le dessin et le coloris, au moyen desquels il a traduit sa pensée, offrent non l'imitation exacte, mais l'image des couleurs et du dessin réels. Aussi les sujets qu'il traite de préférence appartiennent-ils à un ordre surnaturel, à une sphère de sentimens au-dessus du fait humain et de la vie : le *Couronnement de la Vierge* par exemple, — scène céleste qu'il a peinte vingt fois peut-être en variant sans cesse l'aspect et les détails, et *le Jugement dernier*, où la place qu'il réserve à l'expression de la béatitude est toujours beaucoup plus grande que la place laissée à l'esquisse des châtimens. En faisant ainsi deux parts inégales, l'artiste mesurait bien ses forces, et se montrait docile aux inclinations de sa piété. Cette imagination aimante se refusait aux conceptions terribles; ce regard, constamment tourné vers le ciel, ne pouvait s'abaisser sur les hôtes de l'enfer sans se souvenir encore des visions angéliques, et si effrayans qu'ils veuillent paraître, si monstrueuses que soient leurs formes, les démons de fra Angelico gardent je ne sais quelle physionomie placide que les damnés à leur tour ne peuvent dépouiller au milieu des flammes. Mais que l'on jette les yeux sur les autres parties du tableau : tout émeut le cœur et ravit l'intelligence, tout est grâce, poésie, amour. Michel-Ange le disait, et certes on ne soupçonnera pas chez lui la partialité d'un disciple : « Il faut que ce bon moine ait visité le paradis, et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles. » Comment en effet expliquer par l'étude de la réalité ces créations si déliées et si pures, et ne croirait-on pas que ces types éthérés ont été révélés à l'extase? Quelle autre origine attribuer, par exemple, au *Jugement dernier* que possède aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts à Florence, œuvre incomparable, plus digne qu'aucun tableau de l'époque d'être reproduite par le burin, et que cependant les graveurs de la *Galerie de l'Académie* ont cru pouvoir exclure de leur publication?

Bien que les tableaux de fra Angelico aient avant tout un caractère de beauté abstraite et une apparence presque immatérielle, les conditions positives de l'art ne laissent pas d'y être soigneusement observées. Les lignes générales, peu exactes il est vrai quant aux proportions relatives des groupes, attestent dans la partie architecturale une connaissance profonde de la perspective, et ce mérite, fort ordinaire aujourd'hui, était assez rare encore au XVe siècle pour que l'on sache gré à l'artiste de l'avoir eu l'un des premiers. Le coloris, plus harmonieux en général que le coloris des peintres de l'époque, a aussi plus de vérité et de délicatesse, et si le dessin manque d'ampleur,

il est, dans les draperies surtout, d'une finesse et d'une précision inimitables. Je me trompe : on réussira peut-être à s'assimiler ce goût de dessin, et depuis quelques années plus d'une tentative en ce genre s'est accomplie non sans succès; mais en imitant ainsi fra Angelico, qu'aura-t-on fait de plus que de copier les surfaces de sa manière? Se sera-t-on pour cela approprié le fonds même, le sentiment dont cette manière n'est que l'expression naïve? et parce qu'on aura ajusté des figures conformément aux exemples du maître, devra-t-on se tenir pour inspiré comme lui? N'accusons pas toutefois trop sévèrement ce zèle d'imitation; dans quelques cas, il est autorisé pour le moins par la perfection absolue de certains types et par l'impuissance où l'on est de trouver ailleurs des modèles. Ainsi le moyen de représenter des anges sans adopter comme une tradition authentique en quelque sorte la tradition de fra Angelico? Fra Angelico est le peintre des anges comme Raphaël est le peintre des vierges. Tout artiste qui prétendra dénaturer les formes déterminées par les deux maîtres court risque d'ôter à son œuvre sa signification essentielle, et de nous montrer seulement de beaux jeunes gens ailés ou une chaste jeune fille là où nous aurions voulu reconnaître les esprits bienheureux et la Madone.

Le *Jugement dernier* et les autres tableaux que le pieux artiste peignit probablement pendant son séjour à Fiesole ne sauraient, quelle que soit leur perfection, donner une idée complète de ce talent et en accuser toute la portée. Fra Angelico, nous l'avons dit, n'eut qu'une méthode et demeura jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux convictions de sa jeunesse; mais dans l'exécution de peintures murales, cette méthode devait se modifier quelque peu en raison même des lois du travail, et les fresques du maître, tout en rappelant ses œuvres précédentes pour le fond des intentions et le style, sont touchées d'une main plus énergique et avec une sûreté de pratique plus évidente. Cette seconde phase du talent de fra Angelico date du moment où celui-ci vint avec ses frères s'installer à Florence.

Vers la fin de 1436, les dominicains de Fiesole avaient une seconde fois quitté leur couvent, mais non plus comme au commencement du siècle pour l'exil et la persécution; ils allaient prendre possession de la vaste demeure que leur offrait la libéralité intéressée de Côme de Médicis, jaloux d'enchaîner par la reconnaissance des hommes dont l'ascendant eût pu être funeste au succès de sa politique. Côme avait dans ce dessein sollicité et obtenu du pape Eugène IV la permission de donner aux religieux de Fiesole les terrains de San-Marco, où se trouvait déjà un monastère que l'un des plus célèbres architectes de l'époque, Michelozzo Michelozzi, eut ordre de réédifier. Certes, en construisant à grands frais cette retraite qu'il croyait ne peupler que d'amis, le *père de la patrie* ne se doutait pas qu'il préparait un asile au plus redoutable ennemi de sa famille, au *terribil frate* à la voix duquel le peuple devait un jour chasser les Médicis. Cependant il n'y avait pas encore de Savonarole parmi les dominicains; personne ne devinait les projets de Côme, cachés sous sa munificence, et l'on ne voyait en lui qu'un protecteur zélé, un bienfaiteur de ses concitoyens. Conduits par saint Antonin, alors prieur, les religieux de Fiesole vinrent donc s'établir au couvent de San-Marco, et l'édifice n'était pas complétement terminé, que fra Angelico entreprenait la série des fresques qui le décorent : travail immense et qui cependant fut mené à fin en quel-

ques années, sans le secours d'aucun aide et sans faire obstacle à l'achèvement d'un nombre considérable d'autres peintures.

Les talens et la fécondité prodigieuse de fra Angelico l'avaient depuis longtemps déjà rendu célèbre, mais les fresques (1) de San-Marco mirent le sceau à sa réputation. Les tableaux de lui qu'on avait vus jusque-là étaient en général d'une dimension restreinte, et la proportion des figures n'y dépassait pas d'ordinaire un pied ou deux; il ne s'était pas encore essayé dans la peinture murale, si ce n'est en de fort rares occasions, à Cortone et à Fiesole. Néanmoins, en traçant sur les murs de son couvent des figures d'une proportion tantôt presque égale, tantôt supérieure à celle du corps humain, en usant à peu près pour la première fois de moyens matériels qui nécessitent un assez long apprentissage, il prouva avec éclat que cette tâche nouvelle n'avait ni déconcerté sa pensée, ni intimidé son pinceau. La plupart des cellules de San-Marco, les dessus de porte du premier cloître et jusqu'à des corridors obscurs sont ornés de compositions variées à l'infini, bien que les mêmes sujets les aient le plus souvent inspirées. *Le Crucifiement, l'Annonciation, le Couronnement de la Vierge,* — ce sujet aimé entre tous, — telles sont les données que choisit ordinairement fra Angelico et qu'il rajeunit avec une incroyable abondance d'idées et de sentimens; mais de toutes ces fresques la plus importante, si ce n'est la plus belle, est celle qui couvre une des parois de la salle du chapitre, et qui représente le supplice et la mort du Christ.

Au pied de la croix se groupent en première ligne les saints personnages témoins, selon l'Évangile, de l'agonie du Sauveur, puis les fondateurs d'ordres religieux et une multitude de saints de tous les temps et de tous les pays que, par un sentiment de vénération qui justifie l'anachronisme, fra Angelico a réunis sur le Calvaire. Tous les regards sont tournés vers le Christ, tous les visages expriment la douleur et la foi; mais cette expression de la ferveur et de la désolation communes se modifie suivant le caractère ou le génie de chacun. Violente sur les traits de saint Jérôme, elle semble méditative sur ceux de saint Thomas d'Aquin; saint Augustin écrit d'une main passionnée sous ce sang qui l'enseigne, à côté de saint François adorant en extase les plaies divines dont il porta les marques. Graves et recueillis, des docteurs de l'église étudient le mystère qu'il leur appartiendra d'expliquer, tandis que baignés de larmes ardentes, saint Romuald, saint Gualbert et d'autres anachorètes vouent à la pénitence leur vie d'abord profane et dissipée. Ne croirait-on pas, à voir ce tableau si profondément pathétique des scènes suprêmes de la Passion, que fra Angelico a épuisé là toutes les ressources de son imagination, et qu'il ne lui restera plus qu'à se copier lui-

(1) Nous employons ce mot faute d'autre, dans le sens de peinture sur mur et non dans son sens littéral. On sait que la fresque est un genre de peinture exécutée sur un enduit frais, *a buon fresco*. La plupart des ouvrages de fra Angelico à San-Marco étant peints en partie ou retouchés *a tempera*, — sorte de gouache sur un fond sec, — ne sont pas, à proprement parler, des fresques. Il est permis cependant de les qualifier ainsi en s'autorisant de l'usage : usage général même en Italie, et auquel se sont presque toujours conformés en pareil cas les historiens de l'art, depuis Vasari jusqu'au père Marchese.

même, lorsqu'il entreprendra encore une fois de traiter un pareil sujet? Rapprochez cependant du *Calvaire* de San-Marco *la Déposition de Croix*, aujourd'hui dans la galerie de l'Académie, et, sauf l'analogie du style, vous ne reconnaîtrez rien de ce qui a frappé vos yeux. Pas une figure, pas un geste qui n'ait un accent imprévu, une intention entièrement neuve. Dans les deux compositions, fra Angelico n'avait à représenter que des disciples en pleurs autour du cadavre de leur maître : de ce principe uniforme il a su tirer les effets les plus dissemblables, également justes pourtant et si hautement significatifs, qu'envisagée isolément, chacune de ces interprétations paraît la seule possible et la seule vraie.

A l'époque où fra Angelico venait de terminer les vastes travaux de San-Marco, la chapelle peinte par Masaccio dans l'église del Carmine fut ouverte au public : événement immense dans l'histoire de l'art florentin et qui produisit tout d'abord une sensation si profonde, que les fresques de l'artiste dominicain furent délaissées par ceux-là mêmes qu'elles avaient le plus enthousiasmés. Chacun proclamait la supériorité de l'œuvre nouvelle; cette célébrité naissante devait éclipser toutes les autres, et l'admiration dégénérant bientôt en engouement : on aurait volontiers déshérité de leur gloire les grands peintres, quels qu'ils fussent, prédécesseurs ou contemporains de Masaccio. Loin de se plaindre des succès de son rival et d'accuser l'inconstance ou l'injustice de l'opinion, fra Angelico exprima l'un des premiers et aussi hautement qu'aucun autre son admiration pour ces chefs-d'œuvre. Il fit plus : illustre depuis longtemps et beaucoup plus âgé que l'auteur des fresques del Carmine, il se mêla aux jeunes artistes qui allaient en foule les étudier, et, comme le plus obscur d'entre eux, il travailla dans cette chapelle où tant de générations de peintres devaient se succéder après lui. Touchant désintéressement du génie, noble exemple de soumission au progrès, qui du reste n'est pas unique dans les annales de la peinture italienne! Ainsi, dans le siècle suivant, Garofolo quitte l'école dont il était un des chefs à Ferrare pour se faire élève à son tour, et vient, âgé de cinquante ans, demander des leçons au jeune Raphaël.

Un tel acte de modestie était d'ailleurs, chez fra Angelico, conforme aux habitudes de toute sa vie. Malgré la réputation qu'il avait acquise, malgré l'affectueuse estime de Côme, qui s'était réservé à San-Marco une cellule où il venait souvent s'entretenir avec lui, il demeurait le plus humble religieux de son couvent. S'adressait-on à lui pour obtenir la promesse de quelque travail, il en référait au prieur, sans la permission duquel il ne commençait jamais rien. Indifférent à la célébrité personnelle et ne voulant que concourir par ses talens au développement de la foi, il ne signait aucun de ses tableaux : peu lui importait que l'œuvre fût louée, pourvu que l'émotion qui l'avait fait naître se communiquât au spectateur. Aussi comme le procédé disparaît dans ces productions de l'âme! comme on y sent avant tout la prière et pour ainsi dire les tremblemens de la ferveur! Il est de tradition à San-Marco que fra Angelico s'agenouillait pour peindre les figures du Christ et de la Vierge, et que, s'absorbant dans une contemplation idéale, il entrevoyait à travers ses larmes le type que retraçait sa main. Vraie ou non, la tradition est vraisemblable. C'est à genoux que ces peintures paraissent

avoir été faites; et, si calme au premier abord que soit l'exécution, si réservés que se montrent l'expression et le style, le tout a je ne sais quoi de pénétrant et d'agité qui vibre comme l'accent de la passion, comme le cri sorti du cœur.

Le pape Eugène IV, qui, lors du concile tenu à Florence, s'était arrêté deux jours au couvent de San-Marco, voulut que le Vatican s'enrichît des merveilles du pinceau qu'il avait admiré, et il appela à Rome fra Angelico en le chargeant de décorer de fresques sa chapelle particulière. L'artiste quitta aussitôt ces murs qu'il avait illustrés et que, cinquante ans plus tard, fra Bartolommeo acheva de consacrer par de nouveaux chefs-d'œuvre; il dit adieu à saint Antonin, à ses frères qu'il ne devait plus revoir, et se rendit aux ordres du souverain pontife. A peine arrivé à Rome, il se mit au travail, et afin d'en abréger la durée, il employa pour la première fois le secours d'une main étrangère. L'habileté de la sienne n'avait pas faibli cependant; mais il fallait complaire aux désirs impatiens d'Eugène IV, pressé de jouir d'une œuvre dont il ne lui fut pas donné d'ailleurs de voir l'achèvement. Ce fut donc avec l'aide de son élève Benozzo Gozzoli que fra Angelico peignit cette suite de sujets tirés de la vie de saint Laurent et de la vie de saint Étienne qui ornent la chapelle dite de Nicolas V, parce qu'elle ne fut terminée que sous le pontificat de celui-ci.

Cette chapelle est voisine des fameuses *stanze* où Raphaël apparaît dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire, et que tout voyageur s'empresse de visiter à l'exclusion de ce qui les entoure. Il n'est pas juste pourtant que ces peintures du plus célèbre des maîtres en fassent négliger d'autres plus modestes, mais dignes aussi d'attention et d'étude. D'ailleurs sacrifier absolument fra Angelico à Raphaël, c'est se montrer plus dédaigneux que Raphaël lui-même, puisqu'il lui arriva plus d'une fois d'empruter des inspirations au peintre de San-Marco, emprunts soigneusement dissimulés, il faut le dire, et que le grand artiste ne tentait qu'avec une réserve prudente. En butinant quelque peu dans les œuvres de fra Angelico, Raphaël n'a jamais osé aller jusqu'à ces larcins manifestes qu'il a commis envers d'autres peintres moins capables de se défendre; il savait trop bien que contrairement à la morale sociale qui réprouve un larron avec moins de rigueur qu'un meurtrier, il faut dans les beaux-arts ôter la vie aux gens qu'on vole.

Fra Angelico avait apporté à l'exécution des travaux commandés par le pape une telle assiduité, qu'il n'avait pas voulu les interrompre même pendant la saison des fièvres auxquelles on est plus exposé au Vatican que dans tout autre quartier de la ville. Sa santé, profondément altérée par cette application excessive, exigeait qu'il allât chercher sinon du repos, au moins un air plus pur, et, après la mort d'Eugène IV, il se rendit à Orvieto pour peindre une chapelle dans la magnifique cathédrale que tous les artistes éminens étaient alors appelés à décorer. Fra Angelico d'ailleurs, en restant à Rome, eût-il été sûr de retrouver chez le successeur d'Eugène IV la protection toute particulière dont l'avait honoré celui-ci? Le nouveau pontife, il est vrai, se nommait Nicolas V, et les peintres, comme les savans et les poètes, devaient être, on le sait, les bienvenus auprès de ce Léon X du XVe siècle; mais le protégé du dernier pape pouvait croire que le temps de la faveur

était passé pour lui, tant cette faveur avait été éclatante et diversement signalée. Eugène IV en effet ne s'était pas contenté de témoigner une estime sans réserve pour les talens du peintre : celle que lui inspiraient les vertus du religieux s'était traduite en plus d'une occasion par des actes non moins significatifs. Un jour même, dit-on, le souverain pontife songea à revêtir de la dignité d'archevêque de Florence l'artiste dominicain, et celui-ci, détournant sur l'un de ses frères les effets de cette haute bienveillance, obtint à force d'instances que saint Antonin fût appelé à ce siége que lui-même ne se jugeait pas digne d'occuper (1).

Pendant le court séjour que fra Angelico fit à Orvieto, il peignit à fresque quelques compartimens dans les voûtes de la chapelle dont les murs furent un peu plus tard décorés par Luca Signorelli. Rappelé à Rome par Nicolas V, il termina ses travaux du Vatican, en entreprit d'autres dans une partie du palais qui n'existe plus aujourd'hui; puis, usé par les fatigues et la maladie, il languit quelques mois et mourut, à l'âge de soixante-huit ans, au couvent des dominicains de Santa-Maria-della-Minerva. Il n'avait formé que peu d'élèves, et deux seulement semblent avoir cherché à perpétuer sa manière, si tant est qu'on puisse appeler manière ce qui fut chez lui l'expression presque involontaire du sentiment. L'un, Benozzo Gozzoli, aida de ses conseils Léonard de Vinci et dut lui transmettre, outre ses propres enseignemens, les enseignemens qu'il avait reçus : en sorte que rattaché par une tradition de suavité et de grâce au peintre de San-Marco, l'immortel auteur du *Cénacle* ajoute une nouvelle gloire au nom de celui qui se trouve ainsi son maître par-delà le tombeau; l'autre, Gentile da Fabriano, travailla longtemps à Florence, à Rome et à Venise, où il donna des leçons à Jacopo Bellini, père et maître de Jean. Celui-ci eut à son tour pour élèves Giorgione et Titien. On peut donc dire que l'école vénitienne, bien qu'elle démente singulièrement son origine par le caractère de ses œuvres, procède en ligne directe de fra Angelico.

III.

La gloire qui avait environné fra Angelico sembla d'abord devoir lui survivre. Elle reçut même une consécration nouvelle du titre de *beato* qu'on ajouta à ce nom vénéré; toutefois quelques années s'étaient écoulées à peine que l'on commençait à ne garder du *bienheureux* d'autre souvenir que celui de ses vertus. En vain l'épitaphe de Santa-Maria-della-Minerva célébrait son génie en le comparant, assez malencontreusement il est vrai, au génie d'Apelles; dès la fin du XV[e] siècle, on en était venu à dédaigner presque les tableaux qui avaient inspiré ces éloges. Un peintre-poète, doublement médiocre du reste, mais qui eut le bonheur d'être le père de Raphaël, Giovanni

(1) Le père Marchese, sans nier ouvertement ce fait, le regarde comme douteux, en dépit des affirmations de Vasari. Ce qui reste certain, c'est que la proposition, si elle fut faite, vint d'Eugène IV, et non, comme le dit Vasari, de Nicolas V. Le simple rapprochement des dates prouve l'erreur de l'historien. Saint Antonin devint archevêque de Florence en 1446, par conséquent sous le pontificat d'Eugène IV, Nicolas V n'ayant été élu qu'en 1447.

Sanzi, dans son panégyrique de Frédéric, duc d'Urbin, qualifie simplement de « religieux ardent au bien » l'artiste éminent que vingt ans auparavant un autre poète n'hésitait pas à rapprocher de Cimabue et de Giotto (1). Puis, lorsque parurent les grands peintres du XVI[e] siècle, l'attention publique acheva de se détourner des maîtres de l'ancienne école. Les brillantes nouveautés qui venaient de se produire devinrent la proie d'une foule d'imitateurs qui travaillèrent à exagérer dans leurs pédantesques copies les formes du style inauguré par Michel-Ange, à substituer partout l'affectation au naturel, l'étalage du procédé à l'expression du sentiment et le faste de la manière à l'élévation de la pensée. A cette époque moins que jamais, fra Angelico devait trouver des admirateurs; il en rencontra un pourtant parmi les plus effrontés apôtres de cet art matérialiste. Vasari, oubliant que sa plume démentait ici son pinceau, se prit de zèle pour la simplicité et la grâce personnifiées en fra Angelico, « talent merveilleux, écrivait-il, et qu'on n'a jamais assez loué; » après quoi le biographe retournait à ses tableaux et continuait de tout son cœur à populariser le faux goût. Il y réussit mieux qu'à remettre en honneur les fresques de San-Marco et les autres peintures du doux maître.

A partir du XVII[e] siècle, ces beaux ouvrages tombèrent dans un discrédit si complet, que beaucoup d'entre eux furent altérés sans scrupule par ceux-là mêmes qui auraient dû les conserver avec le plus de respect. Ainsi, dans ce couvent de Florence où fra Angelico avait entassé ses chefs-d'œuvre, on laissait s'anéantir ou l'on profanait ces précieuses reliques. Pourquoi, soit dit en passant, le père Marchese, après avoir si justement déploré les mutilations qu'a subies la fresque de la salle du chapitre au temps de l'occupation française, n'accuse-t-il pas aussi le badigeon qui, à une autre époque, a envahi la partie inférieure de *la Transfiguration*, et le fâcheux pinceau auquel on a livré, pour les rajeunir, dix ou douze autres fresques des cellules? Avant d'être insulté par les Vandales du dehors, fra Angelico, il faut en convenir, n'avait guère été mieux traité par ses compatriotes; l'auteur des *Mémoires* oublie un peu trop de signaler ce fait. Quand il mentionne, par exemple, certain projet de champ de manœuvre imaginé par quelques officiers français et tendant à raser le couvent de San-Marco, il se rit fort de l'ignorance « des barbares venus pour civiliser l'Italie. » Rien de mieux; mais était-il moins *barbare*, ce Paul III qui, au lieu de s'en tenir à l'intention, détruisait, au Vatican, toute une chapelle peinte par fra Angelico et la remplaçait par un escalier? Enfin a-t-on fort bonne grâce à se montrer si sévère lorsqu'on est soi-même si peu à l'abri des reproches, lorsqu'on a devancé l'étranger dans la voie de l'injustice et qu'on a tant tardé à le suivre dans celle des réparations? Qui sait même? Sans les exemples donnés par l'Allemagne et par la France, peut-être l'indifférence pour fra Angelico et les maîtres de l'école primitive durerait-elle encore en Italie. Il est certain du moins que les Italiens ont été les derniers à proclamer leur admiration pour ces nobles maîtres, et si le

(1) Domenico da Corella, dans son poème héroïque *de Origine urbis Florentiæ :*

> Angelicus pictor. . . . .
> Nomine non Iotto, non Cimabue minor.

mouvement qui s'opère aujourd'hui en Toscane dans l'art et dans la critique a le mérite de l'à-propos, à coup sûr on ne lui reconnaîtra pas le caractère d'une révolution spontanée.

Au surplus est-ce bien d'une révolution qu'il s'agit, et ce mouvement, si faible encore, doit-il aboutir à une régénération complète de l'école? Il faut souhaiter qu'à Florence artistes et écrivains secouent résolument le triste joug qu'ils acceptaient naguère; mais jusqu'à présent on peut craindre qu'il n'y ait au fond de leurs tentatives une arrière-pensée d'éclectisme favorable en même temps aux fausses doctrines de l'art moderne et aux principes de l'art ancien. Or on ne peut servir à la fois les dieux de MM. Benvenuti et Sabatelli et le dieu de fra Angelico; on ne saurait promener son admiration des maîtres du XVe siècle à M. Bezzuoli sans perdre, chemin faisant, tout sentiment du juste. Le tort des nouveaux réformateurs est leur timidité. Ils commencent à renaître à la vraie foi, mais ils n'osent pas encore lancer l'anathème, et pourtant si jamais erreurs durent être hautement condamnées, ce sont celles qui ont régi l'art toscan depuis le commencement du siècle et relégué presque au dernier rang l'école qui remplissait autrefois le monde de sa gloire.

A Munich, à Paris et plus récemment à Londres, les peintres qui ont pris pour modèles les maîtres italiens primitifs, et particulièrement fra Angelico, se sont, nous l'avons dit, abandonnés sans réserve à leur zèle de réaction, et tout d'abord l'imitation absolue de la vieille manière florentine a été érigée par eux en système : système dangereux, puisqu'il tend à remplacer l'inspiration personnelle par des inspirations de seconde main, la naïveté sincère par l'affectation de la naïveté et le sentiment par l'archéologie, mais qui du moins a cela de bon, qu'on ne peut se méprendre sur le sens et la portée de l'entreprise. A Florence, la réaction en est encore à l'état de symptôme et ne s'est manifestée que dans quelques ouvrages où l'on reconnaîtrait plus de bonne volonté que de détermination, des aspirations plutôt que des principes. Ceux des peintres qui seraient le plus tentés de rompre avec la tradition moderne semblent s'effrayer de leur révolte et ne viser à rien de plus qu'à une sorte de compromis entre le style académique et le style des œuvres du XVe siècle.

On peut voir un spécimen de cette manière ambiguë dans les tableaux peints par M. Louis Mussini, directeur actuel de l'académie de Sienne. Le talent de M. Mussini est sérieux, bien intentionné, sans nul doute, et beaucoup plus digne d'estime que la chétive habileté des *professori* florentins; mais, tout en procédant des exemples des anciens maîtres, ce talent n'accuse pas très franchement son origine. Si l'on prétend remettre en honneur ces exemples, si longtemps méconnus, il faudrait d'abord les suivre soi-même sans tergiversation, sans scrupule, et ne pas renier en partie les croyances qu'on veut inspirer aux autres. Nous ne demandons ni à M. Mussini, ni à ceux de ses compatriotes qui cherchent, comme lui, à restaurer le culte des vieux chefs-d'œuvre, nous ne demandons à personne de peindre des pastiches : tâche peu honorable pour les copistes et le plus souvent désavantageuse aux modèles. Nous voudrions seulement que les nouveaux convertis avouassent plus courageusement leur foi, et qu'ils ne s'en tinssent pas à des

velléités de réforme, à des témoignages douteux de leur aversion pour le mal et de leur ardeur pour le bien. Un chef qui saurait persuader ces esprits un peu indécis et les rassurer en se compromettant le premier achèverait de déterminer et activerait bientôt le mouvement qui s'opère à demi dans l'école toscane; malheureusement ce chef n'a pas surgi encore, et les jeunes peintres, ne trouvant pas à s'abriter sous une autorité puissante, se contentent de tâter l'opinion, au lieu de la conquérir et de la maîtriser. Parmi les sculpteurs du moins, un homme existait, il y a quelques années, autour de qui pouvaient se grouper les talens nourris de principes étrangers au classicisme contemporain. Bartolini, grâce à la haute situation qu'il avait su se faire, était en mesure d'encourager et de diriger vers un même but les tentatives isolées: aujourd'hui encore le statuaire siennois, M. Dupré, quoique très inférieur à Bartolini, aurait jusqu'à un certain point le droit de prendre cette attitude de maître; mais en peinture, qu'y a-t-il eu et qu'y a-t-il? Le seul peintre qui ne craigne pas de refuser toute concession aux exigences académiques, le seul qui se propose ouvertement de renouer la tradition de fra Angelico, M. Marini, produit trop peu pour que ses travaux aient sur la marche de l'école une action décisive, et, il faut le dire aussi, la science n'est pas toujours chez lui au niveau des intentions. Plus convaincu qu'aucun de ses compatriotes, il n'a pas sur eux une grande supériorité de talent, et bien que les *madones* qu'il a peintes attestent un sentiment pur, un respect profond pour les conditions spiritualistes de l'art, elles trahissent trop souvent l'insuffisance de la pratique et l'irrésolutiou de la main. La place que M. Mussini n'a pas prise encore, faute de décision et de principes très fixes, M. Marini l'occuperait, si l'habileté de son pinceau égalait le radicalisme de ses opinions; diversement incomplets l'un et l'autre, ces deux artistes ne peuvent aspirer au rôle de réformateurs souverains. Ils participent avec honneur à la réaction commencée, ils contribueront peut-être à son succès, mais ils ne semblent pas appelés à exercer sur l'art une influence principale et à le régénérer par la seule puissance de leur initiative.

On peut donc dire que l'école de peinture en Toscane est seulement disposée à entrer dans une voie meilleure. En dépit de quelques essais relativement hardis, elle attend que le goût général l'autorise à étudier de plus près les œuvres de fra Angelico et l'art au XVe siècle; jusqu'à présent, elle n'a voué à ces œuvres qu'une admiration assez timide et un amour un peu distrait. L'école de gravure au contraire n'hésite pas à concentrer sur elles toute son attention, et reproduit, de préférence à tout autre modèle, des tableaux qui, il y a quelques années à peine, paraissaient indignes d'occuper le burin. Raphaël, qui n'avait cessé à aucune époque d'inspirer les graveurs, Raphaël lui-même semble dépossédé de ses privilèges, ou, si l'on songe encore à transporter sur le cuivre quelques-unes de ses compositions, on choisit celles qui, par le fond des tendances et par le style, rappellent le plus directement la manière des peintres primitifs : *la Vierge au Chardonneret* par exemple, récemment gravée par M. Nocchi, et la fresque de Sant'Onofrio, si opportunément retrouvée aux premiers jours de la réaction, si bien faite pour servir du même coup la gloire du grand artiste et la cause de ses aïeux. La planche à laquelle travaillait M. Jesi, et que la mort de cet habile graveur vient de laisser inachevée, devait clore dignement la série des estampes d'a-

près les maîtres du xve siècle. Elle eût été la conclusion et le couronnement d'une œuvre dont la *Galerie de l'Académie* est en quelque sorte la préface et le *Couvent de San-Marco* le début : début qu'il faut encourager parce que, malgré certaines imperfections assez graves, il ouvre à l'art du burin une route nouvelle et l'isole des influences matérialistes qu'il subissait depuis Morghen. Certes il serait malaisé, en traduisant fra Angelico, de se laisser aller aux séductions de la *manœuvre*, de trouver dans ces contours si subtilement tracés, dans ce modelé si délicat, un prétexte suffisant pour entrecroiser des tailles énergiques ou faire montre de *beau grain*. Ici, tout ce qui tendrait à accuser le procédé doit être au contraire écarté avec un soin scrupuleux. Le travail aura le caractère d'un dessin sur cuivre plutôt que le caractère d'une gravure, à proprement parler; mais, si simple en apparence que soit une pareille tâche, il faut pour la remplir allier à la sûreté du goût l'extrême finesse du sentiment, et savoir s'abstenir, dans l'exécution, d'une curiosité minutieuse aussi bien que d'un mode d'interprétation trop large. Les planches qui accompagnent le texte du père Marchese satisfont-elles à toutes ces conditions? Nous ne le pensons pas, et pourtant, eu égard à la difficulté de l'entreprise, elles méritent des éloges sérieux.

Les fresques de San-Marco, telles qu'on les retrouve dans les pièces gravées par MM. Livy, Chiossone et autres élèves ou collaborateurs de M. Perfetti, ont perdu sans doute beaucoup de leur beauté intime : elles ne permettent de saisir que la partie pour ainsi dire extérieure du génie de fra Angelico, et ne révèlent plus tous les secrets de son âme; mais peut-on exiger des lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'allure rapide du pinceau? Peut-on surtout demander à une œuvre de seconde main de nous rendre au vif l'émotion ressentie par l'auteur de l'œuvre originale, et n'est-ce pas quelque chose que d'avoir reproduit sans altération fort sensible la physionomie générale et les formes de celle-ci? Les estampes d'après les fresques de San-Marco ont au moins ce mérite de fidélité matérielle. Les artistes qui les ont gravées, quelques autres encore, au premier rang desquels il convient de citer M. Buonajuti, semblent vouloir prendre pour objet à peu près unique de leurs travaux les tableaux de fra Angelico : dans l'intérêt de leur talent comme dans l'intérêt du maître et de l'art lui-même, il faut désirer qu'ils ne renoncent pas à ce projet. A mesure que l'étude des modèles qu'ils ont choisis leur deviendra plus familière, ils ajouteront à l'habileté qu'ils possèdent déjà un instinct plus pénétrant du sens secret de ces modèles; ils populariseront, au grand profit de tous, des ouvrages trop peu connus jusqu'ici et de nobles enseignemens.

Si les peintures de fra Angelico retrouvent en effet la popularité qui leur est due, la gravure aura puissamment contribué à ce progrès du goût, mais les écrits du père Marchese y auront eu aussi une part considérable. L'auteur des *Mémoires* et du *Couvent de San-Marco* n'a pas seulement voulu rassembler quelques documens authentiques et faire justice, preuves en main, des erreurs où étaient tombés les biographes de fra Angelico; il a cherché encore à déterminer les traits principaux et les qualités essentielles de ce chaste génie. On doit regretter, nous l'avons dit, qu'il n'ait pas accompli jusqu'au bout cette seconde partie de sa tâche, et qu'il ait été parfois beaucoup trop succinct dans ses aperçus; il faut reconnaître néanmoins qu'en rapportant

les faits il ne s'est pas toujours interdit les considérations générales, ou les appréciations de détail. Cette méthode d'exposition mérite d'être signalée, parce qu'elle est à peu près contraire à la méthode suivie jusqu'ici par les compatriotes du père Marchese. Chose étrange en effet, les Italiens, qui ne pèchent pas d'ordinaire par excès de réserve dans l'expression de leurs sentimens et par le laconisme du style, semblent se départir complétement de leurs habitudes quand ils écrivent sur l'histoire de l'art. On dirait qu'ils craignent d'émettre leur opinion, et que, au lieu de définir les divers caractères du talent, ils se proposent seulement de cataloguer des œuvres.

Les écrits du père Marchese laissent voir une ambition plus haute, et l'on ne peut qu'applaudir à cette tendance nouvelle, à ces efforts pour éclairer le récit des lumières de la critique : efforts réels, quoique timides encore, et non sans influence peut-être sur la marche de l'école, mais qui auraient eu une utilité plus positive, si l'auteur avait ouvertement rattaché au temps présent l'étude qu'il a faite sur le passé. On devine l'intention secrète du père Marchese sous la réserve de son langage. Il est permis de supposer que cet hommage à la mémoire d'un grand peintre est aussi une forme de critique à l'adresse des peintres contemporains, mais pourquoi laisser seulement pressentir ce qu'il importait de dire en termes précis dans l'intérêt de tous? pourquoi ces conseils détournés et ces encouragemens indirects? N'y avait-il pas une conclusion à tirer de l'analyse des travaux de fra Angelico? En traitant de cette gloire que trois siècles d'oubli n'ont pu détruire et qui renaît aujourd'hui plus radieuse que jamais, n'était-il pas à propos de nous rappeler que si les formes de l'art peuvent et doivent varier en raison des idées, des institutions et des mœurs de chaque époque, les principes et le fond même de l'art sont immuables? Ni les turbulens succès des imitateurs de Michel-Ange, ni l'éclectisme des Carrache, ni les tentatives des *naturalisti*, ni les systèmes les plus absolus et les plus adoptés par la mode, n'ont réussi à changer les conditions de beauté et de durée dans les œuvres de la peinture : il n'y a que l'idéal qui les fasse vivre; c'est à ce titre que les tableaux de fra Angelico subsistent, et qu'ils resteront pour les artistes des exemples immortels. Puisse-t-on à Florence achever de comprendre en quoi ces exemples obligent, puisse la vieille tradition florentine se réhabiliter dans l'esprit de tous, et le zèle de ceux qui essaient de la remettre en honneur ne pas demeurer infécond! Si les écrits du père Marchese n'accusaient qu'une activité intellectuelle se rejetant en arrière pour se donner un objet, il n'y aurait lieu de voir dans de pareils travaux, quelque estimables qu'ils soient, qu'une tendance purement scientifique, sinon même un caprice d'érudit : on ne saurait compter beaucoup, dans l'intérêt de l'art moderne, sur les résultats de ce retour accidentel vers les choses d'autrefois; mais comme ils semblent, à côté d'études spéculatives, révéler une arrière-pensée pratique, comme en outre la publication de ces ouvrages coïncide avec un mouvement de l'école pour sortir de l'ornière où elle se traîne depuis si longtemps, on a quelque droit d'espérer qu'ils seconderont l'espèce de renaissance qui se prépare, et qu'à défaut d'une réforme complète ils introduiront du moins dans les habitudes actuelles de l'art florentin une réforme partielle et un progrès.

HENRI DELABORDE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1853.

Les faits sont venus heureusement et promptement confirmer ce que nous disions des premiers, il y a quinze jours, sur la tournure nouvelle qu'étaient sur le point de prendre les affaires d'Orient. Le rétablissement d'une action commune entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse n'est plus une simple éventualité aujourd'hui; c'est une réalité attestée par les déclarations officielles, et qu'attesteront mieux encore, sans nul doute, les actes pour lesquels a été justement renoué cet accord nouveau entre les puissances de l'Occident. C'est le 5 décembre qu'a été signé à Vienne entre les quatre cours le protocole destiné à rapprocher et à confondre leur politique, et ainsi se trouvent fortifiées les chances de la paix en présence des chances de conflagrations qui grandissaient singulièrement. Quoi qu'il arrive maintenant sur le double théâtre où s'agite la lutte commencée entre la Russie et la Turquie, il y a à l'Occident un contre-poids dans la résolution à laquelle viennent de s'arrêter l'Angleterre, la France, la Prusse et l'Autriche. En définitive, la base de cette résolution, sans qu'il soit besoin d'autre traité, c'est la convention de 1841; il ne manque que la Russie, dont le rôle a changé, et qui se trouve précisément menacer l'œuvre à laquelle elle a elle-même coopéré. Lorsque cette crise commençait et laissait déjà pressentir toute sa gravité, les gouvernemens de l'Europe voyaient bien qu'il y avait pour eux un devoir commun à remplir dans l'intérêt de la sécurité générale du continent. Ils voyaient bien qu'un conflit où était engagée une question de souveraineté et d'indépendance pour l'empire ottoman était naturellement du ressort de tous les cabinets. De là était née la pensée de la première conférence de Vienne, de là était née aussi la note un moment proposée à l'acceptation de la Russie et de la Turquie. Malheureusement, on sait le peu de fortune de cette note : elle disparut un jour, laissant à demi dissoute la conférence qui l'avait élaborée. Qui avait soufflé sur elle? Un peu tout le monde, en cherchant à l'interpréter de trop

près. Comment expliquer cet insuccès, qui touchait à l'impuissance? C'est que peut-être l'heure n'était point aussi manifestement venue. Malgré tout ce qu'il y avait de sérieux dans le conflit entre la Russie et l'empire ottoman, l'Autriche et la Prusse ne s'en rendaient point un compte aussi net que l'Angleterre et la France, ou elles hésitaient davantage à se prononcer. Peut-être aussi les souverains allemands, rattachés par des alliances plus intimes à l'empereur Nicolas, attendaient-ils quelques fruits d'une intervention directe et personnelle. Depuis, les circonstances se sont aggravées, l'opinion publique en Allemagne est allée chaque jour en se dessinant dans le sens des intérêts du continent. Les entrevues royales d'Ollmütz et de Varsovie ont eu lieu, et si rien n'a été obtenu de l'esprit de l'empereur Nicolas, il est vrai aussi de dire que de son côté le tsar n'a point réussi à détacher l'Autriche et la Prusse de leur véritable politique; l'événement le démontre aujourd'hui. L'empereur de Russie n'avait même, dit-on, reçu aucune assurance sur la durée et la portée de la neutralité de l'Autriche. Enfin la guerre s'est définitivement allumée sur tous les points entre les armées russes et ottomanes, les flottes de la France et de l'Angleterre sont entrées dans le Bosphore, de jour en jour la possibilité d'une conflagration devenait plus évidente; c'est ainsi, imaginons-nous, que tous les gouvernemens, en présence des catastrophes inévitables qui devaient résulter de cette situation, ont été ramenés au sentiment de leur véritable mission et de leurs vrais intérêts, désormais placés sous la sauvegarde de la résolution du 5 décembre. C'est maintenant aux cabinets de rendre cette résolution décisive et efficace, quelque difficulté qu'ils doivent rencontrer d'ailleurs au milieu des prétentions opposées qu'ils ont à concilier et des irritations qu'ils ont à apaiser.

La première chose, sans doute, serait de savoir à quel point en sont aujourd'hui les hostilités, dans quelle situation réciproque le protocole de Vienne trouve la Russie et la Turquie. Si cette situation est fort différente de ce qu'elle était à l'époque de la première conférence de Vienne, elle n'a point sensiblement changé depuis les premiers incidens qui ont signalé le commencement de la guerre. Au fond, jusqu'à ce jour, les chances étaient à peu près les mêmes, plutôt favorables à la Turquie qu'à la Russie. Sur le Danube, depuis le combat d'Oltenitza et la retraite de l'armée ottomane sur la rive droite du fleuve, nul engagement sérieux ne s'est produit. Les Turcs se sont avancés, dit-on, à une marche de Kalafat, qu'ils n'ont cessé d'occuper, et ont élevé un camp fortifié. Il n'en est point cependant résulté de choc entre les forces ottomanes et les forces russes. Les deux armées sont plutôt dans une attitude d'observation que de lutte acharnée. Quant au passage du Danube par les Russes eux-mêmes, c'est une opération peu probable tant que le prince Gortchakof ne pourra point disposer de forces plus considérables. L'acte récent le plus décisif de l'empereur Nicolas est l'envoi du général Budberg comme commissaire extraordinaire pour gouverner les principautés à la place des hospodars, qui se sont retirés, comme on sait. S'il n'y a point non plus en Asie de collision s'élevant au rang d'une bataille, il y a du moins une série de combats partiels heureux pour les Turcs. C'est ainsi que les Russes paraissent avoir échoué de nouveau devant le fort de Chefketil. Quelques avantages ont été également obtenus par les forces ottomanes sur les frontières de la Géor-

gie, à Bayezid, à Ardahan, et les plus récentes nouvelles laissaient les Turcs sur le territoire russe, maîtres du fort d'Akiska et coupant la route de Tiflis. Ce qu'il y a de plus grave dans la guerre portée sur ce point, c'est qu'elle touche à un des côtés les plus vulnérables de la Russie, en allant ajouter aux difficultés de la lutte permanente que les armées du tsar soutiennent dans les contrées du Caucase. Mais si les Turcs sont heureux dans leurs combats de terre, la fortune ne semble pas également leur sourire sur la mer. Il n'est plus douteux aujourd'hui qu'ils viennent d'essuyer une défaite de nature à porter un coup singulier à leur force navale. La rade de Sinope, sur les côtes de l'Asie Mineure, a été le théâtre d'un combat des plus graves, où, en une heure, une division de la flotte russe a détruit treize bâtimens turcs; le commandant même de cette portion de la flotte ottomane, Osman-Pacha, a été fait prisonnier. De cette division navale turque rien n'est resté; la dernière frégate, que les Russes ramenaient à Sebastopol, a dû être abandonnée à la mer. Comme on voit, un rude revers vient balancer les succès partiels qui ont couronné les premiers efforts des armes ottomanes. C'est donc dans ces conditions que l'intervention nouvelle de l'Europe agissant en commun trouve la lutte engagée entre la Russie et la Turquie, et l'échec que viennent d'éprouver les Turcs ne sert qu'à mieux motiver cette intervention, à lui donner un caractère de nécessité plus invincible.

Mais si l'intérêt le plus évident de l'Europe consiste à faire tomber les armes des mains des belligérans pour sa propre préservation, si l'intervention actuelle des quatre grandes puissances de nouveau réunies se fonde justement sur cet intérêt auquel se rattache la sécurité du continent, quels seront les moyens proposés? Quelle est la pensée véritable de cette intervention collective? Quelle sera la mesure de son action dans les circonstances diverses qui peuvent naître de cette phase nouvelle? Ce sont autant de questions qui s'offrent naturellement à l'esprit, et que très certainement la diplomatie a dû résoudre avant de se saisir de nouveau de cette grande affaire. Quant aux moyens préliminaires proposés pour en venir à un arrangement définitif, à travers toutes les versions qui ont pu circuler, ce qui semble le plus probable, c'est que les gouvernemens se sont mis d'accord pour offrir à la Russie et à la Turquie d'entrer dans un congrès où seront débattues toutes les difficultés se rattachant aux dernières complications, et où seront réglées les relations générales de l'empire ottoman avec l'Europe. Or la première condition pour que cette œuvre puisse s'accomplir librement et fructueusement, c'est la signature d'un armistice qui suspende les effets de la guerre et empêche les prétentions de varier suivant les chances d'un combat heureux. C'est là un motif puissant évidemment; mais il y en a un autre encore, ce nous semble : c'est que la France et l'Angleterre ne pourraient laisser longtemps se prolonger une situation où leurs escadres mouillées devant Constantinople verraient se renouveler le spectacle des luttes navales dans la Mer-Noire et des désastres de la flotte turque, tandis que leur diplomatie, à Vienne ou ailleurs, s'efforcerait de défendre la suprématie du sultan sur son empire. Il y aurait là visiblement une contradiction trop singulière. Il pourrait en résulter qu'au bout de toutes les négociations on n'en serait pas moins réduit à un suprême conflit, seulement dans des conditions infiniment

plus désavantageuses. Quant à la pensée même de l'intervention actuelle de l'Europe, elle ne saurait être douteuse pour qui réfléchit aux précédens de cette question redoutable, au caractère si grave et si puissant qu'elle a pris dans ces derniers temps. Cette pensée, c'est celle qu'exprimait sans détour le nouvel ambassadeur français à Constantinople, M. le général Baraguey-d'Hilliers, en présentant ses lettres de créance au sultan; c'est celle qu'émettait *le Moniteur* en annonçant la signature du protocole de Vienne : « Maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont l'existence indépendante dans les limites que les traités lui ont assignées est devenue l'une des conditions essentielles de l'équilibre européen. » A mesure qu'elle s'est déroulée, la question d'Orient a changé bien souvent de face; par bien des côtés encore elle touche à l'inconnu. Cependant il y a aujourd'hui un point invariable et fixe sur lequel s'appuie la politique européenne, c'est le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, et même, ainsi que le faisait remarquer le général Baraguey-d'Hilliers dans son discours au sultan, le mérite des complications récentes, c'est d'avoir posé nettement cette question.

Or, si les quatre grandes puissances sont d'accord sur ce point, pense-t-on qu'il n'y ait aucune autorité dans leur parole, quand elles diront ensemble : Tout ce qui est incompatible avec l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de l'empire ottoman est frappé de nullité par nous? « Constater d'avance, comme le dit *le Moniteur*, que la guerre actuelle ne saurait en aucun cas entraîner des modifications dans l'état de possession que le temps a consacré en Orient, n'est-ce pas en restreindre le champ et ramener le différend survenu entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et la Sublime Porte à des termes qui permettront à la diplomatie européenne d'exercer une action efficace et de rétablir, sous la garantie collective, une paix solide entre la Russie et l'empire ottoman? » Telle est la question aujourd'hui. Le mérite du nouveau protocole de Vienne, c'est d'avouer une politique commune propre à fortifier les chances pacifiques là où il n'y avait qu'une action isolée, distincte, risquant toujours d'engendrer la guerre, c'est de tracer des limites, en admettant d'ailleurs dans ces limites toutes les conditions honorables qui peuvent faciliter une transaction. Il peut y avoir à nos yeux un résultat plus considérable, si la diplomatie atteint son but : c'est que l'Europe, en couvrant de sa garantie collective l'indépendance de l'empire turc vis-à-vis des autres pays, a le droit d'étendre la même garantie à la civilisation et à la condition des chrétiens de l'Orient vis-à-vis du pouvoir musulman. Quelque grand du reste que soit ce but, quelque utile que soit l'œuvre actuellement entreprise par la diplomatie, cela ne veut point dire qu'elle réussisse subitement, qu'elle n'ait des difficultés terribles à surmonter. Ces difficultés peuvent venir de la Russie, de la Turquie elle-même. Tout le monde en pressent la nature; mais assurément la garantie collective de l'Europe est un assez grand avantage en faveur de la Turquie, pour que le gouvernement ottoman cède à des conseils de paix exprimés avec quelque décision par ses alliés. Quant à la Russie, comment n'admettrait-elle pas une composition sur un principe admis par elle-même? Comment s'obstinerait-elle à poursuivre une guerre qui ne peut plus avoir de résultat décisif pour elle, ou qui ne pourrait en avoir qu'en mettant l'Europe entière sous les armes? Il est permis encore de croire

que chez un souverain comme l'empereur Nicolas l'intelligence et la prudence sont assez fortes pour dominer les entraînemens d'un jour. En définitive, il n'y a plus d'autre alternative que de se prêter aux combinaisons proposées par l'Europe, ou de risquer une conflagration générale où la Russie resterait seule. Le mot de cette situation est le secret de demain.

Et tandis que sur ce point les faits se pressent ou s'arrêtent alternativement, interrogés tous les jours avec anxiété par tous les esprits pour savoir ce qui va sortir de ce conflit obsédant, tandis que nous observons dans leur mobilité ces événemens d'Orient, qui résument les questions les plus sérieuses de politique générale, les préoccupations de l'Europe, ses intérêts de sécurité et peut-être ses périls, est-ce donc qu'il n'y ait point d'autres signes propres à caractériser notre temps, les phases morales ou politiques de notre pays à un point de vue différent? Oui, sans doute, en France aujourd'hui, la politique, ramenée à des conditions invariables et bornées, après s'être trop complu dans les espaces sans limites, est peu féconde en événemens et en surprises. L'élection d'un député nouveau, avec une majorité quelconque, ne saurait être évidemment considérée ni comme un événement ni comme une surprise. Il est même des instans où l'on ne peut plus compter beaucoup de ces mesures dues à l'initiative du gouvernement, et qui touchent à l'organisation administrative ou aux intérêts positifs et matériels du pays. C'est à peine en ce moment si on pourrait noter les dispositions qui maintiennent jusqu'au mois de juillet 1854 les réductions de droits sur l'entrée des grains étrangers et les facilités accordées au transport de certaines denrées alimentaires. Cela ne veut point dire que dans ce silence même des événemens intérieurs et en dehors du domaine des intérêts matériels, il ne se produise souvent de ces faits qui, pour n'être point strictement politiques, ont encore leur valeur et leur signification. Il y a les faits qui semblent rouvrir à nos yeux les pages de toute une histoire, en montrant les retours qui s'accomplissent. Il y a les faits qui sont l'indice du travail et des tendances générales des esprits après les commotions profondes. Il y a les faits qui, des sphères de la littérature et des arts, laissent tomber comme une lumière nouvelle sur le cours des choses. Quand les événemens se taisent, un certain nombre de discours prononcés dans des conditions bien différentes ont leur place parmi les signes du temps. La vie politique et morale d'une société ne se compose pas toujours heureusement de coups de foudre et de coups de théâtre. Elle a ses nuances, ses symptômes et aussi ses révélations mystérieuses.

Le fait le plus propre à remettre en quelque sorte debout devant nous notre histoire passée dans toute son éloquence, n'est-ce point l'inauguration récente du monument élevé au maréchal Ney? A la place même où tombait, il y a trente-huit ans, cet illustre homme de guerre, il obtient aujourd'hui une statue. Étrange destinée! Voilà un homme qui pendant vingt années parcourt tous les champs de bataille de l'Europe; son courage se montre égal à toutes les entreprises de la guerre et à tous les périls. L'un des premiers parmi les soldats de ce temps, il associe son nom aux gloires d'Elchingen, d'Iéna, d'Eylau, de Smolensk, de la Moskowa, bravant mille fois la mort. Il se trouve cependant qu'un jour il va tomber, d'une manière tragique et vulgaire à la

fois, sous le feu d'une exécution militaire. Qu'apercevez-vous dans l'intervalle de cette gloire et de ce malheur? Il y a 1814 et 1815, l'écroulement de l'empire, deux révolutions successives, deux changemens de gouvernement, une transformation radicale de la France et de l'Europe. C'est dans cette tempête que disparaît Michel Ney, pour se relever aujourd'hui dans l'image immobile qui le représente. Qui donc a dit le mot, le vrai mot de cet acte de réparation, qui est l'accomplissement d'un décret du gouvernement? Est-ce M. Dupin dans sa harangue? Avocat du maréchal en 1815, M. Dupin avait bien des titres sans doute pour figurer dans une telle cérémonie. N'ayant pu par malheur gagner la cause de la vie pour Ney, il s'est cru intéressé à gagner la cause de sa gloire; seulement il ne s'est point aperçu que c'était une cause depuis longtemps gagnée, pour laquelle il n'était nullement nécessaire de paraître en avocat et de plaider, d'autant plus que quand on plaide, c'est d'habitude en présence de contradicteurs. Le maréchal Ney fut-il légalement jugé? le tribunal devant lequel il comparaissait était-il compétent? l'illustre accusé n'était-il pas couvert par des capitulations? Grandes questions au sujet desquelles M. Dupin a cru devoir rouvrir son dossier, en même temps qu'il se croyait obligé de parler d'un gouvernement tombé — dans un langage qu'on ne parle plus. Chose singulière, là où l'ancien homme politique parlait en avocat ou en sous-lieutenant de l'armée de la Loire récemment mis à la réforme, c'est le soldat, c'est M. le maréchal de Saint-Arnaud qui a parlé en homme d'état, avec un sentiment élevé. Le maréchal Ney, a dit simplement et noblement M. le ministre de la guerre, est tombé « victime des discordes civiles et des malheurs de la patrie. » C'est qu'en effet si Ney était doué de toutes les vertus militaires, il avait aussi cette inexpérience des crises politiques qui fait qu'on se perd facilement dans un tel tourbillon; voilà pourquoi M. le ministre de la guerre a pu dire de lui que ses erreurs étaient de son temps et des circonstances, que sa gloire et ses services n'étaient qu'à lui. Le plus grand hommage qui pût être rendu au maréchal Ney, c'était de dire que son âme se troubla comme celle de Turenne et de Condé, qu'il fit des fautes comme eux et qu'il les expia plus qu'eux, que ses malheurs enfin sont venus ajouter à sa destinée « ce je ne sais quoi d'achevé » dont parle Bossuet. C'est ainsi qu'on fait la part de tout, qu'on peut honorer les hommes sans faire de leur mémoire et des honneurs qu'on leur rend une injure pour qui que ce soit, — outre que M. le maréchal de Saint-Arnaud, avec l'instinct du soldat, a su ne point insister sur ces faits de l'invasion qui pèsent au sentiment national, et dont s'accommode encore l'éloquence de M. Dupin. C'est ainsi, ajouterons-nous, qu'on peut tirer des malheurs passés la leçon du présent et de l'avenir pour les hommes comme pour les gouvernemens.

Le mérite justement de notre temps, à un point de vue supérieur, et le mérite de tous les temps qui suivent de longues agitations, c'est de se prêter à des conditions plus équitables, de substituer dans les jugemens un sentiment de conciliation et de justice aux aigres suggestions des passions. Au milieu des luttes, des divisions, des scissions qui finissent par rendre une société impuissante, en la laissant énervée et désarmée, comment ne naîtrait-il pas bientôt de cette situation même un esprit nouveau tendant à rapprocher certaines

forces du monde moral? Un des plus curieux spectacles est celui de ce travail dans toutes les régions où il s'accomplit d'une manière éclatante ou mystérieuse. Ce n'est point à coup sûr le hasard qui réunissait récemment à peu de distance deux faits d'une nature bien différente, et qui tous deux cependant vont droit au même but. Il y a peu de jours encore, Mgr l'archevêque de Paris instituait et faisait célébrer une fête des écoles. L'objet de cette fête, c'était de rapprocher la religion de la science, et de rendre leur alliance plus palpable par une cérémonie religieuse. La science et la foi, le prélat parisien les montrait venant de la même source, se prêtant une aide mutuelle et ayant les mêmes fins. Presque au même instant, M. Cousin ajoutait une préface à une édition nouvelle de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, et dans ces pages, au nom de la philosophie, il saluait le réveil de la foi dans les âmes religieuses, il rendait le plus sérieux et le plus éloquent hommage au christianisme. Pensez-vous qu'il n'y ait là qu'une coïncidence, l'inspiration accidentelle de deux hommes se rencontrant dans le même langage? N'y a-t-il point au contraire l'indice de ces tendances qui naissent dans les sociétés éprouvées? N'est-ce point l'expression de ce besoin qu'ont les intelligences de s'éclairer à la double lumière de la foi et de la science? Il faut laisser les esprits exclusifs et violens faire leur triste guerre à ces transactions, aller droit où les pousse leur instinct chimérique, prétendre détruire la philosophie par la religion, ou la religion par la philosophie. Les uns et les autres vont assurément contre leur but, et ne font qu'ajouter au désordre moral et intellectuel, en creusant de leur mieux un abîme entre deux puissances faites pour agir ensemble sur les hommes. Ce qui est dans le besoin commun aujourd'hui, c'est cette sorte de concordat entre la religion et la science, et ce n'est pas trop de ces deux forces réunies pour rendre une direction aux intelligences, pour les remettre sur la trace des vérités obscurcies, pour relever les caractères, pour travailler en un mot, comme le dit M. Cousin, à la grandeur morale de l'humanité. Là est le point par lequel de telles manifestations touchent à l'état moral de la société; elles révèlent un mal devenu profond, et elles indiquent le seul remède possible, qui consiste à fortifier les cœurs, à assainir les idées, à réchauffer les convictions, à développer les germes de cette vertu morale qui sait se soumettre sans servilité et rester libre sans révolte.

Cette action fortifiante n'appartient pas seulement à la religion et à la science, elle appartient aux lettres aussi, — et où pourrait-elle mieux trouver sa place que dans la chaire du professeur, dans cette communication avec un auditoire accessible à toutes les impressions justes et salutaires? Ici encore se retrouvent les cours récemment ouverts à la Sorbonne par M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard. Le rare mérite de M. Saint-Marc Girardin, c'est de se tracer une carrière et de la parcourir avec une familière aisance, avec une sûreté de maître, en multipliant les points de vue, les appréciations et les diversions ingénieuses. Ce n'est point qu'il ne se pose à lui-même les plus sérieuses questions. De quoi s'agissait-il l'autre jour par exemple? Il s'agissait de savoir quel est le rôle des lettres, ce qu'elles sont par rapport au développement des sociétés politiques, ce que les gouvernemens peuvent pour elles par leur protection. En réalité, comme le dit M. Saint-Marc Girardin,

e n'est point en les administrant, en les pensionnant, que les gouvernemens peuvent donner aux lettres une vigoureuse impulsion; c'est par le bien qu'ils font à la société elle-même, par le degré de vitalité qu'ils lui donnent. C'est ainsi que Henri IV, Richelieu, Louis XIV ont fait le XVIIe siècle : la liste des pensionnés de Richelieu et de Louis XIV peut sembler bizarre; mais ils ont fait mieux : ils ont créé en quelque sorte le sol puissant où a pu s'élever le génie d'un Corneille ou d'un Molière. Et ne craignez point qu'au milieu de ses développemens littéraires M. Saint-Marc Girardin néglige les aperçus spirituels, les portraits piquans : voyez ce Pomponius Atticus de l'ancienne Rome, de la Rome qui passe de la république à l'empire. Pomponius Atticus est l'homme d'un temps où la vie publique s'efface, et où il ne reste plus que la vie privée sous le sceptre impérial. Aussi se garde-t-il bien de toute passion politique; il est l'ami de tout le monde, et cherche à prospérer à travers les guerres civiles et les proscriptions, qui ne le touchent pas; les emplois publics eux-mêmes, il ne les recherche point; il les fuit comme peu lucratifs sans doute ou comme compromettans. En un mot, dit spirituellement M. Saint-Marc Girardin, « il ne fut rien et fit des affaires. » C'est ainsi que les souvenirs de l'antiquité romaine viennent se mêler aux souvenirs du XVIIe siècle dans ce discours, qui finit par établir l'indépendance des lettres vis-à-vis des gouvernemens et des révolutions, pour les rattacher au destin de la société elle-même.

Est-ce le même genre d'inspiration qu'on retrouve dans le discours par lequel M. Nisard inaugurait récemment son cours? Autant M. Saint-Marc Girardin aime les diversions, autant le nouveau professeur d'éloquence aime, on le sait, à se rattacher à un point fixe. La situation de M. Nisard était peut-être d'ailleurs plus difficile : il succédait à M. Villemain. Venant après l'auteur du *Tableau de la littérature au moyen âge*, que pouvait-il faire, si ce n'est de recueillir ses traditions, en essayant de faire autrement, surtout en restant lui-même? M. Nisard est un esprit sérieux et volontiers dogmatique, qui aime les lettres, qui sent ce qu'il y a en elles de moral, et qui l'exprime avec une conviction élevée. Il a son idéal, on ne l'ignore pas; il a son ancre enfoncée dans le XVIIe siècle, et encore, pourrait-on dire, dans certaines parties du XVIIe siècle. De l'étude qu'il a faite de la littérature de ce temps, il a tiré une règle qui a la foi de son esprit, et en dehors de laquelle rien ne semble exister. Pourtant n'est-ce pas beaucoup dire que de répéter le mot de Royer-Collard : « Je ne lis plus, je relis? » M. Nisard ajoute même : « Je suis de cette humeur-là. Le plaisir qu'on goûte à lire les chefs-d'œuvre, n'est-ce pas celui de l'absent qui rentre chez soi? On relit pour se retrouver. » Bien heureux assurément ceux qui se sentent de la maison et qui se retrouvent eux-mêmes dans un tel cercle, dans une telle famille! Mais enfin si ce n'est qu'une humeur, comme le dit M. Nisard, faudrait-il l'ériger en théorie, en système? Ce système, au surplus, ne laisse point d'avoir ses inconvéniens, car il peut arriver alors qu'on attribue à Mme de Staël, comme l'a fait M. Nisard, ce qui appartient à M. de Bonald, — le fameux axiome que tout le monde connaît : « La littérature est l'expression de la société. » S'enfermer dans une doctrine sévère et exclusive, cela peut servir à prémunir l'esprit, à le fortifier en certains momens; mais pourquoi ne point reconnaître aussi

que l'inspiration humaine peut revêtir bien des formes, et qu'il peut y avoir quelque intérêt à observer dans leur diversité les mouvemens du monde intellectuel? Le vivant exemple de ce genre d'interprétations littéraires, c'est la manière même de M. Villemain, que M. Nisard a caractérisée du reste avec talent. Inaugurant un enseignement très différent, le nouveau professeur a mis son zèle et son esprit à faire revivre encore une fois les souvenirs du maître, et à faire ressortir toutes les ressources de cette éloquence si pénétrante et si vive.

Il s'est trouvé cependant que M. Villemain ne voulait laisser à personne le soin de le rappeler à ses contemporains. Au moment où M. Nisard, montant dans sa chaire de la Sorbonne, rappelait l'éclat de son passé littéraire, l'éloquence de son enseignement, l'auteur de *Cromwell* préparait lui-même et mettait au jour une publication nouvelle. M. Villemain, Dieu merci, ne fait pas de mémoires, mais il écrit ses *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*. Une esquisse sur M. de Feletz et quelques salons de la restauration, le récit d'une visite du général Foy à la Sorbonne en 1825, par-dessus tout des souvenirs sur M. de Narbonne, dont l'auteur fut le confident et l'ami : tels sont les élémens de ce livre nouveau, où se retrouve la supériorité d'esprit de M. Villemain, son goût rare, sa parole diserte et élégante, qui sait tout dire et tout faire comprendre. Quand on se souvient des événemens à travers lesquels s'est déroulée la carrière de M. de Narbonne et du caractère de l'homme lui-même, on ne saurait s'étonner de l'attrait qui s'attache aux pages de M. Villemain. Ministre du roi Louis XVI en 1792, émigré et errant en Europe, aide-de-camp de l'empereur en 1809, M. de Narbonne était partout un homme d'un esprit supérieur, joignant la sagacité politique et souvent la hauteur des vues à l'élégance et à la grâce du monde d'autrefois. Il n'était pas seulement un homme d'esprit, il avait l'âme indépendante; même en ayant un maître, il savait être libre. Quand l'empereur dépouillait le pape et l'amenait captif à Fontainebleau, il ne craignait pas de blâmer ouvertement cet acte de violence. La campagne de Russie ne trouva pas en lui un improbateur moins décidé. Ajoutons que l'empereur aimait cette indépendance, accompagnée d'ailleurs d'affection et de dévouement, si bien qu'il disait un jour naïvement à un sénateur qu'il lui avait fallu aller chercher un vieux courtisan de Versailles pour entendre quelques mots de vérité.

C'est ainsi que M. Villemain peint M. de Narbonne, et, par les confidences du libre serviteur, il fait pénétrer par momens jusque dans l'âme orageuse et indomptable du maître. L'histoire ne reproduit souvent que les côtés extérieurs et éclatans des événemens, elle n'en montre pas les côtés intimes. A l'aide des confidences de M. de Narbonne et de quelques fragmens d'un journal de Duroc, M. Villemain laisse voir un de ces momens saisissans dans l'empire, celui où s'agite la question de la guerre de Russie. Arrivé à Vitepsk, l'empereur hésite encore, environné de conseils, notamment de ceux de M. de Narbonne, assiégé de pronostics. S'il se fût arrêté, le destin de l'Europe eût changé peut-être; il fut emporté, et il revint dans un ouragan de glace et de sang. C'est là du reste un moment caractéristique à plus d'un point de vue. Tout en était venu à irriter l'empereur, il blessait les hommes, souvent même sans le vouloir; il s'indignait de la publication d'un fragment de l'épis-

tolaire Balzac qui semblait s'appliquer à lui. Il était mécontent des autres, et il ne s'apercevait pas que c'était de lui-même qu'il était mécontent, ou s'il le sentait, il ne se l'avouait pas. Il ne se rendait pas compte d'une vérité, c'est que le génie n'est plus heureux quand il dépasse toutes les limites. Dans sa jeunesse, tout avait souri à sa fortune, parce qu'il avait pour complice l'intérêt et le vœu de la France qu'il comblait. Le jour où il resta seul avec son génie se débattant contre l'impossible, il fallait qu'il fût vaincu. C'est la leçon de l'histoire, c'est cette vérité toute de bon sens qui semblait parler souvent par la bouche de M. de Narbonne, quand il rappelait à ce génie qui le subjuguait le possible et le réel, et M. Villemain a eu grandement raison de fixer ces entretiens, ces confidences d'un homme qui voyait les piéges, qui les montrait et qui n'en restait pas moins dévoué.

Si la littérature est l'expression de la société, en même temps qu'elle fait revivre l'histoire ou qu'elle pénètre dans le monde mystérieux de l'âme humaine, comment ne reproduirait-elle point parfois quelques-uns de ces épisodes qui prennent leur place dans le mouvement général de la civilisation, et où va s'employer l'activité d'un peuple? La transformation de l'Afrique française est assurément un de ces épisodes. L'œuvre de la conquête et de la civilisation a déjà suggéré plus d'un travail précieux. Littérairement et indépendamment de bien d'autres mérites, nul peut-être n'a mieux réussi que M. le général Daumas à donner une idée de l'Algérie, du caractère arabe, des mœurs de toutes ces populations, de l'originalité même de la nature africaine, comme de tous les accidens qui peuvent se rencontrer sur ce sol, où la civilisation campe encore à peine. M. le général Daumas continue cette œuvre instructive et pleine d'intérêt dans un livre nouveau sur les *Mœurs et Coutumes de l'Algérie*. On n'en est point à remarquer ce qu'il peut y avoir d'accent et de couleur dans le style d'un soldat qui écrit ce qu'il sait, ce qu'il a vu, ce qu'il a senti. C'est ainsi que M. le général Daumas, familiarisé avec tous les secrets de la vie africaine, décrit ces tribus, ces populations du Sahara, du Tell, de la Kabylie, — et ses peintures, en étant une lumière pour la politique, ont l'intérêt du roman. Dans le fond, sondez cette organisation des tribus africaines qu'analyse M. le général Daumas, pénétrez dans cette vie, observez cette ténacité religieuse, ces mœurs profondes, ces usages parfois touchans : là est le secret de la résistance jusqu'ici opposée à tous les efforts de la civilisation. Il n'est pas douteux, ainsi que l'indique M. Daumas, qu'il serait très périlleux de ne point tenir compte de cette puissance des mœurs arabes, de cette organisation presque insaisissable souvent des tribus de la Kabylie. Il faut en un mot respecter dans une certaine mesure cette indépendance, la concilier du moins avec ce qu'exige la sécurité de notre domination, et c'est là le trait politique à côté des récits d'un intérêt plus littéraire qui composent le livre de M. le général Daumas.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des pays dont la situation offre quelque incident nouveau en dehors des préoccupations qui s'attachent aux affaires d'Orient. Il y a peu de temps, nous parlions du Piémont et d'une crise ministérielle qui venait de se produire. Plus récemment, c'est une crise parlementaire qui a éclaté à l'improviste, et qui a eu pour conséquence la dissolution de la chambre des députés. Des élections viennent d'avoir lieu en ce

moment même, et la chambre nouvelle doit se réunir le 19 décembre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette dissolution de la chambre élective n'a été nullement l'effet d'un incident propre à cette chambre même. C'est un vote du sénat, hostile au ministère, qui a servi de motif à cette mesure. Le président du conseil, M. de Cavour, justement préoccupé de la situation financière du Piémont, avait préparé diverses lois, dont l'une avait pour but de confier à la banque nationale le service de la trésorerie de l'état. C'est cette dernière loi qui, après une discussion animée, était rejetée par le sénat le 18 novembre. Quelque grave que fût cet échec, le cabinet de Turin n'aurait-il pas dû hésiter à en venir à la ressource extrême d'une dissolution, lorsqu'en réalité le vote du sénat avait un caractère plutôt financier que politique? Ceci n'est plus aujourd'hui qu'une question rétrospective. En présence de l'opposition d'un des corps de l'état, le ministère piémontais a voulu consulter le pays, et le pays a répondu maintenant. Le résultat de la plupart des élections est connu; or ce résultat change-t-il la situation respective des partis? Une majorité considérable est acquise au ministère; mais cette majorité existait déjà. D'un autre côté, l'opposition radicale a gagné quelques voix, et si l'opposition cléricale ne s'est point accrue numériquement, elle sera, à ce qu'il semble, représentée dans la nouvelle chambre par des hommes plus importans. Au fond, on le voit, la situation n'a pas essentiellement changé; seulement la politique du cabinet de Turin a reçu une solennelle sanction du pays. C'est là sans doute ce que voulait M. de Cavour. Aujourd'hui, dans quel sens se servira-t-il de cette force que vient de lui donner le vote populaire?

Si on l'observe bien, le Piémont est toujours dans une situation des plus délicates et des plus difficiles. Ce ne sont pas seulement ses finances qui sont grevées d'un déficit chaque jour croissant. Il y a des problèmes non moins graves; il y a toutes les questions qui touchent aux relations du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Depuis quelque temps, ces questions ont sommeillé quelque peu, à la suite du rejet que le sénat fit l'an dernier de la loi sur le mariage civil. Aujourd'hui le cabinet de Turin ne manque pas d'amis indiscrets qui le représentent comme décidé à reprendre la lutte après s'être fortifié par le suffrage populaire. S'il en était ainsi, ce serait là le véritable péril pour le pouvoir de M. de Cavour, et non-seulement pour le président du conseil, mais peut-être pour le Piémont. Malgré toutes les excitations qui peuvent l'entourer, il est peu présumable encore que M. de Cavour se jette aventureusement dans de telles tentatives. Ce qui est plus probable, c'est qu'il tient à la réalisation de ses plans financiers et économiques, et en définitive il n'est point impossible que le seul résultat des élections dernières ne soit d'assurer à ces plans un peu plus de succès.

Il y a dans tous les cas un fait à observer, c'est le calme dans lequel se sont accomplies les élections générales en Piémont. Cette régularité n'est point malheureusement ce qu'il y a de plus caractéristique dans la manière dont fonctionne la vie constitutionnelle en Espagne. Ce que nous pressentions récemment n'a pas tardé à se réaliser. A peine les cortès étaient-elles réunies, que déjà on pouvait considérer leur suspension comme prochaine. Cette suspension est aujourd'hui un fait accompli. Il ne reste plus qu'à se demander si elle sera suivie d'une dissolution, et si une chambre nouvelle

sera convoquée. Quel a été le motif sérieux ou le prétexte de l'acte par lequel le cabinet espagnol a suspendu les chambres? A Madrid, comme à Turin, c'est dans le sénat que s'est formée l'opposition la plus vive contre le ministère; il faut l'observer néanmoins, c'est dans des conditions bien moins explicables que le sénat espagnol est allé au-devant d'un coup qui était facile à prévoir. C'est au sujet d'une loi sur les chemins de fer que la lutte a éclaté entre le cabinet et le sénat. Le cabinet avait présenté la loi au congrès; de son côté, le sénat avait été saisi par quelques-uns de ses membres d'une proposition sur le même objet. Le ministère n'a pu qu'inviter le sénat à ajourner la discussion et le vote de la proposition en présence de la loi émanée de l'initiative du gouvernement. De là est née une lutte de prérogatives que le sénat a tranchée en sa faveur par un vote, et que le cabinet a tranchée à son tour par la suspension des chambres. Dans le fait, il est bien évident que l'opposition du sénat espagnol reposait sur autre chose que sur la question de savoir si une proposition individuelle serait discutée avant une loi du gouvernement. La vérité est qu'on ne voulait pas que le cabinet actuel restât au pouvoir. Le président du conseil, le comte de San-Luis, a eu beau montrer qu'il avait pris à l'opposition son programme, le rappel du général Narvaez, la convocation des cortès, la suspension de toute décision sur les biens du prince de la Paix, etc.; il n'en a été ni plus ni moins. Ce qui est bien mieux, c'est qu'il a été montré que le cabinet avait fait tout ce qu'il avait pu à son avénement pour faire accepter les premiers emplois dans l'armée à un certain nombre de généraux. Le cabinet espagnol peut voir aujourd'hui quelle utilité il y a à prendre le programme des oppositions. Ce qu'il y a de plus triste, c'est cette situation où un ministère ne peut pas se présenter devant les chambres sans être immédiatement exposé à une hostilité systématique, et où le parlement ne peut pas rester ouvert un mois sans être frappé de suspension. Tout cela s'enchaîne, tout cela est le fruit des passions personnelles qui ont envahi la politique en Espagne, et cet état singulier, où tout est possible et où rien n'est possible, est de nature assurément à faire réfléchir les hommes intelligens et sensés que compte encore la Péninsule. Pour le moment, la question est de savoir quel usage fera le gouvernement actuel du pouvoir discrétionnaire qu'il a ressaisi comme les cabinets précédens, après avoir essayé de faire autrement qu'eux. Fera-t-il des élections nouvelles? laissera-t-il les chambres indéfiniment suspendues? On conviendra qu'en fait de régularité politique il serait possible d'atteindre à mieux que cette indéfinissable situation, qui se prolonge pourtant depuis deux ans pour l'Espagne.

La Hollande sait heureusement se préserver de ces péripéties. La seule question qui l'ait agitée pendant l'année est la question religieuse, née de l'organisation de la hiérarchie catholique. Légalement résolue depuis plusieurs mois, n'excitant plus dans le pays l'émotion qu'elle a un moment provoquée, elle se réveillait cependant, il y a peu de jours, dans les états-généraux à l'occasion de la discussion du budget des cultes. Ce n'est pas sur le fond même que ces récens débats ont porté. Il s'agissait de savoir la vérité sur un point resté des plus obscurs. La cour de Rome avait-elle communiqué au gouvernement néerlandais son intention de procéder à l'organisation du culte catholique, ainsi qu'elle l'affirme? Cette communication préa-

lable n'avait-elle point été négligée au contraire, ainsi que l'attestent les anciens ministres de La Haye? Là était la question. Le fait est que, provoqué à donner de nouveaux renseignemens, le ministre actuel du culte catholique, M. de Lightenveldt, qui a fait l'été dernier un voyage à Rome, a déclaré qu'à ses yeux il n'était point douteux que la communication préalable n'eût été faite par la cour de Rome. Cette conviction, M. de Lightenveldt la puisait dans tout ce qu'il avait vu à Rome ou dans ses bureaux. Tout avait servi à lui démontrer que la communication avait eu lieu. Une lettre de l'internonce à La Haye, d'une date antérieure à l'organisation catholique, en faisait mention. Il existait dans les bureaux du ministère même une note sur laquelle étaient portés les chiffres probables des dépenses que l'érection de nouveaux évêchés allait entraîner. On comprend la gravité des paroles de M. de Lightenveldt après les accusations portées contre la cour romaine au moment où elle avait organisé le culte catholique en Hollande. Il se trouvait en définitive que le saint-siége avait rempli une formalité à laquelle il n'était même pas rigoureusement tenu. Il est vrai de dire que, répondant aux assertions de M. de Lightenveldt, les anciens ministres, M. Thorbecke, M. van Bosse, M. Strens, ont à leur tour nié qu'aucune communication leur eût été faite. Or, la discussion une fois engagée dans cette voie d'assertions contradictoires, que pouvait-il en résulter? Rien sans doute. C'est au public de peser les témoignages. Quant à la chambre même où ce débat s'agitait, sur la proposition de M. Groen, elle n'a pu que passer outre, en réduisant la question à un malentendu involontaire. Au fond cependant, l'impression dernière qui doit résulter de cet incident a sa gravité, puisqu'il montre qu'une assertion douteuse a pu avoir sa part dans l'agitation religieuse qui a existé un moment en Hollande il y a quelques mois.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La réouverture du Théâtre-Italien a eu lieu cette année avec un certain éclat. Un nouveau directeur, M. Ragani, a succédé à M. Corti, qui a dû se retirer d'une entreprise difficile. En s'efforçant d'acclimater à Paris la bruyante musique de M. Verdi, dont s'est affolée depuis vingt ans la pauvre Italie, M. Corti a commis une faute qui devait ruiner tous ses projets. C'est en vain qu'il a essayé de lutter contre la légitime indifférence des *dilettanti*, restés fidèles à la bonne école italienne. M. Ragani a su mettre à profit l'expérience de son prédécesseur : il s'est entouré d'abord de tout ce qui nous reste encore d'artistes capables de chanter un morceau sans efforts et sans contorsions prétendues dramatiques, et il a inauguré la saison tout bonnement par un chef-d'œuvre consacré, la *Cenerentola* de Rossini ; aussi le public est-il accouru en foule à cette fête qui lui promettait des plaisirs exquis dont il est sevré depuis si longtemps. Après la *Cenerentola* et l'Alboni, est venue la *Lucrezia* de Donizetti avec Mario, qui a reparu avec plus d'avantage dans *I Puritani*, de Bel-

lini. Il est à souhaiter cependant que M. Ragani ne se fasse pas d'illusion sur l'accueil plus ou moins bienveillant qui a été fait à l'ensemble de son personnel. Excepté Mlle Alboni et M. Mario, tout le reste ne peut être considéré que comme formant le cadre d'une troupe qui a besoin d'être renouvelée presque intégralement. M. Tamburini sera le premier à reconnaître qu'il n'y a pas de souvenirs qui puissent résister longtemps au spectacle d'une *voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*. Quant à Mme Parodi, qui s'est essayée dans la *Lucrezia* de Donizetti, et à Mme Frezzolini, qui a chanté le rôle d'Elvira des *Puritani*, ce sont évidemment deux cantatrices de mérite, qui ont le tort d'être venues à Paris un peu trop tard.

Que pouvons-nous dire de nouveau sur Mlle Alboni, si ce n'est qu'elle a eu la fantaisie de devenir comtesse Pepoli, ce qui lui a été aussi facile que de chanter *un' aria di bravura!* C'est toujours la même voix limpide, douce, *pastosa*, d'une facilité admirable, qui se déroule sans efforts, sans grimaces, et vous enchante l'oreille, quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse; au demeurant, la meilleure fille du monde, qui ne veut de mal à personne, et qui vous fait les *rimproveri* les plus amers avec un sourire sur les lèvres qui vous désarme et qui semble vous dire : *Ne croyez pas que ce soit pour tout de bon que je sui fâchée!* Mme de Staël disait de M. de Lally-Tollendal que c'était le plus sensible des homme gras : on ne pourrait pas en dire autant de Mlle Alboni; mais qu'importe? Une seule note de cette voix du bon Dieu ne vaut-elle pas tous les cris que poussent à l'envi ces pauvres créatures qui sortent tous les ans des forges du Conservatoire? Il y a si longtemps qu'on nous fabrique des voix de toute espèce, comme on fabrique des nez et des palais d'argent, qu'on est bien heureux d'entendre enfin un organe naturel, qui a le parfum du thym et du serpolet.—Qu'est-ce que cela prouve? diront quelques maniaques qui s'intitulent des psychologues et qui vont cherchant la pierre philosophale, c'est-à-dire une espèce humaine dépourvue de sensibilité; cela ne prouve absolument rien, pas plus que l'amour et la beauté. Mlle Alboni chante comme un oiseau qui gazouille au lever de l'aurore; son doux ramage est un *certo non so che* qui vous charme comme la vue d'une fleur, celle d'un paysage enchanté, comme le murmure d'un ruisseau limpide, le souffle du zéphyr, le son d'une cloche lointaine, comme le regard d'une femme élégante et belle qui ne vous est rien et qui vous dit simplement avec l'organe d'une Mlle Mars ou d'une Mme Récamier : *Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?* Quand on a entendu Mlle Alboni chanter le rondeau final de la *Cenerentola :*

Nacqui all'affanno,

on est tenté de dire à toutes les cantatrices dramatiques qui ne sont pas, comme la Pasta ou la Malibran, des femmes de génie ce que Rivarol disait à sa maîtresse, qui voulait apprendre à lire :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

M. Mario a beaucoup voyagé depuis qu'il a quitté Paris en 1847, et on ne voyage pas impunément et sans laisser un peu de toison aux épines du che-

min. Aussi la voix suave du jeune ténor a-t-elle perdu quelque chose du timbre pénétrant qui la caractérisait autrefois; elle s'est épanouie outre mesure, et les notes *blanches*, comme on dit dans les écoles, se sont beaucoup trop multipliées aux dépens d'accens plus virils. M. Mario, dont la manière a toujours été entachée d'un peu d'afféterie, ne s'est point corrigé d'un défaut qui est inhérent à toute sa personne; mais tel qu'il est, avec ce mélange de grâce et de mignardise, M. Mario est encore le chanteur le plus agréable qu'il y ait actuellement en Europe. Il a été fort bien dans *les Puritains*, particulièrement dans la romance du troisième acte, où il a conquis tous les suffrages.

Mlle Alboni, M. Mario et M. Rossi, qui joue le rôle de don Magnifico, et dont la voix de basse manque un peu de mordant, comme le talent de distinction, voilà à peu près tout ce qu'il y a de réellement intéressant dans la troupe de M. Ragani. Nous ne pouvons faire d'exception pour Mme Frezzolini, dont nous sommes loin pourtant de méconnaître la grâce et les élans pleins d'émotion. Les chœurs vont à merveille sous la direction de M. Alary, et l'orchestre mériterait également des éloges, s'il ne précipitait parfois un peu trop les mouvemens. Par exemple, le *quintetto* du premier acte de la *Cenerentola* et le duo des deux basses du second acte du même ouvrage ont été littéralement mis en poussière par la rapidité avec laquelle on les a exécutés. Le rhythme n'est plus reconnaissable au milieu de ce tourbillon sonore, qui n'a d'autre avantage que de couvrir l'impuissance de M. Tamburini. Puisque la nouvelle direction du Théâtre-Italien a obtenu ce grand résultat d'éveiller les souvenirs des *dilettanti*, et de les ramener à ce rendez-vous de bonne compagnie, qu'ils avaient déserté depuis 1848, il faut persévérer dans la même voie, qui est la seule bonne. Point de musique de M. Verdi d'abord; les chefs-d'œuvre de Mozart et de Rossini, deux génies de la même famille; l'adorable *Matrimonio segreto* de Cimarosa, un ou deux opéras de Paisiello, *le Roi Théodore*, par exemple, et *la Serva padrona*, qu'il ne faut pas confondre avec l'opéra de Pergolèse qui porte le même titre; les délicieuses partitions de Donizetti et de Bellini, les *Cantatrici villane* de Fioravanti, etc., tel doit être le répertoire du Théâtre-Italien, s'il veut ressaisir la domination et diriger le goût de la France, qui a grand besoin d'une pareille école.

A l'Opéra, où Mlle Rosati a été toujours charmante dans le nouveau ballet de *Jovita*, on a eu la bonne idée de reprendre *le Comte Ory* de Rossini, chef-d'œuvre de grâce, d'invention mélodique et d'harmonie exquise, qui ne devrait jamais quitter le répertoire. C'est à M. Boulo qu'on doit cette bonne fortune de réentendre une partition dont chaque mesure vaut son pesant d'or. Que les temps sont changés depuis l'année 1828, qui vit naître *le Comte Ory*, précurseur de *Guillaume Tell!* Nous avons bien vieilli depuis lors, tandis que la musique du *Comte Ory* est plus jeune que jamais, parce qu'elle est sortie d'une source immortelle. M. Boulo est suffisant dans le rôle si difficile du comte Ory, et la belle voix de M. Obin fait très bien ressortir la partie du gouverneur. En attendant *la Nonne sanglante* de M. Gounod, on prépare les débuts de Mlle Cruvelli, définitivement engagée à l'Opéra, et dont l'apparition sera tout un événement.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique, où l'on attend avec impatience le nouvel ouvrage de M. Meyerbeer. Au troisième théâtre lyrique, où *le Bijou*

perdu excite toujours l'enthousiasme de M. Adam, on vient de représenter un tout petit acte, *Georgette*, dont la musique est d'un jeune compositeur belge, M. Gevaert. Il y a du talent dans cette petite partition, et plus de talent même que d'invention. L'orchestre est fort bien traité, bien qu'on y remarque trop de petits dessins et des modulations plus nombreuses qu'il n'en faut dans la musique dramatique. Il nous a paru aussi que M. Gevaert abuse du style syllabique, c'est-à-dire de cette espèce de récitatif mesuré qui sert à préparer l'éclosion de l'idée mélodique, et qui, sous la main de Mozart, de Cimarosa, de Rossini et aussi de M. Auber, est devenue une source d'effets admirables. Mais ce ne sont là après tout que des accessoires qui doivent aboutir à une forme mélodique bien arrêtée, expression dernière du sentiment. M. Gevaert a trop de talent pour ne pas comprendre l'utilité de notre observation.

Les concerts ne seront pas moins nombreux cette année, à ce qu'il semble, que les années précédentes. Déjà la société de Sainte-Cécile a donné l'exemple par une première séance qui a eu lieu le 27 novembre. On y a exécuté l'ouverture du *Mariage de Figaro* de Mozart, la symphonie en *la* de Beethoven, des fragmens de *la Passion*, par Sébastien Bach, et une ouverture de *Manfred*, de la composition de M. Schumann. M. Robert Schumann est au nombre des trois ou quatre musiciens allemands qui s'efforcent, depuis une quinzaine d'années, de constituer une nouvelle école où l'art de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn subirait une transformation qu'il est bon d'apprécier en quelques mots.

Né en Saxe, à Zwickau, en 1810, M. Robert Schumann, qui est maintenant fixé à Düsseldorf, a cultivé dès son enfance et avec une ardeur égale la musique et la poésie. Après avoir étudié le droit à Leipzig, où il eut de fréquentes occasions d'entendre exécuter les œuvres de Sébastien Bach, après un voyage fait en Italie, en 1829, où il rencontra Paganini, qui lui inspira une vive admiration, M. Schumann retourna dans la ville où il avait fait son éducation littéraire et s'y fixa. C'est en effet à Leipzig que M. Schumann a publié ses premières compositions, parmi lesquelles on remarque une sonate pour piano intitulée : *Florestan et Eusebius*, qu'il dédia à Mlle Clara Wick, virtuose habile sur le piano, qu'il a épousée depuis. Trois symphonies, plusieurs quatuors et *quintetti* pour instrumens à cordes, un grand nombre de petites pièces pour le piano, et beaucoup de chansons qui sont loin des mélodies de Schubert, un opéra, *Genoveva*, qui n'a eu que trois représentations, etc. : telles sont à peu près les œuvres qui ont valu à M. Schumann, dans une très petite portion de l'Allemagne, une renommée bruyante, et qui est contestée d'ailleurs par la grande masse des connaisseurs.

Si toute la musique de M. Schumann ressemble à l'ouverture de *Manfred*, qui a été exécutée par la société Sainte-Cécile, nous ne sommes pas surpris qu'on refuse à ce musicien le titre de génie original qui lui a été décerné par une coterie de faiseurs de systèmes. En Allemagne plus qu'ailleurs, on se paie facilement de fausses théories dans les arts, et il n'y a pas de pauvretés qu'on ne puisse y faire passer à l'ombre d'une prétendue philosophie nouvelle. M. Schumann, qui a fait lui-même de la critique dans la *Nouvelle Gazette musicale* de

Leipzig, où il a déployé le zèle et l'âpreté d'un néophyte, est au nombre de ces esprits aventureux qui s'imaginent qu'on peut faire de la musique sans idées, en accumulant des accords et des effets de sonorité. Il vise au pittoresque, à la profondeur psychologique, et, en poursuivant ces chimères, il manque le vrai but de l'art, qui est de saisir l'imagination et d'intéresser le cœur par une forme musicale bien arrêtée, qui vive de sa propre vie, sans avoir besoin d'être commentée par un professeur d'esthétique. M. Schumann, qu'une poignée de littérateurs a voulu poser en rival de Mendelssohn et même de Beethoven, est sans doute un homme de mérite, un esprit subtil, un compositeur plus ingénieux qu'inspiré, un de ces artistes de la décadence enfin qui exagèrent les défauts des maîtres et gaspillent les conquêtes d'Alexandre. Oui, les Richard Wagner, les Schumann, les Berlioz, etc., tous ces musiciens hybrides qui ne sont ni oiseaux, ni chauves-souris, demi-poètes et quasi prosateurs, mélange hétérogène de critique et de compositeur, sont les enfans abâtardis de la vieillesse de Beethoven, dont ils admirent par-dessus tout les infirmités. C'est ainsi que les élèves de Michel-Ange, en exagérant les défauts de leur maître, ont perdu l'art italien. Remercions toutefois M. Seghers et la société qu'il dirige avec tant d'intelligence de nous faire connaître successivement les œuvres des nouveaux compositeurs qui prétendent, comme Sganarelle, avoir déplacé le cœur humain.

Dans une représentation solennelle qui a eu lieu récemment à l'Opéra, où Mlle Rosati a pris congé du public parisien, qui l'a si bien accueillie, on a remarqué, entre autres hors-d'œuvre dont se composait le programme de la fête, un morceau de musique instrumentale de M. Meyerbeer intitulé *la Marche aux flambeaux* (*Fackeltanz*). Ce morceau, qui a été fort bien exécuté par l'orchestre de M. Adolphe Sax, sous la direction de M. Mohr, a été composé à Berlin pour une fête de la cour. Il est d'usage antique et solennel, dans les cours du Nord, qu'au mariage d'un prince ou d'une princesse de la famille royale, chacun des fiancés, un flambeau à la main, fasse le tour de la salle, le prince donnant le bras à une dame, et la princesse à un seigneur de la cour. Les deux fiancés changent de partner et parcourent ainsi le même espace jusqu'à ce qu'ils aient accordé à chacun des assistans la même faveur. Le morceau de musique qui s'exécute pendant la marche de cette *théorie* nuptiale doit être *à trois temps*, d'un mouvement modéré, et exécuté par des instrumens à vent. Telle est la donnée qui était imposée au compositeur, et à laquelle M. Meyerbeer a dû se conformer. Si le thème de la *Marche aux flambeaux* n'est pas aussi saillant qu'on pourrait le désirer, il est traité de main de maître et ramené plusieurs fois avec une puissance de coloris digne de l'auteur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*.

La saison musicale, qui s'annonce assez modestement, paraît cependant devoir être assez bruyante, car M. Liszt se dispose encore à faire des siennes. Mécontent du repos qu'on lui laisse à la cour de Weimar, s'apercevant que l'Europe peut vivre sans trop s'occuper de lui, déçu dans son ambition de compositeur et d'écrivain, voyant que ses livres sont aussi peu goûtés que les œuvres de ses amis MM. Berlioz, Wagner, Schumann, etc., le célèbre pianiste se prépare à frapper un grand coup et à finir comme il a commencé,

par du bruit. A cet effet, M. Liszt vient de faire construire un piano monstre qui doit lui coûter, assure-t-on, cinquante mille francs, et sur lequel il pourra frapper impunément sans craindre de briser autre chose que le tympan de ses auditeurs. C'est à Paris que M. Liszt viendra d'abord essayer l'effet de sa nouvelle invention, et puis il s'en ira à travers le Nouveau-Monde, passant de l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, franchissant les Grandes-Indes, touchant à la Chine, où il jettera les germes d'une nouvelle civilisation musicale, traversant l'Asie en laissant à droite la Mer-Noire, etc... — Et puis, seigneur, que ferons-nous? — Nous retournerons à Weimar jouir en paix du fruit de nos conquêtes. — On connait la sage réponse de l'ami de Pyrrhus, qui fut aussi dédaignée du roi d'Épire qu'elle le serait de M. Liszt.

Pendant que M. Liszt persiste dans son impénitence finale, un autre pianiste, M. Thalberg, revient à de meilleurs sentimens. Ce grand artiste, qui a moins abusé que son rival des effets de prestidigitation, s'aperçoit, un peu tard, il est vrai, qu'il en est de l'art de jouer du piano comme de l'art de chanter, où les tours de force mènent droit à la barbarie. Aussi, pour remédier autant qu'il est en lui au mal qui frappe toutes les oreilles, M. Thalberg vient de publier un ouvrage plein d'intérêt sous ce titre : *L'art du chant appliqué au piano*. Dans une préface fort bien sentie, M. Thalberg proclame cette vérité incontestable et trop longtemps méconnue, que l'art de chanter est le même pour tous les instrumens, et qu'en s'éloignant de ce principe, les pianistes modernes ont sacrifié à une fausse théorie, où la sonorité et la difficulté vaincue étouffent l'idée mélodique et la véritable expression. Bach, Haydn, Mozart, Clementi, Hummel, Beethoven, Weber, Mendelssohn, Chopin, tous ces génies créateurs de la bonne musique de piano témoignent de cette grande vérité, — que le mécanisme doit être l'humble serviteur du sentiment. Dans un choix de morceaux empruntés aux plus grands maîtres et transcrits pour le piano avec une fidélité scrupuleuse, M. Thalberg s'efforce de montrer l'évidence du principe qu'il a émis dans sa préface. A la bonne heure, à tout péché miséricorde! M. Thalberg avait beaucoup à se faire pardonner de la critique, puisqu'il a enfanté M. Prudent et toute une école de tristes imitateurs dont il serait temps de faire justice.

P. SCUDO.

XXIV[e] ANNÉE DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Dans les choses d'un certain ordre, rien ne se fonde vite et facilement. Pour nous, nous avouons sans peine qu'il nous a fallu vingt ans pour asseoir, pour établir sérieusement notre modeste édifice. La *Revue des Deux Mondes* date du lendemain de 1830, et ce n'est qu'à la fin de 1849 qu'elle est arrivée à la fondation réelle et se suffisant à elle-même. En fouillant dans nos souvenirs et dans nos papiers de ces vingt années, nous y trouvons qu'elle avait dès lors usé successivement les forces de trois sociétés, qu'elle s'était annexé trois recueils périodiques qui lui avaient apporté leur clientèle à desservir, qu'elle avait enfin absorbé un capital de plus de 500,000 francs, sans compter les recettes considérables qu'elle avait encaissées pendant cette période de vingt ans.

Pourtant la *Revue des Deux Mondes* avait commencé avec une jeune et brillante pléiade de poètes et de romanciers qui naissaient en quelque sorte en même temps qu'elle, qu'on ne retrouvera pas de longtemps et qu'on n'a jamais pu réunir ailleurs, — avec un groupe de critiques, d'historiens, de politiques et de savans presque tous déjà célèbres ou qui le sont devenus depuis, — avec une pensée et un plan enfin, sinon nettement formulés et clairement définis d'abord, du moins arrêtés en partie dès l'origine, modifiés et dégagés, il est vrai, par l'expérience.

Cette rare réunion de talens ne suffit pas cependant pour fonder définitivement la *Revue des Deux Mondes*, car il ne faut pas croire qu'une *Revue* soit fondée parce qu'elle paraît à sa date, parce qu'elle fait même parler d'elle pendant cinq, dix ou quinze ans : il faut assister à ses luttes, à ses embarras de chaque jour, pour savoir ce qui remet à chaque instant son existence en question.

Il fallut, avec le concours de tant d'éminens écrivains, l'œuvre du temps, des adjonctions bien diverses aussi, en sollicitant successivement toutes les notabilités et tous les talens jeunes et distingués qui se sont élevés depuis, et qui ont tour à tour figuré ici avec éclat; il fallut même des séparations douloureuses, que devait amener une résistance nécessaire aux prétentions ou mieux (qu'on nous permette le mot) aux invasions de l'esprit, tout aussi dissolvantes que celles de la force. Le champ d'une *Revue* nous a toujours paru un centre élevé et tempéré tout à la fois, où la littérature et l'art, la science et la politique (l'une de ces quatre choses n'est pas moins nécessaire que l'autre à la formation et à la solidité de l'œuvre commune), doivent se rencontrer et vivre ensemble sur le pied de la plus parfaite égalité, sans voisinage dominateur et absorbant, sans coterie ou parti qui les tiraille et prétende se les subordonner. Or sait-on bien ce que dans un semblable milieu peuvent enfanter d'incidens critiques les efforts contraires, les exigences ou les ambitions personnelles, — sans parler des habiletés de la finance littéraire, qui a bien pu quelquefois faire irruption, mais qui n'a jamais pu prendre terre ici? Et un jour il faudra bien raconter quelques-unes de ces singulières péripéties, puisque d'autres ont essayé de les dénaturer aux yeux

du public. On ne soupçonne pas d'ailleurs (et il est bon d'en avertir de loin en loin le lecteur) ce que peut valoir d'agressions de toute sorte — à une *Revue* qui a réussi à se consolider — la triste nécessité où l'on est quelquefois d'opérer certains divorces (1).

Après cela, qu'on juge des difficultés, des incertitudes et des mécomptes de cette vie littéraire et politique de vingt ans, avant que la *Revue* eût conquis son existence propre et indépendante! Aussi avons-nous pu écrire récemment les lignes suivantes que nous reproduisons ici, parce qu'elles sont vraies de tous points : — Les établissemens littéraires durables se comptent partout, principalement en France, où, depuis un quart de siècle, tant de recueils périodiques ont essayé de se fonder pour disparaître bientôt après (2). C'est le mérite et le caractère de la *Revue des Deux Mondes* d'avoir su durer et s'établir sur une forte base au milieu des tentatives éphémères de toute sorte qui se sont produites en dehors d'elle. C'est peut-être aussi que la *Revue des Deux Mondes* n'a jamais consenti à se faire l'instrument d'une coterie ou des passions du moment, l'organe étroit d'un parti ou de quelques hommes : elle a toujours eu l'ambition d'être un foyer ouvert à toutes les idées généreuses et vraies, un centre où tous les esprits sérieux, réfléchis, distingués, pussent se joindre et se retrouver. Elle n'a jamais hésité non plus à employer les ressources mêmes qu'elle tirait de son succès à des développemens nouveaux qui pussent fortifier et agrandir sa base d'opérations. L'*Annuaire des Deux Mondes, histoire générale des divers États*, que la *Revue* a, depuis

(1) Ne s'est-il pas même trouvé récemment un écrivain (qu'un peu plus de mémoire eût préservé de cette faute) pour diriger contre nous une campagne en règle jusque dans les journaux russes? C'est à propos d'une de ces violentes sorties dont nous avions été l'objet cette fois dans des journaux français, qu'un de nos anciens collaborateurs, dont nous avons vu avec regret l'éloignement, disait si bien (nous ne l'avons pas oublié) et si éloquemment : « Il s'est élevé depuis lors toute une race sans principes, sans scrupules, qui n'est d'aucun parti ni d'aucune opinion, habile et rompue à la phrase, âpre au gain, au front sans rougeur dès la jeunesse, une race résolue à tout pour percer et pour vivre, pour vivre non pas modestement, mais splendidement; *une race d'airain qui veut de l'or*. La reconnaissez-vous, et est-ce assez pour vous marquer par l'effigie cette monnaie de nos petits Catilinas? Que le public qui voit les injures sache du moins à quel prix on les a méritées. Ce qu'à toute heure du jour un recueil qui veut se maintenir dans de droites lignes se voit contraint à repousser de pamphlétaires, de libellistes, de *condottieri* enfin, qui veulent s'imposer, et qui, refusés deux et trois fois, deviennent implacables, ce nombre-là ne saurait s'imaginer. » (*La Revue des Deux Mondes en* 1845, par M. Sainte-Beuve, livraison du 15 décembre 1844.)

(2) On en pourrait citer jusqu'à vingt, peut-être même un par année. — Pour assurer cette existence indépendante dont nous parlons à un établissement littéraire comme la *Revue des Deux Mondes*, il lui faut au moins six ou sept mille souscripteurs, et ce n'est qu'après plus de vingt ans d'une existence non sans éclat, que la *Revue* a pu enregistrer ce chiffre de protecteurs éclairés et d'amis sympathiques des lettres sérieuses. La plupart des recueils périodiques en France, sauf la *Revue Britannique*, n'ont jamais pu dépasser ou même atteindre mille abonnés bien assurés après plusieurs années d'une vie laborieuse. En 1834, nous prîmes aussi la direction de la *Revue de Paris*, qui avait fait tant de bruit à son origine : eh bien! elle avait, après six ans d'existence, environ sept cents abonnés, et quand elle cessa de paraître en 1845, elle en avait neuf cents!

1850, ajouté à ses livraisons de chaque quinzaine, en augmentant néanmoins de plus en plus l'étendue et la variété de celles-ci, sans augmente en rien son prix d'abonnement, en est un témoignage irrécusable, et peut-être ne se passera-t-il pas un temps bien long avant qu'une autre annexe vienne s'y joindre également (1). Sa prospérité, chaque année croissante, permet maintenant à la *Revue* d'envoyer des missions littéraires dans les pays étrangers, afin d'en mieux étudier l'esprit, la situation et les hommes éminens. Elle peut aussi, certaine qu'il sera entendu, faire un appel à toutes les illustrations du monde des lettres, de la politique et de la science en Europe et en Amérique, pour en obtenir un concours qui sera toujours honorablement reconnu. Tous ces avantages, toutes ces relations considérables, il faut de longues années pour les conquérir, et c'est seulement lorsque la durée et la notoriété ont pu vous les assurer, qu'il devient loisible de les féconder et de les étendre encore dans l'intérêt d'un recueil et de ses lecteurs.

Ceci est maintenant l'objet de nos soins, et d'après ce qui nous arrive de points bien divers, nous pouvons donner l'assurance à nos lecteurs que les résultats en seront précieux pour eux et pour nous; mais Dieu nous garde de l'ambition ordinaire des programmes! Ce n'est pas nous qui voudrions promettre ce que nous ne pourrions donner; encore moins consentirions-nous à faire bon gré mal gré figurer dans nos rangs des écrivains qui ne seraient pas réellement liés avec nous par d'anciens rapports d'amitié ou de collaboration, par un but longtemps poursuivi ensemble, ou même par des intérêts communs. Nous voyons bien que souvent ailleurs on s'empare, sans y être autorisé, de noms liés exclusivement avec nous par des conventions écrites. Ces procédés ne sont pas les nôtres, et par dignité nous les repousserions, à défaut d'autre sentiment. On se contentera donc ici de promettre itérativement des travaux déjà annoncés, qui n'ont pu trouver place dans nos livraisons de 1853, avec quelques œuvres nouvelles en partie dans nos cartons. En fait d'agrandissemens, nous essaierons prochainement de faire plus de place à la science, que de nouvelles adjonctions de collaborateurs nous aideront à traiter avec compétence et d'une façon agréable et utile. Nous allons aussi reprendre, pour la poursuivre plus fréquemment, notre série de portraits, confiés au talent si distingué de M. Charles Gleyre et gravés par d'habiles artistes, sous la bienveillante direction de M. Henriquel Dupont, qui vient d'ajouter une grande page, *l'Hémicycle du Palais des Beaux-Arts*, à tant d'autres travaux, l'honneur de son nom.

F. BULOZ.

(1) Nous aurions déjà réalisé ce projet sans les complications politiques qui ont menacé et menacent encore la paix de l'Europe.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — OCTOBRE. — NOVEMBRE. — DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE.